



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

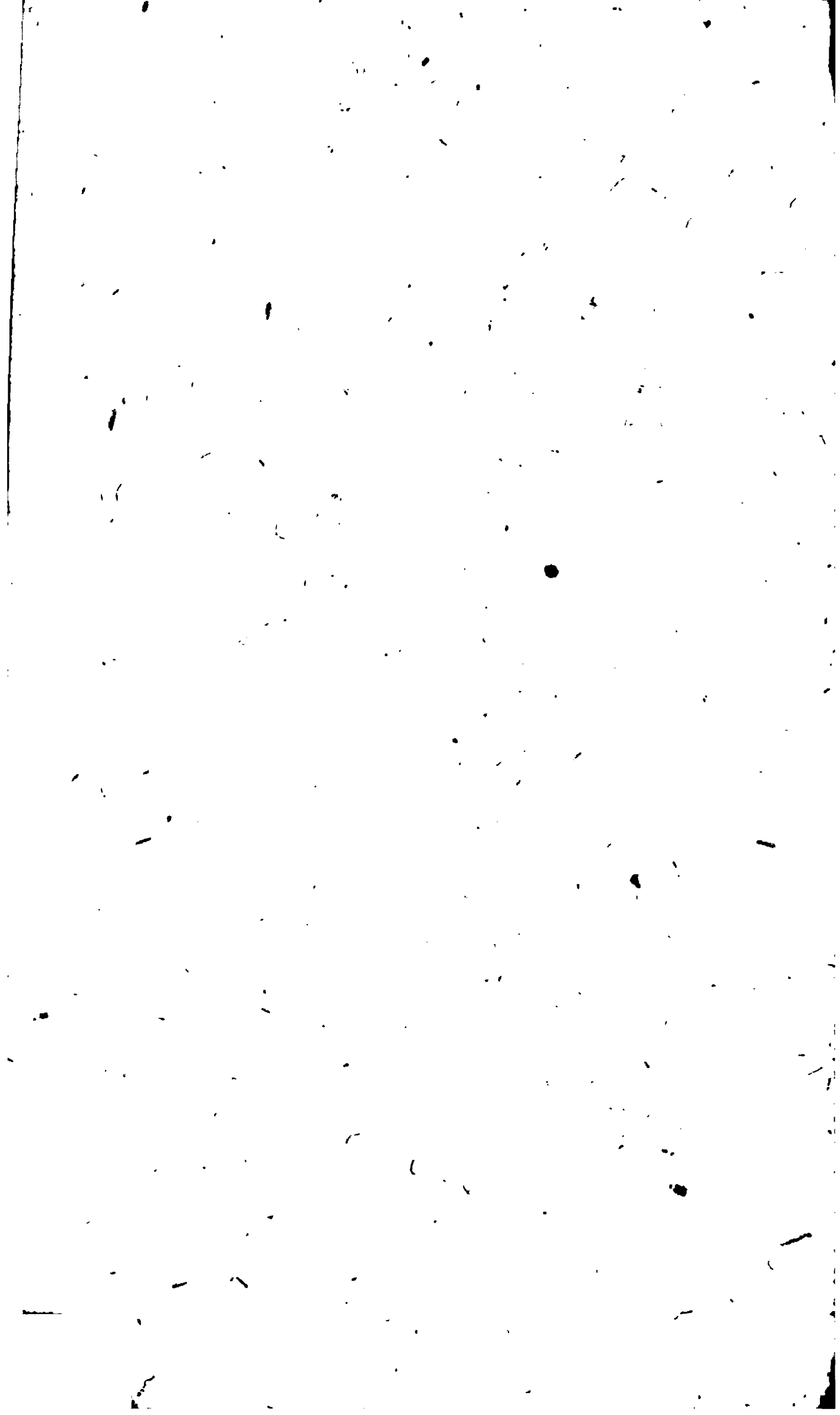
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









19. cl.



**ŒUVRES**  
**DU**  
**PHILOSOPHE**  
**BIENFAISANT.**  
**TOME PREMIER.**

---

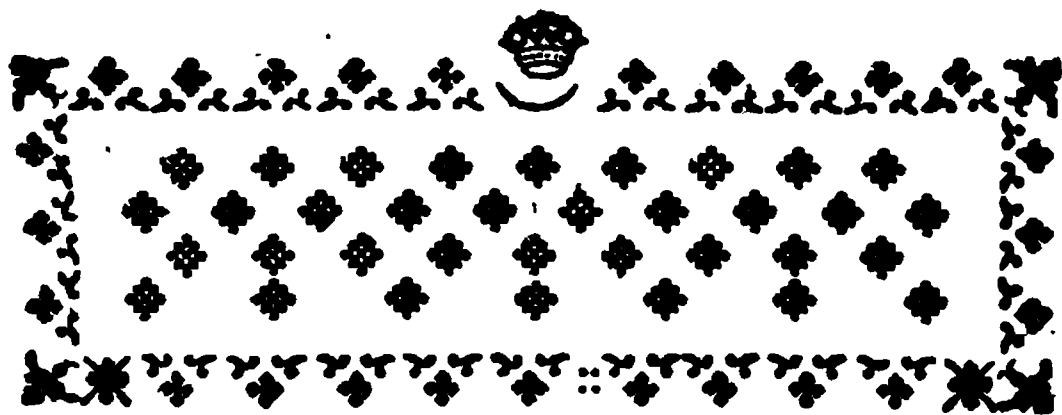
AVEC PRIVILEGE.

\*\*\*\*\*


**A LEIPSIC,**  
**CHEZ JEAN FREDERIC JUNICE,**  
**M DCC LXIV.**







# PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

 JE me suis proposé de donner au Public tout ce que j'ai pu recueillir des Ouvrages du Roi Stanislas ; j'ose les mettre au jour sans son aveu, mais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'en est aucun qui ne puisse contribuer à sa gloire, Et à ce qu'il aime sûrement plus que sa gloire, au progrès de la Religion Et des bonnes mœurs. Je regarde tout ce qui est sorti de sa plume comme un bien qui appartient à tous les hommes capables de le goûter ; Et si je ne me trompe, il en doit être des richesses de son cœur Et de son esprit, comme de celles qu'il ne cesse de répandre sur tous les malheureux dont il peut seulement soupçonner

## ★ . . . P R E F A C E . . .

*l'indigence. Ces Ouvrages sont d'autant plus précieux qu'ils ne viennent point de l'effort obstiné d'un Littérateur qui, pour se faire un nom, ou pour donner un soupçon de son existence, s'agite péniblement dans le tourbillon étroit de sa sphere, confond le travail avec le génie, veut penser au-delà de ses lumières, & ne peut d'ordinaire autre chose, que remplacer la Nature par l'Art, embellir des riens, & mettre des mots au lieu de choses. Ceux que je donne ici n'ont aucun air de travail; ce sont des plantes qui ont crû d'elles-mêmes, & qui ne doivent leurs fleurs & leurs fruits qu'à la vigueur du terrain où elles se sont trouvées déposées. Ces productions, si je puis parler ainsi, sont venues toutes faites; elles sont tombées sans effort du génie qui, sans le vouloir, les a fait éclore. Aussi n'y voit-on ni apprêt, ni fard, ni enluminure, ni prétention. Avec de l'élevation & de la force, de l'ordre & du choix, on n'y apperçoit qu'une prééminence de bon sens & de raison, qui fait oublier celui qui écrit pour ne s'occuper que de la vérité des objets qu'il expose.*

*Quelque grande que soit la réputation de ce Prince, je ne puis résister au plaisir de le faire mieux connoître. Ce que j'en vais dire n'a été communiqué par M. le Chevalier de*

*de*

*de Solignac, Auteur des cinq premiers volumes de l'Histoire générale de Pologne, & qui nous promet celle de ce Monarque, que toute l'Europe attend avec empressement.*

### NAISSANCE DE STANISLAS.

„Stanislas Leszczyński vint au monde  
„à Leopold, Capitale du Palatinat de Rus-  
„sie, le 20 Octobre de l'an 1677.

„J'avoue qu'il n'est pas aisé de remonter  
„jusqu'à la source de la Maison ; mais cet-  
„te difficulté ne vient point de l'embarras  
„que causent ces brillans mensonges, dont  
„la vanité a coutume d'embrouiller la plu-  
„part des Généalogies, pour leur donner  
„un plus grand air d'illustration. La seule  
„ancienneté de celle-ci nous dérobe sa pre-  
„mière origine, & notre ignorance, à cet  
„égard, lui fait honneur.

### ORIGINE DE SA MAISON.

„Ce qui est certain, c'est que la Maison  
„de Leszczyński vient de Bohême, & que <sup>a)</sup>

A 3

Phi-

---

a) La tige de la Maison de Persztyn étoit celle de Wiśniawa en Moravie, dont les armes se sont conservées, & dans la famille des Persztyn, & dans

„Philippe de Perſztyn fut le premier qui  
 „l'établit en Pologne. Il y vint à l'occa-  
 „ſion du mariage de la Princeſſe Dam-  
 „browcka avec Miecislaw I. en 965. S'il  
 „n'étoit

---

& dans celle des Leſzczynski, qui eſt ſortie  
 de celle-ci, ou qui, pour mieux dire, n'a fait  
 que la perpétuer en Pologne. Les changemens  
 de nom ſont très-ordinaires dans ce Royaume.  
 Il en eſt de même que parmi les anciens Ro-  
 mains où chaque famille prenoit un ſurnom  
 différent, & ſembloit par-là ne plus tenir à la  
 race d'où elle étoit ſortie. Ainſi dans la Mai-  
 ſon *Cornelia* étoient les familles des *Scipion*,  
 des *Lentulus*, des *Dolabella*, des *Clauius*, & de  
 beaucoup d'autres. Il n'y avoit que ceux d'en-  
 tre les Romains qui s'en étoient fait une étu-  
 de, qui ne fuſſent point capables de s'y trom-  
 per, & qui fuſſent précifément à quelle ſour-  
 ce on devoit rapporter chacun de ces ruiſſeaux  
 ſéparés, qui étoient devenus eux-mêmes la  
 ſource de beaucoup d'autres. Je pourrois à  
 ce ſujet citer autant d'exemples qu'il y a de  
 grandes Maiſons en Pologne: je me contente  
 de dire que, ce qui eſt du moins dans ce pays  
 plus commode que chez les Romains, c'eſt que,  
 quelque différentes que les familles paroiffent,  
 les armes qu'elles ont, & qu'ils ſont remonter  
 extrêmement haut, ſont une marque toujours  
 ſubſiſtante de la race d'où elles ont tiré leur  
 origine. Ainſi, lorsqu'un Polonois veut faire  
 connoître ſa vraie Maiſon, & ce que les Ro-  
 mains

„n'étoit son neveu, fils de sa sœur, ainsi  
 „que l'assure b) un Auteur de notre tems,  
 „il étoit du moins, dès son entrée dans le  
 „Royaume, un Personnage très-distingué  
 „par sa naissance, par ses biens, par ses  
 „emplois. Il possédoit des Terres en Bo-  
 „hème dans lesquelles il étoit Souverain; &  
 „l'on a vu, de nos jours, entre les mains de  
 „la Princesse Mere du Roi, des pieces de  
 „monnoie frappées au nom & aux armes de  
 „ce Seigneur c). L'attachement, qu'il avoit  
 „pour l'épouse de Miecislav, que le Roi  
 „de Bohème lui avoit confiée, & qu'il de-  
 „voit aider de ses conseils, ne lui permit  
 „pas de la quitter. Il fut élevé aux plus  
 „éminentes charges de la Pologne; & l'e-  
 „stime, que ses manieres, son génie, ses

A 4

„talens

---

mains appelloient proprement *Gentilitium*, il  
 dit que sa famille est aux armes d'une telle.  
 Par cela même, dans le cas présent, j'aurois  
 dû dire: La Maison de Leszczyński, aux ar-  
 mes de Wiśniowa; mais j'ai craint de n'être  
 pas entendu de la plupart de mes Lecteurs  
 qui ne savent point quels sont, à cet égard, les  
 usages de la Pologne.

b) Europa in Seren. Leszcyniorum Domus, &c.  
 per Equit. Pol. Francos. 1725.

c) Sim. Okolski Orb. Polon. tom. 3. pag. 293.



talens lui attirèrent de toute la Nation, fut soutenue par les services signalés qu'il lui rendit dans plusieurs guerres sous les regnes de Miecislav & de son fils, & surtout par les victoires qu'il remporta sur Vladimir, Général des armées de Russie.

QUELS FURENT LES PREMIERS HOMMES DE CETTE RACE.

Le nom, que Philippe de Perſztyn laissa à ses descendans, ne fut pour eux qu'un motif qui les anima à une plus grande gloire. Ils se montrèrent toujours recommandables par leurs vertus, & remplirent

---

d) L'attention des Eglises de Pologne à conserver le nom & la succession de leurs Evêques, étoit sans doute plus grande anciennement que ne l'étoit celle de l'Etat à nous transmettre les actions de ses grands hommes. De-là vient que l'on connoît dans le onzieme siecle plus d'Evêques de la Maison de Perſztyn, que les descendans de ce Seigneur, qui perpétuoient son nom & sa gloire. On ne sera donc pas étonné de ne voir ici jusqu'à la fin du douzieme siecle, que des Evêques, tels que Bosuta, fils de Philippe de Perſztyn, qui fut fait Archevêque de Gnesne en 1027, & qui mourut en 1038. *Dlugos, Hist. Pol. L. 2. p. 183. Cramer. p. 71.* Rudger, Evêque d'Uladislav en 1161.

successivement les plus hautes dignités de  
 „l'Eglise & du Sénat. C'est aux plus an-  
 „ciens d'entr'eux qu'on attribue la fondation  
 „de la ville de Lékno dans le Palatinat de

A 5

„Posna-

mort en 1170; il est beaucoup loué dans le  
 catalogue des Evêques de cette Eglise. *Samuel*  
*Nakielski in Miechoviâ Juiâ.* Verner, aussi  
 Evêque d'Uladsław, qui succéda à son frere  
 Rudger, & qui mourut en 1178. *Dlugos, L. 6.*  
*p. 537.* Philippe, Evêque de Posnanie, en 1196,  
 mort en 1209. *Dlugos, ibid. p. 575. & 609.*  
 Bronisz, frere de ce dernier, Comte & Palatin  
 de Posnanie, fonda en 1240. le Monastere de  
 Paradis de l'Ordre de Citeaux dans le Diocèse  
 de Posnanie, & le dota de terres considérables.  
*Cromer. L. 8. p. 211.* Albert Perfztyn, fait  
 Evêque d'Uladsław en 1271, mort en 1283;  
 celui-ci se distingua beaucoup par ses grandes  
 charités envers les pauvres. *Dlugos, L. 7.*  
*p. 795.* . . . Les Seigneurs séculiers, dont l'Hi-  
 stoire fait mention, sont Chérubin Castellan de  
 Lendski, surnommé de Goluchow, à cause  
 d'un fort qu'il avoit fait bâtir dans sa terre  
 d'Wschowski en l'an 1196. *Sim. Okolski,*  
*tom. 3. p. 295.* Predislas, Palatin de Kalisz en  
 1370, & Général de la Grande-Pologne. Éli-  
 sabeth, qui renversoit tout dans le Sénat &  
 dans le Royaume, durant l'expédition du Roi  
 Louis son fils en Moldavie, lui ôta cette der-  
 niere charge; ce que les Grands de Pologne  
 ne souffrirent qu'impatiemment. *Cromer, L. 13.*  
*p. 333.*

„Posnanie; & c'est de cette Ville, qui a  
 „toujours appartenu à la Maison de Lesz-  
 „czynski, que vient ce même nom qu'elle  
 „a toujours porté depuis.

### C A R A C T E R E D E C E U X D E S D E R N I E R S T E M S.

„Je ne finirois point, si je voulois parler  
 „ici de tous les premiers grands Hommes  
 „de cette Maison. Je me contente, pour  
 „achever de la faire connoître, de dire  
 „quelque chose de ceux qui l'ont illustrée  
 „dans

---

*p. 333. Bielsicus, fol. 144.* Jean son fils, Castellan de Szremski, fut envoyé en ambassade auprès de Hermann, oncle d'Anne, fille du Comte de Cilly, & sœur de la Reine de Hongrie, pour la demander en mariage au nom du Roi Jagellon, après la perte que ce Prince venoit de faire d'Hedwige sa première femme. *Cromer, L. 16. p. 384.* Dobieslas, fils de ce dernier, Castellan de Prémislie: il commanda l'armée contre Hermann, Grand-Maître de Prusse, qu'il défit entièrement près de Golub. On peut voir la suite de cette généalogie de pere en fils, & jusqu'au grand-pere du Roi dans *Okolski, Orb. Pol. tom. 3. pag. 292.* & toujours successivement les plus grandes charges de l'Etat dévolues à ceux de cette Maison. Voyez aussi *Tb. Tretter de Episcop. Cul. Varmiens. ad calc. Hist. Pruss. Job. Leon. pag. 516.*

„dans les derniers siècles. L'ignorance, où  
„l'on est presque partout de ce qui regar-  
„de la Pologne, me fait juger que l'on  
„sera bien-aîsé de voir, pour la première  
„fois, ce qui n'est point ailleurs dans le  
„même ordre, ou que l'on n'a point occa-  
„sion de puiser dans les sources; mais c'est  
„assez que je m'attache uniquement à ce  
„que la proximité des tems doit nous don-  
„ner naturellement plus d'envie de con-  
„noître.

PERE DU TRISAYEUL DE STANISLAS;  
QUEL IL ÉTOIT.

„Le Pere du trisayeul de Stanislas fut  
„Raphaël Leszczyński, Comte du Saint-Empire & de Lekno, Palatin de Brzest. Ce  
„fut un des plus zélés défenseurs de la li-  
„berté de la Pologne. On pourroit avec  
„justice le comparer au premier des Bru-  
„tus, si, moins austere & moins dénaturé  
„que ne l'étoit ce Romain, il ne s'étoit au-  
„tant distingué par la bonté & la beauté  
„de son naturel, que, par le violent amour  
„qu'il avoit pour sa Patrie. Il étoit <sup>e)</sup> en-  
„core

---

e) Stan. Orichovi OkŹzi Annal. p. 1539. & 1492.  
& Stan. Kobierzycki. Lib. 1., Hist. Vladisl.  
p. 4. Vid. vit. Petri Kmithæ, p. 1626. Hist.  
Gen. de Pol. par Solignac, tom. 5. p. 17.

„ core fort jeune, lorsque, se trouvant à la  
 „ Diète générale de Petrikow, on voulut y  
 „ déclarer illégitime le mariage que Sigis-  
 „ mond Auguste, étant encore Prince, avoit  
 „ contracté sans le consentement de la Ré-  
 „ publique, & à l'insçu même de son pere  
 „ Sigismond I. Outré des remontrances que  
 „ les Nonces lui faisoient à cet egard, le Roi  
 „ imposa silence au fameux Kinitha, Palatin  
 „ de Cracovie, qui avoit voulu parler à son  
 „ tour. Chacun des Membres de la Diète,  
 „ se regardant alors avec étonnement, &  
 „ plus par l'effort de la douleur, que par  
 „ une impression de crainte, gardant un  
 „ morne silence, le Palatin Leszczynski se le-  
 „ va; & avec une hardiesse qui par-tout  
 „ ailleurs passeroit avec raison pour un cri-  
 „ me, & que la Pologne estime une vertu,  
 „ il s'adressa au Roi, & lui demanda s'il  
 „ avoit donc oublié à quels hommes il pré-  
 „ tendoit commander : *Nous sommes Polo-*  
 „ *nois, ajouta-t-il, Et les Polonois, si vous*  
 „ *les connoissez, se font autant de gloire d'ho-*  
 „ *norer les Rois qui respectent les Loix, que*  
 „ *d'abaisser la hauteur de ceux qui les mé-*  
 „ *prisent. Prenez garde, continua-t-il,*  
 „ *qu'en trahissant vos sermens, vous ne nous*  
 „ *rendiez les nôtres; mais le Roi votre pere*  
 „ *écoutoit nos avis, Et c'est à nous à faire*  
 „ *...*



„enforte que, désormais, vous vous prêtiez  
„à ceux d'une République dont vous paroîs-  
„sez ignorer que vous n'êtes que le premier  
„Citoyen.

„Je ne rapporterai point ici ce qu'il dit  
„dans une autre Diete, au sujet des Evêques,  
„dont plusieurs avoient embrassé le Luthé-  
„ranisme, dès qu'il eut paru dans le Roy-  
„aume, & dont les autres condamnoient  
„à mort tous ceux qui le suivoient. Il  
„prétendit que ces derniers élevés unique-  
„ment par la naissance, par la brigue, par  
„la faveur, occupoient sans mérite des pla-  
„ces dont on n'est jamais plus digne qu'en  
„les refusant. Il f) les représenta vivant  
„dans la mollesse & le scandale; & n'em-  
„ployant qu'un excès de faste pour faire  
„respecter en eux un ministère d'humilité:  
„C'est, dit-il, par leur inapplication & leurs  
„mauvais exemples, que la Religion s'est af-  
„foiblie, que le culte est dégénéré, que la  
„pureté de la foi a été souillée de supersti-  
„tions qui l'ont fait méconnoître. De-là,  
„ajouta-t-il, l'horreur qu'ils ont de tous ceux  
„qui, remontant aux premiers siècles de l'Egli-  
„se, y sont allés puiser la connoissance & la  
„pratique de ses Loix. De-là, ces proscrip-  
„ptions

---

f) Stan. Orich. Annal. L. V. p. 1539.

ptions, ces meurtres, ces assassinats, ce droit  
de vie de mort qu'ils s'arrogent sur des  
Citoyens libres, Et qui ne les ont offensés  
que parce que, les refusant pour guides,  
ils craignent de s'égarer avec eux. Jamais  
Polonois n'avoit tant brillé jusqu'alors par  
l'étendue du génie, par la grandeur des  
sentimens, par la fierté du courage. Ses  
discours, qui ont été recueillis & conser-  
vés dans les Annales de l'Etat, sont pleins  
de ces traits originaux que l'esprit seul ne  
peut imiter : car ce n'est que dans la force  
des sentimens que consiste la vraie élo-  
quence ; & il est inutile de courir après  
le beau, si le cœur ne le fournit sans  
qu'on y pense.

Raphaël mourut en 1569. laissant trois  
fils, André, Jean & Venceslas. Ce der-  
nier, d'abord Castellan, & puis Palatin  
de Kalisz, ensuite Vice-Chancelier, & en-  
fin Grand-Chancelier du Royaume, & Gé-  
néral de la Grande-Pologne, eut, de son  
mariage avec Anne Comtesse Rodrazews-  
ka, un fils nommé André qui, s'étant dé-  
voué à l'Eglise, fut fait Evêque de Ka-  
miniec.

## TRISAYEUL DE STANISLAS.

„André Palatin de Brzese Cujavie épousa  
 „Anne Comtesse Radzimska, fille du Pa-  
 „latin de Podlachie. Il mourut en 1606,  
 „après s'être distingué dans toutes les guer-  
 „res que la Patrie eut à soutenir sous le  
 „regne d'Etienne Bathori. Ses enfans  
 „furent Raphaël Castellan de Kalisz, &  
 „ensuite Palatin de Belzk, & Venceslas qui  
 „fut Primat du Royaume.

## BISAYEUL; QUEL HOMME C'ÉTOIT.

„Raphaël fut un des plus grands hom-  
 „mes de son tems. Il se fit sur-tout admi-  
 „rer par une éloquence pareille à celle de  
 „son ayeul, & telle qu'il convenoit à l'éle-  
 „vation de ses sentimens, & à un homme  
 „de son rang chargé des intérêts de la  
 „Patrie.

## AYEUL DE STANISLAS.

„Boguslas son fils, d'abord Vice-Chan-  
 „celier, devint Grand-Trésorier de la Cou-  
 „ronne. C'étoit un homme g) plein de ces  
 „vertus fortes qui semblent faites pour com-  
 „mander. Esprit véhément en public, il  
 „inspiroit de la hardiesse, il enlevoit la con-  
 „fiance, il entraînoit les cœurs; mais ce  
 „qui

---

g) Andr. Chrif. Zalucki, tom. I. p. 150.

„qui eût été en tout autre un talent avan-  
 „tageux pour les factions, n'étoit en lui  
 „qu'un moyen de servir utilement sa Patrie:  
 „Jamais homme ne connut mieux ses for-  
 „ces, & n'en usa moins, plus jaloux de se  
 „distinguer par le mérite de ses actions;  
 „que par la supériorité de son génie:  
 „C'est<sup>h)</sup> lui qui engagea la Reine Louise  
 „à faire élire le Prince de Condé Roi de  
 „Pologne, du vivant même du Roi Casimir;  
 „c'avoit été le projet du Vice-Chancelier de  
 „la Couronne, son oncle, à qui la mort ne  
 „laissa pas le tems de l'entamer; mais quel-  
 „que contraire que fût ce dessein à i) une  
 „constitution du Royaume faite après la  
 „mort de Sigismond Auguste, l'ascendant,  
 „que Boguslas avoit sur l'esprit de la Reine,  
 „& le poids, que Venceslas Leszczynski,  
 „Primat du Royaume, y donnoit par son  
 „suffrage, l'auroient faire réussir au gré de  
 „la France, si la Reine ne fût morte dans  
 „le tems que la République & le Roi  
 „étoient prêts de donner les mains à son  
 „exécution.

„Boguslas

h) *Id.* 46.

i) Chríst. Hartkñ. de Rep. Pol. Lib. 2. cap. 1.  
 p. 228.

„Boguslas épousa en secondes noccs une  
 „Princesse de la Maison de Radziwil, dont  
 „il n'eut point d'enfans; mais déjà de son  
 „premier mariage avec Anne Comtesse de  
 „Donhoff, fille d'Ernest Palatin de Siradie,  
 „il avoit un fils qui, par ses vertus, soutint  
 „parfaitement l'éclat de sa naissance, & qui  
 „égala, s'il ne surpassa même la gloire de  
 „ses ayeux.

#### PERE DE STANISLAS.

„Celui-ci fut Raphaël Leszczynski, Com-  
 „te de Lekno & pere de Stanislas. D'abord,  
 „Staroste, ou Gouverneur & Juge de la  
 „Noblesse de Fraumstadt; il fut Grand-  
 „Enseigne du Royaume. La distinction  
 „de ses services dans ces premieres charges  
 „le fit juger <sup>k)</sup> digne de plus grandes. Il  
 „eut le Palatinat de Kalisz, qu'il quitta pour  
 „celui de Posnanie, d'où il passa à celui de  
 „Lencici, auquel il joignit la charge de Gé-  
 „néral de la Grande-Pologne; & enfin il  
 „eut celle de Grand-Trésorier. Des em-  
 „plois si considérables, & en si grand nom-  
 „bre, n'étoient point le fruit de son ambi-  
 „tion, & ils furent toujours estimés au-  
 „dessous

---

k) Andr. Chris. Zaluc, tom. 1. p. 509. & tom. 3.  
 pp. 439 & 440.



„deffous de fon mérite. Héritier du ten-  
 „dre amour de fes ancêtres pour la Patrie,  
 „il en foutint avec zele la liberté; il ne re-  
 „trancha de celle-ci que les maux qu'elle  
 „peut causer, & il s'étudia à augmenter les  
 „biens qu'elle peut produire. Il fit peut-  
 „être plus que fes peres: né dans un fiede  
 „moins auftere & plus poli, il joignit la  
 „grace & la douceur à une fage politique,  
 „mais il affervit cette politique à toute la  
 „rigueur de la juftice & de la raifon.

„N'étant encore que Grand-Enfeigne du  
 „Royaume, il fut élu Maréchal de la fa-  
 „meufe Diète de 1683, où<sup>1)</sup> la République  
 „conclut avec l'Empereur Léopold la ligue  
 „contre les Turcs, que ce Prince avoit long-  
 „tems follicitée fans fuccès, & qui fut le  
 „falut de fes Etats & de tout l'Empire. Il  
 „ne falloit rien moins qu'un génie de la  
 „force de celui de Raphaël Leszczynski,  
 „pour faire réuffir une négociation auffi  
 „difficile, & que la plûpart des Nonces  
 „eftimoient contraire aux intérêts de la Na-  
 „tion. Il éprouva alors qu'il eft encore  
 „plus aifé à un Général Polonois de rem-  
 „porter

---

1) Voycz ce traité dans Andr. Zalucki, tom. I.  
 pages 803, 818. & fuiv.

„porter des victoires à la tête d'une armée,  
„qu'il ne l'est au Maréchal d'une Diète de  
„vaincre l'obstination de ceux qui ont droit  
„d'y opiner. On rappelloit le mauvais état  
„où se trouvoit l'Empereur. On ne doutoit  
„point, qu'en engageant la Pologne à rom-  
„pre avec la Porte, il n'eût dessein de dé-  
„tourner sur la République tout le poids  
„d'une guerre qu'il ne pouvoit plus soute-  
„nir. On croyoit être informé que, par le  
„ministère même de Tekeli son ennemi, &  
„au prix de plusieurs millions, & de la ces-  
„sion d'une partie de la Hongrie, il recher-  
„choit actuellement la paix avec les Turcs;  
„& n'est-ce pas, disoit-on, courir à une  
„perte certaine, que de s'unir à un Prince  
„qui sent lui-même que sa perte est sans re-  
„tour. On ajoûtoit que, si les Infidèles, se  
„sentant provoqués, venoient à attaquer la  
„Pologne, ce seroit infailliblement du côté  
„de la Hongrie où ils avoient porté toutes  
„leurs forces; & l'on voyoit le Palatinat de  
„Cracovie, & ceux de Siradie & de Sendo-  
„mir, qui étoient ouverts de toutes parts,  
„offrir à ces Barbares un chemin aisé jus-  
„ques dans le cœur du Royaume, tandis  
„peut-être que les Tartares recevroient or-  
„dre de faire en même tems une invasion  
„du côté de l'Ukraine. A toutes ces rai-

„fons , & de plus fortes encore , le Maré-  
 „chal de la Diete opposa cet art, qu'il avoit  
 „au souverain degré, de gagner les esprits,  
 „& de les tourner à ses idées, en leur fai-  
 „sant croire qu'ils les suivoient moins parce  
 „qu'il les y amenoit, que par l'avantage  
 „qu'ils trouvoient à les suivre.

„Je ne sçais si la Maison d'Autriche est  
 „jamais remontée jusqu'à la source du bon-  
 „heur que lui procura la levée du siège de  
 „Vienne; mais il est constant <sup>m)</sup> que, sans  
 „le zele & les talens de Raphaël Leszczyńs-  
 „ki, les Polonois n'auroient point conçu le  
 „dessein de secourir cette Ville, & de la  
 „défendre des insultes de l'armée formida-  
 „ble qui l'assiégeoit. Le Roi Jean Sobiecki  
 „n'ignoroit point de quelle importance il  
 „étoit pour lui que la Diete eût dans cette  
 „occasion un Maréchal aussi éclairé & aussi  
 „habile. Outre la gloire qu'il se promet-  
 „toit dans cette expédition, il en <sup>n)</sup> espéroit  
 „le mariage du Prince Jacques son fils avec  
 „une Archiduchesse; & ce mariage auroit  
 „eu lieu, si, selon la coutume, la recon-  
 „noissance & les promesses ne s'étoient éva-  
 „nouies

---

m) Andr. Chrif. Zalucki, tom. 3. p. 439.

n) *Id.* tom. 2. p. 137.

„nouies avec le danger. C'étoit-là le grand  
 „motif, & peut-être le seul, qui engageoit  
 „le Roi d'entrer si avant dans les intérêts de  
 „la Cour de Vienne, & qui l'éloignoit si  
 „fort de ceux de la France; cette Puissan-  
 „ce, ne pouvant s'imaginer que les Turcs  
 „porteroient si loin le bonheur de leurs ar-  
 „mes, n'étoit point fâchée qu'ils occupas-  
 „sent quelque tems les forces de l'Empereur.

„On auroit tort cependant de s'imaginer  
 „que ce fût en vue de se rendre agréable  
 „au Roi Jean, que Raphaël poussa si vive-  
 „ment la conclusion de ce traité. Il y avoit  
 „quelques <sup>o)</sup> années qu'il ménageoit aussi  
 „peu la faveur de ce Prince, que ce Prince  
 „ménageoit peu ses talens, & le grand cré-  
 „dit qu'il avoit dans la République. Il  
 „voyoit seulement que les Turcs, une fois  
 „vainqueurs de l'Empereur, ne manque-  
 „roient pas de tourner tout l'effort de leurs  
 „armes contre la Pologne. Ce ne fut que  
 „la gloire de celle-ci qui lui fit entrepren-  
 „dre cette négociation, d'autant plus grand  
 „en cela, qu'il ne fut point tenté de sacri-  
 „fier cette gloire à son ressentiment.

„Je ne puis oublier ici ce qu'il dit un jour  
 „en opinant dans le Sénat. Le sentiment

B 3

„qu'il

---

o) *Id.* tom. I. pages 707. & 1148.

„qu'il exprima est devenu en Pologne une  
„espece de Sentence dont on se sert toutes  
„les fois qu'il s'agit du maintien de la liberté.  
„Le Roi Jean, ayant dessein de faire élire  
„pour son successeur le Prince Jacques son  
„fils, l'avoit fait asseoir à côté de lui sur  
„le Thrône ; & haranguant l'Assemblée  
„s'étudioit sur-tout à faire voir la tranquilli-  
„té que ce choix donneroit à l'Etat, en pré-  
„venant les troubles d'un interregne toujours  
„agité, & qui est moins le triomphe que  
„le tombeau de la liberté. Soit qu'il eût  
„déjà disposé le Sénat & la plupart des Non-  
„ces à ne pas s'opposer à ses desirs, soit que  
„son éloquence, qui venoit, comme sa va-  
„leur, d'une ame forte & grande, fût aussi  
„propre à persuader que celle-ci étoit ca-  
„pable de vaincre, tout étoit prêt à con-  
„courir à son dessein malgré les Loix qui y  
„étoient contraires, lorsque Raphaël Lefz-  
„czynski prit la parole ; & détruisant parti-  
„culièrement ce qui paroissoit faire le plus  
„d'impression sur les esprits, prononça ces  
„mots qui auroient fait honneur aux plus  
„grands hommes de l'ancienne P) Rome :  
„J'aime encore mieux une liberté douteuse  
„qu'un

---

p) *Id.* tom. 2. p. 333.

„qu'un esclavage tranquille: *Malo periculo-  
sum libertatem quam quietum servitium.*

„Personne n'étant plus capable que lui de  
„finir avantageusement pour la Nation la  
„guerre qu'il avoit fait déclarer aux Infide-  
„les, il fut <sup>q)</sup> envoyé à Constantinople pour  
„mettre <sup>r)</sup> la dernière main à la paix de  
„Carlowitz. On se rappelle encore avec  
„plaisir en Pologne l'heureux succès de son  
„ambassade, où il se piqua d'une magnifi-  
„cence qui ne fit pas moins d'honneur à sa  
„Patrie, qu'elle étonna le Divan. Son dés-  
„intéressement sur-tout parut avec éclat,  
„lorsqu'à certains jours, recevant de la Por-  
„te plusieurs bourses pour son entretien, il  
„faisoit donner en présent & sur l'heure  
„même à ceux qui les apportoit autant  
„d'or en autre espece qu'il devoit en trou-  
„ver dans ces bourses qu'on lui offroit.

„Sa sortie de Constantinople fut une espe-  
„ce de triomphe. Il en amena grand nom-  
„bre d'esclaves rachetés à ses dépens. La  
„fin de son ambassade devoit répondre à  
„ses commencemens; il étoit en chemin

B 4

„pour

---

q) *Id.* tom. 2. p. 886. & tom. 3. p. 440.

r) En 1699. Voyez Zalucki, tom. 2. p. 764. ...

*Id.* tom. 1. p. 1261. & tom. 3. pages 170. &  
439.

„pour s'y rendre avec deux mille hommes  
„de sa Maison, tant soldats que domesti-  
„ques, lorsque arrivé à Jassy, deux de ses  
„Cavaliers désertent, & pour gagner la pro-  
„tection du Bacha qui commandoit dans  
„cette Ville, abjurent leur Religion, & de-  
„mandent le Turban. L'Ambassadeur, aver-  
„ti de leur démarche, les reclame : on lui  
„répond que la Loi de Mahomet défend  
„de les rendre, & qu'une pareille complai-  
„sance est sans exemple chez les Turcs.  
„Le Bacha avoit à faire à un homme ferme.  
„Celui-ci insiste, & à force de menaces con-  
„traint la fierté Ottomane à lui livrer ses gens.  
„Alors, formant un bataillon quarré de ses  
„troupes dans la Place même de cette Ville,  
„il appelle ses Officiers, tient un Conseil de  
„guerre, fait confesser ces deux malheureux  
„qui reconnoissent leur crime ; & pour  
„donner un exemple à toute sa Maison, leur  
„fait casser la tête à la vue de cinq ou six  
„mille Janissaires qui composoient la garni-  
„son de ce lieu. On entendit des murmu-  
„res, mais l'assurance de l'Ambassadeur les  
„empêcha d'éclater. La nouvelle d'un coup  
„si hardi prévint son arrivée à la Porte. On  
„y craignit & on y admira tout à la fois  
„un homme de ce caractère.

„Aussi

„Aussi le jour de son entrée publique,  
„prétendant que tous les gens marcheroient  
„devant lui armes hautes & étendards dé-  
„ployés, il obtint cette distinction jusqu'a-  
„lors refusée costamment à tous ceux de  
„sa Nation qui l'avoient précédé dans ce  
„Ministère. Il vit alors un spectacle qu'il  
„n'a jamais raconté depuis, sans en être at-  
„tendri. L'image de la Croix tracée sur  
„quelques-uns de ses étendards excita telle-  
„ment la piété des Chrétiens de Constanti-  
„nople, qu'ils se prosternoient devant elle  
„au milieu des rues. Livrés à des transports  
„dont ils n'étoient pas les maîtres, ils ne  
„craignoient point de marquer, par des ac-  
„clamations mêlées de larmes de joie, la sa-  
„tisfaction qu'ils avoient de voir reparoître  
„le signe de leur rédemption en des lieux  
„où il est en horreur, & où il devroit ce-  
„pendant éclater avec plus de gloire. Ainsi  
„la piété devient plus tendre où elle est plus  
„contrainte. Il ne lui manque que d'être  
„plus solide où elle jouit de plus de liberté.

„Au reste, je n'ai point rappelé ici tous  
„les grands personnages qui, même dans  
„les derniers tems, ont illustré la Maison  
„de Leszczyński; c'est aux Auteurs Polo-  
„nois à montrer pour l'honneur de leur Pa-  
„trie ce qui les a rendu si recommandables



„dans les premiers postes qu'ils ont occupés.  
 „J'estime que c'est assez pour satisfaire la  
 „curiosité des Lecteurs sur une Maison qui  
 „l'intéresse, si je finis ce détail par le por-  
 „trait de l'ayeul maternel du Roi Stanislas,  
 „le Comte Stanislas Jablonowski, un des  
 „plus grands hommes qu'ait eu la Pologne,  
 „même dans ces siècles reculés, où elle  
 „avoit le plus à cœur sa gloire & sa liberté;  
 „mais je n'en parle ici que pour faire hon-  
 „neur à sa mémoire du mérite qu'il s'appli-  
 „qua à faire éclore dans Stanislas son petit-  
 „fils, dont il se fit un disciple & un ami  
 „aussi-tôt qu'il lui fut possible. Il est bon  
 „de tenir compte à la vertu des efforts qu'el-  
 „le fait pour se reproduire,

AYEUL MATERNEL DE STANISLAS,  
 UN DES PLUS GRANDS HOMMES  
 DE LA POLOGNE.

„Stanislas Jablonowski, Palatin de Russie,  
 „& puis Castellan de Cracovie, & Grand-  
 „Général de l'armée de la Couronne, naquit  
 „avec un penchant & des talens décidés  
 „pour la guerre, & s'y dévoua dès son en-  
 „fance. Il signala contre les Suédois, les  
 „Cosaques & les Russes, les premiers efforts  
 „de sa valeur. Bientôt, sur les pas de So-  
 „biecki, & de concert avec ce héros, il  
 „fit

„fit sur les Turcs l'essai d'un courage aussi  
 „brillant, mais plus réglé par l'application  
 „& par l'expérience. A la bataille de s)  
 „Köczin, à celle de t) Vienne, & dans u)  
 „toutes les autres qui firent un si grand  
 „nom à Sobiecki, il eut le bonheur de par-  
 „tager sa gloire. Seul dans la Valachie, à x)  
 „Rucovina, à Kaminiec, à Uscie, il fit tête  
 „à des armées formidables d'Infideles, &  
 „leur apprit ce que peut contre une impé-  
 „tuosité aveugle & féroce une intrépidité  
 „lente & mesurée que la prudence conduit,  
 „& qui est animée d'un vrai zele pour la  
 „Patrie.

„En 1695, la Ville de Léopold, se trou-  
 „vant inopinément exposée à l'incursion de y)  
 „soixante mille Tartares, ne dut son salut  
 „qu'à la valeur avec laquelle il soutint leurs  
 „efforts. Il courut au-devant d'eux dans  
 „les fauxbourgs, & à la tête de trois mille  
 „hommes de troupes seulement & de quel-  
 „ques domestiques, il leur disputa le terrain  
 „de proche en proche. Le combat dura  
 „huit

---

s) Voyez Zalucki, tom. I. pag. 497.

t) *Ib.* pages 830. 848.

u) *Ib.* pages 11. & 849.

x) *Ib.* pages 938. 959. 994.

y) *Ib.* p. 1525.

„huit heures ; mais quoique souvent envé-  
 „loppé par le grand nombre, il les força à  
 „se retirer, sinon honteux de leur défaite,  
 „du moins étonnés de la perte de la plû-  
 „part de leurs murfes, & irrités de ne rien  
 „emporter d'une Ville qu'ils s'étoient promis  
 „de mettre au pillage, ou dont ils espé-  
 „roient du moins une forte contribution.

„Toujours prêt à se sacrifier pour les in-  
 „térêts de sa Nation, il fit construire, à ses  
 „frais, le Fort de la Trinité pour brider  
 „celui de Kaminiec, dont les Turcs s'étoi-  
 „ent rendu maîtres. Riche de sa modéra-  
 „tion, on l'a vu plusieurs fois <sup>z)</sup> employer  
 „ses revenus à l'entretien de son armée, &  
 „engager même ses Terres pour la faire  
 „subsister. On eût dit qu'il n'avoit d'autres  
 „enfants que ses soldats; aussi n'a-t-il laissé à  
 „sa famille que sa gloire & ses vertus à  
 „imiter,

„A ce caractère de héros, il joignit tous  
 „les talens d'un Politique habile. Plus  
 „sensible qu'aucun autre aux vertus de So-  
 „biecki, & plus capable aussi d'en juger,  
 „ce <sup>a)</sup> fut lui qui le premier forma le pro-  
 „jet de l'élever sur le Thrône. Toute  
 l'Assem-

---

z) *Ib.* p. 1241.

a) *Ib.* pag. 557.

„l'Assemblée étoit sur le point de porter ail-  
 „leurs ses suffrages. L'intérêt <sup>b)</sup> avoit par-  
 „lé; il ne restoit qu'à écouter la voix de la  
 „Patrie. Elle s'exprima par la bouche du  
 „Palatin de Russie, & l'on vit alors, ce qui  
 „est rare, un grand homme s'oublier lui-  
 „même pour ne s'occuper que du mérite  
 „d'un autre grand homme qui, épris com-  
 „me lui de la même gloire, & courant de-  
 „puis long-tems dans la même lice, auroit  
 „dû plutôt exciter sa jalousie, que son affe-  
 „ction; mais Jablonowski trouvoit alors dans  
 „son cœur un plaisir qui vaut plus qu'une  
 „Couronne, celui de la donner au mérite &  
 „à la vertu.

„Le bien de la République étant le seul  
 „motif qui l'animoit à la guerre, il ne cher-  
 „choit à vaincre les ennemis que pour les  
 „soumettre & pour leur arracher des trai-  
 „tés avantageux. Ainsi <sup>c)</sup> après la victoire  
 „de Podhayce à laquelle il contribua si fort  
 „par sa valeur, il engagea les Turcs à une  
 „paix

---

b) Les Prétendans au Thrône étoient un fils du Czar; Michel Abaffi, Prince de Transilvanie; un Prince Electoral de Brandebourg; le Prince Charles de Lorraine; le Prince Georges de Dannemarck, & le Duc de Neubourg.

c) *Ibid.* p. 13.

„paix qui fut long-tems le garant du bonheur de la Pologne.

„Par une négociation d'autant plus délicate qu'elle avoit moins d'apparence de succès, il les porta dans une autre occasion à rendre la Podolie qui leur avoit été cédée par un traité solennel.

„Jaloux de la tranquillité de sa Patrie où s'étoit allumée une guerre intestine par d) la faction de quelques mécontents qui refusoient de reconnoître le Roi Michel, & vouloient forcément l'obliger à renoncer au Thrône, il appella à lui tous les bons Citoyens ; & e) par une faction contraire, il raffermir la Couronne sur la tête du Prince, & remit l'ordre & l'union dans l'Etat.

„Avec la même adresse qu'il établit cette confédération, il dissipa, après la mort du Roi f) Jean, celle qu'une adroite politique avoit excitée dans l'armée pour contraindre la nation dans ses suffrages, & l'affervir à l'intérêt & à l'ambition de quelques particuliers.

„Tant de services éclatans rendus à sa Patrie, ne purent, non plus que ses prospérités

d) *Id. ib.* p. 404.

e) *Ib.* p. 434.

f) *Ib.* tom. 2. pages 62. 74. 96. 325.

„tés militaires, lui enfler le cœur & altérer  
„en lui les vertus qui font l'honnête homme  
„& le Chrétien. Modeste dans ses dis-  
„cours g), simple dans ses actions; sincère  
„& réglé dans ses mœurs, il fut autant l'or-  
„nement que l'appui de sa nation; & s'il h)  
„eut des jaloux de sa gloire, c'est que les  
„vertus des héros sont suspectes dans les  
„citoyens; & sur-tout dans ceux d'une Ré-  
„publique, comme la Pologne, qui craint  
„une trop grande élévation d'ame jusques  
„dans la personne même de ses Rois.

„Revêtu d'un aussi grand nom, que ce-  
„lui qu'il avoit reçu de ses Ancêtres, Sta-  
„nislav se sentit presque dès sa naissance un  
„penchant extrême à le soutenir. Il trou-  
„va dans le sein de sa famille tout ce qui  
„pouvoit l'aider à le porter avec gloire.

„Sa mere voulut se charger des soins de  
„sa première éducation; elle s'y crut en-  
„gagée en voyant la foible complexion  
„dont il étoit alors : mais elle pensoit aussi  
„que c'est dans l'enfance même que se for-  
„ment ces penchans qui décident du bon-  
„heur ou du malheur de tous les autres âges  
„de la vie.

„ Elle

---

g) *Id.* pages 247. 263. 271. & tom. 3. pages 161.  
184. 214. 271.

h) *Id.* tom. 1. p. 1241. & tom. 2. p. 274.

Elle s'appliqua sur-tout à lui inspirer de la piété. Les malheurs que la Providence préparoit à son fils, en demandoient une vraie & solide, qui pût l'aider à les soutenir. La Philosophie ne pénètre pas si avant dans un cœur que la religion, & n'y établit pas si sûrement cette heureuse tranquillité qui rend les disgraces plus supportables. Tout au plus, elle console des peines, & la religion en fait des plaisirs.

A six ans, il fut remis aux mains des hommes; & c'est alors que son pere, voulant le rendre un digne héritier de ses vertus, se crut obligé de descendre dans les moindres détails de son éducation. Avec les sentimens qui forment les mœurs & l'esprit, il s'attacha sur-tout à lui apprendre ce que la plupart des Grands de Pologne avoient déjà commencé d'oublier: l'art de se contenter du simple nécessaire, & de fuir toutes ces commodités de la vie, qui énervent l'ame en affoiblissant le corps. Cette leçon fut utile à Stanislas. Son tempérament se fortifia, dès qu'il craignit de le ménager; & il étoit fort à propos qu'il s'accoutumât dès-lors à une vie moins douce qu'il ne convenoit à son état, puisqu'il devoit dans la suite partager les travaux d'un Roi; qui, toujours sous les armes;

„mes, ne connoissoit d'autres plaisirs que  
„les fatigues de la guerre, & que les périls  
„des combats. C'est de ces heureux com-  
„mencemens que vient encore aujourd'hui  
„cette austere dureté que Stanislas a pour  
„lui-même, & qui lui fait négliger toutes  
„ces précautions que le luxe de nos jours  
„fait croire nécessaires à la santé, & qu'il  
„estime au contraire moins propres à la  
„conserver qu'à la détruire.

„Ce fut aussi dans ce même tems qu'il prit  
„le goût qu'il a toujours eu depuis pour les  
„Sciences & pour les beaux Arts. A cette étu-  
„de, il joignit celle du Droit de son pais ; mais  
„il lui restoit à connoître les hommes dont  
„les mœurs, qui sont l'occasion des Loix,  
„font mieux sentir la sagesse de celles-ci,  
„& sur-tout la maniere dont on doit en  
„faire usage quand on est chargé de les  
„maintenir.

„C'est dans ce dessein qu'on lui fit com-  
„mencer ses voyages ; il ne les regarda  
„point comme un amusement, ils furent  
„pour lui une continuation d'études, & il  
„se doutoit bien que les livres ne pou-  
„voient suppléer aux avantages qu'il s'en  
„promettoit.



„L'usage ordinaire des Polonois lui fit  
 „d'abord tourner ses pas vers la France  
 „C'est le premier objet de leur curiosité,  
 „soit qu'ils n'estiment rien qui soit plus ca-  
 „pable de la satisfaire, ou qu'ils se hâtent  
 „de connoître cette nation par le rapport  
 „qu'il y a de l'enjouement & de la vivacité  
 „de ses sentimens à la douceur & à la faci-  
 „lité de leurs manières; mais cette route  
 „étoit déjà connue aux Ancêtres de Stanis-  
 „las; & depuis qu'un Evêque de sa Mai-  
 „son étoit venu en France pour y conclure  
 „le mariage du Roi Uladislas avec la Prin-  
 „cesse Marie de Gonzague, il étoit resté  
 „dans sa Famille un goût décidé pour la  
 „France & pour les François.

„A ce propos, je pourrois rapporter ici  
 „un fait qui, à la vérité, n'a rien d'extra-  
 „ordinaire en soi, mais que la suite des  
 „événemens doit faire paroître assez remar-  
 „quable. Ce fut précisément dans la Mai-  
 „son de Stanislas, & dans celle de la Reine  
 „Opalinska son épouse, que la Pologne  
 „choisit alors les personnages députés à cet  
 „honorabile ministère. Ainsi l'on diroit  
 „aujourd'hui qu'ils venoient préparer une  
 „voie à leurs descendans, & jeter les fon-  
 „demens d'une union entre la France &  
 „la

„la Pologne, beaucoup plus heureuse &  
„plus intéressante que celle à laquelle ils  
„étoient chargés de travailler.

„A son retour dans la Patrie, Stanislas  
„trouva la santé du Roi Jean fort affoiblie,  
„& l'Etat menacé au dehors par les Turcs,  
„& déchiré au-dedans par deux factions  
„redoutables. Celles-ci donnerent lieu à  
„des troubles dont la Pologne s'est ressentie  
„presque tout le tems du regne d'Auguste II.  
„Les commencemens en furent bien foi-  
„bles, mais les moindres émotiions font  
„à craindre dans les pays où la liberté ne  
„laisse aux Loix d'autre défenseur qu'el-  
„les-mêmes, & ces Etats, sans doute,  
„sont bien plus heureux, où la prote-  
„ction, que donne aux Loix une autorité  
„absolue, rend la vertu nécessaire, & en-  
„chaîne indifféremment tout ce qui peut  
„nuire à la sûreté du Public.

„Stanislas, déjà Staroste d'Odolanow,  
„fut nommé Nonce de la Diette de con-

„vocation qui fut indiquée d'abord après  
 „la mort du Roi Jean arrivée le 17 Juin  
 „de l'an 1696; quoiqu'il n'eût encore  
 „que dix huit ans, il parut avec éclat  
 „dans cette Diette générale; & voici ce  
 „qu'en écrivit à un de ses amis, le 11  
 „Septembre suivant, l'Evêque de Varmie  
 „Zalucki, que l'on pouvoit soupçonner  
 „tout au plus d'une préoccupation d'esti-  
 „me, mais que sa naissance & son caractère  
 „doivent faire juger fort au-dessus de l'in-  
 „térêt, source ordinaire de la dissimulation  
 „& de la flatterie. *Stanislas Leszczyński,*  
 „dit-il i), *filz unique du Général de la Gran-*  
 „*de-Pologne*, *est regardé parmi nous com-*  
 „*me l'honneur de notre Patrie. On pour-*  
 „*roit l'appeller les délices du genre humain.*  
 „*Une heureuse facilité de mœurs, qui éclat-*  
 „*te*

---

i) . . . . Per Stanislaum Leszczyński Capita-  
 neum Odolanoviensem, unicum Generalis-  
 Majoris Poloniæ filium: Deliciæ generis hu-  
 mani, decus Poloni, patriæ communis amor  
 vocatur. Ponendus semel in superbiam no-  
 stri

*„Et dans ses discours Et dans ses manières,  
 „lui soumet généralement tous les cœurs.  
 „Je ne doute pas qu'il ne soit né pour être  
 „la gloire de son siècle; du moins est-il  
 „dès-à-présent la joie de sa nation. Sa  
 „naissance, toute distinguée qu'elle, n'est  
 „point au-dessus de ses vertus, Et ses ver-  
 „tus sont infiniment au-dessus de son âge.  
 „Dans la première fleur de sa jeunesse, on  
 „voit paroître les fruits d'un âge avancé;  
 „Et pour tout dire, en un mot, tout est  
 „grand en lui: son caractère, son génie,  
 „ses sentimens, Et jusqu'à l'espoir qu'il don-  
 „ne à nos peuples des avantages qu'il peut  
 „un jour leur procurer.,*

C 3

„Cet

---

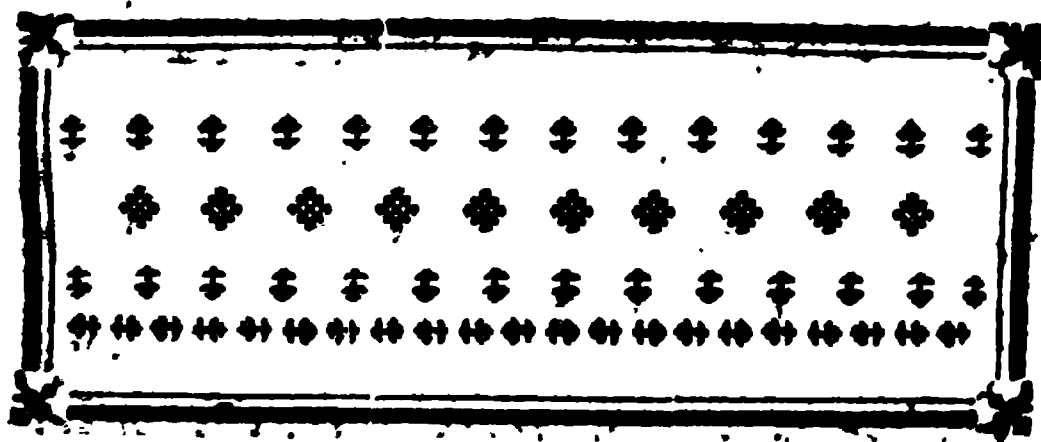
*stri sæculi, gaudium universæ plebis; nam  
 videre eum sine amore, audire sine admira-  
 tione nemo potest. Virtutis privilegio æta-  
 tis limites transgressus, parem natalibus forti-  
 tus indolem, nihil in tenerâ ætate tenerum,  
 nihil puer immaturum exhibuit. Omnia in eo  
 summa, genus, genius, ingenium, virtus, spes  
 omnium & expectatio. Andr. Chris. Zalucki,  
 Tom. 2. pages 82. 83.*

## 98    PREFACE DE L'ÉDITEUR.

*Cet éloge, ou pour mieux dire, ce simple portrait est d'autant plus vrai, qu'il n'a point été démenti depuis ni dans l'une ni dans l'autre fortune; Et ce qui le prouve autant que tout ce qu'il a fait Et ce qu'il fait encore tous les jours de grand en Lorraine, ce sont ses Ecrits qu'on va lire, Et qui, ne respirant que les sentimens de la plus saine Morale, sont l'image la plus naïve du cœur qui les a produits.*



OEUVRES.



OEUVRES  
DU  
PHILOSOPHE  
BIENFAISANT.

---

AVIS

DU ROI A LA REINE SA FILLE LORS  
DE SON MARIAGE.

*Ecoutez, ma Fille, & voyez ; prêtez l'oreille  
à mes paroles, & oubliez votre peuple & la  
maison de votre pere.*

*J'EMPRUNTE, ma chere Fille, ces  
paroles de l'Esprit-Saint pour vous  
donner des avis, les seuls vraisem-  
blablement qu'il me sera permis de vous  
donner dans la suite après l'évenement qui*

vous éloigne de moi, & qui vous met tout d'un coup sur le Trône de l'Univers le plus puissant & le plus respectable.

C'est ici véritablement l'ouvrage du Très-Haut. Je vois la main qui vous conduit à-travers tous les détours de la prudence humaine, & qui, confondant les vues & l'attente des mortels, veut se glorifier elle-même par ses prodiges.

C'en est un, en effet, que le rang où elle vous élève aujourd'hui. Quelle qu'ait été votre sagesse, quelles que soient vos vertus, ce n'est point à elles seules que vous devez ce trait singulier de la Providence, mais c'est à vous à le justifier par toutes les sortes de mérite que va vous demander votre nouvel état, & tous les yeux ouverts sur vous cherchent à tirer des présages de votre zèle à les remplir. Il n'en est point que vous ne deviez regarder comme un des diamans le plus précieux de votre couronne, aucun où la moindre tache ne s'apparût aisément, aucun qu'il ne vous importe de conserver dans tout son éclat au milieu d'un peuple éclairé, qu'une première lueur peut bien surprendre, mais que la reflexion rend un des plus difficiles à contenter. Juge de vos actions, il vous fera d'autant plus d'honneur, qu'il vous paroîtra plus sévère. Laissez-lui hardiment

diment exiger de vous les vertus qu'il a droit de prétendre. Quiconque a besoin d'indulgence, peut-il s'attendre à beaucoup de marques de considération?

Un des écueils contre lesquels la vertu des Héros s'est souvent brisée, est ce suprême degré de puissance & de gloire, qui réveille dans presque tous les cœurs celle de nos passions la moins conforme à la raison, & néanmoins la plus difficile à vaincre. Je parle de l'orgueil dont ne sont pas toujours exempts ceux qui le combattent, peut-être ceux-mêmes qui se flament de l'avoir surmonté. On le diroit de l'essence d'un rang élevé; on l'en croit du moins une bienséance rigoureuse. Les Grands se l'apprennent, ils se le communiquent, on le voit circuler grossièrement d'une ame à l'autre; & cette science est si aisée que les disciples en savent bientôt autant que les maîtres. De là cet impertinent mépris pour le commun des hommes. On ne les voit plus qu'à travers un prisme trompeur qui les dénature, & qui les fait croire uniquement destinés à être de simples spectateurs d'une joie fastueuse, ou des esclaves assujettis à la nécessité d'y contribuer.

Que sont pourtant les Grands aux yeux de la raison même la moins sévère? Ils ne



diffèrent des autres hommes que par la base qui les élève, & cette base ne tenant point à leur être, elle ne les rend ni plus sages, ni plus heureux. Que seroit-ce si on les considéroit par rapport à l'immense étendue de l'Univers, où tout le genre humain, dont ils sont une si petite partie, n'est lui-même que comme s'il n'étoit point?

Quelque élevé, ma chère fille, que soit le rang où vous venez de monter, vous n'en êtes pas réellement plus estimable à mes yeux, ni vous ne devez l'être davantage aux vôtres. Quel sujet de vanité pourriez-vous tirer d'un simple ornement qui n'ajoute rien au mérite, & ne peut servir qu'à mieux dévoiler les défauts ou les vices qu'il expose nécessairement dans un plus grand jour.

Toujours humiliée sous la main de Dieu, seul dispensateur des grandeurs & des puissances, abaissez-vous d'autant plus devant lui, que vous êtes plus élevée au-dessus du reste des hommes. Un seul orgueil vous est permis c'est celui d'une ame, qui retrouvant en soi l'empreinte de la magnificence & de l'immensité du Dieu qui l'a formée, méprise tout ce qui est borné, & n'aspire qu'à des biens qui répondent à la noblesse de son origine, à la hauteur de ses sentimens, à l'immortalité qui lui est assurée.

Distin-

Distinguez-vous , à la bonne heure, dans le rang que vous occupez, mais que ce soit uniquement par l'ambition d'en remplir tous les devoirs avec exactitude. Faites toujours mieux que le peuple tout ce que le peuple fait de bien. Surpassez les plus sages en mérite, mais sans être extrême sur aucune vertu : il n'appartient qu'à l'hypocrite d'exagérer les sentimens qu'il n'a pas,

La France , l'Univers entier exigent de vous de grands exemples, & une continuité d'exemples qui ne se démentent jamais. La plupart néanmoins ne sont bien puissans qu'autant que le modele est agréable.

Je pourrois vous avertir ici d'un avantage que vous ne vous connoissez pas. C'est un don de la nature qui ne vous a rien coûté, mais qui, rendant plus aisée la pente à vous imiter, peut vous être un sujet de mérite, & d'un simple talent vous faire une vertu. Ce don si précieux est cet air de douceur, ces manieres aisées & prévenantes, ce caractère de bienfaisance & de bonté qui se peint dans vos traits, & qui, appelant tous les cœurs & leur demandant autant d'amitié qu'il en offre, ne laisse pas de leur imprimer le respect dont il semble vouloir les affranchir. Conservez avec soin ces dehors précieux.

cieux, & ne cessez en aucun tems d'être réellement tout ce qu'ils promettent.

Faites toujours autant de bien qu'il vous sera possible. La libéralité est un devoir de votre rang, & les refus vous doivent plus coûter que les graces. Surtout approchez de vous la vertu timide & malheureuse; ne dédaignez jamais le mérite indigent; ne leur faites pas même acheter vos secours par des prières: en leur payant une dette, ce seroit leur vendre le plaisir de vous en acquitter.

Aucune affaire essentielle ne vous regarde sur le Trône que celle de vous faire aimer. Rien n'est si flatteur pour une belle ame, & rien aussi n'est plus aisé aux personnes élevées en dignité; il ne leur faut pour cela que des égards qui n'ayent point un air de contrainte, qu'une politesse sans fausseté, qu'une prévenance sans bassesse. L'arrogance leur est encore moins pardonnable qu'à des particuliers qui s'en font une ressource & une espece de dédommagement à leur médiocrité.

L'autorité du diadème peut bien se maintenir par elle seule, mais elle n'a jamais plus de force que lorsqu'elle a le secret de se soumettre les cœurs.

Je l'ai souvent éprouvé sur ce Trône mobile, où me porta, d'après les vœux de



ma Nation, l'amitié d'un Prince qui s'étoit chargé d'avoir des vues & de l'ambition pour moi. Combien de fois n'eus-je pas à combattre la fastueuse délicatesse d'une foule de Grands qui se prétendent indépendans du Chef qu'ils se sont donné, & de la Nation même dont ils sont membres? Etoit-il aucun jour où il ne me fallût contenir l'indocilité tumultueuse d'une Noblesse qui, ne connoissant que son épée, son courage & sa liberté, veut tenir le timon de l'Etat, & se plaît souvent à le faire chanceler pour se faire croire plus nécessaire à le conduire? Ces obstacles si difficiles à lever, j'eus le bonheur de les vaincre. Un accès libre & toujours ouvert, une humanité aussi éloignée de la dureté que de la foiblesse, me donnerent sur tous les esprits un empire d'autant plus absolu, qu'on le supportoit sans le croire. Je m'apperçus bientôt qu'en donnant des conseils, je prononçois des ordres, & qu'on les exécutoit aussi fidèlement que si la liberté qu'ils contraignoient les eût dictés elle-même. Je reconnus dès-lors ce que vous ne devez pas ignorer, ma chere fille, que rien n'assure mieux, en quelque Nation que ce soit, les droits de la puissance, que le soin de ne la point faire sentir.

Un

Un moyen infailible de gagner les cœurs, c'est de leur marquer encore plus d'estime que d'amitié. Celle-ci peut faire des ingrats, celle-là n'en fit jamais. On peut se méfier de l'amitié, on croit toujours l'estime sincere, lors même qu'elle ne l'est pas. Sévère à votre égard, usez d'indulgence envers tout le monde ; louez les vertus, excusez les foiblesses, feignez d'ignorer la plûpart des défauts, embellissez, pour ainsi dire, tout ce qui vous environne. Une prévention flateuse peut faire naître autour de vous plus de vertus qu'une indiscrete sévérité n'eût corrigé de vices.

Etendez cette heureuse & utile prévention jusqu'aux mœurs, aux usages, aux préjugés mêmes des François. De tous les peuples civilisés, c'est peut-être celui qui souffriroit moins de voir condamner ses loix que ses coutumes. Elles paroissent être en lui, plus qu'en toute autre Nation, ce que la chaleur naturelle est dans tous les corps, un principe de vie, & le premier mobile de ses sentimens, de ses opinions, de sa conduite. Vous devez nécessairement, pour réussir à lui plaire, respecter ses manieres & les adopter. Je ne vous propose pourtant point ici celles de ces François brillans & volages, bons par principe, mais trop sou-

souvent vicieux par air, qui n'ont pour vertus que des agrémeus, & qui sont même regardés comme étrangers dans leur patrie, jusqu'à ce que l'âge ait achevé de mûrir leur raison. Les mœurs des vrais François sont douces, simples, enjouées, sociables. Chez eux se trouvent plus communément la science des égards, le goût des bienfaisances, la délicatesse du sentiment. Leurs ennemis, jaloux de rendre leurs vertus plus agréables, viennent échanger leur politesse contre la leur; & ce qu'on a de la peine à concevoir, ils ne s'estiment ensuite plus parfaits, qu'autant qu'ils les haïssent avec plus de fureur, & qu'ils les imitent avec plus de complaisance.

Ces sentimens vous choqueront bien davantage désormais, qu'il ne peuvent faire à présent. Vous étiez déjà François par votre éducation, devenez-le encore plus par votre amour pour cette Nation honnête & polie, & je vous réponds de sa part d'un retour de tendresse le plus sincère & le plus constant. Vous l'éprouverez plus sûrement encore, si après avoir évité les dangers de la puissance & de l'élevation du Trône, qui trop souvent n'inspirent qu'orgueil & dureté, vous ne donnez point dans un autre excès qui amollit les âmes par la volupté, & les

les abrutit par la paresse. J'entends parler ici de la prospérité dont vous allez jouir, & qui pourroit vous être d'autant plus funeste, qu'elle vous a été presque inconnue jusqu'à présent.

Ne nous dissimulons point les adversités que nous avons essuyées. Ceux-là seuls doivent craindre de se rappeler leurs disgrâces, qui, ne pouvant les soutenir avec courage, n'ont fait que les augmenter par leur lâcheté. Nos malheurs n'étoient grands qu'aux yeux de la prévention qui n'en connoît point au-dessus de la perte d'une couronne ; & quelle idée devois-je avoir de celle que je venois de quitter ? Différente de toutes les autres, elle n'offre presque d'autre avantage que la gloire de la porter ; devois-je avancer la main pour la reprendre ? Quelle qu'elle fût, en la perdant, je me retrouvois moi-même, & je vous retrouvois, ma chère enfant, non point insensible à mes revers, mais ayant la force de les supporter, & toujours épiant sur mon visage jusqu'aux moindres vestiges de la douleur pour la calmer.

Nous devons trop à nos malheurs pour les oublier, & nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes, si, contre le dessein de la Providence, ils n'ont point réussi à nous

à nous convaincre du vuide & du néant des choses d'ici-bas, & par cela même à nous dévoiler le danger des prospérités qui pourroient nous séduire. Et que sont réellement les prospérités même les plus brillantes ? Quel est l'état de ceux qui en sont les plus entêtés ? N'est-ce pas pour la plupart un état de misère & de besoins ? Le seul amour du repos les tient dans une agitation continuelle ; & leurs passions étant sans frein, leurs vues sont aussi sans bornes. Toujours un nouveau desir, comme un salpêtre enflammé, pétille dans leur ame, & les porte vers un objet dont la perspective les éblouit à son tour, mais dont l'approche ou la possession ne les défabuse point du triste soin d'en rechercher d'autres. De-là des jours plus vuides que remplis. On se plaint de leur rapidité, parce qu'on n'en jouit point, & presque en même tems de leur lenteur, à cause des dégoûts qui les accompagnent. On se dérobe sa vie sans le vouloir ; & comme elle n'est pas dans l'espace du tems, mais dans l'emploi qu'on en doit faire, elle est déjà comme passée bien des années avant le moment où elle doit finir.

Il n'est qu'une sage modération qui puisse vous garantir des pieges d'un état qui n'est qu'une yvresse continuelle pour tant d'autres.



Vos desirs satisfaits au-delà de vos espérances ne vous en laisseront presque plus à former. Je me flatte du moins que, ne souhaitant rien désormais que par raison, vous ne désirerez rien avec inquiétude.

Je sens avec raison que je puis également me répondre de votre sagesse au milieu des plaisirs qui assiegent le Trône : je les crains moins pour vous, que le goût du plaisir qu'ils laissent après eux, & qui est en effet plus dangereux que les plaisirs mêmes. L'habitude peut faire disparoître ceux-ci ; mais le goût dont je parle, quoiqu'il varie sans cesse, ne meurt jamais ; son inconstance même fait sa durée. Usez, à la bonne heure, des plaisirs de votre état ; mais souvenez-vous toujours qu'ils ne sont faits que pour vous amuser & vous distraire, & non pour vous occuper. Ils peuvent flater vos sens, mais ils ne peuvent remplir votre cœur. Celui qui l'a créé peut seul le satisfaire.

Ce sentiment, que je n'ai jamais cessé de vous inspirer, ne doit jamais s'éteindre en vous. Mais en vous exhortant à craindre, à fuir même les plaisirs, je m'apperçois qu'il en est un dont vous aurez de la peine à vous défendre ; c'est celui que des hom-  
images

images intéressés, des louanges étudiées, une fine adulation, excitent d'ordinaire dans les Grands. C'est le plaisir qu'ils trouvent à être flatés, & qui les toucheroit moins, si, malgré la prééminence de leur rang, ils ne s'estimoient encore plus par l'opinion d'autrui, qu'ils n'ont coutume de s'estimer par leur sentiment propre.

Aussi, ma fille, je ne vous vois qu'avec frayeur environnée d'une foule de courtisans qui, paroissant vifs sans l'être se font une occupation de dégrader par l'orgueil ceux qui les dominent par la puissance. Esprits maniérés & flexibles, ils n'étudient les penchans de leurs Maîtres, que pour les faire servir à leurs intérêts; ils ne rampent devant eux que pour s'élever; ils ne les louent que pour les séduire. Combien n'en est-il pas qui cherchent peut-être déjà à vous endormir au sein de l'indolence & de la mollesse, & qui ne se montrent empressés à vous plaire, que pour réussir un jour à vous gouverner? Voulez-vous pour toujours éviter un écueil où j'aurois le regret de vous voir perdre sans ressource. Soyez incessamment en garde contre votre amour propre. Il n'est que lui capable de donner à la flatterie de l'ascendant sur voi-

tre cœur. Aimez la gloire, j'y consens, je vous y exhorte même; mais fuyez la vanité: celle-ci recherche uniquement l'approbation des hommes, celle-là le seul témoignage secret d'une conscience tranquille. Quiconque méprise la gloire n'est pas loin de mépriser la vertu; mais quiconque a de la vanité peut tout au plus contrefaire la vertu, & ne peut point acquérir de gloire.

Appliquez-vous à connoître les hommes. Au lieu même où vous êtes, & plus qu'en autre lieu du Monde, il est encore des courtisans dont le caractère noble & généreux ne se développe que sous les dehors de la naïveté, de la douceur, de la confiance. Formés sur le modèle des anciennes mœurs, ils vivent avec plus de probité que de cérémonie, ils servent leurs Souverains avec zèle, ils ne fondent point sur leurs défauts l'espoir de leur plaire, ils les aiment plus que leur fortune, ils n'en desirent d'autre que celle qui ne coûte aucune vertu.

Votre intérêt est de démêler dans la foule ces restes précieux de l'innocence des premiers temps, votre devoir de vous les attacher, votre honneur de mériter leur estime.

estime. Elle vous fera d'autant plus glorieuse, qu'elle ne peut être qu'une estime de sentiment & de conviction ; & vous la distinguerez aisément de toute autre, parce qu'elle sera toujours sans faste & sans apprêt. Elle se laissera voir & ne se montrera pas, ou ne se montrera du moins qu'avec cet embarras qui dit si éloquemment ce qu'on s'efforce de taire. Interrogez dans le besoin ces hommes vertueux, & les encouragez à vous répondre ; au lieu de louanges ils vous donneront des conseils.

Ne leur prodiguez pourtant pas votre confiance, vous ne la devez toute entière qu'au Roi votre époux ; il doit être le seul dépositaire de vos sentimens, de vos desirs, de vos projets, de toutes vos pensées. L'imprudence laisse échapper ses secrets, l'amitié les confie, l'amour, le véritable amour les livre, & ne s'en apperçoit pas.

Répondez aux espérances du Roi par toutes les attentions possibles ; vous devez ne plus penser que d'après lui & comme lui, ne plus ressentir de joies & de chagrins que ceux qui l'affectent, ne connoître d'autre ambition que de lui plaire, d'autre plaisir que de lui obéir, d'autre intérêt que de mériter sa tendresse ; vous devez ne plus avoir

à vous ni humeur ni penchant; votre ame doit se perdre dans la sienne; & tel est votre bonheur; qu'elle ne peut que s'embellir en se perdant de la sorte: par-là même vous pouvez contribuer au bien de Sa Majesté.

On aime à se voir dans ceux qui nous ressemblent. En se reproduisant en eux, on croit augmenter son être, en étendre la durée, & vivre en quelque sorte deux fois. Votre douceur, votre docilité, ma fille, peuvent fort aisément prolonger des jours dont dépend une infinité d'autres. Que de vies à conserver dans une seule! Ne cessez en aucun tems d'éloigner de ce Maître aimable jusqu'aux moindres nuages de chagrin. Quelquefois son excessive grandeur peut s'affaïsser sur elle-même; portez alors le calme & la sérénité dans son ame, mais gardez-vous de vouloir pénétrer tout ce qui peut en troubler la joie & la paix.

N'essayez point à percer les voiles qui couvrent les secrets de l'Etat. L'autorité

ne veut point de compagne. Laissez au Roi & à son Conseil à ménager les intérêts qui divisent ou rapprochent les Nations, & à donner à l'Univers, selon les tems & les besoins, ces secousses puissantes qui l'ébranlent. Vos talens, vos desirs, vos efforts ne pourroient suffire à un travail dont si peu de génies même sont capables.

C'est sur tout la Religion que vous devez respecter sans l'approfondir. Ignorez les disputes qu'une vaine spéculation, qu'une licencieuse curiosité y élèvent; ne donnez dans aucun des partis qui la défigurent, ou l'anéantissent sans le vouloir. Doit-il y en avoir d'autre pour vous, pour la foule des Chrétiens, pour les plus grands génies même, que votre catéchisme et votre foi ? Dans le poste éminent où vous êtes, rien n'est plus important que la Religion; non-seulement elle est le seul frein que puissent avoir ceux qui ne craignent pas les Loix dont-ils sont les arbitres, mais elle est seule capable d'adoucir.

les chagrins qui révoltent l'orgueil des grandeurs humaines, & de les convertir même en plaisirs, ainsi qu'un grand feu convertit en lumière tout ce qu'on y jette. Soyez toujours telle que vous avez été dès vos plus jeunes ans. Attachez-vous à l'essence de la Religion, elle doit être jointe à la piété, sans quoi elle ne seroit qu'un fantôme; la piété doit être jointe à la morale, sans quoi elle ne seroit que superstition; & la morale ne doit point être séparée du culte, sans quoi elle ne différoit point de cette philosophie de nos jours, qui ne connoît la raison que pour la louer & la combattre, l'humanité que pour l'exalter & l'avilir, les vertus, les devoirs que pour s'en affranchir, ou pour se justifier du mépris qu'elle en fait par l'inutilité qu'elle y suppose. Ayez de la piété, mais gardez-vous autant d'en avoir trop, que de n'en avoir qu'à-demi.

Je rends des graces infinies à Dieu de ce que je ne vois rien à régler, dirai-je, à corriger en vous, que vos vertus.

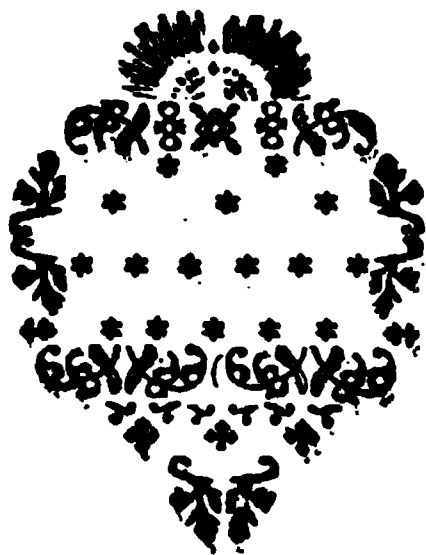
Vous

Vous pourriez aisément les porter à cet excès qu'on ne condamne d'ordinaire qu'en l'admirant; suivez votre force, mais sachez l'arrêter. L'excès dans les vices sert à les rendre plus insupportables; dans les vertus il ne sert qu'à les rendre plus difficiles à limiter.

J'aurois pu sans doute encore me dispenser de vous donner cet avis; mais j'ai moins prétendu vous proposer ici des conseils à suivre, que des maximes à méditer. Il ne me reste qu'à vous exhorter à vous souvenir toujours de moi, de votre mere & de la mienne. Heureux témoins de votre élévation & de votre gloire, nous n'en sommes pas moins sensibles à votre éloignement; nous ne cessons de verser des larmes; nous vous perdons, ma chere enfant, vous qui étiez notre consolation, notre amour, nos seules délices. Je vous cherche sans cesse à mes côtés; je sens qu'il me manque une partie de moi-même; ma vie me semble s'échapper avec mes pleurs;



votre seul bonheur me console; le Ciel  
 vient d'accomplir en vous tous nos desirs;  
 nous le supplions d'exaucer les vœux que  
 nous ne cesserons de lui faire tous les jours  
 de notre vie, pour qu'il vous comble d'au-  
 tant de bénédictions & de graces, qu'il  
 vient de répandre sur vous de biens & de  
 félicités.



**LETTRE**

**DU ROI,**

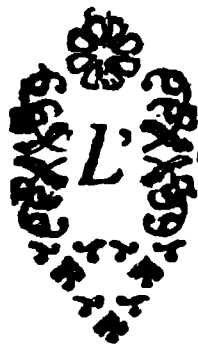
**DE POLOGNE,**

**STANISLAS I.**





# AVIS DE L'EDITEUR.



*L'*ouvrage que l'on donne ici au Public n'a sans doute besoin d'aucune préface pour en faire sentir tout le prix.

*C'est le récit ingénu qu'un Prince fait à la Reine sa fille de la manière dont il s'est dérobé à la poursuite de ses ennemis. Assiégé dans une ville qui n'avoit plus de ressources; Et à qui il ne restoit même pas l'espérance qui les fait trouver quelquefois, il se voyoit forcé à une évasion dont l'idée seule étoit capable de décourager le cœur le plus intrépide.*

*Il n'ignoroit pas qu'on venoit de mettre sa tête à prix, il lui falloit tromper la vigilance de deux armées qui l'environnoient, Et dans une route qu'il ne connoissoit point, échapper à l'avidité d'attention d'une infinité d'âmes viles Et intéressées, qu'une récompense promise, qu'une haine de parti, que la crainte même d'une punition injuste pouvoient engager à une infame trahison.*

*Tout*

Tout rendoit presque impossible l'évasion projetée. C'étoit un prodige de courage de s'y résoudre, c'en fut un bien plus grand de l'exécuter.

N'ayant pour lui que son nom, & n'osant même s'en servir, Stanislas se vit long-tems réduit à ne prendre conseil que de l'occasion, & à n'attendre son repos, sa liberté, sa vie même, que d'un assemblage de conjonctures qui ne dépendoient ni de sa prudence ni de sa fermeté. Chaque pas lui offroit un danger, & le moindre danger une perte presque infaillible ; car telle étoit son entreprise, qu'elle ne pouvoit manquer un moment sans manquer pour toujours.

On sait à présent quel en fut le succès : l'on voit avec plaisir que les disgraces, à qui seules il appartient de mettre un caractère dans tout son jour, & qui souvent ne dévoilent que trop de faiblesse, ne servirent qu'à faire éclater dans ce Monarque la constante vigueur d'une âme maîtresse d'elle-même : il s'y montra plus grand en effet qu'il ne l'avoit peut-être jamais été dans les plus beaux jours de sa gloire.

Né, comme le reste des hommes, tributaire de la mauvaise fortune, déjà depuis bien des années ce Prince n'a plus de dettes à lui payer. Puisse-t-il régner long-tems encore & dans  
le plus

le plus parfait repos sur des peuples qu'il ne cesse de rendre heureux ! Puisse-t-il donner jusqu'à la fin de ce siècle le rare spectacle de cette simplicité majestueuse , de cette joie de raison , de cette aimable sérénité , de ces grâces naïves , qui semblent suspendre en lui les droits attachés au Trône , & qui les assurent d'autant plus qu'elles les font moins sentir. Le propre de ceux-là est d'inspirer du respect , trop souvent de la crainte : celles-ci font naître l'amour , & l'amour dissipe la crainte & augmente même le respect.

Ce fut ce qu'éprouverent les habitans de Dantzic , du moment que Stanislas se fut choisi parmi eux un asyle. Je ne m'aviserois pas de rappeler ici leur tendre dévouement aux intérêts de ce Prince , si , pour mettre plus au fait de la relation qu'on va lire , je ne croyois nécessaire de donner une légère idée du siège qu'ils eurent à soutenir , de faire voir les motifs qui le firent entreprendre , & la manière dont il fut conduit. C'est principalement ce que demande cette préface : mais ce récit , je vais le faire le plus succinctement qu'il me sera possible.

Stanislas ayant été élu pour la seconde fois Roi de Pologne le 22 Septembre 1733 , se vit obligé par l'approche des Russes , supérieurs aux forces de la République , de se retirer  
peu

peu de jours après à Dantzic. C'étoit la seule Ville de ses Etats capable de résister à ces troupes qui n'étoient entrées dans le Royaume que pour y faire élire un autre Roi.

Déjà long-tems avant que Stanislas se fût rendu à Varsovie où l'appelloient les vœux de la Nation, un corps de quarante-deux mille Russes étoit assemblé dans la Curlande, un autre corps de douze mille hommes de troupes réglés & de quinze cens Cosaques s'étoit rendu vers Smolenska, & une escadre de plusieurs vaisseaux de guerre & de quelques frégates étoit sortie des ports de Croonslot & de Croonstadt.

C'en étoit plus qu'il ne falloit contre un pays ouvert de toutes parts & contre une Nation affaïssée sous un gouvernement sans règle : accoutumée à vivre dans une espèce de léthargie qui cause sa foiblesse & la lui fait ignorer, elle n'en sort presque jamais que par des convulsions qui lui font croire de la force, & qui achevent de l'épuiser.

Les Cosaques n'eurent pas plutôt paru sous les murs de Dantzic, que cette Ville, qui ne tient à la Pologne que par l'espérance d'une protection qu'elle n'éprouva jamais, & qu'elle fait bien de n'attendre que d'elle-même, donna ordre à tous ses habitans de se pourvoir d'armes, de munitions & de vivres, & permit

mit au Marquis de Monti, Ambassadeur de France, de lever un Régiment de Dragons, qui seroit à la solde du Roi de Pologne, mais qui prêteroit serment au Magistrat. Ce Régiment à peine exercé, fit des prodiges de valeur durant le siège qui commença le 20 Février de l'année suivante, sous les ordres du Général Lasçi.

N'ayant pas assez de troupes pour investir la place de toutes parts, Et ne pouvant l'attaquer du côté des prairies déjà inondées à dessein, Lasçi se posta depuis la Vistule jusqu'à la Mer du côté de Langsurhr. Cette situation, quoique assez avantageuse, n'aide pas beaucoup au succès de ses opérations. Sans doute il ne lui étoit permis d'être habile ou hardi qu'à demi. Tous ses exploits se réduisirent à couper jusqu'aux moindres ruisseaux qui se rendoient dans la Ville, Et à la priver des divers usages qu'elle en faisoit pour les besoins de la vie les plus indispensables.

Le Comte de Munik, Général en chef de l'Armée Russe, se réservoit la gloire de la réduire. Celui-ci étoit d'un caractère bouillant Et altier, à qui l'emportement tenoit lieu de courage. Il s'étoit fait en Moscovie une réputation qu'il paroissoit avoir manquée dans des pays plus éclairés; il au-



roit bien fait de ne la pas risquer aux yeux d'une nation qu'il avoit servie autrefois, Et qui, étonnée de son élévation, doutoit encore de son mérite.

Il résolut d'abord d'attaquer le village d'Ohra situé tout près de la Ville. Il y employa cinq mille hommes qui furent repoussés par huit cents hommes seulement; Et il en perdit quinze cents, sans compter les blessés dont les assiégés ne purent savoir le nombre. Une autre expédition sur le Knipaof ne lui fut pas plus heureuse; par-tout il montrait plus de présomption que de savoir, plus de saillies que de vues; Et ce n'étoit que des mauvais succès de ses entreprises, qu'il apprenoit les moyens qu'il auroit dû employer pour les faire réussir.

Ce Général ne s'étoit encore emparé que du Haupt, un des ouvrages extérieurs de la Place, Et l'unique passage aux convois qu'elle pouvoit espérer du côté des terres, lorsqu'il apprit que l'armée de Saxe venoit le renforcer. Jaloux de l'honneur du commandement qu'il craignoit d'être contraint de céder, peut-être plus jaloux de la gloire de ses talens qu'il vouloit faire croire au-dessus de tous les autres, il résolut le 9 Mai de donner un assaut au Hagelsberg, dont la prise, à son avis, n'auroit plus laissé aux habitans ni le moyen

moÿen de se défendre, ni même le loisir de capituler. Le corps qu'il destina à cette attaque étoit de plus de six mille hommes. Ils ne se mirent en marche qu'à dix heures du soir, & leurs premiers efforts jetterent l'alarme dans toute la Ville. Elle commença seulement alors à craindre des hommes devenus par une exacte discipline aussi hardis que s'ils ne pouvoient manquer d'être heureux. Le carnage fut horrible; il ne cessa qu'à la pointe du jour; mais on vit dans cette action ce que peut sur une audace ordinaire une valeur d'intérêt & de sentiment. Tout ce que les assiégés crurent nécessaire à leur défense, leur parut possible & le devint. Ils n'eurent que quarante ou cinquante hommes de tués, & environ quatre-vingt blessés, tandis que les Russes, de leur propre aveu, perdirent quatre mille quarante-huit hommes, & ne pouvant loger dans leur camp tous leurs blessés, furent obligés de les transporter en divers lieux du voisinage, tels qu'Elbing, Marienburg & Dirschau.

Honteux de ce revers, & résolu de s'en venger, Munik fit redoubler le feu de son artillerie, & sur-tout le bombardement qui duroit déjà depuis le 30 Avril; mais les ékûtes des Temples & des maisons, le danger d'être écrasé sous leurs ruines, la famine qui

commençoit à se faire sentir, le triste spectacle des morts & des blessés, les terreurs des femmes, les cris des enfans, la crainte en un mot d'autres malheurs plus terribles, rien ne put ébranler la fermeté des Dantzicois. Tout accoutumés qu'ils étoient à une vie aisée & paisible, ils aimoient autant périr que de trahir la confiance d'un Prince qu'ils aimoient tous à l'envi, & tous également.

On ne rappelle ici qu'à regret l'arrivée de quinze cens François qui, sous le commandement du Brigadier la Motte, débarquerent le 13 Mai à l'embouchure de la Vistule, & disparurent presque aussi-tôt. Ramenés le 27 par le Comte de Plelo, Envoyé de France à la Cour de Copenhague, ils combattirent les Russes qui ne dûrent qu'à la force de leurs retranchemens la gloire que ceux-ci ne purent acquérir malgré la fermeté de leur courage. Trop inférieurs en nombre, par un esprit de ménage qu'on attribuoit alors au Ministère François, ils firent voir à leurs dépens que, s'il est pour le commun des hommes une économie louable, il n'en est point pour les grands Etats qui ne leur soit funeste, & toujours suivie d'inutiles regrets. D'ailleurs leur Commandant, par je ne sais quelle raison, avoit négligé de faire dans le tems ce que l'ennemi n'avoit pu donner qu'une seule fois. le  
tems

tems de faire. L'occasion de vaincre étoit passée. Quelques jours plutôt la Motte auroit pu, sans beaucoup d'expérience & d'efforts, remporter un avantage qui échappa au zèle & à l'habileté de Plelo, & que ce François trop valeureux ne put acheter par la perte de sa vie.

Un si fâcheux événement ne laissa presque plus d'espérance aux habitans de Dantzic. Ils s'appercurent qu'ils n'évitoient leur ruine qu'en perpétuant leurs malheurs. Déjà la Flotte Moscovite, composée de vingt-sept vaisseaux de rang, leur ôtoit toute ressource du côté de la Mer; & le Duc de Weissenfelds s'étoit joint au Comte de Munik avec dix mille hommes des troupes de Saxe.

Plus habile & conséquemment plus sûr dans ses projets, le Duc s'attacha d'abord à s'emparer du Fort de Wechselmunde. De tous les ouvrages avancés de la Place, c'étoit celui qui la défendoit le mieux, & qui étoit aussi le plus en état de se défendre lui-même. On y avoit fait passer des vivres & des munitions pour plusieurs années; mais il y manquoit une chose plus nécessaire encore, du courage & de la fidélité. Par une trahison dont le détail seroit inutile, cette Forteresse à peine menacée prit le parti de capituler.

*Il ne restoit plus à la Ville qu'à se ménager une composition honnête. Stanislas l'y exhorta lui-même, & se prépara dès-lors à la périlleuse évasion dont il va nous raconter jusqu'aux moindres circonstances.*

*Avant que de partir de Dantzic, Sa Majesté écrivit précipitamment les deux lettres que je vais rapporter ici mot pour mot.*

**A MON CHER PRIMAT ET AUX  
SEIGNEURS POLONOIS.**

„La douleur que j'ai de me séparer de  
 „vous, mes chers & véritables amis, parle  
 „assez pour vous faire comprendre tout ce  
 „que je ressens dans ce cruel moment. La  
 „résolution forcée que je prends n'est fon-  
 „dée que sur l'inutilité de mon sacrifice, ain-  
 „si que vous l'avez jugé vous-mêmes. Je  
 „vous embrasse tous bien tendrement, en  
 „commençant par M. le Primat ; & je vous  
 „conjure par vous-mêmes & par consé-  
 „quent, par ce que j'ai de plus cher, de vous  
 „unir plus que jamais pour soutenir, autant  
 „qu'il se peut, les intérêts de la chère pa-  
 „trie, qui n'a d'autre appui qu'en vous seuls.  
 „Les larmes qui effacent mon écriture m'o-  
 „bligent de finir. Puissiez-vous du moins  
 „lire au fond de mon cœur les sentimens  
 „que

„ que votre amour pour moi y a fait naître, & qu'il y a gravés pour jamais.

„ Je suis de cœur & d'ame,

STANISLAS, Roi.

*AVIS A MA BONNE VILLE DE  
DANTZIC,*

„ Je pars au moment que je ne puis plus  
„ rester avec vous, & jouir plus long-tems  
„ des témoignages d'un amour & d'une fidélité  
„ sans exemple. J'emporte, avec le regret  
„ de vos souffrances, la reconnoissance  
„ que je vous dois, & dont je m'acquitterai  
„ en tout tems par tous les moyens qui pour-  
„ ront vous en convaincre. Je vous sou-  
„ haite tout le bonheur que vous méritez, il  
„ soulagera le chagrin que j'ai de m'arracher  
„ de vos bras,

„ Je suis & ferai toujours & partout vo-  
„ tre très-affectionné Roi,

STANISLAS, Roi.

*Je finirois ici cette Préface que je croyois d'abord inutile, si je n'avois à justifier le motif qui m'a fait publier cette lettre sans l'avis du Prince à qui nous la devons. Cet article ne que retiendra pas long-tems. Je dirai seulement qu'en la mettant au jour, je ne fais que rendre plus aisé à lire & à conserver un ouvrage que bien des personnes possèdent en manuscrit, & que l'on se transmet de main en main depuis bien des années. A proprement parler, je ne donne au Public rien de nouveau, il est en possession de ce monument précieux; le laisser périr seroit une injustice; l'étendre, le multiplier, le rendre immortel, c'est consigner à la postérité un exemple de force, de patience & de résignation qui fait honneur à notre siècle, & rend plus respectable l'humanité trop souvent avilie par la foiblesse de courage & par la bassesse des sentimens.*



LETTRE



## L E T T R E

DU ROI

## D E P O L O G N E.

\* \* \*  
\* J \* E sens, MADAME, que ce n'est  
\* \* \* pas assez pour vous d'avoir appris  
ma sortie de Dantzic: un reste  
d'alarmes vous fait souhaiter de savoir  
jusqu'aux moindres circonstances de cet évé-  
nement. Je vais vous satisfaire & remplir  
en même tems deux devoirs qu'une juste re-  
connoissance m'inspire, celui de vous dé-  
dommager en quelque sorte de vos peines  
passées, & celui de rendre à la divine Pro-  
vidence l'honneur que je lui dois. C'est  
elle en effet qui m'a soutenu au défaut de  
tout secours.

Vous la verrez dans ce récit me conduire,  
pour ainsi dire, par la main, veiller sur tous  
mes pas, régler les sentimens de ceux que  
l'intérêt avoit fait résoudre à me servir de  
guides, & qu'un plus grand intérêt, tou-  
jours présent à leurs yeux, pouvoit engager  
à me trahir; vous la verrez tout applanir



devant moi, jusqu'à me rendre comme invisible à ceux-mêmes qui étoient envoyés pour me reconnoître ; en un mot, vous la remarquerez, cette Providence, jusques dans les moindres détails que je vais vous faire, & vous m'aidez à la bénir comme l'unique source de mon bonheur & de votre joie.

Je ne doute point que bien des gens ne m'aient blâmé, & vous peut-être avec eux, d'avoir attendu si tard à sortir de Dantzic ; mais quand la conscience, l'honneur, la patrie réclament leurs droits, doit-on songer à se précautionner contre les dangers personnels ? Pour moi, je pensois alors & je pense encore, qu'il est du devoir de l'honnête homme de s'oublier en ces momens. D'ailleurs, comme j'attendois de jour à autre de puissans secours, cette espérance me retenoit ; & qu'aurois-je fait par une retraite précipitée, qu'ouvrir à l'ennemi les portes d'une Ville qui ne soutenoit le siège que par l'extrême affection qu'elle avoit pour moi ? Ainsi tout sentiment de courage & de fermeté à part, il falloit tenir bon jusqu'à l'arrivée du secours ; & à son défaut, ne pas craindre de périr avec tant de braves Citoyens qui s'immoloient pour ma gloire, & avec cette foule de Polonois qui étoient

étoient venus partager mon sort, & qui aimoient autant périr que de manquer à la fidélité qu'il m'avoient jurée.

Je persistai dans cette résolution jusqu'à l'indigne reddition du fort de Wechselmünde. Sa lâche capitulation obligea la Ville de songer avec mon agrément, à faire la sienne. Je fus le premier à l'y porter, & à ce sujet il arriva une chose assez extraordinaire.

J'avois nommé le Prince Czartorinski, Palatin de Russie, & le Comte Poniatowski, Palatin de Mazovie, pour assister de ma part à toutes les délibérations du Magistrat. Le lendemain de la reddition dont je viens de parler, je les chargeai l'un & l'autre de représenter à cette Assemblée les raisons que je croyois devoir engager à ne point différer de se rendre; je leur ordonnai même expressément de dire à ces Messieurs que les tenant quittes eux & tous les habitans des sermens qu'ils m'avoient faits, je consentois de bon cœur qu'ils ne s'occupassent que de leur sûreté; & qu'au reste, pénétré des marques qu'ils m'avoient données de leur zèle, j'en emporterois avec moi le plus tendre souvenir.

Ce fut le Comte Poniatowski qui porta la parole. Il parloit avec affection & de ce  
ton

ton de persuasion qui lui est propre, lorsqu'un <sup>k)</sup> des Centumvirs (c'est ainsi qu'ils appellent certains députés du corps de la bourgeoisie) se levant de sa place, s'approche du Palatin, & lui dit: eh! Monsieur, parlez-vous sincèrement? sont-ce là les vrais sentimens du Roi notre Maître? Qui, lui répondit Poniatowski, c'est de sa propre bouche que je tiens tout ce que j'ai l'honneur d'avancer ici. Mais quoi! ajouta le Centumvir, est-ce le Roi lui-même qui nous exhorte à subir la loi du vainqueur? Le Palatin répliquant encore que cela étoit ainsi; ô Dieu! s'écria de nouveau cet homme, notre Roi nous quitte donc! & que va-t-il devenir lui-même? Dans ce même instant il chancelle, il bégaye, il cesse de parler & tombe mort sur les genoux de Poniatowski.

Je fus d'autant plus touché de ce funeste accident, que mon cœur étoit ouvert à la douleur. C'est particulièrement dans un tems d'affliction, qu'on sent plus vivement les malheurs des autres.

J'ai déjà dit que la Ville s'étoit déterminée à capituler. Voyant alors qu'elle alloit changer de Maître, & que je n'avois plus lieu de me sacrifier pour elle, je pris le parti  
d'en

---

<sup>k)</sup> Le Sieur Hünüber.

d'en fortir. J'y étois fortement sollicité par les Seigneurs de mon parti qui mettoient encore en moi toute l'espérance de leur salut & de celui de la République. Mes ennemis m'y forcèrent eux-mêmes; ils demandoient pour premier article, que je fusse remis en leurs mains. Ce n'étoit peut-être pas le moindre des malheurs que je devois en attendre; mais c'en étoit assez pour mettre le comble à ceux de ma Patrie, à qui il ne restoit plus de ressource qu'en ma liberté.

C'est en cette occasion que je reconnus mieux que jamais le zèle de ceux qui me sont attachés. Chacun formoit des projets pour assûter ma retraite; une Dame Polonoise <sup>1)</sup>, sachant l'allemand, & se fiant à un homme qu'elle connoissoit & qui connoissoit lui-même parfaitement le pays, vouloit partager les risques de mon voyage, se travestir en paysanne & me faire passer pour son mari.

On me proposa un autre expédient, c'étoit de me mettre à la tête de cent hommes déterminés & de percer avec eux au travers des ennemis. Ma peine n'étoit point de

---

1) Madame la Comtesse Czapska, Palatine de Poméranie.

de trouver des gens propres à une pareille expédition: il s'en présentoit assez qui tenoient à gloire d'y être employés; mais ce projet, qui flatoit assez mes idées, ne me parut pas aisé dans l'exécution, tant à cause de l'inondation des eaux, qui s'étendoit d'un côté jusqu'à trois lieues de pays, qu'à cause des lignes de circonvallation qui bouchoient tous les autres passages, & qu'il eût été impossible de franchir à cheval. Il faut du moins une route au courage, & le hazard même n'en offroit point.

Je m'en tins au moyen que me fournit le Marquis de Monti, Ambassadeur de France. Ce moyen me parut le plus praticable. Je <sup>m)</sup> me rendis chez lui le Dimanche

27

---

m) M. Tercier, ancien premier Commis des Affaires-Etrangères, alors Secrétaire de M. le Marquis de Monti, & témoin & acteur de tout ce qui se passa à la sortie du Roi, m'en a donné le détail dans une de ses lettres du 10 Février 1758. „J'aurois souhaité, dit-il, que „le Roi, dans sa relation, eût dit la manière „dont il vint chez M. l'Ambassadeur se dispo- „ser à son départ, & comment on rusa pour „l'enlever à sa garde ordinaire, sans que per- „sonne s'en doutât. J'avois été le matin du „Dimanche chez le Roi qui avoit pris la ré- „solution de partir. Il étoit convenu entre lui

»&amp;

27 Juin, sous prétexte d'y passer une nuit tranquille, en m'écartant des bombes qui recom-

---

„& l'Ambassadeur que l'après-midi Sa Majesté  
„feroit prier M. de Monti de passer chez lui  
„pour conférer sur les propositions que le Ma-  
„réchal Munik avoit faites la veille aux Dépu-  
„tés; & que le Marquis feignant d'être tombé  
„& de s'être écorché la jambe, renvoyeroit di-  
„re au Roi qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir  
„se rendre à ses ordres, & que ne pouvant  
„marcher, il supplioit Sa Majesté de me dire  
„ce qui s'étoit passé; sur quoi je reporterois  
„son avis, ou de charger quelqu'un des Sei-  
„gneurs Polonois de le venir prendre chez lui.  
„Tout ceci se passoit vers les quatre heures à  
„huit heures du soir. Lorsque nous soupions,  
„on avertit que le Roi venoit par le jardin de  
„notre maison: je courus au-devant de Sa  
„Majesté; Elle me dit que M. l'Ambassadeur  
„pouvoit achever de souper, & qu'Elle se pro-  
„meneroit en attendant. Le souper ne fut pas  
„long, comme vous croyez bien; je retournai  
„vers le Roi qui vint & s'enferma avec M. le  
„Marquis, M. le Comte Ossolinski, alors Grand-  
„Trésorier de la Couronne, & moi. Le tems  
„pressoit. M. l'Ambassadeur faisoit signe au  
„Roi de renvoyer M. le Grand Trésorier, qui  
„se retira enfin sur ce que le Roi lui dit, qu'il  
„alloit passer la nuit chez l'Ambassadeur. Sa  
„Majesté donna ordre en même tems qu'on lui  
„apportât ce qui lui étoit nécessaire. Tout  
„ceci étoit concerté pour tromper le Public.  
„Si

recommençoient à tomber dans mon quartier; & à dix heures du soir, déguisé en pay-

---

„Si le Roi étoit sorti de chez lui dans le des-  
 „sein annoncé d'aller coucher ailleurs, sa gar-  
 „de l'auroit suivi, & tout auroit manqué. Il  
 „ne resta donc que le Roi, M. l'Ambassadeur  
 „& moi. Alors Sa Majesté écrivit le deux  
 „lettres au Primat & à la ville de Dantzic; en-  
 „suite de quoi, l'ayant deshabillé, je lui aidai  
 „à prendre les habits de paysan, déjà préparés  
 „pour cette affreuse scène. Il portoit à son  
 „bras le portrait de la Reine, que M. l'Am-  
 „bassadeur le supplia de laisser. Il ne le vou-  
 „lut pas; il emporta même avec lui, sans rien  
 „écouter, le livre du petit Office du Saint-Esprit.  
 „Quand il eut quitté l'Ambassadeur, je le con-  
 „duisis par notre jardin jusques dans celui où  
 „étoit la tente du Général Steinflicht: ces jar-  
 „dins étoient contigus. Le matin, ce Général  
 „étoit venu dire à M. de Monti, qu'ayant à  
 „toute heure à faire avec lui, il étoit incommo-  
 „de de faire un détour par la rue; qu'il seroit  
 „bien plus aisé de communiquer, en faisant  
 „ôter seulement deux planches de celles qui  
 „séparoient les deux jardins; qu'il le prioit d'y  
 „consentir: ce qui fut fait uniquement pour  
 „que le Roi pût passer à la tente du Général  
 „sans être vu; ce qu'il n'auroit pu éviter, s'il  
 „lui eût fallu passer par la rue où il auroit été  
 „reconnu par les domestiques qui étoient toute  
 „la nuit, ou au moins une grande partie de la  
 „nuit, devant la porte. Je donnai la main  
 „au

payfan , je fortis de son hôtel & de la Ville.

Le Marquis de Monti, que j'ai eu le tems de connoître, est un des hommes le plus capable de remplir avec gloire le ministère dont la France l'a chargé. Fertile en expédiens & en ressources, il est presque toujours sûr dans le choix de ses moyens. Jamais la présomption ne le porte à la négligence dans ce qui lui paroît aisé, ni la défiance n'abat son courage dans ce qui est difficile. Génie supérieur & simple tout à la fois, il fait, sans user d'artifice, joindre à la candeur qui attire la confiance, toute l'adresse nécessaire à un homme d'Etat.

Une des choses cependant qui l'embarraffa le plus, ce fut une des moindres parties de mon nouvel ajustement. Le dessein de ma retraite, si bien concerté dans tout le reste, faillit à manquer par cela seul ; & nous

apprî-

---

„au Roi ; & en entrant dans la tente , il me  
 „fit l'honneur de m'embrasser , & de me dire :  
 „adieu mon cher , priez pour moi. Ces paro-  
 „les dites par un si grand Prince dans une si-  
 „tuation si triste, si dangereuse & si peu mé-  
 „ritée, me sont aussi présentes qu'au moment  
 „même : peut-on oublier des événemens de cet-  
 „te nature, &c. *Note de l'Editeur.*

; Tome I.

F



apprîmes (ce qui n'arrive néanmoins que trop souvent) qu'une bagatelle est quelquefois capable de faire échouer les plus grands projets.

Un habit usé, & tel qu'il convenoit au rôle que j'étois forcé de jouer, une chemise de grosse toile, un bonnet des plus simples, un bâton d'une épine rude & mal polie, enfilé d'un cordon de cuir, étoient déjà prêts; l'on n'attendoit que des bottes dont je pusse me servir pour me faire mieux ressembler aux payfans de ces cantons, qui sont dans l'usage d'en porter en tout teins. L'Ambassadeur, qui n'osoit en employer de neuves, qu'il auroit trouvées aisément, s'occupoit depuis deux jours à mesurer de l'œil toutes les jambes des Officiers de la garnison, qui venoient me faire la cour, & à qui je permettois, durant le siège, de paroître ainsi devant moi. Celles d'un Officier François lui parurent à-peu-près aussi grosses & aussi honnêtement usées qu'il les souhaitoit; mais il n'osoit se résoudre à les demander. Qu'auroit-on pensé de cette envie? Et dans la situation où j'étois, n'auroit-elle pas aidé à découvrir mon dessein? Le Ministre prit le parti de faire corrompre par un de ses gens le valet de cet Officier, qui vola les bottes, & les vendit.

Une heure avant mon départ, elles furent apportées; ce vol important, qui avoit mérité la négociation d'un Ambassadeur, n'avoit pu s'exécuter plutôt; mais, prêt à sortir, je ne pus point les mettre. Il fallut sur nouveaux frais songer à en avoir d'autres. Le tems pressoit; il étoit neuf heures & demie; je ne pouvois différer de me mettre en route; une sage précaution ne me permettoit de marcher qu'à la faveur de la nuit, & le jour alloit paroître dès les deux heures du matin <sup>n</sup>).

F 2

L'em:

---

n) La fin du crépuscule à Dantzic, dans les derniers jours de Juin, est à dix heures un quart, tems où la nuit, quoique assez claire, commence; & par conséquent l'aurore, dans la même proportion, paroît à deux heures & demie du matin. Le Roi devoit donc profiter de ce tems pour sortir de la Ville, & gagner un lieu où il pût être en sûreté: ainsi il n'avoit que quatre heures de marche. Il sortit par les remparts du côté du Langarten. La Vistule passant à droite de la Ville, il y a un grand espace que les écluses inondent; c'est cet espace que le Roi devoit traverser, comme il le fit, dans un petit bateau, pour aller gagner la Vistule, & la mettre entre lui & les ennemis. Ce trajet fait pendant l'obscurité demandoit au moins trois heures de tems; c'étoit le calcul de M. le

L'embarras de l'Ambassadeur étoit extrême, lorsque, dans le secret & le silence qu'on observoit chez lui, dans le tems qu'il craignoit que les moindres ordres qu'il pourroit donner ne fussent estimés avoir quelque rapport à ma sortie, il se trouva sous la main, & je ne fais comment, des bottes d'un de ses domestiques, qu'on eût dit faites exprès pour moi. Cette heureuse aventure le rassura, & je lui reprochai en badinant d'avoir si long-tems médité une espece de crime, pour amener de bien loin ce qu'il pouvoit trouver tout naturellement auprès de lui.

Tout étant prêt de la sorte, je sortis de la maison de l'Ambassadeur par un degré dérobé. Je n'eus pas plutôt descendu quelques

---

le Marquis de Monti; il pensoit que le Roi pouvoit arriver à la Vistule à une heure, ou une heure & demie, & se trouver de l'autre côté au moment où l'aurore devoit paroître; que de-là il pourroit aller le long de la Vistule, & la repasser au-dessous de l'endroit où elle se sépare en deux bras, pour venir gagner la Poméranie, & se rendre à Stralsund. Les ennemis n'ayant pas assez de troupes pour s'étendre beaucoup en remontant la rivière, le Roi devoit être en sûreté aussi-tôt qu'il l'auroit passée. L'événement ne répondit point à ce projet, comme on le verra dans la suite. *Note de l'Editeur.*

ques marches, que l'idée me venant de le rassurer sur les craintes qu'il avoit à mon sujet, & d'essuyer les larmes que je lui avois vu répandre, je remontai & frappai à la porte qu'il avoit refermée sans bruit. Il étoit alors prosterné à terre; & par des prières ferventes, il demandoit au Seigneur qu'il voulût bien être mon guide dans un voyage aussi dangereux que celui que j'allois entreprendre. Sourd à mes premiers coups, il se leve enfin, & m'ouvrant la porte: Qu'est-ce donc, Sire, me dit-il, malgré tous mes soins aurois-je oublié quelque chose dont Votre Majesté eût encore besoin? Oui, Monsieur, repris-je d'un air aussi sérieux qu'il me fut possible: une chose très importante & très-nécessaire. Vous n'avez pas songé qu'il me falloit mon cordon bleu, est-il de la bienséance que je néglige de le mettre dans une occasion comme celle-ci? Reprenant aussi-tôt mon enjouement ordinaire, & un ton plein d'amitié: Je viens, lui dis-je, vous embrasser de nouveau, & vous prier de vous résigner, autant que je le fais, à la Providence, à laquelle je me rejets entièrement de mon sort.

Je redescendis aussi-tôt, & trouvai à quelques pas de la maison le Général Steinflicht qui m'attendoit déguisé aussi en payfan. J'al-

lai avec lui joindre le Major de la place, Suédois de naissance, qui s'étoit engagé à favoriser ma retraite, & qui devoit se trouver à certain endroit du rempart. Il y avoit au bas deux nacelles qui nous servirent à traverser le fossé. Elles étoient gardées par les trois hommes destinés à me conduire dans les Etats de Prusse, qui, de tous les lieux du voisinage où je pouvois être à l'abri des insultes de mes ennemis, étoient les plus proches & les plus sûrs.

Le Major sortant du bateau alla quelques pas avant nous pour nous faire passer un poste occupé par quelques soldats & un bas-officier de la garnison. A peine je l'eus perdu de vue, que je l'entendis parler avec la vivacité & le ton d'un homme en colère. Je courus à ce bruit, & à portée de distinguer les objets, je vis le bas-officier le coucher en joue, & le menacer de tirer sur lui, s'il ne retournoit sur ses pas. Deux fois le Major, qui avoit prévu la difficulté du passage, porta la main à un pistolet de poche dont il s'étoit muni à tout événement; il étoit résolu de se défaire de cet homme qu'il ne pouvoit persuader par ses discours. Mais réfléchissant en homme sage, qu'il n'avanceroit rien par sa mort, & que les soldats, également exacts à la consigne qui étoit don-  
née

née par le Commandant, ne manqueroient point de venger le sort de leur Officier, il garda quelque tems le silence, & prit enfin le parti de révéler le dessein qui m'amenoit en ce lieu.

A ces mots, le Sergent demande à me voir & à me parler. Je m'avançois durant ce tems; il m'examine de près; & me reconnoissant, quoiqu'à la brune, il me fait une profonde révérence, & ordonne à ses gens de me laisser passer.

Cette première aventure me fit mal augurer du reste de mon voyage; je ne pouvois croire que mon secret pût long-tems séjourner dans les mains où on l'avoit confié. Je me trompois toute-fois; mais la Providence, qui dispoisoit à son gré de ceux qui devoient contribuer à l'exécution de mon projet, me laissoit en proie à mes craintes, pour me faire mieux connoître dans la suite la force & l'importance de ses secours.

Je renvoyai le Major. Remonté dans la nacelle avec mes gens, nous voguâmes à travers la campagne inondée, dans l'espoir de gagner incessamment la Vistule, & de nous trouver dès la pointe du jour à l'autre bord de ce fleuve, & au-delà des postes des ennemis.

Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'après un quart de lieue de chemin, mes conducteurs me menerent au pied d'une méchante cabane située au milieu de ces marais! Sous prétexte qu'il étoit trop tard pour le passage de la rivière, ils m'annoncerent qu'il falloit s'arrêter en cet endroit, & y passer le reste de la nuit & tout le jour suivant. J'eus beau leur représenter les risques d'un abri qui étoit à la vue de mes ennemis, & la perte que nous allions faire d'un tems si précieux à ma sûreté. Leur conseil étoit pris. Peut-être, pour ne pas manquer de réussir au rôle d'égalité qu'ils devoient jouer en public, afin de mieux cacher mon rang & ma personne, c'étoit alors leur dessein de le répéter tête à tête avec moi. Si cela est, il faut avouer qu'ils s'en tirèrent assez bien, & qu'ils n'abusèrent pas mal de la permission qu'ils avoient d'en user à mon égard comme avec un de leurs semblables.

Cependant quel parti avois-je à prendre avec des gens de cette espece, & que la moindre contradiction pouvoit irriter? Mon sort étoit entre leurs mains; je l'y abandonnai. Descendant de ma nacelle, j'entrai dans cette maison d'un air aussi assuré, que si ç'avoit été une place de guerre propre à résister à tous les efforts des Russes & des Saxons.

Cette

Cette cabane ne formoit qu'une chambre, où je ne trouvai pas un coin à me reposer; mais je ne cherchois pas le sommeil; & à dire vrai, je l'aurois cherché en vain. Je m'avifai, pour tromper mes inquiétudes & l'affreux ennui de tout le tems que je devois passer en ce lieu, de faire connoissance avec mon illustre Compagnie. Un quatrieme s'étoit joint à nous dès les remparts de la Ville, quoiqu'on m'eût assuré que mes conducteurs ne devoient être qu'au nombre de trois. J'étois bien aise de démêler ce personnage en même tems que les autres.

Le premier, qui étoit le chef de la troupe, me parut d'abord une tête démontée, qui joignoit à beaucoup de suffisance beaucoup de légereté. Je connus dans la suite que je ne m'étois pas trompé. Vous auriez ri de lui voir affecter très-sérieusement un air d'autorité, prendre un ton élevé & décisif, ne point souffrir qu'on raisonnât après lui, regarder la moindre réplique comme une espece de rébellion.

Je me ferois volontiers amusé de la singularité de ce caractère qui pouvoit fort bien compatir avec la probité, si je n'avois réfléchi que l'étourderie nuit quelquefois plus que la méchanceté même; & si à travers sa brusque pétulance, je n'eusse reconnu



que c'étoit l'homme de tout le pays le moins capable de me conduire sûrement. On eût dit à l'entendre qu'il ne prétendoit rien moins que d'affronter à l'aventure tous les dangers que je pourrois rencontrer ; malheureusement encore il n'étoit informé d'aucun des postes qu'occupaient les ennemis. L'espoir d'une grosse récompense l'avoit engagé à se donner au Marquis de Monti pour plus habile en ce point qu'il ne l'étoit ; & ce Ministre, pour qui l'occasion n'avoit qu'un moment qu'il importoit de saisir, n'en avoit point eu pour l'approfondir & le bien connaître. D'ailleurs le secret demandoit qu'il s'en tint aux premiers hommes que le hazard lui offroit : ceux-ci rejetés, tout autre choix seroit devenu aussi dangereux qu'inutile. La suite a justifié celui que l'Ambassadeur avoit fait ; & il n'est plus tems de discuter s'il devoit croire le chef de mes conducteurs aussi habile qu'il prétendoit l'être, & ne point faire difficulté de me confier à lui.

Le surnuméraire m'inquiétoit bien plus encore ; je lui demandai qui il étoit. Il n'eut pas la complaisance de me laisser croire que je n'en fusse point connu ; & d'un ton aussi ingénu que respectueux, il me répondit qu'il s'enfuyoit de Dantzic à cause  
d'une

d'une banqueroute qu'il venoit d'y faire. Il ajouta que mes conducteurs lui avoient promis de le mener en Prusse, où il espéroit être à l'abri des poursuites de ses créanciers.

Un Banqueroutier, dis-je aussi-tôt en moi-même, un Marchand ruiné, que rien n'engage à mon secret, & qui n'ignore point qu'en me livrant à mes ennemis, il peut recevoir, à une seule fois, non-seulement de quoi réparer ses pertes, mais de quoi se mettre dans un état à n'avoir jamais besoin de commerce ni de travail ! Quel compagnon de voyage ai-je là !

Je n'eus pourtant garde de rien laisser transpirer de mes craintes. Un simple soupçon a souvent fait des traîtres, & plus souvent une apparence de confiance a étouffé des desseins de trahison ; mais cette précaution étoit inutile avec ce bon homme. Son zèle pour moi lui donnoit des sentimens qui auroient dû me rassurer, si j'avois pu les voir dans le fond de son ame.

Les deux autres étoient ce qu'on appelle en Allemagne des Sznapans. Ils étoient mieux instruits que le premier des routes du pays ; mais, si jamais la nature avoit fait germer en eux quelques sentimens d'honneur, il n'étoit pas possible de les démêler à travers la brutalité de leur instinct, & la férocité de leurs manieres. Je

Je passai le reste de la nuit couché sur un banc, & la tête appuyée sur le Marchand, qui étoit le seul à qui il me fût plus aisé de parler, à cause qu'il entendoit le Polonois parfaitement.

Le Lundi matin 28, je sortis de la chambre, & je fixai mes regards sur Dantzic qu'on ne cessoit de bombarder. Mes entrailles, depuis long-tems émus sur cette Ville infortunée, le furent bien davantage dans le point de vue d'où je la considérois. Voilà donc, disois-je en moi-même, voilà la récompense de sa fidélité. Peut-être, dès ce jour, elle va passer aux mains de mes ennemis, & se racheter des malheurs qu'elle ne peut plus soutenir, par de nouveaux malheurs qui mettront le comble à sa misère.

Le triste sort des amis que j'y avois laissés, qu'on alloit forcer, le glaive à la main, de se déclarer contre moi, me pénétra d'une douleur si vive, que je me vis prêt d'y succomber. En vain je rappelai mes forces, elles m'avoient abandonné. Je n'étois plus cet homme endurci aux chagrins, accoutumé aux disgrâces. Heureusement mes larmes me déroberent un objet si sensible; & revenant un peu à moi, j'élevai les mains au Ciel, & le priai de ne me point abandonner.

donner dans cet état de langueur & d'affoiblissement, dont je n'étois plus le maître.

Je rentrois dans la cabane, lorsque tout-à-coup j'entendis une décharge générale de toutes les batteries du camp & de la flotte des ennemis. Je crus aussi-tôt que c'étoit en réjouissance de la résolution que la Ville avoit prise de se rendre, & qu'elle avoit dû annoncer la veille au Comte de Munik, Général des Moscovites. Mais mon cœur se ferra de nouveau. Moins touché de mes propres dangers, que des malheurs que ces marques de joie annonçoient à ma Patrie, & dont elles étoient comme le signal, je restai quelque temps immobile & presque privé de sentiment. Le Général Steinflicht fit tous ses efforts pour me rappeler à moi. Il venoit de préparer un dîner fort peu propre, comme l'on peut juger, à contenter le goût, mais qui auroit pu du moins appaiser ma faim, si mes chagrins m'eussent permis de la satisfaire.

Je dois dire ici ce que j'ai appris depuis peu, c'est que, ce même jour & à la même heure, les Seigneurs Polonois vinrent chez l'Ambassadeur, où ils croyoient que j'avois passé la nuit. Ne me voyant point paroître, ils s'imaginèrent que j'étois malade, car ils savoient que j'étois dans l'habitude de me lever

lever de fort grand matin. L'Ambassadeur ne cessoit de leur dire que j'avois commencé fort tard à reposer. Pour les tromper plus sûrement, il les prioit de faire le moins de bruit qu'ils pourroient dans les appartemens. Il leur parloit de la sorte, lorsqu'il entendit le bruit d'artillerie dont je viens de parler; n'ayant dans l'esprit d'autre idée que celle de ma sortie, il ne douta point que ce signe de réjouissance n'en fût un de la perte de ma liberté; & par un mouvement dont il ne fut pas le maître, il s'écria : *O Dieu! le Roi est donc pris!* Ces mots, qu'il auroit voulu un moment après n'avoir pas prononcés, révélèrent le secret dont il étoit seul dépositaire. Je n'étois cependant qu'à un quart de lieue de la Ville, & malheureusement encore sous les yeux, & pour ainsi dire, sous la main de mes ennemis.

Je ne puis assez louer la prudence ordinaire de ce Ministre, qui, ayant l'art de pénétrer dans les cœurs, avoit pareillement celui de rester toujours lui-même impénétrable; mais ce pourroit être ici une leçon pour les personnes revêtues de son caractère, d'être plus en garde qu'il ne le fut dans cette occasion contre la vivacité du tempérament, ou, si l'on veut, contre une pareille irruption de zèle: car dans le fond ce n'étoit

n'étoit que du zele. De quelque part que vînt cette faute, c'en étoit une néanmoins).

Aussi,

---

•) N'osant toucher à l'Ouvrage du Roi, je le laisse tel qu'il l'a écrit lui-même; mais je ferois tort à la mémoire d'un Négociateur aussi habile que feu M. le Marquis de Monti, & à la reconnaissance que je dois à l'amitié dont il m'honoroit, si je n'osois dire ici qu'on a trahi la vérité dans le récit qu'on a fait au Roi d'une imprudence dont ce Ministre n'étoit point capable. J'en ai pour garant le témoignage d'un homme de probité & d'un témoin irréprochable: c'est M. Tercier qui va parler de nouveau, & qui, dans la lettre déjà citée, m'écrit encore ces mots: „On a mal rendu au Roi ce qui „se passa, lorsque M. le Marquis de Monti entendit l'Artillerie Russe. Il étoit dans la „plus grande inquiétude de l'événement, lorsqu'à dix heures du matin, ému de cette artillerie, il ne douta point effectivement du „malheur qu'il appréhendoit. Il avoit lieu de „croire que le Roi avoit été pris sur le bord „de la Vistule à deux heures du matin, n'ayant „point trouvé de bateaux prêts; qu'on l'avoit „amené chez le Comte de Munik à cinq heures; qu'il avoit fallu deux ou trois heures & „plus pour envoyer les ordres du Quartier-général à la Flotte & au Fort de Laminde, pour „faire la réjouissance, & qu'il avoit fallu une „heure aux troupes & aux vaisseaux pour s'y „préparer. Ce calcul juste & si vraisemblable „fondoit l'alarme du Ministre prévenu, dès la „veille,

Aussi, peu de momens après, le bruit de ma retraite fut répandu dans toute la Ville, & jusques dans le camp des Russes & des Saxons.

Les Dantzicois furent extrêmement allarmés de cette décharge de mousqueterie. Ceux d'entr'eux qui étoient au fait des réjouissances militaires s'apperçurent bientôt que c'en étoit une; mais ils étoient en petit nombre, & ils n'en savoient pas le sujet. Les uns croyoient que c'étoit à l'occasion d'une victoire remportée par les Impériaux sur les François & leurs alliés en Italie;

---

„veille, d'un desir extrême de voir réussir l'é-  
 „vasion du Roi dont la personne lui étoit con-  
 „fiée, & qu'il auroit voulu sauver aux dépens  
 „même de ses jours. Mais, quelque frappé  
 „qu'il fût de l'idée que le Roi avoit été pris, il  
 „ne s'en ouvrit qu'à moi, & dès l'instant il me  
 „chargea d'aller remettre au Primat la lettre  
 „de Sa Majesté; ce que je fis: & personne ne  
 „fut la sortie de ce Prince avant ce moment-là.  
 „Ce ne fut qu'à mon retour qu'elle fut sue de  
 „tous les Seigneurs Polonois.” Selon ce récit,  
 il est toujours vrai que le départ du Roi fut di-  
 vulgué à Dantzic dans le tems qu'il n'en étoit  
 encore qu'à un quart de lieue, & que le reste  
 de son voyage n'en devoit être que plus dan-  
 gereux. *Note de l'Editeur.*

lie ; d'autres, que les Russes avoient coutume de célébrer l'anniversaire de la bataille de Pultowa arrivée à pareil jour ; quelques-uns, que la fête de S. Pierre, qui étoit le lendemain, pouvoit y donner lieu ; ou que peut-être on annonçoit l'arrivée de l'Electeur de Saxe au camp des Moscovites qu'ils attendoient depuis long-tems. La populace pensoit différemment ; elle s'imagina que c'étoit un assaut général que les Russes, secondés des Saxons, donnoient à la place. J'ai su qu'à ce moment la consternation fut générale. On ne voyoit que femmes échelées jettant des cris affreux dans les rues, & des hommes désespérés, qui, ne voyant le danger que pour le craindre & se le grossir, ne savoient s'ils devoient faire un dernier effort pour repousser l'ennemi, ou attendre de le voir dans les maisons & les places publiques assouvir sa fureur, & passer tout au fil de l'épée. Le Magistrat ne faisoit que de s'assembler pour délibérer sur la réponse aux propositions du Comte de Munik. Il fut aussi surpris que le peuple. Il envoya de tous côtés sur les remparts, pour savoir si effectivement les Russes faisoient quelque mouvement. Ce ne fut qu'après la troisième salve que les députés, qui étoient allés au camp, rentrèrent dans



l'assemblée, & dirent, qu'ayant annoncé au Général Moscovite leur disposition à reconnoître l'Electeur de Saxe, ce Général leur avoit répondu que cette nouvelle lui étoit si agréable, qu'il alloit sur l'heure le témoigner par une réjouissance générale de tout son camp.

L'émotion, qu'elle excita dans la Ville, pouvoit bien sûrement faire excuser la surprise de l'Ambassadeur, qui n'étoit pas plus instruit que le Magistrat du motif de ce bruit si extraordinaire.

Mais quelles craintes ne m'auroit pas causé l'inattention presque inévitable de ce Ministre, si je l'avois sue dans le tems! Je pouvois l'apprendre presque aussi-tôt par un Sznapan qui aborda à la cabane avec son petit bateau. Il vint remettre au Général Steinflicht deux langues fumées, & un billet fort poli, mais qui ne contenoit que des souhaits heureux pour notre voyage. Ce message si peu attendu nous intrigua beaucoup. Le billet étoit anonyme, & nous ne pûmes jamais comprendre de quelle part il venoit, ni comment celui qui en étoit chargé avoit pu découvrir le lieu de notre retraite. Nous eûmes beau l'interroger, il s'en retourna maître de son secret; mais il

nous

nous laissa de cruelles inquiétudes que le nôtre ne fût découvert.

Je l'ai déjà dit, & je ne puis à mon gré le dire assez : ces sinistres augures, Dieu les permettoit, ou les faisoit naître, pour m'engager à n'attendre que de lui seul l'heureuse fûreté qui faisoit tout le sujet de mes espérances.

Je passai tout le reste de la journée dans une impatience extrême de la voir finir. La nuit vint enfin, & nous nous embarquâmes de nouveau.

Notre route fut infiniment plus pénible, qu'elle ne l'avoit d'abord été en sortant de Dantzic. Ce n'étoient que roseaux épais qui résistoient au bateau. Ils ne plioient sous lui qu'avec une espece de sifflement qui, se répandant au loin, pouvoit décéler notre marche. Leur courbure même marquoit notre passage, & nous laissoit craindre que le lendemain on ne vît les traces du chemin que nous aurions fait. Souvent nous fûmes obligés de descendre du bateau, & enfoncés dans la vase, de le tirer à force de bras pour le transporter dans les endroits où il y avoit plus d'eau.

Vers le minuit, nous arrivâmes à la chaussée d'une rivière que je crus être la Vistule. Nos Conducteurs se mirent aussi-tôt à tenir

conseil entr'eux. Le Général ni moi n'y fûmes point appelés. Leur résolution fut que leur Chef, avec Steinflicht & le Banqueroutier, remonteroient à pied la chaussée, tandis que je me rembarquerois avec les deux autres pour côtoyer cette même chaussée par le marais. Tous ensemble me firent espérer que nous ne tarderions pas à nous rejoindre. Je me conformai à leur arrêt, sans pourtant me fier trop à leurs promesses. Je ne voyois cette séparation qu'avec douleur; & plût à Dieu que j'eusse écouté plus sérieusement je ne fais quel pressentiment qui m'annonçoit que je ne retrouverois plus Steinflicht durant tout le reste de mon voyage!

L'opinion où j'étois que nous avions enfin gagné la Vistule, m'avoit fait penser jusqu'alors que c'étoit-là l'endroit où nous devions la passer; mais c'étoit le Nering; & quand je l'appris, je me consolai plus aisément de l'éloignement du Général. Je lui fus même gré d'être allé lui-même à la découverte des routes les plus sûres que nous avions à prendre pour arriver enfin à ce fleuve si désiré.

Je ne laissois pourtant pas de demander souvent à mes gens où & en quel tems à-peu-près nous pourrions le retrouver. Le  
voilà,

voilà, disoient-ils; il est devant nous; nous ne sçaurions le perdre, nous ne quittons point la chaussée qu'il suit lui-même exactement. Ils la quittoient néanmoins, je ne fais dans quel dessein; je ne m'en apperçus que lorsqu'il n'étoit plus tems de voyager, & que le point du jour nous avertissoit de nous mettre quelque part hors de la vue de ceux qui avoient intérêt de me découvrir, & peut-être déjà ordre de me suivre.

Notre embarras fut de trouver un endroit propre à me cacher. Comme mes Conducteurs n'ignoroient point que toutes les maisons d'alentour étoient pleines de Russes & de Cosaques, il ne nous restoit qu'à en choisir une dans laquelle on voulût au besoin se prêter à nos vues, ou par intérêt ou par amitié.

Ils se rappellerent qu'il y avoit dans le voisinage un homme de leur connoissance. Nous abordâmes chez lui; c'étoit un payfan dont toute la maison ne valoit gueres plus que la cabane d'où j'étois parti le soir auparavant. Avez-vous ici des Moscovites, lui demanderent d'abord mes Conducteurs? Actuellement, répondit-il, il n'y en a point; mais si vous en avez à faire, il en vient assez souvent durant le jour. Notre parti étoit pris. De tous les maux qui nous en-

vironnoient, nous avions jugé celui-ci le moindre. Nous nous y fixâmes, quoiqu'à regret.

Cependant, pour que je ne fusse point reconnu de cet homme dont nous ignorions les sentimens, les deux Sznapans, sans lui donner le tems de m'envifager & de m'entretenir, comme il auroit fait sans doute, me menerent au-dessus de la petite chambre qui faisoit toute l'étendue de cette maison. Ils m'offrirent une botte de paille qui s'y trouva par hazard, & me prièrent de me reposer pendant qu'ils feroient sentinelle en bas, & iroient même au loin dans la campagne chercher le Général que je ne cessois de demander.

Il y avoit déjà deux nuits que je n'avois dormi; j'essayai de reposer, & je ne le pus point. Mes bottes pleines d'eau & de fange, la perte de Steinflicht, ce dessein marqué de mes Conducteurs de s'éloigner de la route qu'ils étoient convenus de suivre, les dangers que je courois dans le lieu où ils m'avoient amené; que fais-je? mille idées funestes me rouloient dans l'esprit; elles me privoient du bonheur même que je pouvois espérer de l'accablement de fatigue où j'étois; naturellement il devoit appesantir mes sens,

sens, & m'ôter, du moins pour quelque tems, le sentiment de mes peines.

Je me levai, & mettant la tête à la lucarne de ce grenier, je vis un Officier Russe qui se promenoit gravement dans la prairie, & deux soldats qui y faisoient paître des chevaux. Cette vue me faisit. L'air rêveur de cet homme, qui sembloit méditer quelque dessein ; ces chevaux auprès desquels il revenoit sans cesse, comme s'il eût eu impatience de s'en servir au plutôt ; ces soldats avec leurs armes ; leur séjour enfin dans un lieu assez éloigné de leur camp ; tout me fit craindre que je ne fusse tombé dans le piège que je prenois tant de soin d'éviter. Il est quelque chose de plus précieux que le courage, & que je faillis à perdre alors, je veux dire, l'espérance qui le soutient, & qui souvent l'inspire.

Ma frayeur fut bien plus grande encore, lorsqu'à cent pas au-delà je vis passer plusieurs Cosaques courant à bride abattue à travers le champs. Ils venoient à ce misérable abri où je m'étois flatté de plus de sûreté que dans tout autre. Ce spectacle si peu attendu me fit retirer de la fenêtre d'où je les avois apperçus. Je me remis sur ma botte de paille où je ne songeai qu'aux moyens d'échapper, s'il étoit possible, aux re-

cherches de cette troupe qui m'environnoit.

Je croyois voir sur l'heure investir la maison. Ils firent plus; sans s'amuser à la bloquer, ils s'en rendirent les maîtres. Presque aussi-tôt j'entends monter à mon grenier: c'étoit mon hôtesse qui, député par mes Conducteurs, venoit m'avertir de leur arrivée, & me prier en même tems de ne point faire du bruit. Ce conseil étoit bon à suivre, & je l'avois déjà prévenu; mais ces Cosaques si dangereux, & qui, je pense avoient ordre de courir après moi, n'étoient entrés dans cette maison que pour s'y rafraîchir: ils se firent donner à déjeuner, & leur alté dura plus de deux heures.

J'entendois de mon galetas tous leurs discours. C'étoient des récits infâmes dont l'un renchérissoit sur l'autre, & dont le moins affreux n'étoit digne que de gens de cette espece, qui n'ont ni honneur ni religion. Le siège de Dantzic ne fut point oublié, non plus que la plûpart de leurs exploits en Pologne, qui me firent autant d'horreur que de pitié.

Dès qu'ils furent partis, l'hôtesse revint me retrouver. Les voilà dehors, me dit-elle: mais dites-moi qui vous oblige si fort à les éviter? Que n'êtes-vous venu boire & vous

vous amuser avec eux & vos camarades? Qui êtes-vous enfin, & d'où venez-vous? Sûrement vous n'êtes point de ce pays, je le connois à votre langage; & puis votre physionomie annonce en vous quelque chose qui dément l'habit que vous portez. Parlez, expliquez-vous, je ne veux point vous trahir; & à votre air qui me touche infiniment, je me sens portée à vous rendre service. A des discours si pressans, je ne savois que répondre. Mon ingénuité naturelle me dénoua vingt fois la langue; mais il m'étoit trop dangereux de la laisser maîtresse de mon sort. J'accordai quelque chose aux supçons de cette femme, dont aucun n'approchoit de la vérité; je fis semblant d'être tout ce qu'elle voulut. Heureusement elle n'avoit pas assez d'esprit pour sentir toutes les contradictions qu'elle mettoit en avant, & auxquelles je me prêtois par complaisance. Sur-tout le peu de jour de ce grenier me fut très-favorable; elle ne remarqua point mon émotion à chaque mot que je prononçois. Hélas! la vérité se décéloit sur mon visage par le seul effort que je faisois pour la cacher.

Echappé à ses questions, je ne pus point si aisément échapper à ses craintes; mais si cela est ainsi, ajouta-t-elle, que vous soyez



si brouillé avec les Moscovites, je vous prie de fortir de chez moi. S'ils vous y découvriroient, je serois perdue ; peut-être en viendroient-ils jusqu'à brûler ma maison. Elle étoit sur le point de me mettre à la porte, si je n'avois trouvé le secret de la persuader qu'elle n'avoit rien à craindre ; mais ce ne fut qu'après bien des discours que, se sentant rassurée, elle me laissa enfin en repos.

Dans la crainte qu'il ne survînt encore des Cosaques ou des Moscovites, je me tins tout le reste du jour sur ma botte de paille. J'étois là à l'abri de leurs hostilités : mais je n'en étois pas plus tranquille. Obsédé d'une foule de noirs chagrins, je ne pouvois les dissiper. J'avois le courage de les combattre, & , malgré moi, le courage de m'en occuper. Ce n'est presque jamais que le malheur qu'on évalue ; il n'est que le plaisir qui ne se calcule pas.

En vain je chercherois ici à donner une peinture de mon état. Il n'est point d'homme qui, se mettant à ma place, ne trouve aussi-tôt dans le fond de son cœur tous les divers sentimens qui s'élevoient dans le mien. J'éprouvai ce genre de tourment, à mon avis, le plus cruel de tous : c'est de ne pouvoir agir quand on est le plus agité, & d'être forcé d'attendre dans l'inaction tout ce  
qui

qui peut arriver de plus désolant & de plus funeste

Deux réflexions servirent toutefois à me consoler. La première, c'est que Dieu ne m'avoit ôté Steinflicht, le seul homme de qui je pouvois attendre du secours, qu'afin que je ne misse ma confiance qu'en lui seul. La seconde, c'est que je ne pus douter, par une chose que je me rappelai, & que je vais dire, que Dieu ne prît un soin tout particulier de moi jusques dans les moindres circonstances de mon voyage.

L'Ambassadeur, à mon départ de Dantzic, m'avoit remis deux cents ducats. Désaccoutumé depuis bien des années de porter de l'argent sur moi, je ne pus me faire à ce poids. Dès le premier jour, je priaï Steinflicht de m'en décharger. Il rebutoit cette proposition, & me faisant sentir l'importance d'un secours si puissant, il me prioit aussi très-sérieusement de ne pas m'en désaisir. Je goûtois ses discours; & un moment après, sentant l'incommodité de cet or qui balotoit dans ma poche, je redoublois mes instances qui m'attiroient toujours de nouveaux refus. Pour terminer ce différend, il fut décidé que Steinflicht prendroit la moitié de cette somme, & que je garderois l'autre; & c'est-là le bonheur que la Providence

dence m'avoit ménagé, & dont je veux parler. En effet, seul & réduit à moi-même, comme je l'étois alors ; (car je comptois peu sur mes gens,) qu'aurois-je fait si je n'avois eu de quoi acheter dans le chemin qui me restoit à faire, ou les commodités dont je pouvois avoir besoin pour me le rendre plus supportable, ou le silence des personnes qui pouvoient me le rendre plus assuré?

Sur la fin du jour, ennuyé de ma situation, je descendis pour prendre langue de mes Conducteurs: ils savoient, me dirent-ils, que le Général Steinflicht n'étoit qu'à un quart de lieue, & qu'il se proposoit de nous rejoindre dans la nuit à un endroit de la Vistule, dont ils étoient convenus, & où étoit un bateau tout prêt à nous passer; mais ils doutoient qu'on pût risquer le trajet par le vent qu'il faisoit alors, qui étoit des plus violens, & à l'aide d'un bateau aussi petit & aussi mauvais que celui qu'ils s'étoient procuré. Allons toujours, leur dis-je, je ne vois pas de plus grand danger que de rester plus long-tems où nous sommes.

Il ne me convenoit plus de me méfier de ces gens qui, ayant bu & mangé avec mes ennemis, avoient préféré mon salut à leurs intérêts, & parmi les fumées mêmes du tabac

bac & d'une bierre capable de leur troubler les sens, avoient eu assez de courage & d'honneur pour me garder la fidélité qu'ils m'avoient promise. Ils prirent aussi de bon cœur la résolution que je leur inspirai. A nuit close, nous nous remîmes dans le bateau que nous laissâmes à un quart de lieue où les inondations finissoient.

Nous marchâmes plusieurs heures à pied, presque toujours dans des terres molles & bourbeuses, où, enfonçant jusqu'aux genoux, nous avions besoin à tout moment de nous prêter du secours les uns aux autres. Souvent nos efforts ne servoient qu'à nous plonger davantage dans ce terrain fangeux, & à nous mettre dans un plus grand danger de n'en point sortir.

Nous gagnâmes enfin la chaussée de la Vistule. Un de mes Sznapans me pria d'y rester un moment avec son camarade, tandis qu'il iroit voir si le bateau étoit à l'endroit de la riviere où l'on avoit promis de le tenir prêt. Nous fûmes une bonne heure à l'attendre. Il parut enfin, & nous dit que ce bateau n'y étoit plus, & qu'apparemment les Moscovites l'avoient enlevé.

Il fallut rentrer dans le marais d'où nous sortions. Nous prîmes une autre route; & après une lieue de chemin aussi pénible que celui  
celui

celui que nous avions déjà fait, nous choisîmes pour asyle une maison où je fus aussitôt reconnu.

Que vois-je, s'écria l'hôte, dès qu'il m'eut aperçu? Tu vois un de nos camarades, lui répondirent mes Conducteurs; que trouves-tu dans son air de si extraordinaire? Vraiment, je ne me trompe point, ajouta cet homme: c'est le Roi Stanislas. Oui, mon ami, lui dis-je aussitôt d'un air ferme & assuré, c'est lui-même; mais à votre physionomie, je connois que vous êtes trop honnête homme, pour me refuser les secours dont je puis avoir besoin dans l'état où je parois à vos yeux.

Cet aveu simple & naturel eut le succès du monde le plus heureux; & ce n'est pas par ses suites que je l'approuve; n'eût-il point réussi, je l'estimerois encore le parti le plus sage que je pouvois prendre en cette occasion. Ce n'étoit point ici cette femme du jour précédent, esprit foible & léger, & dans qui la curiosité me faisoit soupçonner ce qui l'accompagne ordinairement, une démangeaison extrême de parler & de tout redire. Je saisis d'abord mon homme; c'étoit un de ces caracteres francs & ingénus brusque à la vérité, mais solide, raisonnable, actif & résolu, tel enfin qu'il n'auroit pu me  
par-

pardonner, si je me fusse avisé de le contredire. Son air libre & décidé m'annonçoit ou un ennemi, peut-être même dangereux si je lui refusois ma confiance, ou un homme à tout entreprendre, si je la lui donnois avec autant de bonne foi qu'il en montrait lui-même dans ses manières. Je ne dis point ici que, par l'éloge dont j'affaisonnai mon aveu, je le piquai d'honneur, & lui montrai adroitement ce qu'il devoit faire pour me servir en cette occasion.

Il me promit de me faire passer la Vistule, & il me tint parole. Il sort de chez lui, & plein de zèle il se hâte d'aller chercher un bateau, & d'examiner de tous les bords de la rivière celui où je pourrois la passer avec moins de danger.

C'étoit le Mercredi 30. Comme il ne m'étoit pas possible de dormir, & que l'expérience m'avoit appris que mes idées n'étoient jamais plus tristes, que lorsque j'étois dans un plus grand repos, je voulus les dissiper par la vue de la campagne.

Quoique, au lieu de ces Cosaques qui le jour auparavant m'avoient causé d'assez vives alarmes, je ne visse plus de la fenêtre d'un grenier où je m'étois retiré, que des objets indifférens, ou même agréables, je ne pus point m'en amuser. Ce n'est pas par effort qu'on

qu'on se distrair de ses peines; & les yeux ne voyent rien, quand le cœur ne voit point avec eux.

Je ne fus pourtant pas long-tems sans prendre intérêt à ce qui s'offroit à ma vue. J'apperçus le Chef de mes Conducteurs revenant à grands pas vers la maison où j'étois.

Dès qu'il fut entré, je lui demandai des nouvelles du Général Steinflicht. Nous étions la nuit dernière, me dit-il, sur la chaussée de la Vistule, où le rendez-vous étoit donné. Nous vous y attendions avec une impatience extrême, lorsque nous avons apperçu une troupe de Cosaques venant à nous. Ne pouvant leur faire tête, & ne trouvant point à nous cacher, j'ai pris le parti de la fuite, & je crois que le Général & le Banqueroutier en ont fait autant chacun de son côté. Ah! malheureux, lui dis-je, pourquoi abandonner Steinflicht? N'avois-tu pas des prétextes à couvrir ta marche & la sienne? Ses airs empruntés l'auront décelé, & il lui suffisoit de ta compagnie pour n'être cru qu'un paysan comme toi. Sans doute il est déjà entre les mains des ennemis.

Ingénieux à me tourmenter, j'appuyai sur cette idée, & je m'en fis le sujet d'un nouveau chagrin. Je le surmontai toute-fois

fois en pensant que, si c'étoit pour moi un malheur d'être abandonné comme je l'étois, c'en feroit un bien plus grand, si je venois, pour ainsi dire, à me manquer à moi-même, & si je ne me tenois lieu de tous les secours que je pouvois tirer d'ailleurs. Je rappelai ma fermeté, & je crus l'avoir mise au point qu'elle dût me suffire dans quelque événement fâcheux qui pût encore m'arriver.

Je raisonnois ainsi avec moi-même, lorsque, sur les cinq heures du soir, je vis arriver mon hôte. Il m'annonça qu'il avoit bien trouvé un bateau chez un pêcheur où logeoient deux Moscovites, mais qu'il n'étoit pas d'avis de hazarder si-tôt le passage, à cause du grand nombre de Cosaques répandus aux environs, dont les uns gardoient leurs chevaux au pâturage, & les autres battoient la campagne, avec ordre de suivre mes traces, & de m'arrêter par-tout où ils me trouveroient. Il ajouta que, dans cette vue, ces derniers s'en prenoient indifféremment à tous les passans, les fouilloient, les interrogeoient, en exigeoient des passeports, ou des répondans du voisinage, & qu'ils s'attachoient plus particulièrement à examiner ceux qui étoient à-peu-près de mon âge, de ma taille, de ma figure, sous quelque



décoration, & en quelque état qu'ils parussent à leurs yeux.

Heureusement je venois de me rassurer & de me convaincre que mon courage devoit être désormais mon unique appui. Sans cela cette triste nouvelle m'auroit abbattu au point de m'ôter toute espérance d'échapper à mes malheurs. Je tins conseil avec mes payfans; & après bien des réflexions, il fut décidé que je passerois la nuit & le jour suivant dans la maison où j'étois, en continuant la sage précaution de m'y dérober à la vue de quiconque pourroit y aborder.

Le lendemain Jeudi premier Juillet, je rassemblai tous mes gens pour prendre leur avis sur l'importante affaire de ce passage de la Vistule qui me tenoit si fort au cœur. Nous examinâmes tous les endroits par où l'on pouvoit le tenter avec quelque sûreté. Les sentimens de mes Conducteurs étoient plus ou moins hardis, leurs vues plus ou moins sensées, selon qu'une bouteille d'eau-de-vie, qui étoit au milieu d'eux, étoit plus ou moins pleine; car c'est elle qui présidoit à l'assemblée, & qui en régloit les délibérations. Ce n'étoit, dans les commencemens, que des propos timides. On ne voyoit plus de moyens de passer outre; l'espoir  
des

des grandes récompenses promises disparoissoit, & à leur place, les prisons, les tortures, les gibets étoient le seul objet qui se présentoit devant les yeux. Une nouvelle effusion de la liqueur relevoit insensiblement ces courages abbattus; & je vis le moment où ils alloient affronter tout le camp des Russes, & me mener, sans rien craindre, à travers le feu de mille batteries de canon. Je mis les choses dans une juste égalité par le soin que j'eus de me saisir de la bouteille, & de proportionner à chacun les doses du courage qui lui étoit inspiré.

Les esprits étoient à-peu près en l'état où je les souhaitois, & il étoit environ six heures du soir, lorsque l'hôte de la maison, plus actif & plus sensé que tous ces donneurs d'avis ensemble, arriva plein de joie. Il m'assura que les Cosaques s'étoient retirés des environs, que le passage étoit libre, & que le bateau étoit prêt sur le bord de la Vistule à une lieue de l'endroit où nous étions. J'attendis impatiemment que la nuit fût venue pour me mettre en chemin.

Je montai à cheval, & mon hôte aussi. Il marchoit devant moi, & me précédoit d'une cinquantaine de pas. Les trois paysans suivoient à pied, & faisoient mon arrière-garde. Ces graves Sénateurs du jour

précédent étoient devenus mes soldats; & c'étoit-là toute l'armée que j'avois à opposer à celle dont la force ne se tournoit plus que contre moi seul. Nous traversâmes des bourbiers très-profonds où mon cheval, qui étoit mal sur ses jambes, s'abattoit à chaque pas. De tous côtés paroissoient les feux de divers camps volans des ennemis, qui n'étoient pas aussi éloignés que mon hôte l'avoit pensé. La clarté que ces feux répandoient sur ma route m'étoit favorable; & qui eût dit alors aux Russes que c'étoient eux-mêmes qui m'éclairaient pour m'aider à les éviter?

Nous fûmes obligés de passer tout auprès du village de Keisnag, où ils avoient un poste considérable. C'est-là qu'ils avoient fait le parc de leur artillerie dès le commencement du siège, & ils en avoient fait depuis l'entrepôt général de toutes leurs munitions de bouche. Nous avions déjà fait une demi-lieue sans rencontrer personne, lorsque mon hôte, revenant sur ses pas, me dit d'arrêter, pendant qu'il iroit encore examiner certain endroit dont il craignoit que le passage ne fût moins libre en ce moment qu'il ne l'avoit d'abord espéré.

Je n'attendis pas long-tems; il revint tout allarmé m'annoncer que tout y étoit plein  
de

de nouveaux Cosaques. Il ne leur avoit échappé, qu'en disant, qu'au retour de leur armée où il avoit amené des vivres, il avoit perdu ses chevaux au pâturage, & qu'il les cherchoit avec soin de toutes parts.

Ce récit mit la consternation dans ma troupe, & sans mon aveu, on en vint à un conseil, où il fut décidé qu'il falloit incessamment retourner sur ses pas. Vous n'en ferez rien, leur dis-je, & je serai une fois le maître à mon tour. Et quel si grand sujet avons-nous de craindre une poignée de malheureux, qui sans doute nous craindroient eux-mêmes, si nous osions les approcher ? Croyez-moi ; armons-nous de gros bâtons qui, avec du courage, nous suffiront pour les forcer dans leur poste, s'ils ne sont pas en plus grand nombre que nous.

Ce discours ne les ébranla point ; & comme je voyois autant de risque à rebrousser, qu'à aller en avant. Eh bien ! repris-je, si mon projet vous paroît téméraire, substituons la ruse à la violence ; usons du même expédient qui a réussi à notre hôte ; disons comme lui, que nous cherchons des chevaux égarés. Cette proposition ne les toucha pas plus que la première, & je ne m'en étonnai point ; la peur ne prend conseil que d'elle seule ; & malheureusement elle ne se

propose d'autre ressource que la fuite qui, loin de la détruire, ne sert d'ordinaire qu'à l'augmenter.

Faisons mieux, dit mon hôte qui voyoit avec douleur qu'il n'étoit pas possible de réchauffer ces cœurs glacés : Attendez-moi ici, je vais encore à la découverte. Peut-être à droite ou à gauche trouverai-je un chemin détourné & aussi sûr que nous le souhaitons. Il part. Mes trois Conducteurs se couchent aussi-tôt ventre à terre. Je les considérois dans cet état, & les voyant presque privés de sentimens, je ne pouvois concevoir que l'amour de la vie, qui doit porter à la défendre, soit capable d'ôter les forces qui peuvent servir à la conserver.

Cependant leur Chef, cet homme autrefois si intrépide en apparence, se relève un moment après, & excite ses camarades à s'enfuir avec lui. Ce fut alors que, ne pouvant plus retenir mon indignation : Quoi ! lâches, leur dis-je, vous voulez donc m'abandonner ? Mais, mon Dieu, reprenoient-ils tous ensemble, & comme de concert, voulez-vous que nous nous exposions à être pendus pour vous ménager une sûreté qui ne dépend point de nous ? Pendus, ou non, repris-je avec un emportement affecté, il n'est plus tems de délibérer ; vous vous êtes engagés

gagés à m'accompagner, & vous ne me quitterez qu'au moment où je croirai pouvoir me passer de votre indigne présence. Ecoutez-moi, & tremblez de la résolution que vous me forcez de prendre. Si vos promesses, si vos sermens, si la récompense qui vous attend, si le respect que vous me devez, si rien ne peut vous arrêter, j'appelle dans ce même instant les Cosaques; & s'il me faut périr par votre fuite; j'aime autant périr par mon indiscretion, & me venger en même tems de votre perfidie.

Il n'y avoit qu'une pareille fermeté qui pût reténir auprès de moi ces misérables. Je trouvai le remède à un mal qu'on dit être incurable; mais tel est le malheur de ces cœurs bas que tout épouvante, c'est qu'on ne peut calmer en eux une émotion de crainte que par le sentiment plus vif d'une autre crainte qui acheve de les allarmer. C'étoit aussi le seul moyen que j'avois de me dérober aux risques où m'alloit exposer la désertion de ces hommes sans honneur, qui sûrement se seroient rachetés à mes dépens des moindres hazards qu'ils auroient rencontrés dans leur marche.

Heureusement mon hôte ne tarda pas à revenir. Il m'assura que les Cosaques s'étoient retirés. Je vis dans ce momens mes

trois poltrons debout, & leur Chef qui, reprenant son air ordinaire, me dit d'un ton d'autant plus effronté, qu'il paroissoit plus soumis & plus modeste, avez-vous pu croire que nous eussions envie de vous quitter? Vous n'ignorez pas vous-même par tout ce qui s'est déjà passé, combien nous vous sommes fideles. Montrez-le donc, lui dis-je, en lui jettant un regard plein de mépris, & qu'on ne parle plus ici de retourner en arriere.

Je prononçois ces mots en montant à cheval, & je m'apperçus bientôt que ce même chef & ses deux camarades ne me suivoient que de loin apparemment dans le dessein de me laisser au premier danger qui s'offriroit sur ma route.

Je marchai avec mon hôte une bonne demi-lieue, au bout de laquelle nous rencontrâmes la chaussée, & peu de tems après un chariot moscovite qui venoit à nous, & où étoient trois hommes que nous crûmes devoir éviter. Nous nous mîmes derriere une haie épaisse où nous ne fûmes point apperçus. A cent pas de-là nous laissâmes nos chevaux; & avançant toujours sur cette même chaussée, nous fîmes un quart de lieue à pied. C'est ici, me dit mon hôte, l'endroit destiné à votre passage : je vous laisse

laisse pour un moment mais accordez-moi une grace; cachez-vous dans ces brossailles en attendant que je vous amène le bateau.

Il ne me laissa pas long-tems dans cette posture où je me déplaçois fort. Je conviens que, dans la crainte d'une surprise, elle m'étoit aussi nécessaire que l'intrépidité me l'auroit été dans une rencontre que je n'eusse pu éviter; mais toutefois elle me parut humiliante: & ce n'a pas été une des moindres peines de mon voyage, que la contrainte où j'étois si souvent de me cacher. Je ne m'en consolais que par l'idée des efforts que je faisois alors pour me vaincre, & qui, par la répugnance que j'éprouvois, supposoient peut-être autant de résolution & de force, que le courage le plus décidé. D'ailleurs, n'est-ce pas une espèce de courage de n'en point faire paroître où il est inutile, & souvent dangereux d'en montrer?

Mes gens entendirent plutôt que moi le bruit des rames; ils accoururent pour me joindre. Nous nous embarquâmes, & fîmes enfin ce trajet si long-tems désiré & acheté par tant de périls & de peines.

Nous étions déjà prêts d'aborder, lorsque, tirant mon hôte à l'écart, & le remerciant avec une tendre affection de tout ce qu'il avoit fait pour moi, je lui mis dans la main



autant de ducats que la mienne étendue avec soin en avoit pu ramasser dans ma poche. C'étoit-là la vraie occasion de me soulager du poids de ce reste d'argent qui m'incommodoit sans cesse. Mais, d'ailleurs, je croyois moins faire un plaisir, que m'acquitter d'une dette. Cet honnête payfan, surpris & presque honteux, se retire & cherche à m'échapper: Non, non, lui dis-je, vous avez beau faire, vous recevrez ce présent; c'est un nouveau service que je vous demande, & que je regarde même comme une des plus grandes preuves de votre attachement pour moi.

Comme je le pressois plus fortement, & qu'il redoubloit ses efforts pour se dérober à ma reconnoissance, les autres s'imaginèrent que j'avois pris querelle avec lui. Ils accouroient déjà pour m'appaiser. Ce mouvement qu'il apperçut l'obligea à me dire précipitamment que, si pour me satisfaire, il falloit absolument recevoir quelque chose de moi, il vouloit bien accepter deux ducats, seulement pour un ressouvenir éternel du bonheur qu'il avoit eu de me voir & de me connoître.

Ce noble désintéressement me charma d'autant plus, que je n'avois pas lieu de l'attendre d'un homme de sa sorte. Il prit  
deux

deux ducats dans ma main avec des façons & des sentimens que je ne puis exprimer; & il m'en remercia autant que je l'aurois remercié moi-même, s'il avoit reçu, je ne dis pas le modique présent que j'avois dessein de lui faire, mais toutes les récompenses dont j'aurois voulu payer les services qu'il m'avoit rendus.

A quelques cens pas au-delà de la Vistule, nous apperçûmes un gros village; nous y arrivâmes à la pointe du jour; c'étoit le Vendredi 2 Juillet. Il m'étoit important de ne point tarder à poursuivre ma route. J'appris que les Russes avoient même de ce côté-là des postes avancés, & que souvent les Cosaques venoient faire le dégât aux environs. Je demandai aussi-tôt des chevaux; mais il ne m'étoit pas possible de m'en procurer sans le secours de mes payfans. Ces lâches coquins s'imaginoient n'avoir plus rien à craindre; ils ne daignoient pas m'écouter; ils entrèrent dans une auberge; j'y arrivai un moment après, & je les trouvai qui s'endormoient enfoncés tous les trois dans un méchant lit de plume. Durant ce tems, je fis ce qu'ils auroient dû faire eux-mêmes, si j'avois pris comme eux le parti de me reposer. Je rodai autour de cette maison, faisant

faisant comme une espee de patrouille pour n'être pas surpris par mes ennemis.

Ennuyé toutefois de ces promenades qui me ramenoient sans cesse au même endroit, & plus encore du séjour que je faisois inutilement dans ce lieu, je rentrai dans la chambre ; & éveillant doucement un de ces paysans, je fis tant que je lui persuadai de m'aller chercher une voiture, quelle qu'elle fût, & à quelque prix qu'elle pût être.

Il revint au bout de deux heures, mais ivre à ne pouvoir se soutenir. Il emmenoit cependant avec lui un homme qui vouloit bien louer des chevaux avec un chariot rempli de marchandises, mais à condition que nous remettrions en argent comptant à quelqu'un du village le prix des effets qu'il consentoit nous confier. Il craignoit que les Cosaques, plus voleurs que soldats, ne nous les enlevassent. Dans ce cas, il souhaitoit, ce qui étoit juste, que leur perte ne fût point sur le compte de celui à qui tout l'équipage appartenoit, & à qui il en avoit répondu lui-même.

N'ayant aucune envie de retourner sur mes pas, & encore moins de tems à perdre, au lieu de remettre l'argent, je m'avisai d'acheter tout ce bagage. Il fut évalué vingt-cinq ducats, que je donnai avec au-  
tant

tant d'empressement que si j'avois craint un dédit où l'on craignoit au contraire de m'appart un rabais considérable.

Cependant ce marché fait à la hâte, & par un homme qu'on n'estimoit qu'un paysan fort mal aisé, excita l'attention des passans. Leur nombre s'accrut en peu de tems ; ils m'examinèrent avec soin, lorsque mon yvrogne, ébloui sans doute par le reste de l'argent qu'il m'avoit vu remettre dans ma poche, comença, d'un air insolent, à faire valoir les services qu'il m'avoit rendus. Il vanta sa fidélité, & même son courage ; il rappella les hazards qu'il avoit courus ; il dit enfin qu'il ne vouloit point être la dupe du sacrifice qu'il m'avoit fait de son loisir, de sa liberté, de sa vie, & que sur l'heure il prétendoit savoir ce qu'il auroit pour sa part de la récompense que je lui devois.

Dé tous les dangers que j'avois courus jusqu'alors, c'étoit peut-être ici le plus grand. Cet indigne Orateur ne faisoit que balbutier, mais il parloit à des gens aisés à ébranler, & qui, pour l'ordinaire, sans être capables de vrais sentimens de piété, ne manquent point de s'émouvoir aux tristes dehors qui les réclament. Je reconnus que les tons plaintifs sont d'infailibles ressorts auprès de la populace, & que les plus grossiers de ces  
tons

tons sont même toujours le plus propres à lui donner le mouvement qu'on désire. J'eusse pourtant regardé avec indifférence l'attendrissement qu'elle paroissoit accorder au prétendu malheureux , si la vivacité de celui-ci augmentant à proportion de la compassion qu'il faisoit naître, je n'eusse appréhendé qu'elle ne le menât au point de dévoiler tout le mystère qui lui étoit confié.

Je craignois sur-tout que le chef de ma troupe, naturellement insolent, n'appuyât ces injustes remontrances par de nouvelles remontrances de sa façon, & qu'animant son autre camarade, dont la vertu m'étoit également suspecte, ils ne s'élevassent tous contre moi. A quels malheurs ne devois-je pas m'attendre, & qu'eussé-je fait si mon secret avoit été confié à une foule de paysans qu'aucun motif n'engageoit à épouser mes intérêts? La Majesté du Trône n'impose gueres que par l'éclat dont elle est revêtue, & sur-tout à des yeux qui n'accordent qu'à ce seul éclat les hommages qui lui sont dûs.

Il en arriva tout autrement. Ce chef fit une action dont je ne le croyois point capable. Il s'éleva contre l'yvrogne; & prenant la parole de ce ton de maître qu'il affectoit toujours : Tais-toi, misérable, lui dit-il, quel sujet as-tu de te plaindre? N'avons-nous pas  
partagé

partagé tes peines & tes dangers, & nous vois-tu former des prétentions comme les tiennes? Puis s'adressant à tout ce peuple: Ne croyez point à cet homme, ajouta-t-il, c'est la folie dans le vin de se croire en compagnie de Rois & de Princes; si vous l'écoutez, je serai bientôt quelque grand personnage, pour qui cependant il n'aura guère plus de respect, que s'il ne me croyoit que ce que je suis, aussi pauvre & aussi malheureux qu'il l'est lui-même.

Ces paroles détournèrent sur l'ivrogne tout le murmure qu'il alloit exciter contre moi. On fit des huées sur lui. Je ne laissai pas de découvrir dans la foule certains regards qui marquoient qu'on n'étoit pas généralement convaincu que je fusse en effet ce que je voulois paroître. Rien n'étoit plus flatteur, je l'avoue; on aime à être déincêlé, & l'on s'imagine que c'est moins l'effet de la pénétration des autres, que de ce qu'il y a dans nous qui perce à travers les voiles dont nous désirons le couvrir. Mais ce qui m'eût peut-être fait plaisir en toute autre rencontre, m'embarrassoit fort en celle-ci.

Je pris le parti de quitter au plutôt ce village. J'y aurois abandonné ce paysan ivre, dont je n'avois plus que faire, si je n'eusse craint qu'en l'état où il étoit, il n'achevât

chevât de mettre au jour ce qu'il avoit commencé de développer. Cette trace de lumière laissée après moi, pouvoit en un moment s'étendre au loin, & devenir un obstacle au reste de mon voyage. Je le fis emballer dans la voiture; & pour le garantir des chûtes dont il étoit menacé à chaque cahot, je fus obligé de lui servir de barrière & d'appui. Le chef de mes conducteurs se mit devant pour mener les chevaux, & je renvoyai le troisieme, en le chargeant d'aller annoncer à l'Ambassadeur mon heureux passage de la Vistule.

Nous partîmes de ce village sans oser demander aucun chemin, afin qu'en cas de poursuite on ne pût dire quelle route nous aurions pris. Aussi nous ne savions où nous allions. Je me réglai par conjecture, connoissant un peu par la carte la situation du pays. Comme il s'agissoit de passer le Nogat, je faisois toujours gagner la pointe où il se sépare de la Vistule, en laissant sur la gauche la ville de Marienbourg où il y avoit garnison des ennemis.

Nous traversâmes plusieurs villages occupés par des Saxons & des Moscovites, sans que personne nous dît mot. Quelque besoin que nous eussions de nous y arrêter; nous n'osâmes y mettre pied à terre. Il n'étoit

n'étoit pourtant pas possible de mener nos chevaux plus loin. La chaleur étoit excessive; & à force d'avoir été pressés, ils étoient déjà rendus.

Heureusement, à cent pas du chemin, nous découvrîmes une maison abandonnée où nous nous retirâmes durant près de deux heures pour les laisser pâture.

Sur les huit heures du soir nous arrivâmes au bord d'une rivière. Un cabaret étoit auprès, & à quelques pas dans le sable une vieille nacelle presque ouverte de toutes parts. Quel bonheur! s'écrierent mes gens; voici enfin le Nogat, & un bateau que la Providence semble avoir mis exprès sur ses bords pour nous servir à le passer. Cette opinion ne s'accordoit point avec mes idées; mais elle étoit agréable, & je n'osai la contredire. Ils commençoient déjà à faire rouler les ais demi pourris de ce bateau, lorsqu'un payfan vint à paroître, à qui je demandai si c'étoit là le Nogat. Non, vraiment, répondit-il, c'est la Vistule; le Nogat est à une lieue & demie d'ici.

Cet éclaircissement ne pouvoit venir plus à propos. Nous étions perdus sans ressource, si nous eussions repassé ce fleuve que



nous avions eu tant de peine à traverser. Nous entrâmes dans le cabaret, & nous nous dîmes des Bouchers de Marienbourg, qui fouhaitoient passer le Nogat pour aller au-delà faire des achats de bétail. Ce trajet n'est pas possible, nous répondit l'hôte; tous les batteaux de cette riviere, jusqu'aux plus petits, ont été enlevés par les Russes, & conduits à Marienbourg, à cause des partis polonois qui battent la campagne de l'autre côté.

Quoi! toujours des obstacles, me dis-je en moi-même, & dans le tems que j'ai le plus d'espérance de n'en plus trouver! autant valoit-il échouer dès les premiers pas, & ne point acheter par tant de peines un funeste accident que je ne puis éviter. Cependant le bonheur, que j'avois déjà éprouvé, ranimoit mon courage, & servoit dans mon cœur de garant à la Providence de celui qu'elle daignoit encore me préparer.

Je passai la nuit dans la grange sans pouvoir reposer. Dès la pointe du jour, mes Sznapans opinerent qu'il ne nous restoit d'autre moyen de traverser cette riviere, que de gagner le pont de Marienbourg. En vérité, m'écriai-je, en leur adressant la parole, je ne vous reconnois plus: est-ce bien  
vous

vous qui marquez tant de courage? Quoi! vous osez affronter une nombreuse garnison de troupes réglées, vous qui avez pâli aux approches d'une petite troupe de gens sans discipline, & qui ne méritent pas même le nom de soldats! Ignorez-vous que le danger que je suis m'attend en cette Ville, & que vous, vous y trouverez sûrement les fers & le gibet que vous craignez.

J'aurois cru qu'il n'en falloit pas davantage pour leur faire abandonner un avis si hazardeux. Je me trompai; ils y persisterent & voulurent m'obliger à m'y rendre, jusqu'à me menacer de me quitter si je ne le suivois. Etoit-ce folie ou désespoir? Je n'en fais rien; mais ce ne fut qu'à force de prières, & j'ose dire, à force de supplications, qu'ils me laisserent maître de ma destinée & de la leur.

Ce que je leur proposois étoit assurément raisonnable. Allons au moins jusqu'aux bords du Nogat, leur disois-je; & si nous ne trouvons aucun moyen de le passer, nous irons à Marienbourg, quels que soient les motifs qui devroient nous détourner d'une route si périlleuse.

Nous nous remîmes en chemin par la chauffée, & peu de tems après par des bois & des chemins affreux. Assez loin de notre gîte, nous rencontrâmes un village où je jugeai à propos d'arrêter pour prendre langue. Je fis part de ce dessein à mes conducteurs, qui le désapprouverent. Ils trouvoient dangereux de demander le chemin à des payfans de qui naturellement nous n'avions rien à craindre ; & un peu auparavant ils ne voyoient aucun risque à se présenter aux portes d'une Ville dont nos ennemis avoient fait une des plus fortes places du pays. Aussi me disoient ils encore dans toute leur bonne foi, qu'il étoit inutile de s'informer des routes, puisqu'ils étoient sûrs qu'il ne nous en restoit d'autre à prendre que celle de Marienbourg.

Je ne concevois plus ces gens que je m'étois flatté de connoître ; mais j'eus recours aux prières qui m'avoient déjà assez bien réussi. Mon yvrogne dont l'aveugle ardeur n'étoit peut-être qu'un reste des fumées du jour précédent, consentit le premier d'aller aux nouvelles, & entra à ce dessein dans une maison. Il revint me dire que les gens à qui il s'étoit adressé ne parloient que polonois, & qu'il n'avoit pu leur faire entendre

dre ce qu'il fouhaitoit. A la bonne heure; lui dis-je, je fais heureusement leur langue; je vous servirai d'interprête avec plaisir.

Je me disposai en même tems à descendre du charriot; mais c'étoit pour mes gens leur jour de contradiction. Ils s'opposèrent à cette résolution, craignant que je ne me fisse connoître par mon langage. Je me moquai de leur frayeur, & mis malgré eux pied à terre. Je marchois déjà vers cette maison, lorsque, essayant de me barrer le chemin, ils se mirent de front devant moi, & jurèrent qu'ils mourroient plutôt que de me laisser passer outre. Je ne pus tenir à cet excès d'impudence, & je courus à eux comme dans le dessein de leur marcher sur le corps pour me faire passage. Un moment après, je ris en moi-même de ma vivacité; mais en étois-je le maître dans le premier feu de mon ressentiment? Et au fond; n'étoit-ce pas plutôt un sage emportement de la raison, qu'un aveugle transport de colere? Cet air d'assurance les intimida & les fit recourir à d'autres menaces. Eh bien! me dirent-ils, en s'ouvrant à la hâte devant moi, si tel est votre dessein de nous faire pendre, dès ce moment nous vous quittons. Ah! très-volontiers, repartis-je,

tis-je sur le champ, allez, partez quand vous voudrez, je vous souhaite un heureux voyage.

Ce fut dans cette occasion que je sentis plus que je n'avois fait encore, combien j'étois à plaindre d'avoir à faire à des gens de cette espece, qui ne sont jamais plus insolens, que lorsqu'ils sentent que l'on a intérêt de les ménager & de les craindre. Aussi je ne puis comprendre que, sans y être contraint comme je l'étois, on ose en faire les confidens & les ministres des desseins que l'on fait ne pouvoir réussir que dans le secret & le silence.

J'entrai dans la maison, & du ton le plus poli que put me permettre mon air villageois que je n'osois démentir, je dis à l'hôtesse que je souhaitois aller au-delà du Nogat acheter du bétail, & que je la priois de m'indiquer l'endroit le plus aisé pour ce passage. Vraiment, répondit-elle, vous venez fort à propos, je puis vous épargner la peine d'un trajet, d'ailleurs fort difficile. J'ai du bétail à vous vendre, & à votre air je connois que nous nous accommoderons aisément du prix. J'affectai de paroître ravi de ce qu'elle m'apprenoit; mais je repliquai que je ne pouvois prendre qu'à mon retour  
celui

celui qu'elle m'offroit , parce que j'allois chercher une somme d'argent qui m'étoit dûe ; & dont j'emploierois volontiers une partie au marché qu'elle propofoit. Mais il n'y a pas un feul bateau , reprit-elle , comment ferez-vous ? Tout ce que vous voudrez , lui dis-je d'un air ouvert & plein de confiance ; j'aime mieux recevoir ce fervice de vous que de tout autre , & je fens que je ne puis vous déplaire par la préférence que je vous donne à cet égard ; car enfin , ajoutai-je , je connois le pays ; il n'est pas poffible qu'obligés d'avoir un commerce continuel de l'autre côté de la riviere , vous n'ayiez , malgré toutes les précautions des Mofcovites , quelque moyen de la paffer. Je vois bien , continua-t-elle , que vous êtes un bon homme ; tenez , je vais vous donner mon fils qui vous menera à un quart de lieue d'ici. Il y a à l'autre bord un pêcheur de fes amis qui garde dans fa maifon un petit bateau. A un certain fignal cet homme viendra vous prendre , & vous ne fauriez avoir un moyen plus sûr & plus aifé de vous tirer de l'embarras où je vous vois. Je remerciai cette femme dans les termes les plus touchans & les plus tendres de ma langue , & je fortis d'auprès d'elle avec fon fils.

Je fis monter celui-ci dans mon charriot, & je partoisi déjà lorsque mes payfans qui étoient encore là, & que je n'avois pas fait semblant d'appercevoir, se présenterent pour y monter aussi. Mon air content & la vue de ce nouveau conducteur les avoit commé pétrifiés. Ce n'étoit pas le tems de leur faire des reproches; je devois même ençore les ménager. Peut-être étoient ils plus disposés que jamais à me trahir; un secret ne pèse jainais tant que lorsqu'on est le plus prêt à s'en décharger. Aussi, sans daigner leur parler, je les laissai faire.

Arrivés au bord du Nogat, le jeune homme donne le signal. A l'instant un pêcheur sort de sa cabane, traîne le long du rivage une petite nacelle, la met à l'eau & vient à nous. J'y entrai avec un de mes payfans, & je laissai l'autre à l'équipage qu'on ne pouvoit transporter, en lui ordonnant d'attendre là son camarade que j'avois dessein de renvoyer le même jour.

Je ne fus pas plutôt à l'autre bord que je levai les yeux au Ciel pour le remercier de m'avoir conduit dans cette espede  
de

de Terre promise, où j'étois enfin à l'abri de tout danger.

A un village près de-là, nommé Biata Gora, j'achetai un nouveau charriot avec deux chevaux. Mon plus grand soin fut ensuite de congédier mon paysan. Je le chargeai d'un billet pour l'Ambassadeur, qui ne contenoit que deux mots en chiffre, dont j'étois convenu avec ce Ministre. Enfin je partis, seul, & pris le chemin de Marienwerder, petite Ville des Etats du Roi de Prusse.

Quel n'étoit pas mon contentement d'être délivré de ces brigands qui m'avoient fait compagnie jusqu'alors ! Le plaisir que je ressentais d'être hors de la portée des traits de mes ennemis, n'égalait point celui de ne plus voir à mes côtés ces indignes conducteurs, dont j'avois eu à me garder presque autant que de mes ennemis même.

Arrivé aux portes de Marienwerder, j'échappai aisément aux questions d'un factionnaire qui me demanda qui j'étois. Je traversai cette Ville assis sur mon charriot, & je ris plus d'une fois du triste appareil de mon équipage. L'entrée que j'y faisais  
I 5 n'étoit



n'étoit point magnifique ; mais un vain éclat n'auroit pas augmenté la joie que je ressentois en ce moment. Je portois avec moi la justice de ma cause, l'amour de mes sujets, le repos de ma conscience, & sans doute l'estime de mes ennemis. Quels plus grands motifs d'oublier mes disgraces ? Ce n'est qu'à ceux qui ont mérité leur infortune, ou qui n'ont pu la soutenir avec courage, qu'il est permis de se la rappeler avec douleur.

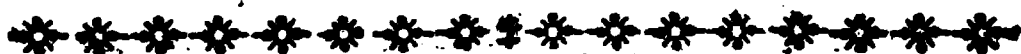
*Dans*



*Dans le tems que les grands Généraux de Pologne soutenoient par les armes l'élection du Roi, & prétendoient avoir seuls la gloire de le maintenir sur le Trône, Sa Majesté, retirée à Königsberg, travailloit par ses écrits à ramener à lui ceux que la séduction avoit jettés dans la faction des Saxons & des Russes. De tous ses écrits, on n'en a pu recouvrer que deux, qu'on va donner ici, & qui feront sans doute regretter la perte des autres. Au reste, le Roi pensoit avec raison que ces sortes d'ouvrages feroient plus d'impression sous un nom étranger, que sous le sien propre. Il craignoit qu'on n'attribuât au soin de sa gloire ce qu'il ne faisoit que pour le bien des peuples qui l'avoient élu.*



LETTRE







# LETTRE

## D'UN

### SEIGNEUR POLONOIS.

*Ecritte de Königsberg à un Seigneur de ses amis.  
A Varsovie, 10 Septembre 1735.*





 Je conçois aisément, Monsieur; que  
 je ne pouvois mettre en de meil-  
 leures mains qu'en celles de M.  
 de \* \*, les sentimens de mon cœur, qu'il  
 a bien voulu courir les risques de vous aller  
 exposer lui-même à Varsovie, & que nul  
 autre que lui n'étoit plus propre à rechauf-  
 fer dans nos esprits une amitié que les cir-  
 constances des tems avoient malheureuse-  
 ment refroidie; mais si mes représentations  
 ont emprunté leur plus grande force de la  
 douceur de son naturel, & des charmes  
 qu'il fait répandre dans ses moindres paro-  
 les, il ne sera pas fâché, sans doute, que je  
 me flatte de ne devoir qu'à vous seul le re-  
 tour de votre tendresse; puisque je vois,  
 par la lettre qu'il m'a rendue de votre part,  
 que vous n'aviez pas moins d'empressement  
 à me

à me redonner votre estime, que j'en avois à vous offrir la mienne, & que vous étiez autant disposé que je le pouvois être, à sacrifier des intérêts particuliers au bien général de notre Patrie.

Il n'est point étonnant que, dans les violentes secousses qu'on nous a données, nous nous soyions heurtés inconsidérément; mais il le seroit, que, revenus du premier étourdissement de cette agitation, nous n'évitassions point de nous trouver encore opposés l'un à l'autre; nous qui, par nos dignités, sommes en spectacle à notre République, & qui, par notre seul mauvais exemple, pouvons augmenter les chocs cruels qui semblent devoir l'entraîner à sa perte.

Mais à présent que nos cœurs sont parfaitement réunis, & que, dégagés de toute passion, nous sommes convenus de nous appliquer sérieusement aux seuls intérêts de cette même République, il ne nous reste aussi qu'à réunir tous nos efforts pour lui procurer le repos & la liberté qu'on semble lui avoir déjà ravie. Nous avons tous deux le même penchant à ce juste devoir; mais vous y employez des moyens que j'y crois tout-à-fait contraires. Voyons donc, je vous prie, qui de nous va plus sûrement à ce but; ou vous, Monsieur, en suivant le  
parti

parti de l'Electeur de Saxe; ou moi, en demeurant attaché à celui du Roi Stanislas.

Il ne s'agit point ici du fond de la question, déjà si rebattu dans le monde, & déjà décidé, si je ne me trompe, dans l'esprit de tous les gens de mérite & de bon sens, je veux dire, du droit de l'un ou de l'autre de ces Princes à la Couronne de Pologne. Vous convenez vous-même dans votre lettre de l'injustice de l'élection de Prague; & soit que j'aye été assez heureux pour vous arracher entièrement le bandeau, que vous avouez vous-même que nos dissensions particulières avoient mis sur vos yeux, ou ce qui est plus vraisemblable, que votre équité naturelle ait enfin prévalu sur vos faux préjugés; vous poussiez vos sages réflexions plus loin & vous sentez déjà tout le poids de l'esclavage dont nous sommes menacés. Ce que vous dites de vous & de ceux de votre parti, que les plus malheureux sont ceux qui osent le moins se plaindre, me fait voir clairement que, si vous n'osez faire une confession publique des affreux malheurs que vous avez contribué à nous attirer, vous n'êtes pas fâché du moins, pour l'acquit de votre conscience, que je vous soupçonne une extrême envie de la faire.

Mais

Mais qui croiroit que, rempli de ces sentimens, vous ne laissez pas de demeurer ferme dans votre parti, & que vous tâchez même de m'arracher à celui où mon honneur m'attache? Il est inutile, me dites-vous, d'être fidele quand on n'espere plus; & à des malheureux, comme nous, à qui il ne reste d'autre ressource que des soupirs, ce qui convient le mieux, c'est de cesser de lutter contre leur destinée. Ces idées générales, vous les appuyez de deux raisons qui vous paroissent extrêmement fortes.

La premiere, que nous ne devons aucunement compter sur la France, puisque l'affaire de notre liberté ne lui sert que de prétexte à une guerre qu'elle méditoit depuis long-tems pour ses propres intérêts & pour abaisser la Maison d'Autriche.

Et la seconde, qu'il n'est pas naturel de changer de parti à la veille d'une Diète générale qui va, selon vous, donner une paix solide à notre Nation.

Voilà, Monsieur, le précis de votre lettre; elle est écrite avec tant de force & de vivacité, qu'elle eût été capable de dérouter tout autre citoyen moins accoutumé que moi à réfléchir sur les grands intérêts qui nous concernent.

Je

Je vais répondre à l'un & à l'autre de ces deux points; & je ne doute pas que, ne cherchant à présent que le seul bien de notre patrie, vous ne sentiez aisément toute la solidité des raisons que je vais alléguer pour combattre les vôtres.

Ce seroit à vous, Monsieur, & à tous ceux qui reprochent à la France que l'état présent de notre Royaume ne lui sert que d'un prétexte au dessein qu'elle avoit d'humilier l'Empereur: ce seroit, dis-je, à vous & à eux, de nous démontrer la mauvaise foi de cette Puissance sur cet article; mais où sont les preuves que vous en donnez? Et ce soupçon simplement énoncé, & qui ne porte sur rien d'absolument certain, doit-il faire impression sur des esprits qui ont de fortes raisons d'être persuadés du contraire? L'impuissance où vous êtes de nous exposer évidemment ce prétexte, ne vous laisse-t-elle pas quelque doute qu'il existe en effet? Et cela étant, pouvez-vous me le proposer comme un pressant motif d'abandonner notre patrie à tous les malheurs qu'elle ne sauroit éviter, si ce même prétexte avoit autant de réalité que vous le dites.

Je pourrois donc, en attendant vos preuves, me dispenser de combattre ici vos idées; mais comme mon dessein n'est pas seulement

ment de ne me point laisser entraîner dans votre parti, mais que je veux même employer tous mes efforts pour vous attirer à celui que je me fais gloire de suivre, je vais tâcher de soutenir l'honneur de la France & les justes espérances de la Pologne contre les tristes sentimens que vous avez conçus au désavantage de l'une & de l'autre.

Si la France avoit choisi la Pologne pour lui servir d'un prétexte à abbatre la puissance de l'Empereur, dites-moi, je vous prie, si cette même France auroit travaillé elle-même, autant qu'elle a fait, à faire expirer ce prétexte ? Seroit-il possible que, dans le même tems, elle voulût & ne voulût point une même chose ? Et pouvons-nous concevoir une pareille idée de quelque Puissance de l'Europe que ce soit ? Or il est évident que la France a mis tous ses soins à anéantir ce prétexte, & avant qu'il pût avoir lieu, & depuis même que les circonstances des tems ont pu le faire naître.

Qu'elle l'ait voulu détruire avant qu'il pût avoir lieu, il n'est rien de plus vrai & de plus sensible. Voyant l'Empereur opiniâtre à contraindre la liberté de la Pologne, & à détourner par la force sur l'Electeur de Saxe des suffrages qui se précipitoient d'eux-mêmes sur le Roi Stanislas, la France



n'a-t-elle pas fait tout son possible pour le dissuader de cette violence, & pour qu'il voulût bien prévenir la guerre que cet injuste procédé la forceroit de lui déclarer? Est-ce donc rechercher un prétexte, que de ne rien oublier pour l'étouffer, si j'ose parler ainsi, avant même d'en pouvoir faire usage? Rappeliez les déclarations que la France fit alors à l'Empereur, & qu'en ce même tems elle répandit à dessein dans toutes les Cours de l'Europe, & sur-tout celle du mois de Mars 1733, garante de la liberté de la Pologne par le traité d'Oliva, & intéressée d'ailleurs à cette même liberté, par le penchant si marqué de toute la nation pour le Roi Stanislas, n'avertit-elle pas l'Empereur qu'elle ne pourroit regarder toutes les entreprises qu'il feroit pour contraindre nos suffrages, que comme un dessein formé de troubler l'Europe; & qu'en ce cas elle ne pourroit se dispenser d'agir avec le zèle & la fermeté qu'exigeroient de si injustes démarches.

Mais, lorsqu'à la vue de cette déclaration, l'Empereur crut éluder les menaces de la France par le biais qu'il prit de suggerer à Petersbourg de ne faire exécuter que par les Russes les desseins qu'il avoit sur nos Etats, Sa Majesté Très-Chrétienne, toujours attentive

tive à se faire ôter des mains ce prétexte qu'on lui suppose, ne continua-t-elle pas à déclarer qu'elle ne souffriroit point que l'Empereur employât les Russes ses alliés à faire ce qu'il n'osoit entreprendre lui-même, & que ni les uns ni les autres ne devoient point lui donner occasion de réparer par les armes les brèches qu'ils méditoient de faire à notre liberté ?

Des déclarations si formelles, & faites si long-tems d'avance, étoient-elles destinées à enfanter le prétexte dont on accuse la France ? ou plutôt, n'étoient-elles pas faites pour le détruire entierement ? S'il étoit vrai qu'elle eût recherché avec tant d'empressement une occasion de combattre l'Empereur, se feroit-elle si fort étudiée à le dissuader de lui fournir cette même occasion de le combattre ? Et au contraire, le laissant s'endormir sur la fausse idée qu'il avoit de l'éloignement du Ministère François pour la guerre, ne se feroit-elle pas donné de garde de l'éveiller par des menaces aussi vives que celles qu'elle ne cessoit de lui faire ?

Allons plus loin encore ; & pour vous montrer plus évidemment, s'il se peut, que la France ne cherchoit point un prétexte pour rompre avec l'Empereur, souvenez-vous de ce que nous avons vu en 1726 &

1727; n'avez-vous point entendu alors toute l'Europe se récrier contre la Cour de Vienne, avec autant d'aigreur que cette même Cour se récrie aujourd'hui contre la France? L'ambition démesurée, & les vastes projets qu'elle attribue à celle-ci, ne les lui donnoit-on pas alors à elle-même? Tous les Princes d'Allemagne de proche en proche s'ameutent les uns les autres contre l'Empereur; & c'est l'Angleterre, qu'on diroit vouloir le favoriser à présent, qui est la première à sonner d'alarme. Elle ébranle la France par ses pressantes sollicitations; & comme la Hollande trouve ses intérêts à l'anéantissement de la Compagnie d'Ostende, qui est le motif dont on se sert pour abattre le trop grand pouvoir de la Maison d'Autriche, elle se lie volontiers contre l'Empereur par son accession au traité d'Hanovre. Quel affreux orage se prépare contre ce Prince! Trois fortes Puissances se disposent à l'attaquer; & ce qui paroît plus à craindre pour lui, la Hollande, par des raisons dont le détail me meneroit trop loin, mais dignes du flegme de cette République, fait dépendre l'embarquement de la guerre déjà résolue, de la seule direction de la France, que tout autre que ce sage Etat auroit cru la Puissance la plus jalouse de la gloire & des

des avantages de l'Empereur. Déjà la flotte angloise couvra & épouvanta toutes les mers, & n'attend que le signal de la France pour attaquer les vaisseaux d'Ostende & voir les débris des richesses naissantes de cette Compagnie, flottans autour d'elle, devenir le seul obstacle à son heureuse navigation. Qui croiroit néanmoins, si toute l'Europe n'étoit en état d'en rendre témoignage, qui croiroit que la France préféra à une guerre avantageuse le sage repos dont elle avoit joui jusqu'alors; qu'elle traita l'Empereur avec autant d'égards que s'il avoit été un des contractans du traité qu'elle venoit de conclure; & que, se contentant de faire balancer quelque tems le nuage sur la Cour de Vienne, elle la garantit d'une suite d'hostilités qui, une fois commencées, vont presque toujours au-delà des bornes qu'on leur a prescrites.

Dois-je encore rappeler ici ce dont vous ne pouvez manquer d'être aussi-bien instruit que moi, que, si après le traité de Séville du 9 Novembre 1729, la France avoit voulu se livrer aux impétueux projets de la Cour d'Angleterre, on auroit vu dès-lors cette Puissance maritime employer ses vaisseaux au transport des Espagnols en Italie, & leur fournir ses propres troupes pour les

aider à y conquérir tous les Etats qu'elle paroît fâchée à présent de voir enlever à l'Empereur par ces mêmes Espagnols qu'elle vouloit alors en rendre les maîtres.

Si donc la France, que vous supposez être prête depuis long-tems à saisir une occasion de s'élever contre la Maison d'Autriche, ne l'a point voulu dans deux conjonctures, où tout concouroit à un infailible succès de ses armes, êtes-vous fondé à lui attribuer ce seul & unique dessein dans un tems où je pourrois démontrer que les circonstances ne lui sont pas à beaucoup près si favorables ? Mais sur-tout pouvez-vous l'accuser de servir plutôt son ambition, qu'elle ne travaille à notre liberté, lors même, comme je l'ai déjà dit, qu'elle a mis tout en usage pour que l'Empereur, ménageant cette même liberté, lui liât les mains sur les projets d'ambition dont on l'accuse.

De deux choses l'une ; ou il faut que cette même France, qui a toujours passé pour si habile à démêler ses intérêts, soit la plus aveugle & la plus imbécille Puissance du monde, ou il faut absolument qu'elle n'eût point formé le dessein qu'on lui suppose d'humilier l'Empereur. Or, comme vous ne sauriez concevoir dans la France une si grande épaisseur de génie, qu'elle n'eût point  
su

fu profiter des plus belles occasions, qu'elle eut jamais d'exécuter le projet que vous prétendez qu'elle vouloit mettre en œuvre, vous ne pouvez point aussi lui attribuer ce projet, & vous devez être entièrement persuadé qu'elle ne l'eut jamais en vue.

Mais ce qui prouve encore plus constamment que les troubles de la Pologne n'ont point été un prétexte à la France de la guerre qu'elle fait à présent, c'est que, dans le tems même qu'elle a vu ces troubles prêts à éclater, elle s'est volontairement privée des secours qui lui auroient aidé à se les rendre utiles, & à mettre en jeu le prétexte qu'on prétend qu'elle recherchoit : & en effet, deux ans avant la mort du Roi Auguste, elle renonce aux engagements où la Suède étoit depuis long-tems de lui fournir des troupes pour agir dans le Nord. Remarquez, je vous prie, les circonstances du tems où elle veut bien se retrancher un appui qu'elle avoit reconnu tant de fois lui être si avantageux, & j'oserai même dire si nécessaire. C'étoit lorsque nous nous appercevions le plus qu'Auguste s'échappoit à lui-même; & que les efforts qu'il faisoit pour tirer encore de son corps usé quelques ressources de vie, nous annonçoient plus sûrement sa mort que ne faisoit sa foiblesse même.

me. Est-il donc possible que la France, si elle avoit eu en vue de profiter, à la mort de ce Prince, de l'occasion quelle pouvoit lui donner de tirer l'épée contre l'Empereur, eût si mal entendu ses intérêts, que de rompre tout engagement de secours avec la Suède, presque au moment que cette mort étoit sur le point d'arriver? Ne concevons point, Monsieur, des idées si peu raisonnables d'une Puissance dont on a toujours reconnu que la politique surpassoit même le pouvoir. Nous l'avilirions sans le vouloir, & nous nous avilirions encore plus nous-mêmes par le peu de justesse que nous ferions paroître dans nos jugemens. Disons donc que la France n'a point entrepris la guerre d'à présent sous le prétexte de maintenir la liberté de notre patrie, mais que c'est la nécessité indispensable où elle se trouve de maintenir cette liberté qui donne lieu de croire qu'elle n'attendoit cette occasion que comme un prétexte.

Je dis la nécessité indispensable. Pour ne pas rapporter ici la garantie du traité d'Oliva, dont j'ai déjà fait mention, pouvoit-elle, sans renoncer à ce solide & brillant honneur dont elle est en possession, abandonner les droits d'une élection aussi juste que celle du Roi Stanislas? Pouvoit-elle lui voir enlever la

Cou-

Couronne par la violence la plus inouïe qui fût jamais? Pouvoit-elle honnêtement digérer ces discours injurieux dont l'Empereur s'est servi en parlant d'un Roi qu'il avoit reconnu autrefois pour légitime Roi de nos Etats, & qui, par son rang & par son étroite alliance avec la France, ne méritoit rien moins que les mêmes égards que l'Empereur exige pour lui-même? Et quand le Roi Stanislas porté sur le Trône par les vœux d'une nation qui, menacée de toutes parts, n'a jamais plus fait éclater sa liberté que dans le choix de ce Prince: quand le Roi Stanislas, dis-je, n'auroit pas tenu à la France autant à cœur qu'il y tenoit en effet, la France devoit-elle voir tranquillement exécuter contre la Pologne une conspiration aussi funeste que celle que l'Empereur méditoit contre elle? Devoit-elle souffrir que, poussant son ambition jusqu'à disposer en maître d'un Royaume qui ne lui appartenoit point, l'Empereur s'arrogeât le droit de le donner à un Prince que la nation même s'étoit engagée par un serment à ne pas élire, & de faire servir ce même Royaume à dédommager ce Prince des biens héréditaires de la Maison d'Autriche, auxquels l'appât d'une Couronne le faisoit renoncer? Devoit-elle permettre que des peuples divi-



lés jusqu'ici du reste des humains, osassent concevoir le dessein de venir enchaîner une nation libre, & que, lui donnant un Roi le glaive à la main, ils y devinssent les meurtriers de tous ceux qui en avoient librement élu un autre? N'avoit-elle pas intérêt, avec toute l'Europe, d'empêcher que la Pologne ne tombât sous le joug d'un Prince dépendant de l'Empereur & des Moscovites, & qu'elle ne pût jamais servir de passage à ceux-ci, pour infester l'Allemagne toutes les fois qu'il plairoit à l'Empereur de la mettre sous ses fers? Et où seroit d'ailleurs l'équilibre de l'Europe que vous semblez, dans un endroit de votre lettre, accuser la France de vouloir détruire entièrement, si elle laissoit subsister l'union de l'Empereur, de la Moscovie, de la Pologne & de la Saxe, laquelle rendroit ces Puissances les seules dominantes dans le Nord? Or voilà, Monsieur, le vrai prétexte qui fait agir la France. Elle oppose ses armes aux violences de l'Empereur, & aux suites funestes qu'elles doivent nécessairement entraîner après elles : & en vérité, ces violences & leurs suites n'étoient-elles pas suffisantes pour la déterminer à la guerre? Que fait la France qu'accomplir ce qu'elle a annoncé à l'Empereur qu'elle vouloit faire, & ce qu'elle ne pouvoit ne pas entre-

entreprendre , sans s'attirer un déshonneur éternel ? Et quand nous pouvons lui donner des raisons si fortes & si constamment vraies , devons-nous lui chercher un vain prétexte dont nous n'avons aucune conviction , & qu'elle détruit elle-même encore aujourd'hui ?

C'est, Monsieur, ce qui me reste à vous montrer ; & c'est ce que je puis faire, ce me semble, avec autant de force & de clarté, qu'il m'a déjà été aisé de vous prouver évidemment qu'elle cherchoit à anéantir ce prétexte avant même qu'elle fût en état de s'en prévaloir : & véritablement, le langage qu'elle a tenu durant notre interregne, n'est-ce pas le même qu'elle tient encore à présent dans ses réponses aux propositions d'armistice ? Son système a-t-il varié, & la Pologne ne continue-t-elle pas toujours à être le seul motif de toute sa conduite ? Elle a dit à l'Empereur durant l'interregne : Si vous exécutez sur la Pologne les injustes projets que vous avez formés contre elle, vous me forcerez malgré moi à vous déclarer la guerre ; & ces projets déjà exécutés, cette guerre déjà déclarée, elle lui dit : Faites cesser vos hostilités sur la Pologne, & je mets fin à celles que l'intérêt que je prends à cette même Pologne, m'oblige à exercer contre vous.

vous. Une déclaration si peu équivoque, faite à la face de tout l'Univers, & dans un tems où une brillante suite de conquêtes devoit l'enhardir à ôter le voile dont on croit qu'elle a couvert jusqu'ici ses desseins, une telle déclaration donne-t-elle lieu de soupçonner en elle d'autre intention que celle qu'elle veut bien exposer ? Si les troubles de notre malheureuse République n'étoient pour elle qu'un prétexte, feroit-elle tous ses efforts pour les appaiser ? & auroit-elle si peu d'égards à son propre honneur, que d'attacher à la fin de ces troubles celle de la guerre entreprise, si véritablement elle n'étoit dans la résolution de faire cesser la guerre en même tems que ces troubles cesseront ?

Quel injuste raisonnement fait-on ici contre la France ! Parce qu'elle a répondu aux propositions d'armistice, que, ne pouvant point abandonner la Pologne qui étoit son unique point de vue, elle prétendoit que ce Royaume se ressentît autant de la suspension d'armes que les autres Etats qu'on se proposoit d'en faire jouir ; on infere que cette Puissance ne veut ni paix ni armistice, & que la Pologne n'est qu'un prétexte qu'elle met en avant pour continuer la guerre ; mais si cette même France eût donné les mains  
à cet

à cet armistice proposé, sans y faire comprendre la Pologne, n'auroit-on pas dit également que ce Royaume ne lui servoit que d'un malheureux prétexte, & qu'elle l'avoit honteusement sacrifié à son ambition ? Que faut-il donc que la France réponde ? & cet indigne prétexte qu'on lui suppose, peut-il se rencontrer de toutes parts, & en accordant la paix, & en continuant la guerre ? ou plutôt, peut-on le soupçonner, dans cette constante uniformité de langage & de sentimens, qu'elle a marquée jusqu'ici ? Si cependant elle ne pouvoit absolument en éviter le reproche, n'est-il pas évident qu'on ne pourroit le lui attribuer, qu'au cas que, dans la suspension d'armes qu'on lui a proposée, elle eût été capable d'oublier les Polonois, pour les seuls intérêts de qui elle a publié qu'elle se déterminoit à la guerre ?

Mais, Monsieur, si les affaires de la Pologne n'avoient été jusqu'à présent, & n'étoient encore à la France qu'un prétexte d'abaisser la puissance de l'Empereur, pourquoi l'Angleterre, qu'un secret engagement semble tenir unie à ce Prince, pourquoi la Hollande si désireuse de la paix, & si éclairée dans les justes mesures qu'elle prend pour l'entretenir dans l'Europe, pourquoi ces deux Puissances, & d'autres encore, ne  
se

se feroient-elles pas entremises pour détourner l'Empereur du funeste dessein qui donnoit lieu à ce prétexte ? Pourquoi l'Empereur lui-même auroit-il voulu de gaieté de cœur le donner à la France ? Ou c'est une grande imprudence à ce Prince si sage, & dont personne, sans doute, ne voudra convenir ; ou, si ce n'est point en lui une imprudence, il faut absolument que la France ne cherche point le prétexte qu'on veut lui imposer.

Je fais ce que vous pensez. Il n'étoit point aisé à l'Empereur d'ôter ce prétexte à la France. Il ne lui étoit point aisé ! eh ! qu'avoit-il pour cela à faire autre chose qu'à surseoir les violences qu'il méditoit de faire à la Pologne ; & ne point écrire, ou révoquer aussi-tôt cette lettre dont la France a eu connoissance, par laquelle l'Empereur s'excusoit auprès de la Czarine de ne pouvoir la seconder, par la raison que la France la menaçoit d'une guerre ; mais que cela ne devoit pas l'empêcher de continuer leur projet ; qu'au contraire, il l'exhortoit fortement à le mettre en œuvre par les mêmes moyens & de la même façon dont ils étoient convenus ? Qu'avoit-il à faire ? Qu'à laisser tranquillement remonter sur le Trône un Roi qui, dès la première fois qu'il y fut,

fut, lui rendit des services si considérables, qu'il est étonnant que l'Empereur, aussi plein qu'il est des sentimens dignes de sa naissance & de son rang, en ait perdu le souvenir, ou n'ait pas jugé à propos de lui en témoigner sa reconnoissance. Qu'avoit-il à faire ? Qu'à ne pas barrer le chemin à un Prince déjà sur l'âge, & sans une postérité qui puisse prétendre à lui succéder ; à un Prince dont vingt ans de vie privée avoient parfaitement développé le caractère, & qui, accoutumé à se chercher lui-même loin des honneurs, annonçoit sûrement à toute l'Europe que, rechargé de ces mêmes honneurs, il seroit plus sensible au plaisir de se faire aimer de ses voisins, qu'à celui de s'en faire craindre. Tout le sacrifice qu'on exigeoit de l'Empereur, après une élection des plus générales, des plus libres, des plus unanimes qui fût jamais, ne consistoit qu'en une apparence honorable pour la France ; il ne consistoit qu'à rompre une conspiration injuste, à ne point égorger une nation pour mieux réussir à la rendre esclave, & enfin à renoncer à des violences extrêmes que l'on auroit dû s'interdire, quand même il n'y auroit pas eu à prévenir, en s'en abstenant, autant de malheurs & de si grandes pertes, qu'il y en avoit à craindre assez vraisemblablement.

blement du juste ressentiment de la France.

Rien n'étoit donc plus aisé à l'Empereur que de faire expirer le prétexte dont il accuse aujourd'hui la France ; & par cette même raison, c'est plutôt à lui qu'au Roi Très-Chrétien, que toute l'Europe doit s'en prendre de la guerre dont elle ressent aujourd'hui les cruels effets. C'est lui véritablement qui a donné le premier prétexte à cette guerre par cette ambitieuse pragmatique dans laquelle il vouloit engager l'Electeur de Saxe ; & après cela , peut-il dire avec raison que la France cherchoit une occasion de l'attaquer ? Qu'il avoue plutôt qu'il en à lui-même cherché une d'irriter la France, puisque long-tems auparavant, averti de l'infailible indignation de celle-ci, il a mieux aimé en courir les risques, que de renoncer aux injustices que la France ne pouvoit lui voir exécuter, sans tomber dans un avilissement dont on fait qu'elle n'est pas capable.

Prenons garde cependant de ne nous pas faire illusion. Je veux bien convenir, avec l'impartialité dont je fais gloire, que la France cherche à abaisser l'Empereur ; mais il faut distinguer dans sa conduite deux motifs, dont l'un naît nécessairement de l'autre. Le premier & le principal, c'est de maintenir  
notre

notre liberté en soutenant la vraie & légitime élection du Roi Stanislas; & le second qui n'est qu'accessoire, c'est d'affoiblir cette haute Puissance dont l'Empereur pourroit peut-être faire un aussi grand abus dans d'autres Etats, qu'il vient de faire dans les nôtres, s'il y trouvoit la même facilité qu'il a trouvée avec nous : mais ces deux motifs sont si enchaînés qu'ils ne peuvent finir l'un sans l'autre; & il reste toujours que la Pologne est le premier objet que la France se propose dans ce qu'elle entreprend.

Mais direz-vous encore : La France n'a point frappé tous les grands coups qu'elle auroit pu pour le bonheur & la tranquillité de notre Royaume; & c'est ce qui me fait croire qu'elle a moins en vue notre félicité que des intérêts particuliers qui la regardent. Je fais, Monsieur, que cette réflexion, qui paroît si raisonnable, a ébranlé bien de nos freres, qui d'ailleurs, restés pâle & sanglant des flammes, de la faim & des fureurs moscovites, n'avoient plus assez de courage pour rester fermes dans le bon parti. Je vous avouerai aussi que, n'étant point dans le secret du Ministère de France, je ne puis vous donner à cela une réponse aussi positive qu'il le pourroit faire lui-même, & qu'il le fera sans doute un jour, dès



que les circonstances des tems ne l'obligeroient plus à faire un mystere de sa conduite ; cependant je crois pouvoir vous alléguer des raisons qu'il pourroit bien déjà ne pas faire difficulté d'avouer lui-même.

Je crois en effet que la France a plus compté, & sur notre bonne volonté & sur nos forces, qu'elle ne le devoit dans les conjonctures où nous nous trouvions. Elle avoit de nous cette haute idée dont nos fréquentes victoires sur les Turcs & sur les Moscovites avoient rempli l'Univers depuis tant de siècles. Elle croyoit, qu'héritiers de cette noble fierté de nos peres à ne reconnoître d'autres loix que celles que nous nous faisons nous-mêmes, nous nous montrerions invincibles aux tyrans ; que, faisant tous nos efforts pour conserver la liberté à nos enfans, on ne nous verroit pas, trop avarés d'un sang qui ne nous fut donné que pour être versé pour elle, tomber, pour ainsi dire, tout entiers sous le joug ; & que, s'il falloit qu'un si grand bien fût perdu pour eux, nous leur en payerions du moins le prix par un noble trépas. Si la France ne pouvoit ignorer que le feu Roi Auguste, ménageant à son fils les moyens de nous subjuguier, avoit considérablement diminué nos troupes, elle espiéroit que notre valeur suppléeroit au

nom-

nombre, & elle ne pensoit pas qu'il fallût compter les sujets d'une armée dans une nation qui n'étoit elle-même qu'une armée de combattans. Et de bonne foi, étoit-il naturel de croire que douze mille hommes, affoiblis par une route de plus de trois mois, pourroient s'ouvrir des chemins si aisés jusqu'au centre d'un Royaume, où cent mille Gentilshommes au moins, assemblés sous les armes, venoient de donner le brillant spectacle d'une union qui n'eut jamais d'exemple, & d'une indignation commune & également vive contre ces mêmes troupes qui s'avançoient vers nous? qui n'auroit cru que, renversant la colonne ennemie qui devoit s'offrir la première à nos regards, nous nous en ferions fait une barrière contre la seconde qui marchoit sur ses pas? Plusieurs d'entre nous souffroient impatiemment qu'on retînt leur courage, & sembloient quereller le Ciel d'un retardement dont ils ne connoissoient point la cause; mais telle étoit la destinée de notre nation, que, donnant autrefois des secours utiles à ses voisins & à l'Empereur lui-même, elle n'ait pu en donner en cette occasion. Les Russes eux-mêmes, dont les regards ne s'étendoient qu'avec crainte sur nos campagnes à mesure qu'ils pénétroient dans nos Etats, espéroient-

ils ne trouver aucun obstacle à leurs entreprises? Faut-il donc s'étonner que la France, qu'une tendre & ancienne amitié aidait encore à aveugler sur notre triste situation, ne pût point juger sainement de nos forces? Nos histoires lui fournissoient-elles quelque exemple de l'état de foiblesse où nous étions? Il est vrai que, sous le règne de Jean Casimir II, notre nation s'étoit vue dans des conjonctures fort déplorables; mais elle avoit pourtant encore fait face durant vingt-un ans à cinq voisins armés contre elle, & elle avoit pu se soustraire à leurs violences sans aucun secours étranger. Une idée trop flatteuse des ressources d'un Etat qui s'étoit toujours soutenu par lui-même, a trompé la France; & l'on ne peut pas lui faire un crime de n'avoir point vu dans les desseins de Dieu celui qu'il avoit sans doute d'engourdir nos bras à la vue d'un peuple dont il vouloit se servir pour nous châtier.

Une seconde raison des délais que la France vous paroît avoir apportés jusqu'ici à notre bonheur, c'est qu'elle a voulu d'abord aller à la source du mal, comme elle l'avoit annoncé dans sa Déclaration du mois de Mars 1733, & dans sa déclaration de guerre du 15 Octobre de la même année. Il a fallu pour cela qu'elle commençât par se faire des alliés,

alliés, autant pour augmenter ses forces, que pour enlever à l'Empereur celles que ces mêmes alliés auroient pu lui fournir, la guerre étant une fois commencée. Mais ces alliés, il a fallu aussi les engager en travaillant pour eux; & aussi-bien étoit-ce également aller au but qu'on se proposoit en même tems, d'affoiblir le grand pouvoir de la Maison d'Autriche. C'est ainsi que la France s'est vu obligée de porter une grande partie de ses forces en Italie; mais durant ce tems il falloit empêcher l'Empereur de pénétrer en France, & tenir une armée sur le Rhin; & cette armée, soit pour montrer évidemment que ce que le Roi Très-Chrétien avoit dit, étoit constamment vrai, qu'il ne songeoit point à s'aggrandir par de nouvelles conquêtes, soit pour frapper son coup plus sûrement contre l'Empereur, en le forçant de redonner la liberté à la Pologne, devoit rester dans l'inaction, & tenir ses foudres suspendus, jusqu'à ce que les troupes, qui auroient aidé à faire changer de Maître à l'Italie, venant se joindre à elle, elles fissent toutes ensemble un dernier effort de guerre pour enfanter la paix. Nous sommes, Monsieur, à la veille de voir exécuter ce grand projet d'où nous doit venir infailliblement le rétablissement de nos liber-

tés & de nos privileges, & qui doit nous dédommager de nos malheurs. Je crois voir clairement toute la trame que la France ourdit, & il n'est tout au plus, à mon avis, que quelques filets déliés, & qui n'entrent dans l'ouvrage que par occasion, qui peuvent échapper à ma vue ; mais ce qui est constant, c'est que de quelque façon que la France agisse, elle n'a pour principal objet que nous & notre liberté. Ayant bien voulu confondre son honneur avec le nôtre, il faut que tous les deux périssent, ou qu'ils se soutiennent tous deux à la fois ; & comme il n'y a point d'apparence qu'une Puissance si redoutable & si jalouse de sa gloire, veuille s'immoler au bon plaisir de l'Empereur, il n'est pas croyable non plus que notre honneur devienne la victime de ce même Empereur, le seul artisan des calamités de notre patrie. Le caractère du Cardinal de Fleury nous répond des grands sentimens de Louis XV, que son sang & ses grandes qualités nous annoncent d'ailleurs. Et dans le tems que les François ne distinguent point les intérêts du Roi leur Maître, de ceux du Roi Stanislas, le Ministère de France, engagé à notre rétablissement par son propre honneur, voudroit-il heurter de front les sentimens communs de toute une nation à  
qui

qui il est en quelque sorte comptable de toutes ses démarches.

Mais je crois avoir suffisamment prouvé que nos tristes malheurs ne servent point de prétexte à la guerre que la France a entreprise. En tout cas, il ne tient qu'à l'Empereur de dévoiler les plus secrets desseins de cette Puissance aux yeux de l'Univers. Qu'il fasse cesser ses hostilités dans nos Etats; & si la France ne fait alors cesser les siennes, la mauvaise foi paroîtra dans tout son jour. Si l'Empereur est si persuadé de ce prétexte, n'a-t-il pas la plus belle occasion du monde d'en tirer avantage en découvrant l'opiniâtreté de la France à continuer une guerre à laquelle il auroit consenti de mettre fin? Que d'amis il s'attireroit alors! & quelle honte ne feroit-il pas tomber sur cette fiere ennemie! mais, jusqu'à ce qu'éteignant lui-même le flambeau de la discorde qu'il a allumé, il ait arraché à la France le triste aveu de l'ambition demesurée qu'il lui suppose, il nous permettra de ne rien croire de cette ambition; & tout ce qu'il y a de gens d'esprit & de bon sens résisteront persuadés que la Pologne n'est point un prétexte à la funeste guerre qu'il s'est attirée sur les bras.

Venons à présent, Monsieur, au second motif qui vous retient dans le parti d'Electeur de Saxe, & qui n'est certainement guère mieux fondé que celui que je viens de détruire.

Vous ne croyez pas, dites-vous, devoir vous détourner de votre chemin aux approches d'une diete générale qui peut seule remettre les affaires de la Pologne au même état où elles étoient auparavant. Mais quelle idée avez-vous de la paix que vous prétendez vous procurer? Ne doit-elle pas cette paix avoir rapport à la guerre qui l'a précédée? Et quelle est cette guerre? Est-ce une dissension intestine que l'ambition de quelques puissantes familles ait fait naître dans nos États, ou que des intérêts arbitraires de Gouvernement, de nouvelles vues de politique, des objets enfin qui nous regardent uniquement, aient excitée parmi nous, & qui soit tellement concentrée dans la Pologne, qu'elle n'ait point éclaté au dehors? Si cela est, auteurs de nos maux, nous seuls pouvons y apporter du remede, & la diete de pacification ne sauroit être mieux établie pour en arrêter les progrès & en éteindre les suites; mais il s'en faut bien que cette guerre soit telle que je viens de la représenter. Elle a véritablement pris sa source parmi

mi nous ; mais delà, comme un torrent, elle a entraîné presque toutes les Puissances de l'Europe ; & cela étant ainsi , est-ce à la Pologne à redonner la paix à toutes ces Puissances ? Et une diete de pacification indiquée, & tenue par les seuls partisans de l'Electeur de Saxe, que d'ailleurs vous ne pouvez désavouer vous-même ne point constituer le Corps de la République, peut-elle avoir la force & l'autorité de concilier d'aussi grands intérêts que ceux qui se trouvent aujourd'hui nécessairement confondus avec les nôtres ? Si déjà ceux de notre parti ont protesté contre tous les réglemens que vous pouvez faire dans cette diete, pensez-vous que la France & ses Alliés voudront s'y soumettre aveuglément ? Et si, comme il arrivera sûrement, ces Puissances & nous, nous ne tenons aucun compte de ce grand ouvrage de paix que vous vous flattez d'établir, cet ouvrage pourra-t-il subsister ? Et votre diete, au lieu de vous être réellement utile, ne servira-t-elle pas à irriter davantage ces mêmes Puissances, qui effectivement se trouveront offensées, que vous ayez osé prononcer de vous-même, & sans leur aveu, sur des intérêts qui les concernent, & vouloir leur imposer, je ne dis pas des conditions de paix, mais une paix déjà toute dressée,



lée, comme s'il ne leur restoit plus rien à faire que de mettre bas les armes, & se soumettre entièrement à vos décrets ? Non, Monsieur, la guerre étant devenue générale, la paix doit être générale aussi & vous concevez bien que, quoi que vous puissiez faire, vous ne sauriez procurer cette paix générale par la diète de pacification que vous êtes sur le point de tenir.

Je dis bien plus. Il ne vous est pas même possible de vous donner par cette diète une paix particulière, & qui soit propre à vous seuls. Y a-t-il en effet de l'apparence que vous puissiez jouir d'un tranquille repos, dans le tems que toute l'Europe est dans une violente fermentation, & que vous ne ressentiez point les secousses du vaisseau où vous êtes renfermés, lorsque ce vaisseau se trouve agité de la plus rude tempête ? Ne riroit-on pas de ceux qui, au milieu d'une mer courroucée, tiendroient conseil entr'eux, & après être convenus que tout est calme, ordonneroient gravement aux compagnons de leurs dangers, & aux pilotes même, de se croire tranquilles, lorsqu'ils sont tous sur le point d'être engloutis ? Voilà, Monsieur, votre situation, je ne saurois vous la rendre plus sensible.

Car enfin qu'est-ce qui peut arriver après votre diète ? Ou l'Empereur fera sa paix avec la France, ou il ne la fera pas : s'il la fait, tous vos efforts sont vains dès ce moment, & vous serez contraints d'effacer vous-mêmes jusqu'aux moindres de vos décisions, pour travailler sur un autre plan à la paix que vous aurez cru vous être procurée ; & plaise au Ciel que vous n'ayiez à courir d'autre risque que d'accepter un nouveau système de tranquillité où vous n'auriez point concouru ; que si au contraire l'Empereur ne fait pas de long-tems sa paix avec la France, la guerre reprendra de nouvelles forces ; & vous trouvant en butte aux ennemis que vous vous connoissez déjà, & peut-être à d'autres aussi que vous ne connoissez pas encore, pourrez-vous jouir de ce doux repos que vous vous proposez ? Et ce renouvellement de guerre ne vous deviendra-t-il pas d'autant plus funeste que, vous étant rendus vous-mêmes les arbitres de votre sort & de celui de nos Etats, qui ne dépend plus ni de vous ni de nous par la liaison qu'il a avec celui de plusieurs autres Puissances, vous aurez prétendu les assujettir à vos décrets, & faire expirer tout-d'un-coup leurs prétentions, que vous savez être réellement mieux fondées que celles de l'Electeur de Saxe,

Saxe, dont, entraînés par la force, ou domptés par la crainte, vous soutenez ou vous faites semblant de soutenir les intérêts.

Ainsi, Monsieur, à quelque égard que vous considériez votre diète de pacification, elle est tout-à-fait inutile, si elle n'est même, & pour vous & pour notre patrie, un nouveau surcroît de troubles & de malheurs. C'est là toutefois un des motifs qui vous fait sacrifier les droits de votre conscience au parti que vous avez malheureusement embrassé. Mais j'en ai assez dit; je vous laisse à digérer mes réflexions. Il n'en falloit pas de moins solides à un homme comme vous, & je ne connois aussi personne plus capable de les approfondir, & d'en tirer, pour ainsi dire, tout le suc qu'elles peuvent rendre. J'en attends aussi un très-heureux succès, & suis très-véritablement, &c.



LETTRE

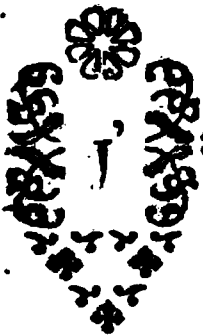


## L E T T R E

D'UN

HABITANT DE DANTZIC.

*En réponse à celle d'un de ses amis demeurant  
à Varsovie, 12 Décembre 1735.*



J'ai reçu, Monsieur, par votre dernière dépêche, le résultat du Conseil qui vient d'être tenu à Varsovie, & qui, pour me servir de vos expressions mêmes, doit, au moyen de la diète de pacification qu'il semble annoncer, dissiper au plutôt les troubles de notre Royaume, & lui redonner la paix. Je ne m'étonne point que vous ayiez été enchanté de la seule idée de ce bonheur. Qu'avons-nous à désirer que de voir fixer le sort incertain de notre malheureuse République, que de nous voir exempts des calamités funestes que nous effuyons depuis si long-tems? mais nous pourrions bien être la dupe de nos desirs & des promesses dont on les flatte. Aussi je ne craindrai pas de vous dire que, n'ayant aucun droit de suffrage à cette diète, j'ai  
résolu

résolu d'en attendre ici le succès, persuadé qu'elle n'en sauroit avoir aucun qui puisse répondre à notre attente. Je vais vous communiquer les raisons qui me font prendre ce parti, & vous laisser juger ensuite du fondement que peuvent avoir vos espérances.

Depuis que les Troupes Stanislaïques sont dispersées, & que les armées étrangères, faute de combattans qui leur résistent, tiennent toute la nation sous le joug, on diroit que la guerre a cessé, & qu'il est permis de bien augurer de la tranquillité publique; mais cette guerre n'en est que plus dangereuse, à présent qu'elle est concentrée dans les cœurs; & cette tranquillité doit ressembler à la bonace qui suit la tempête, & qui souvent est plus funeste aux navigateurs que ne l'étoit la tempête même.

Et en vérité, si l'on vous demandoit vos conseils pour l'établissement d'un nouveau Royaume, ne voudriez-vous pas lui donner d'abord la religion pour fondement? Mais la Pologne, dont on vient de renverser toutes les loix, peut-elle en avoir d'autre dans la refonte qu'on en veut faire, que cette même religion qui forme les liens les plus forts des sociétés civiles? Remarquez cependant que c'est à quoi l'on s'attache le moins dans cette réforme; & qu'au contraire,

traire, l'infidélité envers Dieu est la base de tous les changemens qu'on y veut introduire. C'est un Etat nouveau qu'on élève sur le parjure & sur le mensonge; & cela étant, je vous demande si ces mêmes peuples peuvent jouir d'une paix solide, tandis que leur conscience ne sera point en repos; & si la diète de pacification est capable de calmer des cœurs agités par leurs remords & par les reproches continuels de tout ce qui aura été fait contre une cause qui, par les p) sermens volontaires de toute la République, n'est plus tant la cause des Polonois que de Dieu même?

Si néanmoins on passe par-dessus les maximes de religion le plus profondément gravées dans les cœurs, & qu'indépendamment des obligations qu'elles nous imposent, on n'ait dessein de se laisser conduire qu'aux fausses lueurs d'une justice arbitraire, à l'exemple de ces peuples qui, privés de la connoissance du vrai Dieu, ne se gouvernent que par un instinct brut & grossier, quel sera

---

p) A la diète de convocation qui précéda la diète d'élection, tous les Députés des Diétines avoient fait chacun serment de n'établir pour Roi qu'un *Piaſt*, c'est-à-dire, un Polonois né de pere & mere catholiques, *Note de l'Editeur.*

fera le fondement de cette pacification qu'on projette? En est-ce un solide, en est-ce un qui puisse subsister, que celui qui servira à soutenir un Trône dont les Russes seuls ont disposé? Y a-t-il de la justice à ruiner, depuis deux ans, un Royaume sans aucun sujet de guerre, sans aucune vraie occasion de rupture qui ait précédé? Y a-t-il quelque apparence d'équité à bouleverser les loix d'une République qui compte les années de sa liberté & de son indépendance par celles de sa durée, depuis son établissement; à forcer les consciences au parjure, & les sentimens à la prévarication; à menacer des dernières rigueurs des citoyens fidèles; à les traiter de rebelles, eux qui n'ont jamais été sujets; à les punir en criminels d'Etat, parce qu'ils refusent constamment d'agir en esclaves, & à contraindre enfin toute une nation à ne plus chercher son salut que dans la perte entière de sa liberté & de sa gloire?

Quelles mains si habiles pourront venir à bout de ce grand ouvrage de pacification? Car enfin il s'agit d'y concilier des choses entièrement opposées: un Maître à qui, de son coup d'essai, l'on a fait violer des loix que son équité naturelle lui eût fait respecter, sans doute; & des peuples qui, à moins  
d'être

d'être subjugués tout-d'un-coup, ne peuvent être assujettis que par un consentement unanime à la servitude qu'ils détestent. Il s'agit de légitimer une élection qui peut abolir à jamais tous les droits des élections futures, de rétablir la confiance entre les deux corps qui se sont formés dans l'Etat, & qui sont aussi opposés l'un à l'autre, que s'ils formoient deux nations séparées, & vivant sous différens climats. Il s'agit de réunir ceux qui ont tout sacrifié pour la défense de la patrie, avec ceux qui l'ont rendue la victime de leurs intérêts particuliers. Il s'agit de ressusciter la liberté du milieu des fers où on la tient ensevelie; & de la faire réfléchir, si j'ose ainsi dire, sur le même trône d'esclavage où elle vient d'être entée. Il s'agit de faire reprendre son ancien cours aux loix, malgré les digues qu'on leur oppose, de réparer l'honneur & la réputation d'une noblesse illustre qu'on méprise & qu'on ne cesse d'insulter par tout ce qu'il y a de plus déshonorant pour elle, de lui faire espérer quelque dédommagement des biens qu'elle a perdus, dans le tems qu'on ne cesse, par des impôts cruels, de lui enlever le peu de bien que lui reste. Il s'agit de pourvoir à la sûreté de l'habitant accablé sous le joug d'une Puissance étrangère, & de fou-

*Tome I.* M *l'ager*



l'aggraver son misérable état, lors même qu'on fait tous ses efforts pour accroître les peines. En un mot, il s'agit de punir l'innocence, & de guérir une plaie en y entretenant le venin qui la produit ou qui l'augmente. Conciliez, si vous pouvez, toutes ces contrariétés, & nous pourrons espérer le succès de la diète de pacification dont on nous flatte.

Mais, direz-vous, vous avez beau nous prouver que cette diète ne sauroit compatir avec la religion & la justice, & qu'elle ne peut être établie sur aucun de ces fondemens essentiels; doit-on regarder de si près aux projets que l'intérêt enfante, & où faut-il trouver des avantages réels? Telle est la situation des Puissances déchaînées contre la Pologne. Le profit qui leur revient des hostilités qu'elles exercent, ne permet pas d'examiner si elles ont droit de les exercer. Quelque fausse que soit cette maxime, je suis prêt néanmoins à l'approuver, si l'on peut me convaincre que ces mêmes Puissances trouvent leur intérêt dans la perte du Royaume qu'elles s'efforcent de ruiner. Je suis au contraire prêt à démontrer que leur véritable intérêt étoit de ne point y allumer la guerre qui le désolé.

Je dirai d'abord en général ce qu'il est aisé de prévoir, qu'il en fera de la nouvelle République qu'on veut former sur ce principe d'intérêt, comme d'une vaste maison bâtie sur un fondement ruineux, laquelle a toujours besoin de nouveaux appuis, & dont l'entretien coûte plus que si on l'avoit d'abord élevée sur un terrain solide; qu'il y aura toujours des vuides, des crevasses dans cet édifice de pacification, & que ceux qui l'élèvent seront toujours exposés à de nouveaux frais jusqu'à ce que l'ouvrage tombant de lui-même, ou démoli par ses architectes, il soit rebâti sur des fondemens plus fermes, tels que ceux que j'ai déjà représentés devoir être la base de tout ouvrage de politique qui doit durer.

Mais, pour en venir à un détail plus précis, peut-on disconvenir que l'Empereur, qu'on regarde à bon droit comme l'auteur de la guerre qui se fait à présent dans l'Europe, n'eût beaucoup mieux fait pour lui-même s'il n'en avoit point allumé le flambeau? L'événement nous fait déjà voir que, pour vouloir disposer à son gré d'une Couronne à laquelle il n'avoit aucun droit, il faudra qu'il renonce à celles qu'il croyoit lui appartenir; & en vérité, la satisfaction qu'il a eue de faire mettre la Pologne à feu,

& à sang, le peut-elle dédommager de ses pertes? Oubliant les obligations essentielles qu'il avoit au Roi Stanislas, du tems de la dernière guerre de Suede, il a cru de son intérêt de s'opposer au rétablissement de ce Prince, pour ne pas avoir un voisin dangereux dans la personne d'un Beau-pere du Roi de France: vaine appréhension qui a été la cruelle source de tous les malheurs qu'il éprouve & qu'il peut encore éprouver! & en effet, a-t-on jamais vu la Pologne attaquer aucun des Etats qui l'entourent, elle qui s'estimeroit heureuse d'être en état de se défendre quand on vient l'attaquer? Et ce même Roi Stanislas, qu'on a pris plaisir à se figurer si redoutable, peut-être pour avoir occasion de blesser en sa personne l'honneur d'un Roi qui mérite si fort d'être respecté, peut-il de lui-même entamer une guerre sans la République, & suivre en cela l'exemple du Roi Auguste, son prédécesseur? Mais le regne du Roi Stanislas finira avec sa vie, & l'Empereur doit-il compter pour rien le juste ressentiment de la Pologne qui ne meurt point? Peut-il croire que, dans cette foule d'événemens qui naissent dans le monde, & qui se choquent & se brisent dans leurs cours, comme les flots d'une mer agitée, il ne s'en présente quel-

qu'un

qu'un de favorable, où la Pologne pourra se venger & éteindre sa colere dans la source même de ses malheurs ? Ainsi la Cour de Vienne, en voulant sur une fausse supposition se précautionner contre le Roi Stanislas, s'est mise réellement dans le cas qu'elle a voulu éviter ; & dans un cas même beaucoup plus fâcheux pour elle, puisqu'en laissant un cours libre à la tendre affection de la Pologne pour le Roi qu'elle souhaitoit, elle avoit beaucoup moins de sujet de craindre ce Roi, que la France irritée, & qu'elle auroit même pu s'en faire un ami.

Mais un autre motif aussi mal fondé, & qui peut également avoir bientôt de fâcheuses suites, animoit encore l'Empereur. Il a cru de son intérêt d'assurer la pragmatique sanction du côté de la Maison de Saxe, en la substituant d'autorité, & comme par droit de succession, à une Couronne élective : dessein mal conçu, puisque cette pragmatique, après avoir long-tems languie & essuyé divers symptômes, est déjà comme expirée ; & que le pouvoir de l'Electeur de Saxe étant accru, ce Prince lui-même pourroit essayer de la renverser si elle subsistoit encore. Ainsi l'Empereur se creuse un abysme dont il est aisé de mesurer la profondeur par l'éleva-

tion de celui qu'il favorise. On ne peut comprendre un pareil aveuglement dans une Cour qui a toujours été estimée si habile à démêler ses moindres avantages. Ne devroit-elle pas s'appercevoir qu'elle n'a aucun intérêt à maintenir l'Electeur de Saxe, & qu'elle a au contraire plus à craindre de ce Prince que du Roi Stanislas, qu'elle fait pourtant tous ses efforts pour éloigner de la Couronne que la Pologne lui a déferée.

Allons plus loin encore ; & après avoir montré le peu d'intérêt que l'Empereur a effectivement à maltraiter, comme il fait, un Roi légitime & une République indépendante, je veux vous représenter la Czarine aussi peu fondée en cela même que l'Empereur.

Personne ne doute que l'intérêt de la Czarine ne l'engage à regarder l'Empereur comme son allié naturel contre les Turcs ; mais n'auroit-elle pas dû réfléchir combien elle risque par la guerre injuste qu'elle fait aux Polonois, de s'attirer sur les bras ces mêmes Turcs, sans qu'elle puisse espérer aucun secours de l'Empereur si occupé d'ailleurs à se défendre ? Est-ce par une plus grande confiance en l'Electeur de Saxe, qu'au Roi Stanislas, que la Czarine s'est déclarée pour  
l'un

l'un au préjudice de l'autre? Mais d'où peut venir sa prédilection & son assurance? Cette Princesse a-t-elle oublié qu'à la paix d'Alt-Ranstad le feu Roi Auguste ne craignit point de sacrifier l'alliance de Pierre I. & les obligations qu'il lui avoit, à la conservation de la Saxe? Qui peut l'assurer que le fils sera plus religieux à garder ses engagements, que le pere ne l'a été? Mais est-il de l'intérêt de la Russie d'ébranler les libertés de la Pologne, qui lui sont réellement plus utiles, & j'oserais même dire, plus avantageuses qu'à la Pologne même; puisque, par la forme de gouvernement qu'elles soutiennent dans celle-ci, elles sont comme la sauve-garde de la Russie, en donnant plus de sûreté aux frontieres de ses Etats, qu'elles n'en donnent à celles de la Pologne, d'ordinaire trop exposées aux incursions des voisins? Est-il de l'intérêt de la Russie de placer sur le Trône de la Pologne un Prince puissant, & d'indisposer contre soi une nation qui lui a été jadis redoutable, & qui peut le devenir encore par cette même vicissitude qui vient de lui rendre la Russie redoutable à son tour? Cette Monarchie ne devrait-elle pas, dans les commencemens de sa grandeur, ménager ses forces, & éviter de donner de la jalousie à ses voisins?

Pour triompher, comme elle fait, de la Pologne désarmée, se croit-elle si puissante, que la Suede ne puisse un jour revendiquer ses pertes, que les Turcs ne puissent se ressentir de la partialité qu'elle affecte pour les Perses, & de l'infraction du traité de *Pruch*; & que les Polonois eux-mêmes, sortis une fois de l'abyssme où elle les a précipités, ne cherchent à se venger des malheurs dont on les accable?

Je fais ce que vous pensez. La Cour de Russie regarde peut-être des mêmes yeux que nous, les dangers où l'expose l'injuste guerre qu'elle fait en Pologne; mais c'est une affaire où l'honneur l'a engagée, & qu'elle doit soutenir par honneur. J'accorde à la Czarine tout ce qu'elle veut; mais à présent qu'elle a rempli ses desirs, qu'elle est persuadée que l'Electeur de Saxe regne paisiblement à Varsovie, & qu'elle est rassasiée de cet honneur qu'elle a tant recherché; qu'elle revienne aux justes sentimens dont elle pourroit se repentir un jour de s'être éloignée; qu'elle se fasse un honneur plus convenable à son rang & plus digne d'un grand cœur, de ne plus opprimer une nation qui ne lui a donné aucun sujet de lui faire la guerre; qu'elle retire ses troupes; qu'elle

qu'elle rende aux Polonois leur premiere liberté; qu'elle les abandonne à eux-mêmes, & leur laisse le soin de décider de leur sort; & alors je pourrai bien augurer de la diete de pacification que l'on est prêt de convoquer sous le prétexte du bien de la Pologne.

Pour ce qui est de l'Electeur de Saxe, je conviens que la Couronne de Pologne lui coûte trop cher par le sacrifice qu'il lui a fait de ses droits aux Etats de la Maison d'Autriche, pour qu'il ne soit pas de son intérêt de la soutenir. Mais j'ajoute à cela que, s'il lui en a coûté beaucoup pour l'acquérir, il s'expose à tout perdre pour la conserver; & ce qui est arrivé à son pere peut d'avance lui tenir lieu de leçon. Croit-il, pour être monté sur le Trône par le violement des loix & des libertés que les Russes ont foulées aux pieds, & dont ils lui ont fait comme autant de marches pour y parvenir, croit-il en être absolument le maître? Il se trompe. Il peut réussir à rendre les Polonois malheureux, mais en sera-t-il plus heureux lui-même, à moins, ce qui n'est absolument point dans son caractère, qu'il ne se fasse un bonheur de régner par la force, d'avoir autant d'ennemis que de sujets, & de ne porter qu'un vain titre de Roi sous le joug des



Russes qui commandent actuellement dans la Pologne avec plus d'empire & de hauteur qu'ils ne le font dans leur pays même, où ils dépendent d'une Puissance qui les gouverne plus en esclaves qu'en fujets.

Je fais bien que les Polonois ne jouiront jamais de leur liberté, s'ils sont malheureusement destinés à subir le regne de l'Electeur, celui-ci ayant un extrême intérêt de les ferrer, de les contraindre, de les brider de plus en plus; mais leur Royaume devenu comme une place conquise, quelles forces, quelle puissante garnison ne demandera-t-il pas pour être toujours contenu dans le devoir? Sera-t-il possible de subjuguier un pays si vaste, & une noblesse si nombreuse & si jalouse de ses droits? Pourra-t-on mettre des freins à toutes les langues & des chaînes à tous les bras? Quelle sera cette espece de Royauté? Vit-on jamais un regne plus monstrueux, puisqu'il ne sauroit être qu'un combat perpétuel entre le despotisme & la liberté, toujours opposés l'une à l'autre? Il s'agit néanmoins, dans la diete de pacification, de combiner deux choses si contraires, deux choses qui ne peuvent non plus compatir ensemble que la lumiere & les ténèbres.

C'est

C'est vraiment un nom des plus spécieux, dans le cas dont il s'agit ici, que ce nom de pacification. Il représente encore la forme du gouvernement, mais il en est de cette diète à-peu-près comme d'un beau tableau déjà effacé, où l'on ne voit que quelques traits équivoques dont on ignore le dessein, & qui ne servent qu'à faire regretter le plaisir qu'on auroit eu à le considérer dans tout le lustre de ses couleurs & dans toute la perfection qui faisoit autrefois son mérite; ou plutôt cette diète de pacification aura rapport à celles des anciens Polonois, comme les fantômes de ces grands hommes, s'ils venoient à paroître, ressembleroient à leurs personnes qui n'inspiroient que le respect & l'amour, au lieu que leurs ombres n'exciteroient en nous que la frayeur & l'épouvante.

Pour mieux juger du succès que peut avoir cette diète, j'entre dans l'esprit d'un vrai & bon citoyen qui se présentera à cette respectable Assemblée. Il fera d'abord saisi de joie en voyant du moins cette image du Corps de la République. Son premier point de vue sera ce Trône, où l'on ne doit monter que par l'amour des peuples, que l'on ne possède que par la justice, où l'on ne se sou-

soutient que par les graces & les bienfaits ; mais avec quelle douleur le verra-t-il ce Trône occupé par un Prince qui, malgré sa douceur & son humanité, ne s'y maintient qu'à la faveur des armes ? Avec quel désespoir ne verra-t-il pas les calamités, les horreurs du regne passé sortir du milieu des cendres de nos freres où elles paroissent ensevelies avec eux, & devenir, comme par un droit de succession, héréditaires à la patrie ? Approchera-t-il de ce Trône avec confiance, & les glaives dont il est hérissé, & qui l'environnent, & qui, funestes instrumens de la mort de tant de citoyens, le menacent à son tour, lui permettront-ils d'y contempler un pere de la patrie ? Y verra-t-il un Roi placé par son suffrage ? Lui parlera-t-il avec cette liberté dont il est le défenseur ? avec ce zele toujours agréable aux Princes qui ne veulent être que les protecteurs des loix, avec cette noble soumission qui disparoit aussi-tôt qu'on veut la convertir en un devoir servile ? Dès que ce bon citoyen se verra au pied de ce Trône, ne reconnoitra-t-il pas qu'il n'est qu'esclave & tributaire ; que la voix ne lui reste plus libre que pour exposer ses malheurs, & demander vengeance au Ciel des maux dont on l'accable ? Qu'ai-je dit ? Pourra-t-il même im-

impunément exhaler ses plaintes? & triste victime d'une autorité dont on ne vit jamais d'exemple parmi nous, ne sera-t-il pas obligé de dévorer ses pleurs en secret? Si, jetant la vue sur le passé, il examine ce qui a conduit l'Electeur sur son Trône, ne sera-t-il pas frappé du sacrifice que la nation est forcée de faire à ce Prince, du salut, des privilèges, des biens, de la vie de ses enfans, de son honneur même & de sa gloire. S'il examine l'avenir, que lui reste-t-il à espérer d'une succession établie de pere en fils, & d'une sujettion entière au pouvoir d'une Puissance étrangere, & des long-tems notre ennemie? Il faudra cependant que cet homme plein de sentimens, de sagesse & d'équité, force sa conscience, ses inclinations, le tendre amour de la patrie, pour ne pas troubler le cours d'une diete dont on lui fait espérer la paix, & dont il n'oseroit retarder l'activité, en refusant d'y donner son suffrage. S'il se tourne du côté du Sénat, il y verra peut-être le Primat qu'on y aura entraîné de force, & dans le triste & muet personnage qu'y feroit ce digne & vénérable Chef de l'Etat, il verra le vrai portrait des persécutions & de l'affreuse captivité de sa patrie. Il verra des Membres de la République, qui, déjà pros crits  
par

par eux-mêmes, oseront proscrire la vertu de leurs frères, par cela seul qu'elle condamne leur perfidie & leur lâcheté. Il verra enfin l'ordre des Nonces, ces illustres Législateurs qu'on force depuis quelque tems à paroître à Varsovie pour les accoutumer au joug qu'on leur destine à cette diète; il les verra plier malgré eux leur tête sous ce malheureux joug. Si quelqu'un d'entre eux (car j'espère encore que, dans une nation élevée dans d'aussi généreux sentimens, que la nôtre, il pourra se trouver des *Mutius*, qui ne craindront pas les ardeurs du feu, des *Regulus* qui ne succomberont point aux menaces des tortures, des *Rutilius* qui braveront l'exil, & des *Catons* que la vue de la mort ne fera point pâlir); si quelqu'un, dis-je, d'entr'eux se récrie contre les projets absurdes, ou les injustes décisions de cette diète qui, tenue sous les armes des Russes & des Saxons, méritera plutôt de passer pour un conseil de guerre que pour une assemblée de citoyens, d'autant plus que des ministres & des Généraux étrangers en auront d'avance formé tout le résultat: en un mot, s'il a le courage de se récrier, on lui dira peut-être pour le  
rédui-

réduire, que ce que les Saxo - Russes ont voulu, est la volonté de Dieu, comme si Dieu s'étoit choisi de pareils oracles pour annoncer ses desseins à la Pologne. On lui dira peut-être aussi ce qu'on a déjà répandu avec tant d'affectation dans tous ces libelles dont on a infecté la République, que la France l'a trompé lui & tous ses freres : quel argument pour autoriser les lâchetés & les meurtres qui se commettent dans nos Etats ! comme si la France étoit à nos gages pour nous secourir au besoin, qu'elle eût d'autres motifs de nous défendre que celui d'une pure générosité, qu'elle n'eût pas entrepris la guerre pour protéger nos libertés ; comme si cette guerre qu'elle fait à nos ennemis étoit l'ouvrage d'un jour, & que nous ne fussions pas obligés de nous défendre nous-mêmes.

Enfin, pour finir comme j'ai commencé, j'aurai l'honneur de vous dire qu'il se pourroit bien que vous n'en croyiez pas à l'horoscope que j'ai tirée de cette diete, mais, du moins vous devez convenir qu'il n'y a nulle part de vraie & solide paix, si la religion, si la justice, si la

la raison n'en font le fondement, le principe & la fin. Pour moi je me promets une meilleure pacification de la guerre qui se fait au-dehors de nos États pour la bonne cause, que je ne l'attends de cette tranquillité plâtrée qu'on médite en dedans ; & je vous conseille en bon & fidele ami d'épouser ces mêmes idées pour votre repos, auquel vous ne doutez pas que je ne m'intéresse.

J'ai l'honneur d'être, &c.



## LE VRAI BONHEUR

CONSISTE A FAIRE DES HEUREUX.

✻ ✻ ✻  
 ✻ S' il est naturel à l'homme de travailler  
 ✻ ✻ ✻ à se rendre heureux, si c'est là son  
 unique desir dès qu'il commence à vivre, &  
 si ce desir l'occupe si fort que la vie même  
 lui devient à charge dès qu'il ne peut le rem-  
 plir; rien ne lui est sans doute plus néces-  
 saire que de savoir en quoi consiste le vrai  
 bonheur, & quel est l'usage qu'il en doit  
 faire.

Le bonheur s'offre à lui de toutes parts;  
 mais où il manque de le saisir, ou il le sai-  
 sit mal; ou il ne le sent point, ou il n'en  
 jouit pas tranquillement par la crainte qu'il  
 a de le perdre.

Il est pourtant plus ordinaire à l'homme  
 de se le figurer où il n'est pas, & de n'en  
 juger que par son goût & ses caprices. Les  
 uns le font consister à satisfaire leurs pas-  
 sions, les autres à les vaincre. Plusieurs  
 ne le trouvent que dans certaines passions  
 qui le flattent, & jamais dans celles qu'ils  
 n'aiment point.



L'ambitieux le plus riche des biens de la fortune voit ordinairement ces biens avec indifférence, & ne court qu'après la gloire qui l'a séduit; tandis que l'avare, insensible à cette gloire, n'aspire qu'aux richesses qu'il croit seules capables de le contenter.

Celui-là se plaît dans l'agitation & le travail. Celui-ci ne trouve de satisfaction que dans le repos & l'indolence; mais tel homme s'estime heureux qui ne l'est pas, & tel passe pour malheureux dont le sort est digne d'envie.

Je me représente un homme comblé de félicité, mais isolé, réduit à lui-même, & séparé de tout commerce du monde. S'il s'est acquis une grande réputation, en sentira-t-il le prix du moment qu'il n'a personne qui l'admire & qui sache lui préparer l'encens qui lui est dû? Que cet homme possède de grands biens, je le veux; s'estimera-t-il heureux, dès qu'il est réduit à n'en pouvoir faire usage? Qu'il ait un génie plein de force & de lumières, il ne laissera pas de se déplaire souvent; & comme une matière embrasée qui agit sur elle-même, son génie s'usera par sa propre ardeur. Que cet homme ait des sentimens & de la vertu, il les connoîtra tout au plus; mais ne pouvant faire aucun bien, il aura lieu de douter

ter si tout ce qu'il sent, il peut le mettre en pratique. Qu'il ait enfin les plus rares talens, quel cas en fera-t-il, dès qu'ils lui sont inutiles, & qu'il ne peut faire usage du premier de tous les talens: celui de les faire valoir?

De ces vérités constantes tirons une induction nécessaire, & disons qu'un homme ne se suffit pas à lui-même pour être heureux, & qu'il ne peut l'être réellement qu'autant que son bonheur peut se répandre sur les autres. Il est vrai que souvent c'est assez de se croire heureux pour l'être, & qu'un amour propre déréglé peut nous faire trouver des plaisirs dans les choses même les plus frivoles; mais cet amour propre, le premier de tous les flatteurs, ne nous séduit que parce qu'il nous persuade que nous pouvons tromper les autres; & rarement nous tromperoit-il, s'il ne nous représentoit aussi aimables aux yeux de ceux qui nous connoissent, qu'il nous fait paroître aimables à nos propres yeux.

C'est donc par l'estime des autres que nous nous estimons, & le bonheur que nous ne pouvons trouver en nous-mêmes, nous ne l'attendons que des hommes avec qui nous vivons.

Mais combien plus ce bonheur, qu'il nous faut mendier, en quelque sorte, nous fera-t-il plus assuré quand nous l'achèterons, quand nous le mériterons par nos bienfaits, quand nous nous efforcerons de rendre heureux ceux qui peuvent seuls nous rendre heureux nous-mêmes ? Car enfin le bonheur que l'on procure aux autres ne peut manquer de réjaillir sur le cœur généreux qui le produit ; c'est une eau qui, après avoir arrosé des terres arides, remonte vers sa source pour en couler de nouveau. Les biens dont on jouit peuvent échapper des mains de ceux qui les possèdent ; mais les biens que la charité fait répandre, quoique sujets aux caprices, durent du moins toujours par le plaisir ou par la gloire de les avoir fait servir à faire des heureux.

Formons-nous ici l'idée d'un Souverain dont ses courtisans, dont ses peuples, dont tout le monde entier prévient les desirs. On l'idolâtre ; mais il ne peut ignorer que les hommages qu'il reçoit, on les rend plutôt à sa dignité qu'à sa personne, & qu'ils le doivent plus au devoir, à l'usage, à l'intérêt, qu'à un amour pur & sincère. Parvenu à ce qu'on appelle le suprême bonheur, est-il bien convaincu qu'il le possède ? Ses plaisirs ne se nuisent-ils pas par leur continuité même ?

même? Dans ses plus grands plaisirs ne sent-il pas le besoin d'autres plaisirs, & de plus grands plaisirs encore? Les chagrins l'ont assiégé sur le Trône; ils s'y sont assis avec lui. Tout ce qui satisfait ses desirs les réveille; ses passions croissent par tout ce qui les assouvit; en croissant elles multiplient ses peines; elles renaissent de leurs cendres pour le tourmenter de nouveau; & son cœur toujours vuide, toujours altéré, toujours endurci aux plaisirs par les plaisirs mêmes, ne jouit véritablement que de ses inquiétudes & de ses dégoûts. Sa grandeur elle-même qui le prive des douceurs de la société, fait le malheur de sa vie, & il est forcé de reconnoître, qu'incapable de le satisfaire, elle lui est moins donnée pour lui que pour les autres; & que le premier de ses soins doit être de faire des heureux pour le devenir lui-même.

Donnez-moi un Souverain qui ait de l'humanité & des entrailles, je lui maintiens ce qui paroît incompatible avec son état: des amis qui lui feront sentir les dangers de la flatterie, & lui apprendront par leur conduite que les louanges les plus sinceres ne sont pas celles qu'on s'empresse de lui donner, mais celles qui leur échappent. Ce Prince, devenu par la bonté de son cœur le

Ministre de la providence de Dieu sur les peuples, ne peut manquer de trouver dans ses bienfaits & dans leur amour de sûrs garans de leur respect & de leur obéissance ; il n'aura point lieu de douter des éloges qu'on lui donnera ; il se verra revivre avant que de mourir ; & jouira dès cette vie même de l'immortalité qui lui est assurée pour les tems à venir.

Ainsi tous les héros, ainsi tous les grands hommes, quels qu'ils soient, ne peuvent goûter un bonheur plus véritable que celui qu'ils doivent procurer au reste des humains. Leur vertu consiste, non à ravager des Provinces, à saccager des villes, à faire égorger des malheureux, mais à rendre leur patrie & leurs concitoyens heureux, soit en écartant l'ennemi qui les menace, soit en triomphant de celui qui veut les subjuguier. La gloire des conquêtes est toujours souillée par le sang : on ne l'acquiert que par le carnage & la mort, & son plus noble appareil ne peut flatter qu'autant qu'il est funeste ; mais la gloire la plus pure & la moins équivoque est de faire des heureux. Conquérir des cœurs, c'est régner sur eux, & ce regne n'est-il pas préférable à celui qui ne se soutient que par la force & la puissance, puisque la puissance & la force  
ne

ne se maintiennent plus sûrement elles-mêmes que par l'amour des peuples qui sont obligés d'obéir?

Après tout, c'est la nature elle-même qui nous apprend qu'on ne peut être heureux que par le bonheur d'autrui. A-t-on des enfans, on s'intéresse à leur conservation, & l'on oublie volontiers ses propres besoins pour ne s'occuper que de ce qui leur est utile ou nécessaire.

Tels sont à-peu près tous ceux qu'on rend heureux; ils sont notre ouvrage, notre production, des enfans adoptifs, des créatures que nous avons formées, & à qui nous redonnons en quelque sorte la vie qu'ils n'avoient reçue que pour la traîner ou la perdre dans la misère & dans la douleur.

Qu'est-ce que le tendre amour qui fait le plus doux de tous les sentimens? & d'où vient ce sentiment si délicieux & si difficile à bien rendre? Vient-il uniquement du plaisir d'aimer? Non sans doute. Sa source est dans le plaisir qu'on a d'exciter dans la personne qu'on aime les mêmes traits de flamme qui nous ravissent, & dont nous sommes enchantés. L'unique but de la passion, c'est de rendre heureux l'objet qui l'a fait naître.

Que voit-on dans les sociétés même les plus indifférentes ? Chacun cherche à s'y faire goûter ; on s'y rend agréable pour plaire, tant on est persuadé que, pour faire son propre bonheur, on doit toujours commencer par s'occuper de celui des autres.

Et quel plaisir plus sensible que de faire des heureux ! Est-il rien qui flatte autant que de procurer à des malheureux des grâces ou des secours qu'ils ne peuvent recevoir que de leurs semblables à qui Dieu en a confié le soin ! Coopérateurs de ses bontés, on entre dans ses fonctions, & l'on s'élève au-dessus de l'humanité. Sans doute ce seroit se dégrader soi-même que de la mépriser, & n'y a-t-il pas une espèce de grandeur à sentir ce que valent les hommes ?

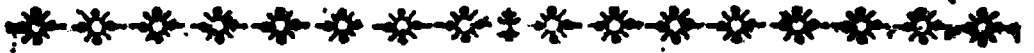
Le seul inconvénient est de faire des ingrats ; mais l'ingratitude a-t-elle le pouvoir de diminuer le prix des bienfaits, & ne sert-elle pas plutôt à les faire éclater avec plus de gloire ? Un cœur noble & bienfait doit-il attacher la récompense de ses actions à des sentimens dont il n'est pas le maître, plutôt qu'à la satisfaction intérieure qu'il en ressent ? S'il doit oublier les plaisirs qu'il a faits, peut-il s'appercevoir de la reconnoissance qu'il mérite ? Ne fait-il pas que le moyen de l'obtenir, c'est de n'en point exiger, & que

que la prétendre comme un devoir, c'est la révolter & l'autoriser en quelque sorte à s'éteindre ?

Les riches, les grands, tous les hommes ne sont donc maintenus, conservés ici-bas, que pour l'utilité des autres hommes. Faire du bien est le seul plaisir qui soit sans remords, sans trouble, sans amertume, le seul qui ne s'use point, puisque le long usage, qui endurecit le cœur à tous les autres plaisirs, rend tous les jours celui-ci plus doux & plus sensible. C'est ce qui paroît plus clairement, & par un contraste bien opposé dans l'indigne & méchant caractère de ceux qui ne fondent leur bonheur que sur le malheur des autres, ou qui, rongés d'une détestable envie, se font du bonheur des autres une source éternelle de chagrins. Il n'est pas jusqu'à ces cœurs malins, espèces de monstres dans la nature, qui, par l'horreur qu'ils inspirent, ne nous prouvent invinciblement que le plus grand de tous les bonheurs consiste à faire le bonheur des autres, & qu'il est aussi glorieux de répandre des grâces que de les mériter.







*L'espérance est un bien dont on ne  
connoît pas assez le prix.*



Il est étonnant que l'homme, la plus noble des créatures, soit rempli d'autant d'imperfections qu'on en voit en lui. Il paroît qu'il y a toujours quelque chose qui lui manque, puisqu'il ne passe aucun moment de la vie sans désirer. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il imagine, excite dans son cœur autant de désirs que rien ne peut éteindre, & qu'il lui est presque impossible de remplir; sa faiblesse ne peut répondre à la vivacité de son imagination, ni son imagination lui fournir les moyens de se satisfaire; une éternelle inquiétude le dévore, & l'espérance est seule capable de la calmer.

Quoique souvent malheureux dans ses projets, l'homme s'y attache avec ardeur; & le malheur même d'y avoir échoué lui sert presque toujours de nouveau motif de les poursuivre. Cette soif qu'il ne peut éteindre, & qui le brûle sans cesse; ces désirs toujours insatiables, & qu'il n'est jamais sûr de contenter, lui deviendroient sans doute

un

un supplice affreux sans l'espérance du succès dont il se flatte, & qui le rend du moins heureux par l'idée qu'il se fait de ne pouvoir manquer de l'être.

En effet, l'espérance ne le mène que par des routes agréables jusqu'au terme même où elle est contrainte de l'abandonner; elle seule a l'art de lui dérober le sentiment du présent, lorsqu'il est désagréable, & de lui rendre comme présent l'avenir gracieux où il se propose d'arriver. Quelque éloigné que soit ce qui plaît, elle le rapproche; on jouit d'un bonheur tant qu'on l'espère; s'il échappe, on l'espère encore; si on l'acquiert, on se promet de le posséder toujours.

Heureux ou malheureux, l'espérance nous soutient & nous anime; & telle est l'inconstance des choses humaines, qu'elle justifie elle-même nos projets les plus hardis; puisque par de continuelles vicissitudes du bien & du mal, nous n'avons pas plus de raison de craindre ce que nous détestons, que d'espérer ce que nous désirons qui nous arrive.

La Providence elle-même semble nous avoir donné l'espérance comme un remède toujours présent aux peines que nous ne pouvons éviter. Il n'est pas jusqu'à l'avenir  
qui

qui ne nous tourmente; mais elle nous le cache.

*Prydens futuri temporis exitum  
Calignosa nocte premit Deus.*

Et ce n'est, dit Lucain, qu'afin qu'au milieu de nos craintes, il nous soit permis d'espérer.

*Sit caeca futuri  
Mens hominum fati, liceat sperare timenti.*

Ne pourroit-on pas dire avec vérité que l'espérance est pour nous comme une seconde vie qui adoucit les amertumes de celle dont nous avons le triste espace à remplir? mais elle est encore l'ame de l'Univers & le ressort le plus puissant pour en maintenir l'harmonie.

Je la regarde comme un sentiment inné, universel, qui se répand sur tous les maux, & les soulage. C'est un besoin de l'ame, un germe de bonheur qui contient notre impatience plus funeste encore que les plus cruelles adversités. Supérieure à la raison qui ne voit plus rien où la crainte domine, elle nous soutient quand celle-ci nous abandonne. On peut dire d'elle avec plus de fondement ce qu'un Auteur Anglois a dit de l'amour, qu'elle est la goutte cordiale que Dieu a jettée dans notre coupe pour ôter à la boisson de la vie ce qu'elle a de dégoûtant.

tant. Généreuse sans opulence, si elle ne nous rend tout-à-fait heureux, elle nous inspire le courage de l'être, & ce courage est un bonheur ; elle nous séduit lors même qu'elle n'est pas vraisemblable ; elle réalise rapidement dans l'esprit les illusions du cœur, & le plaisir qu'elle cause est d'autant plus vif, que rien n'en émousse la pointe ; ce plaisir est pur, parce qu'il ne dépend point des sens. La crainte ne le corrompt, ni le dégoût ne l'accompagne. Qu'importe qu'il soit sujet à mécompte. Le plaisir est toujours plaisir tant qu'il est senti. En est-il aucun qui ne soit un vain songe ? Tout n'est que rêve ici-bas. Il en est de l'espérance comme de ces monnoies bizarres auxquelles les besoins pressans d'un Etat ont quelquefois donné l'être ; elles soutiennent le commerce presque autant que celles dont elles tiennent lieu. Tous les chemins où nous marchons sont remplis de ronces, il ne tient qu'à nous d'y semer des fleurs ; l'espérance les fournit, & ses fonds sont inépuisables.

C'est par elle que le monde entier se gouverne ; y feroit-on des loix, si l'on n'en espéroit une sage police ? Y verroit-on des sujets obéissans, si chacun d'eux par sa soumission ne se flattoit de contribuer au bonheur

heur de sa patrie? Que feroient les arts, & ne les jugeroit-on pas inutiles, sans l'espérance du fruit qu'on en doit retirer? Les sciences ne feroient-elles pas négligées, les talens incultes, les génies les plus heureux abrutis, sans l'espoir flatteur d'un goût plus sûr & plus épuré dans tout ce qu'il importe de connoître?

Si l'on demande à un guerrier ce qui le porte si souvent à exposer aux hazards des jours qu'il pourroit se rendre moins périlleux, ou plus tranquilles; il vous dira que c'est l'espérance de la gloire qu'il chérit, & qu'il préfère aux tristes douceurs d'une vie obscurément oisive. Le négociant traverse les mers, mais il espere se dédommager par ses richesses des craintes qu'il aura essuyées parmi les tempêtes & les écueils. Le laboureur, courbé sur sa charrue, arrose la terre de ses sueurs; mais cette terre doit le nourrir; & il se dispenseroit de la cultiver, s'il n'en attendoit le prix de ses peines.

Quelles que soient nos entreprises, l'espérance en est le motif; elle est l'avant-goût de nos succès, & du moins pour quelque tems, un bien réel au défaut de celui qui nous échappe. C'est une joie anticipée qui trompe quelquefois, mais qui, tant qu'elle subsiste, donne un plaisir qui ne le cede guere à la

à la jouissance du celui qu'on se promet, & qui efface souvent tous les plaisirs qu'on a déjà goûtés dans la situation la plus heureuse.

En comment pourroit-on jouir tranquillement de la vie, si l'on ne vivoit d'un jour à l'autre dans l'espoir de la prolonger? Il n'est pas jusqu'aux malades, même les plus désespérés, qui ne s'étourdissent sur les approches de la mort, & qui n'espèrent de guérir presque au moment qu'ils expirent. Nous portons même nos espérances au-delà de la mort; & lorsque nous pensons le plus qu'elle est inévitable, nous tâchons de nous immortaliser dans la mémoire des hommes. Pleins de cette flatteuse idée, nous sommes plus disposés à nous perdre sans retour dans les abysses de l'éternité.

Pour tout dire enfin au sujet de l'espérance, dont on ne peut assez rehausser le prix, je dis qu'elle a part à toutes nos actions. Faisons-nous bien? nous en attendons la récompense. Avons-nous fait du mal? nous en espérons le pardon. Nous sommes-nous trompés? nous nous proposons de nous corriger. Avons-nous fait quelque perte? nous nous flattons de la réparer. Et de quelle ressource l'espérance n'est-elle pas pour un mortel qui a eu le malheur d'offenser Dieu? il espère du moins en la miséricorde de cet  
Etre

Etre suprême. Et ici, comme par-tout ailleurs, cette même espérance qui excite nos desirs, fait que nous cherchons avec plus de soin les vrais moyens de les satisfaire.



## PENSÉES

### *Sur les dangers de l'esprit.*

L'Esprit est sans doute un des plus beaux dons de la nature; mais de combien de dangers ne l'a-t-elle pas environné? Seroit-ce pour nous ménager la gloire d'avoir su les éviter? Seroit-ce pour nous empêcher de nous enorgueillir d'un présent qui peut si souvent nous devenir funeste? J'aime à excuser la nature; c'est une mere si tendre, nous devons nous déguiser ses défauts; peut-être même la rendons-nous comptable de ce qui vraisemblablement ne vient que de nous: accoutumés à abuser de ses bienfaits, ne ferions-nous pas mieux de n'attribuer qu'à nous-mêmes les dangers de notre esprit? Je vais entreprendre de les montrer. Cette entreprise elle-même

même en est un qui pourra servir à les prouver; puisse-t-elle du moins en garantir tous ceux qui, faute de les connoître, ont si souvent le malheur d'y tomber!

Pour mieux exposer ces dangers, je vais donc commencer par définir l'esprit, & pour cela développer ses ressorts; suivre ses opérations, mettre sous les yeux tout son mécanisme; mais une analyse si nécessaire à mon dessein est-elle bien possible? L'esprit, qui conçoit tout, ne se conçoit pas lui-même, & ce n'est pas par lui-même qu'on peut le saisir. N'importe, je vais hasarder ici des réflexions qui seront comme une nouvelle preuve des dangers que je veux faire connoître. Au défaut de l'esprit je prends mon cœur pour guide, & le cœur est un grand peintre aussi.

Je remarque d'abord que l'esprit qui nous fait tout voir, jusqu'aux écueils qui l'environnent, bien loin de servir à nous les faire éviter, est presque toujours le premier qui nous y entraîne. Ce phare, qui n'est fait que pour nous conduire au port, nous éclaire moins qu'il ne nous éblouit, & nous fait donner contre les rochers mêmes qu'il nous découvre. Vit-on jamais une pareille contrariété? & comment définir l'esprit, qu'un assemblage confus de lumières & de tén-



bres, qu'un mélange bizarre de folie & de raison ?

Cet assemblage est pourtant moins difficile à concevoir qu'il ne le paroît. Attaché à la matière qui l'appesantit, l'esprit n'est point ici-bas tout ce qu'il peut être.

Libre de sa nature, il se trouve dans l'esclavage. Immortel, il se voit resserré dans le tems. Toujours prêt à s'élancer vers le lieu de son origine, il ne peut se dégager de la masse qui le retient. Occupé par un secret pressentiment des avantages dont il doit jouir dans une autre vie, il les voit à peine à travers les voiles grossiers dont il est enveloppé; il veut avant le tems déchirer ces voiles, & le tems les épaisit de plus en plus. Faut-il donc s'étonner si dans le même instant il voit & ne voit pas, s'il nous égare, lorsqu'il doit nous conduire; & si, toujours nécessaire, il nous est souvent moins utile que dangereux.

Combien plus ne l'est-il pas, lorsqu'au lieu de maîtriser la matière qu'il anime, il s'abandonne aux impressions qu'il en reçoit; lorsqu'au lieu d'en réprimer les passions, il les excite ou les foinente lui-même; lorsqu'il nous endort avec lui dans le sein de la volupté qui l'a seduit; lorsqu'il entreprend de nous justifier ses égaremens & les nôtres.

Ce

Ce que je trouve encore de plus funeste, c'est que plus il a de noblesse & d'élevation, plus il a sujet de se redouter lui-même. Les plus grandes qualités avoisinent les plus grands défauts; & quel est l'esprit supérieur que sa vivacité ne transporte, que ses succès ne flattent, que la vanité n'aveugle, & qui, dans la confiance qu'il met en ses forces, n'affronte hardiment les plus grandes difficultés? Souvent il lui suffit d'avoir conçu un projet pour le croire aisé. Il renverse en idée tous les obstacles. Les routes qu'il se trace, il croit les voir s'applanir devant lui; mais à peine y est-il entré qu'il s'égare. Il avance d'autant moins qu'il se presse davantage; malheureusement encore il ne peut reconnoître sa présomption. Aigri par le sentiment intérieur de sa foiblesse, il cherche à se la déguiser à lui-même. De nouveaux desseins viennent en foule exciter son orgueil, & rien ne peut le réprimer ni le confondre. Il se nourrit dans l'humiliation même qui doit l'anéantir.

C'est donc, ainsi que l'esprit, cette précieuse émanation du souffle divin, de ce souffle qui ne doit être en nous que ce qu'il est dans l'immensité de l'Univers qu'il anime, un principe de vie qui fait tout mouvoir avec ordre & sagesse: c'est ainsi, dis-je,

que l'esprit sert moins à notre bonheur qu'à notre perte, & nous creuse des précipices où vraisemblablement le seul instinct nous auroit conduit sans danger.

Je me le représente ici élevant dans la religion des disputes aussi vaines que hardies sur des mystères qu'il ne sauroit pénétrer. Au lieu de laisser à nos cœurs le seul grand avantage qu'ils puissent avoir, celui de sentir & de mériter la grace, l'esprit se fait fort de la connoître, il s'ingère même de la définir ; & tandis que, dans de certaines écoles, il la prétend victorieuse de la liberté de l'homme qui s'y livre & la fuit, dans d'autres, il la fait dépendre de cette même liberté qui la méconnoît & la rebute. Que de querelles, que de combats ces deux opinions n'ont-elles pas excités dans l'Eglise, quels troubles n'ont-elles pas répandus dans l'Etat ? Je pourrois dire plus ; ne sont-elles pas une des sources de ces doutes monstrueux qui ébranlent de nos jours la plûpart des consciences, & y éteignent insensiblement les lumières de la foi ? Nous chërchons dans l'impiété déterminée de quelques Ecrivains étrangers, la cause d'un événement si funeste, elle est au milieu de nous ; nos guides nous égarent eux-mêmes sans le vouloir. En s'efforçant d'approfondir ce qu'ils ne par-

vien-

viendront jamais à connoître, ils nous ont encouragés à sonder aussi ce qu'il ne nous est pas permis d'examiner. Opposés de sentimens sur ce qu'ils feignent de plus important dans la doctrine, ils nous tiennent du moins à cet égard dans une incertitude qu'ils ne sauroient condamner, parce que ce sont eux qui la font naître; & pour des hommes comme nous, moins instruits ou moins sages qu'ils ne le sont, combien le pas n'est-il point glissant d'une incertitude à une autre! Toute hardiesse est contagieuse; & où l'esprit ne mene-t-il point, lorsque, ridiculement honteux de ne pouvoir tout comprendre, il veut découvrir des vérités qu'il ne peut saisir? & n'est-ce pas beaucoup pour lui qu'il puisse se procurer le mérite de les croire, lorsqu'il est forcé de renoncer à l'avantage beaucoup moins précieux de les concevoir?

Il y a pour l'esprit une sage ignorance, & qui ne lui est pas moins nécessaire qu'utile. Il est heureux s'il la connoît, plus heureux encore s'il l'avoue. Sa force vient souvent de sa foiblesse; sa gloire, de savoir moins qu'il ne veut. La raison & son intérêt lui prescrivent des bornes; s'il les franchit, il tombe tout-à-coup dans un vuide immense, dans une abyssine de ténèbres,

dans une espece de néant, où il ne se retrouve qu'en revenant sur ses pas, si toutefois il peut encore en découvrir les traces; & ne pas continuer à se perdre, lors même qu'il sent le malheur qu'il a eu de s'égarer.

Ce n'est presque jamais qu'en voulant s'élever au-dessus de sa sphere, qu'il se met en danger d'éprouver ce malheur; pour en être convaincus, suivons-le un moment dans les affaires & dans le commerce ordinaire de la vie: dans les affaires, je les lui vois souvent manquer par trop de finesse & de précaution. On fait qu'en voulant passer le but, on risque de ne pas l'atteindre; qu'il est des occasions où il ne faut pas tout voir; & que ce qu'on voit de trop nuit à l'impression de ce qu'on devoit se contenter d'avoir vu d'un coup d'œil perçant & rapide; plus l'esprit a de profondeur & de force, plus il a le défaut d'aimer les détails: il croiroit manquer de bien saisir un objet, s'il n'en examinait jusqu'aux superficies. Aussi combien d'entreprises utiles & même praticables ne rejette-t-il pas quelquefois pour avoir trop bien apperçu tout ce qui pourroit s'y rencontrer d'obstacles?

Il en est de même dans le gouvernement des Etats; trop de perspicacité y devient souvent plus pernicieuse qu'utile. De-là ces  
enga-

engagemens fastueux, mais équivoques, ces détours honteux, ces subterfuges rampans, & si j'osois parler ainsi, ces sinuosités d'une politique tortueuse qui ne suit les vues qu'aux dépens de la droiture & de l'équité, tandis que des manœuvres moins concertées les eussent remplies avec moins de peine & plus de décence, & sûrement avec plus de gloire & de succès; mais il est rare que l'esprit ait recours à ce qui est simple. Il aime l'art & les prestiges; il préfère les phosphores à la lumière, il se plaît à marcher dans les routes les plus épineuses, qui, pour l'ordinaire, ne sont pas celles de la vérité.

Qu'on parcoure les tribunaux de la Justice, combien y verra-t-on de causes défendues par une éloquence apprêtée, qui n'a pour but que de les déguiser sous des voiles imposteurs? C'est que l'esprit croit au-dessous de lui d'appuyer, de protéger la raison qui se soutient & se protège elle-même. Il trouve plus de gloire à combattre une ennemie qui lui paroît digne de ses efforts. Il néglige le vrai, qui presque toujours porte avec lui ses titres; & il fournit des preuves à ce qui n'est pas même vraisemblable, parce que le triomphe qu'il lui ménage doit être en même tems le triomphe de son adresse

à fasciner la raison. Ce triomphe lui est d'autant plus cher qu'il s'étend sur lui-même. Il parvient d'ordinaire à se persuader ce qu'il s'est imaginé. Sa propre fausseté lui en impose; il souscrit à son délire; & s'efforçant à le faire approuver, il accuse d'ignorance ou de mauvaise foi quiconque le condamne. Frappé de l'infailibilité de ses systèmes, quels qu'ils puissent être, il en fait une règle d'orthodoxie, & ce n'est que sur cette règle qu'il apprécie les talens, les connoissances, les travaux, les succès, peut-être même la vertu de tous ceux qu'il veut soumettre à ses idées.

Cette présomption, apanage trop ordinaire de l'esprit, nuit autant à la fortune qu'à la droite raison. On voit en effet plus de médiocres esprits s'avancer dans le monde, que de grands génies. Les uns proportionnent les objets à leurs moyens, & ne sont point honteux de n'y arriver que d'un pas lent & timide. Les autres ont à peine apperçu le but où ils prétendent, qu'ils s'y portent d'un vol audacieux. Leurs forces, dont ils présument, leur tiennent lieu de tout arrangement; mais leur but lui-même est souvent moins réel que chimérique; & quel qu'il soit, ils s'efforcent en vain d'y parvenir. Ils ne savent que planer dans les  
airs,

airs, sans y tenir une route certaine; & ce qui devoit achever de les humilier, ne sert qu'à rendre encore plus circonspects, & conséquemment plus heureux, ceux dont ils prenoient la lenteur pour un signe constant de découragement & de foiblesse.

Cette idée exagérée, que l'esprit se fait de ses propres forces, empêche en toutes choses les progrès. Combien ne les retarde-t-elle pas dans l'étude des sciences? Il n'est que trop ordinaire que l'esprit se croie fort au-dessus de celle qui convient le plus à ses talens. Les facilités qu'il y trouve la lui font mépriser; & comme il veut toujours aller au-delà de ce qu'il comprend, il fait mal ce qu'il pourroit bien faire, & mal encore ce qu'il n'auroit pas dû tenter. Ce tort que l'esprit se fait à lui-même, retombe malheureusement sur les sciences, & il n'est pas le seul.

Subjugués par le goût du tems, les gens de lettres ont perdu cette espèce de rusticité qu'ils contractoient dans la retraite, & qu'on leur passoit trop aisément dans des siècles moins épurés. Mais qu'ont-ils gagné à prendre le ton & les manières du grand monde? Dans leurs ouvrages, on trouve plus de délicatesse & moins de force, plus de précision & moins de chaleur, plus de



brillant & moins de hardiesse, plus de mots que de choses, plus d'emphase que de simplicité, plus d'esprit que de génie. Dans leurs mœurs, on découvre à regret plus de parure que de réalité; & ce sont eux peut-être qui les premiers ont substitué à des principes jusqu'alors immuables, des paradoxes révoltans. Ce sont eux peut-être qui, se plaissant à colorer les vices, ont contribué à n'en faire que des sujets de raillerie, des imperfections capables tout au plus de blesser les règles de la décence & de l'honnêteté. Disons-le hardiment, les mœurs des savans sont devenues des torts pour les sciences; & c'est sans doute sur ce fondement qu'un Auteur, en s'exceptant modestement lui-même, a prétendu prouver que l'étude des sciences ne servoit qu'à corrompre les cœurs.

Du moins l'esprit, que je représente ici aussi nuisible qu'utile, devrait couvrir ses défauts sous le vernis si commun de la politesse du siècle; il devrait du moins s'étudier à plaire pour se faire aimer. C'est pourtant ce qu'il ne fait point, sur-tout dans le commerce ordinaire de la vie.

Je conviens que les sociétés les plus aimables ne sont pas celles où il se trouve le plus de gens d'esprit. La douceur, la complaisance, la gaieté, l'indulgence en font, je crois,

crois, les principaux agrémens. Mais l'esprit ne suppose point ces qualités précieuses; l'idée même qu'on s'en forme les exclut; celle qui frappe le plus quand on l'examine, c'est une idée de supériorité sur les autres, d'où naissent plusieurs défauts contraires à la société. On se croit en droit d'y jouer le premier rôle, d'y manquer de subordination pour ses supérieurs, d'égards pour ses semblables, d'indulgence pour ses inférieurs. On ne cède rien aux premiers; on dispute tout aux seconds; on méprise les troisièmes; on veut les subjuguier tous; on prétend seul avoir raison, & où regne le plus la liberté, on tâche d'établir un despotisme qui rompt bientôt tous les liens de la confiance & de l'amitié.

Juge fastueux toujours prêt à prononcer, maître altier voulant toujours instruire, l'esprit se concilie rarement les cœurs, & plus fréquemment il excite la haine & l'envie. Comme son talent est de bien voir, & qu'à tout moment & par-tout il découvre plus de vivacité que de goût, plus d'ignorance que de savoir, plus de petitesse que de grandeur, pour tout dire enfin, plus de défauts que de vertus, plus d'objets de dégoût que d'amusement ou d'estime; il fait beaucoup mieux les uns que les autres: & ce talent, si c'en

si c'en est un, lui attire souvent plus d'ennemis, qu'il ne lui a fourni de sujets de satire. Il est vrai que, rappelant alors tout ce qu'il a de brillant & de graces, & s'en servant à couvrir sa mordante causticité, il plaît, il charme, il attache & répand dans les conversations une sorte de chaleur qui les soutient & les ranime; mais bientôt il sent que cette chaleur se dissipe, que son feu lui-même qui l'a produite s'éteint; il s'apperçoit que la malignité, qui lui sourioit, cesse d'applaudir à ses faillies; qu'elle commence elle-même à le craindre, & qu'il n'a remporté que haine & mépris de son acharnement & de son adresse à médire.

Qu'est-ce donc que l'esprit, & quelle estime doit-on en faire, dès que ses avantages ne peuvent balancer ses dangers? Pour le peu de louanges qu'il nous attire, à combien de reproches ne nous expose-t-il pas? Il nous découvre quelques vérités: mais qui peut nombrer les erreurs où il nous plonge? Il nous fait des amis: mais combien nous suscite-t-il de rivaux? Et s'il a des qualités aimables, combien n'a-t-il pas de travers choquans? Que de malheureux, que de coupables n'a-t-il pas toujours faits dans le monde! Que de trahisons, que d'injustices, d'infâmes passions, d'odieux manéges, de faux pré-

préjugés n'a-t-il pas justifiés ! Que de vertus n'a-t-il pas décriées ! Il n'est pas jusqu'aux mystères les plus sacrés, qu'il n'ait tâché de pénétrer pour s'enhardir à ne les pas croire.

Toutes ces horreurs, j'aurois pu sans doute les imputer à l'esprit. Je me suis contenté de le faire voir aussi dangereux dans la société que dans les affaires, aussi capable de nuire à la fortune qu'à la droite raison. Il ne me reste qu'à souhaiter que, se défiant sans cesse de lui-même, il s'abandonne tout entier à cette même raison qu'il aime si peu. Et sans un gouvernail, que deviendrait le vaisseau qui, se confiant à lui seul, & voguant toujours à pleines voiles, n'irait qu'au gré des vents & de l'orage sur une mer pleine d'écueils ?

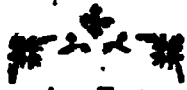


LETTRE



## L E T T R E

*Sur l'éducation des enfans, &  
particulièrement sur celle des  
Princes.*

 Je suis si persuadé, Monsieur, qu'une bonne éducation est de tous les moyens celui qui contribue le plus au bien de l'Humanité, que je ne puis qu'admirer celle que vous donnez à votre fils.

Loin de vous appliquer, selon l'usage d'à présent, à lui donner du brillant plutôt que de la justesse, de la politesse plutôt que des sentimens; loin d'aguerrir sa pudeur & son innocence, plutôt que de lui inspirer de la modestie & de la vertu, vous vous efforcez de le rendre aussi parfait que la nature elle-même l'exige.

Je dis la nature; car s'il étoit vraie ce qu'un Auteur de nos jours, plus bel esprit que philosophe, n'a pas craint d'avancer; que la nature ne nous a faits que pour vivre séparés les uns des autres, je conviendrois de l'inutilité de vos soins. Dans cet état, le seul instinct pourroit nous suffire; & nous serions

rions d'autant plus heureux que, sans égards pour nos semblables, nous aurions moins d'attention pour eux, & plus d'amour pour nous-mêmes.

Mais alors, êtres oisifs & malfaisans, nous préferions plus à la terre que les brutes même les plus féroces; & notre stupide existence seroit aussi funeste à nos semblables, que la leur nous le seroit par un pareil excès d'orgueil & de brutalité.

Non, non, destinés à vivre en société, je veux dire, à mettre en commun nos forces & nos talens, réduits à emprunter les secours qui nous manquent, obligés, pour notre propre intérêt, à rendre ceux que nous avons reçus : créatures, en un mot, nécessairement dépendantes les unes des autres, il nous faut des sentimens qui nous lient; & ces sentimens que la nature ordonne, la bonne éducation les fait éclore, les épure & les nourrit.

L'esprit & le savoir y peuvent être également utiles. De-là, les soins que vous prenez pour former dans votre fils un jugement sain, qui, sans nuire à la vivacité de son imagination, l'accoutume à saisir d'un coup d'œil les vrais principes des choses, & à les enchaîner avec un ordre qui, les rendant plus lumineux, semble les rendre plus solides.

des. Mais avoir de l'esprit, qu'est-ce en effet, qu'avoir de bons yeux? C'est par l'esprit que l'ame discerne les objets inaccessibles aux sens, comme par les yeux du corps elle apperçoit les objets que les sens lui présentent; & selon cette idée, y auroit-il plus de mérite à avoir de l'esprit qu'à avoir une vue forte & perçante, si notre esprit ne nous persuadoit l'amour de l'ordre & des loix, s'il ne nous inspiroit de la douceur & de la complaisance, de l'estime & de l'amitié pour nos semblables, s'il ne nous rendoit enfin honnêtes gens & bons citoyens.

Telle seroit aussi l'inutilité des sciences, si elles ne servoient, comme il n'est que trop ordinaire, qu'à nous inspirer de la présomption & de la vanité; & si elles ne nous montroient les devoirs de la société, que pour nous apprendre à nous justifier d'avoir négligé de nous y soumettre.

Il n'y a que le bon usage de l'esprit & du savoir, qui puisse compenser les peines & les tourmens d'une Jeunesse appliquée à s'instruire; & en vérité il nous importerait peu d'avoir acquis des connoissances au-dessus du reste des humains, si nous n'avions appris l'art de vivre avec eux, &, par des services mutuels, de nous attirer leur amour & leur estime.

L'édu-

L'éducation est d'autant plus nécessaire pour arriver à ce bonheur, qu'avec ses secours mêmes rien n'est si rare que d'y parvenir. Quelle en effet a toujours été la société parmi les hommes, & quelle est-elle encore au moment que nous en parlons? Jettons un coup d'œil sur les jalousies, les haines, les injustices, les fraudes, les vengeances, les trahisons, sur tous les vices que l'intérêt fait naître; ne sont-ce pas autant d'obstacles à l'union des cœurs? Et comment est-il possible que nous ayons encore quelque habitude entre nous, parmi tant d'efforts que nous faisons sans cesse pour rompre les liens qui nous rassemblent?

La seule apparence de ces liens subsiste; & c'est peut-être elle seule qui a toujours fait, & qui fait encore que les hommes ne sont point des êtres entièrement isolés: c'est donc à dire que notre liaison n'est qu'une feinte; & comment ne le seroit-elle pas? Nous portons chacun dans notre cœur un fond de liberté sauvage qui nous fait tout prétendre & tout contester.

Dans cet amas confus d'intérêts particuliers embarrassés les uns dans les autres, on ne prend conseil que de son orgueil ou de ses besoins; & quoiqu'il soit difficile de dissimuler avec ceux que l'on méprise, on cache



des desseins pervers sous des manières douces ; la haine prend le masque de l'amitié, la fourberie se couvre d'une apparence de franchise, la dissimulation passe pour habileté, la ruse pour prudence, l'artifice affecte les dehors les plus séduisans de la bonne foi.

Cependant la religion nous prêche l'amour de nos semblables ; & , tout ainsi que la nature, elle ne tend qu'à nous réunir : remarquons cependant que ce n'est pas simplement une ombre, un phantôme de société que l'une & l'autre exigent.

La religion va même plus loin que la nature ; & dans la seule égalité qu'elle met entre les intérêts de notre prochain & nos intérêts propres, en sorte qu'à l'un & l'autre égard nous n'ayons qu'une même mesure d'affection & de zèle, je trouve la preuve la plus convaincante de la grandeur, de la noblesse, de la divinité de cette religion. Qu'on l'appuie, tant qu'on voudra, par tant d'autres caractères qui lui sont propres, il n'en est point, à mon gré, qui lui donne une conviction plus certaine & plus sensible, que cet amour de nos semblables, qu'elle exige aussi clairvoyant, aussi attentif, aussi tendre, aussi parfait que celui qu'il nous est permis d'avoir pour nous-mêmes.

On

On diroit qu'en cela la nature & la religion ont consulté nos intérêts. Je soutiens en effet que c'est nous aimer autant qu'il est possible, que d'aimer sincèrement tous ceux avec qui nous vivons.

Le bonheur dont nous sommes le plus jaloux, n'est-ce pas l'estime & l'amitié des autres hommes? Et ce bonheur si précieux, sur-tout aux ames bien nées, qui, pouvant consentir à être privées de la gloire, ne sauroient se résoudre à se passer de l'honneur, ce bonheur est-il l'effet du tempérament, l'ouvrage de la raison, l'appanage des dignités, un des avantages de la richesse? Non: c'est en vain qu'on le chercheroit en nous; il est dans les mains de nos semblables. C'est d'eux qu'il nous le faut attendre: nous ne pouvons faire autre chose que le mériter; mais quel autre moyen de le mériter, que par des prévenances sans bassesse, par des politesses sans fausseté, par des égards sans contrainte, par autant de marques d'estime que nous désirons en recevoir?

Si cela est, c'est donc nous aimer véritablement que d'aimer les hommes, les seuls appréciateurs de nos talens & de nos vertus, les seuls dont les suffrages récompensent & soutiennent le mérite, les seuls auteurs du

bonheur qui nous flatte davantage, & que nous ambitionnons le plus.

Je demande en effet ce qu'il en seroit de nos qualités les plus estimables, s'il n'étoit personne qui daignât les estimer. Renfermées dans nos cœurs, ou elles seroient pour nous un sujet de complaisance, & dès-lors elles perdroient tout leur prix ; ou un objet d'indifférence, & rien ne nous porteroit à les entretenir. Dans le premier cas, notre orgueil, s'il étoit connu, ne nous attireroit que de la haine ; dans le second, notre indolente froideur ne mériteroit que du mépris. Dans ces deux cas, tout mérite seroit bientôt anéanti.

Aussi, quel que soit notre amour propre, il arrive heureusement que nous nous aimons hors de nous beaucoup plus que dans notre propre existence ; nous croyons, & nous avons sujet de croire la raison des autres, un juge moins aisé à séduire que notre propre raison. Incapables de nous bien voir nous-mêmes, notre image se retrace dans ceux qui nous connoissent, comme dans un miroir. Elle s'y reproduit, s'y étend, se multiplie, & nous nous efforçons de l'embellir à mesure que nous sentons qu'elle a eu le bonheur de plaire ; c'est-à-dire, que dès-lors nous avons plus d'attention sur nos vertus & sur

sur nos défauts; que dès-lors notre esprit s'épure, notre cœur s'élève & s'aggrandit en quelque sorte; que nos devoirs nous deviennent plus chers & moins pénibles; & que, par une vanité louable, plus sévères à notre égard, nous nous montrons, par un juste retour, plus indulgens à l'égard des autres.

Il est donc vrai que nous devons à ceux dont nous recherchons l'estime, ce qui contribue le plus à notre perfection; & de-là j'infère qu'on ne sauroit trop tôt inspirer aux jeunes gens l'amour de cette estime. Elle est réellement le bonheur le moins frivole & le plus flatteur; & le désirer ce bonheur, ce n'est point, à la vérité, une vertu, mais une espèce de nécessité que le bien de l'Humanité, que la nature même nous imposent.

Il est certain en effet que ce désir excite jusqu'aux moindres talens, & qu'il enrichit la société de toutes les espèces de mérites qui auroient été perdus pour elle, soit qu'une lâche paresse les eût enfouis, soit qu'une orgueilleuse timidité n'eût osé les produire, soit qu'une ridicule modestie les eût fait avorter.

Ce désir est même d'autant plus utile aux jeunes gens, qu'en essayant de donner à leur caractère la souplesse & le liant qui gagne les cœurs, en leur apprenant à rompre leur

humeur pour s'accommoder à celle des autres, en les tenant dans la dépendance des jugemens de tout homme qui peut s'ériger en arbitre de leurs actions, on leur fait contracter l'heureuse habitude de commander à leur cœur, & de maîtriser des passions qui, dans leurs commencemens, aisées à vaincre, font, dans leurs moindres progrès, si difficiles à contenter.

Eh ! comment pourroit-on négliger de faire sentir de bonne heure au commun des hommes l'importance de cet amour de la considération, la source, ou du moins l'appui de nos vertus, puisqu'il est également utile & nécessaire de l'inspirer aux jeunes Princes, tout Princes qu'ils sont ?

Il est vrai que cet amour, qui nous porte si puissamment à tout ce qui peut relever la dignité de notre nature, ne fait d'ordinaire que de foibles impressions sur des hommes nés dans l'abondance de tous les biens, & qui, n'ayant point de vœux à faire, & pouvant à leur gré réaliser ou rendre infructueux tous ceux qu'on forme dans leur empire, n'attendent du reste des hommes que de la soumission & du respect.

Je dis néanmoins que ces hommes si puissans tiennent aux autres hommes par une infinité de devoirs ; & que, si la fortune n'a rien

rien à leur offrir qu'ils n'aient reçu de leur naissance, il leur reste à désirer quelque chose de plus grand & de plus heureux, je veux dire l'amour des peuples, & particulièrement cette forte d'amour que l'estime fait naître, & qui devient plus fort que le devoir.

Qu'elle est à plaindre, malgré tous ses brillans dehors, la condition de ces maîtres de la terre ! Elevés dans le centre des passions, il leur est presque impossible de s'en défendre, & on leur laisse sentir à peine le danger de celles auxquelles ils ont le malheur de se livrer. Jamais inquiétées par des reproches ou même par des conseils, jamais réprimées par aucun obstacle, elles sont estimées aussi, souveraines qu'eux ; & quelles qu'elles soient, on les respecte, on y applaudit ; peu s'en faut même qu'on ne les justifie.

Combien de courtisans qui, ne pouvant exister que par les foiblesses de leur maître, craignent les vertus comme une disgrâce ; & qui, sans cesse appliqués à nourrir dans son cœur des penchans malheureux qu'ils y ont fait naître, trafiquent de sa gloire, & s'enrichissent de son indifférence à la soutenir.

Il n'est que le desir d'être aimé qui puisse garantir un Prince des malheureux pièges qui l'assiègent de toutes parts.

C'est aussi à lui faire sentir le prix de cet amour, que doivent tendre tous les soins de l'éducation qu'on lui donne; & qui peut ignorer que cet amour est infiniment plus flatteur qu'une obéissance forcée, qui trop souvent désespère celui qui la rend, & qui toujours accuse celui qui se la fait rendre?

Ce n'est d'ordinaire ni la soif de l'or, ni la passion pour les honneurs, qui rendent les Souverains indifférens à la tendresse de ceux que le sort a fournis à leur empire. Nés dans la gloire & dans l'opulence, ils en jouissent presque jusqu'au rassasiement. Ce qui me paroît leur inspirer moins d'ardeur à captiver les cœurs des autres hommes, c'est le goût des plaisirs, écueil ordinaire de leur repos & de leur gloire,

Mais que les plaisirs, en général, sont frivoles, qu'ils sont insipides en comparaison de l'émotion agréable qu'excite dans l'ame d'un Prince le tendre retour d'un peuple chéri! Et puis, quels peuvent être des plaisirs que l'on n'a pas la peine de souhaiter, que l'excès rend languissans, d'où naît sans cesse le besoin d'autres plaisirs, & de plus grands plaisirs encore, & qui usés par l'habitude ressemblent aux parfums qui perdent de leur vertu par un trop fréquent usage?

Il n'est pour les Souverains de contentement véritable & solide que celui que leur donne une réciprocité de tendresse, toujours constamment établie entr'eux & leurs Sujets. Il en est de ce rapport mutuel comme de celui qui subsiste dans toutes les choses de la Nature, & sans lequel l'Univers seroit bientôt anéanti. En effet, si les Etats périssent parce qu'il y a de mauvais Souverains, il n'est pas moins vrai qu'ils périssent aussi, & peut-être même encore plutôt, parce qu'il y a peu de citoyens sincèrement attachés à leurs Princes. C'est cette harmonie du chef avec les membres, qui rend un Souverain d'autant plus heureux qu'il sent, par l'amour de ses sujets, qu'au défaut de la naissance qui l'a mis sur le Trône, ce même amour l'y auroit placé; mais comment jouiroit-il d'une satisfaction si parfaite, & qui dépend d'une foule de sentimens mal-aisés à réunir, s'il ne se l'étoit ménagée par un accès toujours libre & ouvert; par une affabilité qui, paroissant suspendre les droits de la souveraineté, lui attire plus d'hommages; par une libéralité de discernement, & non de prévention ou de caprice; par des regards réfléchis pour les libertés & pour les préjugés mêmes des peuples; & par une sorte d'esprit, de sagesse & de précaution, qui ap-



prend à dominer avec réserve, & , selon les occasions, à plier avec dignité ?

Que de devoirs se trouvent renfermés dans ce peu de mots qui viennent d'échapper à ma plume ! Si j'avois le tems de les parcourir en détail, je dirois qu'un Prince doit sçavoir allier la clémence à la justice, adoucir l'amertume des reproches par les expressions, distinguer un foible d'un vice, substituer la pitié à l'indignation, s'attacher plutôt à ramener qu'à punir ceux qui ont eu le malheur de lui déplaire, & , comme le Ciel si souvent irrité par toutes sortes de crimes, avoir plus de tonnerres pour épouvanter, que de foudres pour détruire.

Ajouterai-je ici que l'ambition, trop ordinaire aux Souverains, de se distinguer par les armes, doit les flatter beaucoup moins, toute noble qu'elle est, que le plaisir d'être aimés de leurs peuples. Qu'un Prince prenne les armes, à la bonne heure, pour enchaîner l'audace de ses voisins ; & qu'alors, Général & soldat, il joigne à la vivacité du courage ce qui seul fait les vrais Héros, une justice sans cruauté, un ressentiment sans vengeance ; qu'il calcule le prix du sang pour le ménager ; qu'il tienne un juste milieu entre la précipitation téméraire & la timide lenteur ; qu'il craigne sur-tout de grossir

sur

fir la tempête en voulant la conjurer : rien n'est plus grand , ni plus louable aux yeux de l'Univers-étonné.

Mais si, dans le tems même que le Prince se montre aussi hardi que s'il ne pouvoit manquer d'être heureux, il épie l'occasion de frayer un chemin à la paix, & qu'il immole ses succès aux besoins de ses Sujets prêts à céder aux efforts de leur zele ; la gloire qu'il acquiert alors, quoique moins brillante, & peut-être moins estimée, n'est-elle pas plus solide, parce qu'elle est plus indépendante des hazards ; & plus propre à faire honneur à l'Humanité, parce qu'elle est plus digne des éloges d'une raison éclairée ?

Les regnes les plus illustres nous offrent, à la vérité, peu d'exemples d'une si sage & si utile modération ; & presque de tous tems la valeur seule autorisa les Princes à provoquer celle de leurs voisins. Il leur suffisoit d'être rivaux pour être ennemis, & ils brûloient de s'essayer les uns contre les autres. Il n'étoit donné qu'à notre siècle de voir le Chef d'une nation qui ne trouve rien d'impossible quand on n'exige d'elle que de la valeur, éviter néanmoins la guerre sans la redouter, ne l'entreprendre qu'à regret, quoiqu'avec raison, & n'en redoubler la chaleur que pour parvenir plutôt à l'éteindre.

Il est des Héros de plus d'une sorte; & celui qui fait sa principale étude de rendre les hommes bons & heureux, n'a rien à céder au Héros qui ne cherche à s'illustrer que par ses triomphes.

Heureux donc le Souverain qui, pour s'attirer l'amour de ses peuples, ne néglige rien de tout ce qui peut le lui mériter, & qui, dans ce dessein, s'attache à ménager ses finances avec économie, & les répand à propos sans regret; qui se plaît à récompenser le mérite, & qui, forcé quelquefois de refuser, fait du moins obliger dans ses refus mêmes; qui, s'appliquant à raccourcir l'intervalle qui le sépare du reste des mortels, les élève jusqu'à lui pour mieux entendre leurs plaintes, ou daigne descendre jusqu'à eux pour mieux connoître leurs besoins; & qui enfin, par une autorité sans orgueil, & par une bonté sans foiblesse, obtient ce que la dignité même n'est pas en droit d'exiger, un amour d'estime & de confiance qui, ne devant rien à la crainte, devient dans les cœurs où il s'est formé une espèce de passion d'autant plus forte qu'elle est approuvée par la raison, animée par la reconnoissance, soutenue par l'intérêt, enflammée par le bien général de la patrie.

C'est

C'est cet amour qu'un bon Souverain a le bonheur de voir passer durant sa vie à ses enfans , & qui, devenant dans ceux-ci comme un sentiment naturel, se perpétue à jamais d'un siècle à l'autre : ainsi nous aimons encore les Trajan & les Marc-Aurèle. La tendresse de leurs Sujets, empreinte, pour ainsi dire, dans notre nature, est venue jusqu'à nous à travers les débris d'une foule de Trônes occupés par des Princes haïs ou méprisés ; elle nous a été transmise avec la vie, & ceux qui nous doivent l'être, la consigneront de même à leur postérité.

Il est donc vrai que, de tous les biens que possèdent les Princes, l'amour de leurs Sujets est le plus digne de leurs recherches, le plus capable de satisfaire leur ambition. J'avoue qu'il est toujours tems de leur en faire sentir les avantages : mais c'est particulièrement dans leur tendre enfance qu'il faut leur en inspirer le desir. Semblable à ces caractères tracés sur l'écorce d'un jeune hêtre, qui croissent, s'étendent & se développent avec lui ; ce desir dans le bas âge doit se graver plus aisément dans leur cœur, s'y déployer un jour avec plus de force, & se mêlant à leur instinct, devenir avec le tems comme une partie d'eux-mêmes.

Cette

Cette vérité établie, & à laquelle mon sujet m'a conduit sans dessein, je reviens à présent sur-mes pas & je dis que, s'il importe aux Princes même de se faire aimer de leurs Sujets, il est encore plus indispensable au commun des hommes de se ménager l'estime & l'amitié de leurs semblables, & que ce doit être l'un des premiers principes de leur éducation; parce qu'en effet il n'en est point de plus propre à les rendre heureux, de plus capable d'entretenir l'ordre & la paix dans le monde, & de faire comme une seule famille de tous les citoyens d'un Etat.






## ENTRETIEN

*D'un SOUVERAIN avec son Favori sur le bonheur apparent des conditions humaines.*

---

## LE SOUVERAIN.

 Depuis quelque tems j'apperçois en vous un fond de tristesse qui ne convient point à votre heureuse situation. Je vous ai élevé au plus haut point de grandeur où vous pussiez atteindre, je vous ai comblé de biens, & vous jouissez d'un état de vie d'autant plus agréable que vous n'êtes assujetti à aucun devoir qui puisse vous gêner.

## LE FAVORI.

Rien n'est si vrai que ce que vous me faites l'honneur de me dire. Tous ceux qui me connoissent pensent ainsi; chacun me croit heureux; il ne me manque que d'en être persuadé moi-même. Le degré d'élevation où je suis parvenu, a toujours été l'objet de mes desirs : mais il m'est devenu presque insupportable. Les uns ne voient que  
de

de la hauteur & du mépris dans mes regards; les autres n'apperçoivent dans ma fortune qu'une heureuse bizarrerie de votre faveur. Il n'est pas jusqu'à mes anciens amis qui n'affectent pour moi une indifférence qui m'est plus cruelle que ne l'est à eux-mêmes la jalousie qui les dévore, & qu'ils n'osent faire éclater. Les biens immenses que vous avez versés sur moi, n'ont pu jusqu'à présent assouvir ma cupidité, & j'ai regret de ne les employer qu'à des superfluités dont mon état me fait des besoins; j'éprouve en effet que rien ne dédommage d'un vain faste, & qu'on est toujours puni de sa vanité. Vous ne m'avez asservi à aucun devoir pénible; mais le Public en infère que je ne suis bon à rien, & que je suis incapable de vous rendre aucun service. Ceux qui ont besoin de quelque grace me cajolent, & ceux qui n'en demandent point me regardent comme un étourdi qui prétend usurper votre puissance & vous gouverner. Les fautes qu'on s' imagine que vous faites, on me les attribue, & je suis le seul objet de tous les mécontentemens; on croit vous corriger en ne m'épargnant pas. Enfin, pour me ménager votre faveur, je suis ordinairement forcé de me contraindre, uniquement attentif à vous plaire, & toujours réduit à ne me soucier d'avoir aucun égard pour personne. Voi-

Voilà mon état. Jugez si vous avez réussi à me rendre parfaitement heureux. Vous avouerez encore que, pour l'être, il faudroit être assuré de l'être toujours; & qui peut me répondre que les ennemis que mon crédit m'attire, n'en aient pas eux-mêmes un jour assez pour me l'ôter; & que vous-même dans la suite vous ne croyiez faire une action juste & louable, en me sacrifiant à leur animosité? Pour prévenir cette disgrâce, & pour vous délivrer en même tems des tourmens que vous causent mes persécuteurs, je crois quelquefois ne pouvoir vous donner une plus grande marque de reconnoissance qu'en me retirant de votre Cour; & d'autres fois aussi, persuadé que mon éloignement passeroit pour la plus insigne ingratitude, je n'ose me résoudre à vous quitter. Ces deux sentimens opposés me tourmentent, & voilà le sujet du chagrin que vous avez remarqué. Ma raison flotte entre deux extrémités également raisonnables, le goût qui m'attache à votre personne, & les obstacles qui ne me permettent point de vous aimer tranquillement.

#### LE SOUVERAIN.

Dans le portrait que vous me faites de vos sentimens, je vois une image assez fidèle de ce que j'éprouve moi-même : quoique



votre condition & la mienne ne nous mettent pas au niveau l'un de l'autre, nous nous ressemblons toutefois. Je suis homme, & conséquemment sujet à toutes les passions ordinaires à l'Humanité. Vous avez de l'ambition, j'en ai aussi; mais mon ambition parvenue au plus haut degré ne me flatte point autant que peut vous flatter la vôtre. Pour jouir avec plus de satisfaction des honneurs qui me sont dûs, je voudrois pouvoir me persuader qu'on les rend à mon mérite, plutôt qu'à mon élévation, & que ces hommages s'adressent bien plus à ma personne qu'à ma dignité. Il est vrai que, pour m'élever au-dessus même du Trône que j'occupe, j'ai toujours tâché de me faire une réputation qui, par sa solidité plutôt que par son éclat, fût capable de remplir mon ambition dans toute son étendue; mais, malgré tous mes soins, je suis encore tous les jours exposé à la censure du Public, qui, ayant continuellement les yeux sur moi, juge de mes actions selon son caprice. Combien de gens qui croient ne pouvoir se montrer bons citoyens, qu'à force de critiquer le Gouvernement sous lequel ils vivent; ni se donner pour bons politiques, qu'en essayant de pénétrer les mystères des Cabinets! Et puis, les succès de mon ambition, quels sont-ils?

ils ? Plus satisfaisans que ceux des particuliers, ils ont pourtant des bornes comme ceux-ci. Tout se ressent dans les Rois mêmes de la foiblesse de l'Humanité.

Quant aux richesses, leur abondance me les rend moins précieuses qu'elles ne le sont aux particuliers ; la satiété en étouffe le goût ; d'ailleurs je n'ai eu aucune peine à les acquérir ; aussi n'y suis-je pas attaché de manière qu'elles puissent contribuer à mon bonheur. Je voudrois seulement que toute ma richesse ne consistât qu'au seul plaisir de ne voir personne de pauvre dans mon Royaume.

Pour ce qui est des devoirs dont je vous ai dispensé pour vous laisser jouir plus tranquillement de toutes les douceurs de la vie, je souhaiterois qu'il en fût de même de ceux auxquels je suis assujetti ; mais à cet égard je ne puis avoir le même avantage que vous.

Le principal de mes devoirs est d'employer utilement tous les momens de ma vie ; je parle de ceux que je dois sacrifier au bien de l'Etat. Souvent un seul de ces momens perdus ne peut se réparer dans toute la suite d'un siècle. Et comment l'attention continuelle que je dois au bien de mes Etats pourroit-elle ne pas me rendre insensible à tout ce qui pourroit m'en distraire ? Voulez-vous savoir ma passion dominante, & qui seule pourroit

faire mon parfait bonheur? Cette passion, c'est de rendre, s'il m'étoit possible, tous les mortels heureux; ce qui fait mon tourment, c'est quand il est question de contenter les goûts, les caprices, les prétentions souvent déraisonnables de ceux qui aspirent à mes grâces. L'expérience ne me fait que trop connoître combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, de satisfaire tous ceux qui croient devoir y avoir part. Dans la distribution que j'en fais, je donne la préférence à ceux qui les méritent; mais qui est celui qui ne croit pas les mériter? Il suffit qu'il ait assez bonne opinion de lui-même pour concevoir du mécontentement du bien que j'ai fait: il croit ce bien mal placé; & ce qui ne satisfait qu'un seul homme devient une injure pour plusieurs: de-là le refroidissement à me servir; toute fonction devient dès-lors onéreuse & pénible; le zèle ne se règle plus que sur l'intérêt, & chacun, méconnoissant l'auteur de ses peines, ne peut s'imaginer le desir que j'aurois de le satisfaire, si ce qu'il desire pouvoit s'accorder avec le bien public. Puis-je compter alors sur la tendresse de tous mes Sujets?

Puis-je même me flatter de l'attachement de ceux que j'ai comblés de plus de grâces? Ils jouissent entr'eux des douceurs d'une société

ciété dont l'union & l'amitié relevent les charmes; & quels amis puis-je avoir, que ceux que l'intérêt me donne?

Que dirai-je des autres devoirs attachés à ma Couronne? Dans l'exercice de la Justice, il m'est autant dangereux de dissimuler, qu'il m'est fâcheux de punir: cependant ma clémence passe souvent pour foiblesse, & ma fermeté pour cruauté. Dans le Militaire, je n'oublie rien pour soutenir la gloire & les intérêts de la Nation; mais si je fais des conquêtes, on m'estime usurpateur; si je recherche la paix, on me croit incapable d'user de ma puissance. Dans le Civil, quelque justes que soient les mesures que j'aurai prises, on les dira mal concertées si elles n'ont un bon succès; & si, usant du pouvoir de législation, j'abroge d'anciennes loix autrefois utiles, à présent peu convenables, & qu'à leur place j'en crée de nouvelles, on regardera ce changement comme un despotisme. Dans les finances, on m'accusera de mauvaise administration; je fais pourtant ce qu'il en coûte à mes peuples pour fournir aux besoins de l'Etat. Je ne leur impose des taxes qu'à regret; je m'imagine m'arracher à moi-même ce que je leur demande, & je sens vivement combien il est triste de se voir pere d'une famille dans la misère.

Je n'ignore point les détours & les ruses qu'on a introduits dans la politique, mais je n'en ai d'autre que la bonne foi guidée par la vérité & par la justice. Vous le savez néanmoins; si ma sincérité, toujours la même, ne réussit point, on me blâme d'en avoir fait usage; & ce qu'on ne peut s'empêcher d'estimer une vertu, on m'en fait une espèce de crime. Je dirai plus; ce qu'on déteste dans mon ennemi, malgré ses succès, on voudroit que je l'eusse employé, au hazard même de n'en avoir retiré aucun avantage. Et combien pensez-vous qu'en suivant mes maximes, il m'en ait dû coûter dans certaines occasions, où, par des raisons d'Etat, je me suis vu contraint de rétracter ma parole?

Je viens de vous dévoiler mon ame toute entière. Vous voyez du moins en elle la droiture de mes intentions; mais ces intentions droites, m'en a-t-on toujours tenu compte? Et n'est-ce pas un sujet de chagrin pour moi, quand on ne leur rend pas justice, & qu'on interprète en mal ce que je fais de mieux pour le bien de mes peuples? On peut cependant se consoler aisément, quand on n'a point de reproche à se faire.

Il n'en est pas de même sur ce que je vais vous dire, en continuant à ne me point déguiser. Pour être Roi, je n'ai point cessé d'être

d'être homme, & je me reconnois bien des défauts; il pourroit bien arriver que ma puissance & mon amour-propre m'écartent quelquefois des sentiers de la justice & de la raison; que la vaine gloire me fasse entreprendre des guerres, sans en trop sentir la nécessité, & sans prévoir que, pour quelques avantages douteux, remportés sur mes ennemis, je mets mes peuples en danger d'être écrasés par des frais inévitables. Il pourroit se faire que je dissipe mes finances mal-à-propos, ou du moins que je néglige de les ménager avec une exacte économie; que dans les Conseils, au lieu d'interroger la vérité, & de l'encourager à me répondre, prévenu de mes idées, je les soutienne opiniâtrément; que dans la société, je supporte souvent par complaisance des fautes qui seroient dignes de répréhension; & que, dans l'habitude de recevoir des louanges, j'y sois devenu trop sensible. Il pourroit arriver que je ne m'applique pas assez à veiller sur la conduite de mes Ministres; que je les laisse souvent abuser de mon autorité; que j'aie, comme eux, la foiblesse de penser que d'avoir vieilli dans un emploi, c'est y avoir acquis de l'expérience; & qu'enfin, le plaisir de faire des heureux ne me coûtant rien, j'ac-

corde souvent à l'importunité ce que je devrois ne donner qu'au seul mérite.

Voyez donc à présent si, sur le Trône même où l'on est tous les jours exposé à tant d'occasions de manquer à son devoir, on peut goûter un parfait bonheur. Quand je fais le bien, on ne le sent point comme il le mérite; & quand je fais du mal, on ne me le pardonne point.

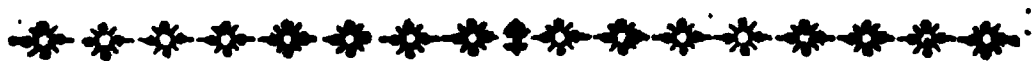
#### LE FAVORI.

Je suis pénétré, Seigneur, de la confiance que vous venez de me marquer. J'avoue que, parmi ceux qui vous entourent, plusieurs trouveront toujours à redire à vos vertus, & plusieurs autres auront le front d'applaudir à vos défauts mêmes. C'est à votre prudence à discerner les uns & les autres, & à votre sagesse à les mépriser tous également.

#### LE SOUVERAIN.

Je suivrois volontiers ce dernier avis, si, en me mettant au-dessus de toute censure, je pouvois étouffer en même tems la voix de ma conscience, & de ma raison. L'ensemble de ma condition charme; le détail en fait frémir. Ainsi votre état & le mien se ressemblent malgré leur distance infinie. Tous les hommes sont faits pour se croire libres, & pour vivre enchainés; & il n'en est point qui, dans quelque situation qu'il se trouve,  
puisse

puisse se dire parfaitement heureux. Pour pouvoir cependant adoucir mon sort, il ne me reste qu'une chose à souhaiter, c'est que mes Sujets formant avec moi le même corps de Royaume, il se fasse entr'eux & moi une espece d'union démocratique & inséparable; en sorte que mes sujets aient autant de confiance en mon Gouvernement, que j'en ai toujours eu en leur fidélité & en leur zele.



## DE L'AMITIÉ.

✱ ✱ ✱  
 J'étois d'une compagnie où j'ai fait connoissance avec deux personnes qu'on fait être intimes amis depuis long-tems. Pendant qu'ils s'entretenoient des tendres douceurs de leur union, je faisois réflexion sur leur contentement mutuel, & je me proposois de m'en procurer un semblable. Depuis ce moment j'ai étudié plus particulièrement que je n'ai encore fait, le caractère de tous ceux qui se disent, ou que j'appelle mes amis. Mon dessein est de me fixer à celui d'entr'eux que je croirai le plus sûr, le plus fidele, le plus digne de ma confiance, le plus capable d'y répondre avec sincérité.

Mais avant de faire ce choix qui peut contribuer au bonheur de ma vie, je veux



ſçavoir en quoi conſiſte l'amitié, quels ſont ſes devoirs; quels ſont ſes avantages, & ſi elle n'a pas des risques & des dangers; car il en eſt juſques dans la vertu même.

Sans beaucoup de recherches, je trouve d'abord dans l'amitié le plus grand charme de la vie, le lien le plus naturel & le plus preſſant d'une belle ame, la marque la plus ſenſible d'un cœur bien fait, le germe le plus fécond de la plûpart des vertus qui nous rendent utiles les uns aux autres: bien entendu cependant que je ne parle ici que de l'amitié particulière qui ſubſiſte entre deux cœurs également épris l'un de l'autre, & non point de cette amitié générale, & toujours équivoque, qui s'offre preſque ſans attention, qu'on accepte ſans reconnoiſſance, & qui n'a rien de cette intimité qui, dans deux corps, ne laiſſe ſubſiſter qu'une ſeule ame.

On diroit que tous les hommes ſe ſont donnés le mot pour être, ou pour ſe dire amis de la première façon. Ce ſentiment qui paroît inné, prévient preſque toujours la raiſon; on s'aime avant de ſe connoître, quelques traits de mérite nous frappent, notre prévention les embellit, nous nous plaiſons à parer cette idole, nous adorons l'ouvrage de notre imagination; mais peu-à-peu l'éclat de cet objet, qui n'eſt dû qu'à nous ſeuls, ſe diſſipe;

diffipe; nous cessons d'admirer, & l'amitié s'en-vole avec le phantôme qu'elle s'étoit formé.

Il est des amitiés qui paroissent mieux fondées entre des personnes qui même ne se sont jamais vues. Des gens d'une grande réputation s'unissent par une estime réciproque; chacun d'eux aime à se voir dans l'autre, comme dans un miroir qui le représente fidèlement; mais à force de se contempler, on se reconnoit ou plus ou moins de ressemblance; l'amour-propre souffre ou s'enorgueillit, & détruit une amitié dont il pouvoit tirer tous les jours un nouveau sujet de gloire.

On ne connoît que trop les amitiés que l'intérêt a formées: ce sont celles qu'on voit le plus communément; à la vue du moindre avantage, on diroit voir l'amitié se détendre comme un ressort; mais a-t-on obtenu ce qu'on espere, on cesse d'être ami, ou l'on ne l'est qu'autant de tems que notre avidité & notre propre satisfaction nous permettent de l'être.

Il y a une amitié passionnée qui n'est autre que l'amour. Celle-ci seroit peut-être la plus agréable de toutes, si, en cessant d'être amoureux, on ne cessoit point d'être ami.

De toutes ces sortes d'amitiés, la plus estimable devroit être celle qui, exempte de toute prévention, de toute envie, de tout intérêt, de

de toute passion, confond deux cœurs ensemble, & les lie d'une chaîne dont le poids même fait leur bonheur.

C'est à cette espèce d'amitié que je voudrois volontiers me fixer; la seule idée me ravit, elle m'enchanté; je me la peins avec ces traits de chaleur qui l'animent; mon cœur s'enflamme, & je crois déjà en goûter toutes les douceurs dans cette émotion délicieuse, & presque aussi vive que si les liens que je desire étoient déjà formés. Une réflexion m'inquiète & vient troubler l'espérance dont je me suis flatté; elle me force à mettre en balance avec cette amitié précieuse, la liberté dont je jouis, & dont je dois d'abord lui faire le sacrifice.

Ai-je rien en moi qui marque plus la dignité de mon être que la liberté, ce bien inestimable dont l'Auteur de la Nature a fait présent à l'Humanité? Je suis maître de mes volontés, & il faudra que je les immole aux volontés, aux sentimens, aux opinions, souvent aux caprices de l'ami que je me ferai choisi. Je m'impose donc un arbitre souverain qui pourra disposer de mes pensées, m'assujettir aux siennes; & par un surcroît d'esclavage, je devrai, dans cet état d'humiliation (j'ai presque dit d'anéantissement) me piquer de constance & de fidélité; & pour être sans réserve

réserve à mon ami; me croire obligé, me faire même honneur de n'être plus à moi-même. Je devrai donc applaudir à ses folies, m'aveugler sur ses défauts, épouser ses passions, l'imiter, le prendre pour modèle. Je ne ferai donc que m'agiter tristement dans les entraves d'une amitié que je dois soumettre à la sagesse des loix, aux préceptes de la raison, aux principes sacrés d'une Religion qui a seule le pouvoir de commander à mes sentimens, & d'étouffer en moi le cri de la liberté dont je me fais gloire.

Tout cela, me dira-t-on, dépend du choix de l'ami que vous vous ferez donné; & qu'avez-vous à craindre de la sagesse & de la probité d'un homme attentif à ses devoirs, & dont la conduite ne se règle que par les mouvemens d'une conscience toujours exempte de reproche?

Vous pensez donc que de tels hommes se trouvent aisément? La colombe sortie de l'Arche ne trouve point où prendre terre; un déluge d'erreurs & de vices couvre partout la face du Monde; mais dans le cas que je puisse rencontrer un ami sage & vertueux, qui m'assurera de sa constance & de sa fermeté dans la voie de l'honneur qu'il s'est choisie? L'ambition ou l'intrigue ne lui feront-ils jamais trahir sa confiance? La moindre passion

son dénature les vertus; & l'on n'examine d'ordinaire le principe de ses devoirs, que pour s'en affranchir, ou pour se justifier de les avoir violés. Que reste-t-il, qu'à se conduire avec son ami avec tant de précaution qu'il ne puisse nous nuire en devenant notre ennemi, & qu'à lui ôter d'avance toutes les armes dont il pourroit se servir contre nous?

Je dirai plus: puis-je me répondre à moi-même de ma persévérance dans une liaison d'amitié qui me gêne & me contraint? Puis-je m'assurer de ne pas sacrifier un ami à un ami nouveau? D'abord il en coûte peu pour plaire, & il en coûte toujours beaucoup pour plaire long-tems. On languit dans l'uniformité, tout change en nous excepté notre inconstance; & doit-on me faire un crime, ou du moins un deshonneur, si, avec la meilleure foi du monde, je cède à un penchant nouveau dont je ne suis pas le maître, & qui prévient en moi l'usage de ma raison?

Est-il rien d'ailleurs de plus dangereux qu'une amitié d'habitude, ordinairement contractée sans connoissance, & plus fondée sur des qualités qu'on suppose que sur celles que l'on apperçoit?

Un Souverain voudra jouir des douceurs de l'amitié. Accablé de mille soins, il n'en peut soutenir lui seul tout le poids, & il se trouve

trouve dans un état où la confiance lui devient un besoin ; il se fait un ami d'un favori qui a eu le bonheur de lui plaire ; sûr de lui-même, il croit pouvoir oser se donner un ami qu'il croit vertueux, il se rend en quelque sorte son égal ; & quoique ordinairement l'autorité ne souffre point de compagne, il la partage avec son favori, ou pour mieux dire, il la lui cède toute entière. Le moindre canal où se décharge un fleuve, s'aggrandit bientôt de lui-même, & l'on vient jusqu'à ignorer le fleuve qui l'a formé.

Ce Prince, sans doute, s'estime heureux, mais il ne peut plus ni penser, ni sentir de lui-même ; ou, s'il en a le courage, la plus foible contradiction de la part de son favori le rebute & l'effraye : il ne peut point se persuader que ce favori n'ait toujours raison, ou du moins, à force de le souhaiter, il s'accoutume à le croire. De-là, les malheurs d'un Etat entre les mains d'un homme bien plus attentif à ses intérêts, qu'à ceux de sa Patrie ; & qui, semblable au lierre qui attire le suc de l'arbre qui le soutient, dépouille son Maître de son pouvoir, & ne l'emploie qu'à autoriser des injustices !

Combien de fois des Magistrats, de qui l'on ne doit attendre que la probité la plus exacte, la sacrifient aux intérêts d'un ami,  
pour

pour ne pas blesser l'union qui les y attache !

Dans toutes les sociétés, si je donne la préférence à mon ami, j'éloigne de moi tous ceux qui cherchent à le devenir, & j'en fais autant de jaloux & d'impitoyables censeurs de celui que j'aime.

Dans une République, mon ami me rendra un mauvais citoyen, si adoptant ses opinions en ce qui regarde le Gouvernement, je me rends plus attentif à le suivre qu'à ce qui concerne le véritable bien de l'État.

L'amitié se soutient-elle dans les familles, & sur-tout dans les mariages, qui d'ordinaire sont le moyen le plus infailible de former des divisions ?

Revenons, & disons que, l'amitié étant un des biens les plus agréables de la vie, elle paroît bien mériter qu'on lui sacrifie cet autre bien que nous appellons la liberté. Faut-il, en effet, pour cette liberté, dont nous faisons ordinairement un si mauvais usage, que nous nous rendions insensibles à ce qui intéresse le plus notre ame, à ce qui exerce si délicieusement les sentimens de nos cœurs ? Non, si je ne trouve pas un véritable ami, espèce si rare ici-bas, je veux le devenir de tous ceux que je croirai dignes de mon estime ; mais néanmoins, sans aucun assujettissement, sans autre intérêt

Intérêt que celui de ma satisfaction propre, & sans m'imposer d'autre devoir que celui d'une générosité que je me sens capable d'exercer envers tout le monde, par la crainte surtout de m'attirer des ennemis. Je voudrois seulement partager mes sentimens avec une sorte de distinction; & suivant les attrails de chacun de ceux qui m'engageront à être leur ami, je marquerai au vertueux toute l'estime qui lui est due; je n'épargnerai point au vicieux tous mes soins pour le ramener à lui-même; aux gens de peu de considération, un air de complaisance qui cache le mépris qu'ils croient mériter; à ceux qui m'obligeront, ma reconnoissance: je n'exigerai même aucun retour des ingrats que j'aurai faits, m'estimant trop heureux d'avoir eu le pouvoir d'en faire, & me trouvant plus satisfait du bien que j'aurai fait, que je ne le serois de celui qu'on pourroit me rendre; ce qui s'appelle ne point attendre son bonheur d'autrui, & s'aimer véritablement sans le secours de personne. Ainsi tout ce que je pourrois faire, & quelques services dont je serois capable, je mettrois tout à fonds perdu, ne cherchant d'autre avantage que celui de me contenter moi-même, de suivre mon penchant, de mettre mon bonheur dans celui des autres; & pour tout dire enfin, n'espérant de mes



bienfaits d'autre récompense que de Dieu seul.

Si, malgré ces sentimens gravés dans mon cœur, on ne laissoit pas de m'offenser, je ne me vengerois qu'en mettant dans son tort celui dont j'aurois sujet de me plaindre. Toujours prêt à pardonner les torts qu'on oseroit avoir avec moi, jamais je ne saurois en avoir avec personne.

Une des plus grandes dispositions à être ami de tous les hommes, c'est de se vaincre au point de n'en jamais haïr aucun. De toutes les passions, la plus funeste c'est la haine; elle dévore le cœur qui la conçoit, & lui fait incomparablement plus de mal qu'à celui qu'elle attaque. Eh! pourquoi se prendre d'aversion pour un homme? Si l'on ne peut ni l'aimer ni l'estimer, qu'on le regarde avec indifférence. Mettons toujours le vice au rang des malheurs, & que la pitié tienne dans notre cœur la place de l'indignation qu'il mérite.

Deux raisons cependant me font revenir, comme malgré moi, à mon premier sentiment. La première, c'est que je désespère de trouver un ami tel que je le desire, & qui le soit toujours à toute épreuve. La seconde, c'est que je crains de nouveau de donner atteinte à ma liberté. Au lieu donc de chercher inutilement cet ami que j'estime si rare, je veux, comme

comme je l'ai déjà dit, devenir moi-même l'ami de tous les hommes; je veux l'être de tous ceux à qui je pourrai me rendre utile. Si quelqu'un, après avoir reconnu ma façon de penser, veut se lier d'amitié avec moi, je l'accepte volontiers, & si gratuitement que je ne prétends point qu'il me sacrifie sa liberté; puisque je veux également avec lui conserver la mienne.

La plus sûre leçon pour cultiver une tendre amitié, est celle que nous donne l'Evangile, en nous recommandant, au prix de notre salut, un amour aussi véritable pour notre prochain, que celui que nous avons pour nous-mêmes.

Nos Supérieurs, quoique élevés au-dessus de nous, sont notre prochain; nos égaux & nos inférieurs le sont aussi. Aux uns nous devons des attentions & des égards; aux autres, de la douceur, de la complaisance, de la protection; & ces devoirs, gardons-nous de les remplir froidement; ce seroit ne s'en point acquitter: ce que l'on fait à regret, il est rare qu'on ne le fasse mal. C'est à l'accomplissement de ces devoirs que l'on pourra juger de notre prudence, de notre sagesse, de notre justice, des sentimens de notre ame, de la noblesse de nos cœurs, & de l'heureux assemblage de toutes les vertus que nous ne

R 2      fau-

faurions mieux faire connoître qu'en les reproduisant par notre amitié dans les autres.



## DES DESIRS.

Nos desirs font notre destinée. Qu'est-ce en effet que le desir? C'est un mouvement de l'ame qui l'occupe, la remue, l'échauffe, l'anime; qui montre sa grandeur ou sa petitesse, & fait son bonheur ou son malheur, selon la nature des choses qu'elle ambitionne, ou selon le bon ou le mauvais succès qu'elle éprouve en les recherchant.

Le seul desir de l'ame devoit être le repos. Aussi ne peut-on concevoir aucun mouvement en elle sans avoir une idée d'agitation & de trouble, souvent de peine & de tourment. Cette idée est d'autant plus vraie, qu'il n'est aucun desir qui ne soit accompagné d'inquiétude, ne fût-ce que par la crainte de ne pouvoir vaincre les obstacles qui peuvent le faire avorter.

Un homme, quel qu'il soit, seroit donc heureux, qui, ne desirant rien, jouiroit de lui-même dans toute la plénitude d'une sage tranquillité; mais où trouver un tel homme? Ce ne pourroit être que dans l'école de Zénon,

non, si elle subsistoit encore; mais cette école ne prêchoit qu'une vertu chimérique. Je ne sçais, en effet, s'il seroit possible de vivre sans desirs. Notre ame est sensible; & tant d'objets l'environnent, qu'il en est du moins qui font sur elle de vives impressions. Il en est même dont elle a besoin; & tout ce qu'elle peut faire, c'est de desirer sans chagrin & sans impatience ce qu'elle est portée à desirer par raison. Ajoutons encore que l'agitation est aussi nécessaire à l'ame, que le mouvement dans les êtres physiques. Engourdie dans le repos, elle y seroit comme anéantie. Il n'est pas jusqu'à l'air qui, pour se purifier, n'ait besoin d'orages.

Si il n'est donc pas possible de vivre sans desirs, il ne nous reste qu'à les regler; & pour cela, d'en connoître la source, pour étouffer, dès leur naissance, tous ceux qui pourroient nuire à notre bonheur.

Il est des desirs qui viennent de nos penchans naturels, & qui different dans chaque homme, selon la différence des penchans qui sont nés avec eux.

Il en est qui viennent des sentimens, ou pour mieux dire, des passions du cœur. Ceux-ci, suscités d'ordinaire par les circonstances de l'âge, des lieux, des affaires, varient & ne durent qu'un tems, tandis que les premiers,

fondés dans le caractère particulier de chaque homme, subsistent d'ordinaire autant que le caractère qui ne change presque jamais.

Il est enfin des desirs plus communs, plus ordinaires, dans lesquels on reconnoît plus de faillies que de suite, quelquefois plus de chimeres que de vues. Ces desirs viennent de l'esprit qui, ne pouvant ignorer l'estime qu'on fait des talens, veut s'attribuer ceux qu'il n'a pas, & les recherche moins que l'empire que donnent sur le commun des mortels des qualités supérieures.

De tous les desirs, les plus dangereux, ce sont ceux que forment en nous les penchans naturels qui nous dominent. Combien n'est pas funeste le desir des richesses dans un avare ! combien, la passion des plaisirs dans un voluptueux ! combien, le desir des honneurs dans une ame ambitieuse ! Le premier est-il à l'abri d'aucune sorte d'injustice, dès qu'il y apperçoit un moyen de s'enrichir ? Quelle est la concussion qui l'étonne, quelle est la voix si touchante des malheureux qu'il fait, qui pourra l'attendrir ? Plus terrible que ces crises épouvantables qui, ébranlant la terre, y forment des abysses où se perdent sans retour les villes & les campagnes, l'avare mine les fortunes des autres pour les engloutir ; & presque aussi à plaindre que ceux qu'il

qu'il appauvrit, il profite aussi peu des ruines qu'il fait, qu'un immense souterrain de celles qui s'y précipitent.

Le voluptueux n'est pas moins funeste à la société. Je parle ici de ces hommes qui ne recherchent le plaisir ni avec ce choix de sentiment qui l'épure, ni avec cette délicatesse de goût qui ne fait que s'y prêter. Je parle de ces hommes si communs à présent, qui, n'ayant nuls principes, vicieux par air & débauchés par oisiveté, ne trouvent plus que du dégoût dans l'habitude au plaisir, & ne peuvent corriger ce dégoût que par des excès qui deviennent des besoins d'autres excès plus grands encore. Je dis que ces fortes de gens sont, dans l'Humanité, d'aussi grands fléaux que les avarés par leurs rapines. Ce sont eux qui pervertissent les mœurs & détruisent les Etats par des préjugés pires que les vices qu'ils y répandent. C'est à eux qu'on doit cette Philosophie licencieuse qui, voulant paroître avoir la raison pour appui, est comme un lierre qui s'y attache & l'étouffe en l'embrassant. C'est à eux qu'on doit cette politesse de manège, qui, trop connue aujourd'hui, semble avertir de se méfier d'elle : c'est à eux qu'on doit ce goût du luxe, qui n'a déjà presque plus de bornes que l'impuissance de croître; cet esprit de frivolité, qui

effaye tout & ne s'attache à rien, qui ne fait que voltiger sur la superficie des objets, qui met de l'importance aux petites choses, & traite sans attention les plus essentielles, qui n'aime que ce qui l'amuse, & qui n'aime plus rien dès qu'il en jouit : c'est à eux enfin que l'on doit ce rétrécissement, cette petitesse, cet avilissement des âmes d'à-présent, qui, accablées du poids de leur existence, se fuyent, s'évitent, s'éloignent d'elles-mêmes, n'osent se chercher dans le vuide des jours qu'elles perdent, ni dans un amas d'idées sans objet, qui se confondent les unes dans les autres, & qui tombent & disparoissent à mesure que d'autres viennent leur succéder.

Ce que je viens de dire des desirs du voluptueux & de l'avare, on peut le dire également des desirs de l'ambitieux. Que de feintes, que de trahisons, que d'injustices celui-ci n'employe-t-il pas pour parvenir ? Trouve-t-il sur les pas des concurrens ; il les écarte : des protégés ; il en médit : des parens même ; il les écrase. Plus il se sent de défauts, plus il est ingénieux à relever ceux de ses émules. Il voit devant lui une foule d'heureux sans talens ; il croit pouvoir s'avancer comme eux sans mérite. Il s'avance en effet ; mais dans les postes qu'il obtient, porte-t-il une âme noble, un cœur sage, un esprit éclairé ?

ré? Il n'a voulu qu'attirer sur lui les regards des autres hommes ; & dans le tems qu'il devoit être l'œil ou le bras du Souverain, il ne sçait que se donner en spectacle, & faire un orgueilleux étalage du pouvoir & de l'indépendance dont il jouit. Cependant l'Etat chancelle, il dépérit ; & ses malheurs, dont un peuple étonné cherche en vain la cause, viennent uniquement de la folle ambition d'un homme que la Nature n'avoit mis ici-bas que par erreur, & comme si elle n'avoit prétendu s'en servir qu'à faire nombre.

Combien d'autres penchans naturels pourrois-je rappeler, qui enfantent des desirs aussi préjudiciables à l'Humanité ! Mais autant qu'il est dangereux de suivre ces émotions qui nous entraînent, autant seroit-il avantageux de ne s'y pas livrer. Il n'en est point qui n'obéissent dans les commencemens, mais les plus foibles commandent dans la suite ; aussi sont-elles plus aisées à vaincre dans leur naissance, qu'à contenter dans leurs moindres progrès. Jamais desir ne fut pleinement accompli ; l'un est toujours le germe d'un autre. Il est vrai qu'en se succédant, les desirs s'effacent, se détruisent, & qu'ils ont même tous un but différent ; mais liés & comme enchainés par l'idée confuse de plaisir qui les produit, un nouveau desir remplace dans l'in-



stant celui qui s'éteint; & ne s'éteint lui-même à son tour, que pour faire place à mille autres, qui, à force d'agiter notre ame, épuisent ses forces, & après l'avoir poussée d'écueils en écueils, la ramènent, sans plaisir & sans succès, au même point d'inquiétude & d'ennui d'où elle étoit partie.

Que j'estime heureux ces naturels doux & paisibles, qui, éclairés d'ailleurs par la réflexion & les connoissances, n'ont que des desirs conformes à la raison! Loin d'écouter les prétentions de l'orgueil, les suggestions de l'envie, les cajoleries de la volupté, ils ne sentent que le besoin le plus vif & le plus pressant de l'ame: celui de la vertu.

Ils éprouvent tous les jours que rien ne manque au bien-être physique de l'homme. Ils sçavent que les Arts, dès leur naissance, n'ont cessé de travailler à remplir en lui les besoins de la vie; & qu'à proportion de leurs progrès, le cercle de ces besoins, d'abord si étroit, s'est toujours successivement élargi d'âge en âge. Ils n'ignorent pas que, même à présent, l'esprit humain est dans la plus violente fermentation pour substituer de nouveaux Arts à ceux qui, déjà épuisés, ne peuvent satisfaire aux besoins que le luxe, nouveau besoin lui-même, a fait éclore, & qu'encouragent à tout moment la mollesse & la vanité;

vanité; mais ils sçavent aussi que, si l'homme extérieur est déjà pourvu, & n'a plus rien à desirer des commodités qui lui sont propres, il n'en est pas de même de l'homme intérieur à l'égard des vertus & des sentimens qui lui sont nécessaires. Depuis le tems qu'on travaille à l'ébaucher, on n'a fait encore qu'apercevoir ses travers, ses égaremens, ses faiblesses; & pour le sçavoir malheureux, l'a-t-on rendu plus sage? Quelles lumieres nous ont donc laissé les Platons, les Socrates, les Zénons, les Epictetes? Jouets de leurs passions & de leurs vertus mêmes, nous les comparons aujourd'hui à ces ouvrages de l'Art, qui offrent, à la vérité, quelques beautés de détail, mais dont l'ensemble ne sçauroit plaire, parce qu'on n'y voit ni dessein, ni liaison, ni ordonnance, ni symétrie.

Quoique l'ancienne Philosophie eût, pour se mouvoir, une sphere plus libre & plus vaste, & que son activité fût moins contrainte qu'elle ne le feroit aujourd'hui sous le joug d'une Religion qui borne les vues en les éclairant, elle n'a jetté néanmoins sur les devoirs de l'homme qu'une lumiere fausse, & elle a cru pouvoir soumettre à l'exactitude du raisonnement les faillies d'une ame noble & généreuse, qui, du fond de sa misere, ne laisse pas de sentir sa force & sa dignité. Ainsi que  
Pro-

Prométhée simplement statuaire, cette Philosophie n'a sçu qu'en étudier, en arranger méthodiquement les parties; mais elle n'a point apperçu le feu sacré qui l'anime, & dont il importe de régler l'ardeur & les mouvemens.

Les Sçavans de nos jours s'estiment plus éclairés, & s'imaginent que le Créateur, en les mettant au monde, a dit une seconde fois à toute la Nature: Que la lumière se fasse. Mais ces génies mâles & hardis, qui osent méditer sur le système du meilleur des Mondes, qui se plaisent à s'enfoncer tous les jours dans les profondeurs de la Géométrie, & à mesurer, dans la vaste étendue des Cieux, les grandeurs les plus éloignées, ont-ils sçu démêler dans l'ame ce mélange bizarre de grandeur & de petitesse qui l'élève & l'abbaisse tour-à-tour? & plus touchés des germes d'honnêteté que la Nature y a semés, que de ceux que le vice y a fait croître, ont-ils étouffé ceux-ci, & fécondé les autres?

Je le répète donc avec plaisir; heureux ces caractères modérés & tranquilles, qui, jugeant de tout sans passion, ne vont point chercher leur bonheur hors d'eux-mêmes, & maîtres de leurs desirs, sçavent se rendre contents à peu de frais, & sont réellement d'autant plus heureux, qu'ils pensent moins à l'être, ni même à regarder s'ils le sont! Tout ce qu'ils ont

ont à craindre, c'est que, n'ayant que des desirs honnêtes, ils n'en supposent de pareils dans tous les hommes, & ne se prêtent quelquefois à des desirs injustes dont ils ne peuvent prévoir les effets. Sujets par trop de confiance à des préventions injustes dont la bonté de leur cœur fait tous les frais, & à qui l'on fait aisément grâce des lumières de l'esprit, ils peuvent devenir coupables, sans être criminels. Il n'est qu'une longue expérience qui puisse les endurcir aux passions des méchants, & sans leur rien ôter de leur innocente sensibilité, leur apprendre à ne rechercher leur bonheur que dans les attraites de la vertu qu'ils aiment.

Les sentimens sont la seconde source d'où viennent les desirs. Ceux-ci, comme je l'ai déjà dit, ne sont pas d'ordinaire les plus durables, mais ils sont presque toujours les plus vifs; & communément ils recherchent plutôt ce qui plaît que ce qui est utile & nécessaire. On diroit que, par leur violence, nous voulons racheter leur peu d'importance & leur légèreté.

Il n'est presque point d'homme qui ne soit content de lui-même; mais, par un événement des plus singuliers, il n'en est presque point aussi qui soit content de son état & de sa fortune. Dans le bonheur le plus parfait on en recherche toujours un autre; & l'espérance

rance de ce bonheur, toute incertaine qu'elle est, rend moins sensible, & corrompt même tout celui que l'on possède. Ainsi une idée qui n'est rien anéantit un bien réel, & nous en prive autant que s'il n'existoit non plus que celui où l'on aspire.

Comme il y a dans plusieurs sciences une chimere où les plus habiles veulent parvenir, il en est une aussi dans toutes les conditions de la vie; mais, dans la recherche de l'une & de l'autre, les efforts ne sont pas également heureux. Celle des Sçavans les mène presque toujours à quelque chose d'utile. En marchant au hazard vers l'impossible, souvent ils découvrent ce qu'ils n'auroient pas cru possible de trouver. Dès-lors leurs lumieres s'étendent, & ils acquierent des connoissances qu'ils ne doivent réellement qu'à la folie de leurs préjugés, & à leur ignorance même. Il n'en est pas de même des desirs du reste des hommes; leurs chimeres sont aussi vaines, sans être aussi avantageuses; le bonheur dont ils jouissent n'augmente point; il diminue même à proportion de celui auquel ils s'efforcent d'atteindre, si même encore il ne disparoît à la simple apparence du plus petit bonheur qu'ils espèrent.

Mais quelle est donc cette chimere qui occupe la plupart des hommes? Je l'ai déjà dit: c'est

c'est ordinairement ce qui plaît, presque jamais ce qui est le plus utile. Mais qu'est-ce qui est le plus utile? Deux choses seulement: la santé du corps & le repos de l'esprit. Il n'est personne qui, à l'égard de ces deux choses, ne sçache, comme par instinct, ce qu'il doit suivre ou rejeter. Voilà aussi ce qui constitue ici-bas le bonheur le moins équivoque; voilà ce qu'il est permis de désirer, & ce que l'on peut aussi se procurer sans peine. Tout ce que la Nature exige est aisé; il ne s'agit que de régler ses desirs sur ses besoins & ses facultés. Quiconque veut la forcer, l'irrite & doit souffrir nécessairement de la gêne où il la met. On ne la tourmente point impunément; ce n'est que dans la proportion de nos vues & de nos projets avec les siens, que nous pouvons vivre tranquilles. Le grand art est de ne rien prétendre au-delà de ce qu'elle souhaite, & de nous reposer sur elle de tout ce qu'il nous faut. Alors on ne veut que ce que l'on peut, & l'on fait conséquemment tout ce qui plaît. Ingrats & aveugles que nous sommes! nous accusons la Nature de tout ce qui nous donne de l'inquiétude & du chagrin, & nous ne voyons point que nos chagrins & nos inquiétudes ne viennent que de ce que nous refusons de l'écouter. La Nature est une mère sage qui s'occupe sans cesse à éloigner de nous toutes

toutes fortes de maux, & c'est nous qui la détournons de ses fonctions, & qui rompons ses efforts, ainsi que des malades, qui, pour satisfaire une faim & une soif qui les pressent, l'empêchent de les rétablir dans une santé parfaite.

Si chaque mortel sçavoit rester à sa place, il n'en est point qui ne fût heureux; mais personne n'est content de celle qui lui est échue en partage, & pour laquelle il avoit reçu tous les talens qui devoient y être assortis. On s'en suppose que l'on n'a pas, & par cela même on se croit destiné à un rang plus élevé que celui que l'on occupe. De-là le malheur général de l'Humanité. Une partie contriste l'autre par le mérite qui l'élève & la distingue, & l'autre maltraite le mérite qui l'offusque & l'avilit. Les uns souffrent des vertus, ou des talens qu'ils ont; les autres se font un supplice des talens, ou des vertus qui leur manquent. Ainsi la moitié du genre humain fait le tourment de l'autre, parce que l'envie, qui date du commencement du Monde, & qui y regne avec empire, afflige & déssole également & les cœurs nobles & vertueux qui l'excitent sans le vouloir, & ces cœurs massifs & rampans qui s'y livrent par un sentiment d'amour-propre, ou pour mieux dire, par un honteux desespoir de leur faiblesse & de leur impuissance. Que


Que de desirs retranchés, s'ils venoient tous d'une ame qui scût mesurer, calculer, apprécier! Souvenons-nous du moins que leur effet ordinaire est de nourrir notre foiblesse, de troubler notre entendement, de faire naître successivement dans notre cœur mille sentimens différens; & à force de nous tourmenter plus qu'ils ne nous occupent, de rendre notre ame toujours mobile & flottante, & toujours incapable d'avoir des mœurs constantes et solides.



## DISCOURS

SUR

### LE BONHEUR DE LA VIE.

ous avons en nous-mêmes trois sources de bonheur. L'amour-propre en est une; c'est lui qui allume nos desirs. Trop aisé à satisfaire, il s'anime & s'étend; trop comprimé, il fait effort pour vaincre tous les obstacles. L'autre source est la raison, ce discernement du bien & du mal que Dieu a gravé dans nos ames, ce droit naturel qui prescrit les regles d'honneur & de justice pour la conduite de nos actions & pour le maintien de la Société civile. La troisième source, c'est je ne sais quel instinct aveugle, qui, fondé sur la complexion physique de



notre être, répugne au moindre mal, & recherche tout ce qui peut le satisfaire.

Ces trois sources, les seules d'où peut couler le bonheur, sont pourtant quelquefois peu profitables, presque toujours plus dangereuses qu'utiles.

L'amour-propre est d'ordinaire mal concerté dans ses desseins. A force d'être intéressé, il trahit plus souvent ses intérêts qu'il ne les ménage. Il se livre à tous les goûts, les plaisirs sont dans la diversité; mais à force d'aspirer à tout, il ne parvient à rien; il perd toujours de ses droits en cherchant à les accroître. Mille événemens sont toujours prêts à l'humilier, très-peu sont capables de le satisfaire; & malheureusement, moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il desire augmente; & cette idée, en redoublant ses forces, les épuise sans les anéantir. Aussi se contente-t-il de la surface des choses; & tout ce qu'il peut faire, c'est de se soustraire au bonheur qu'il desire, & qui passe sans qu'il puisse le saisir.

La raison seroit plus capable de le procurer; mais en voulant faire des sages, elle ne forme souvent que des présomptueux. Le Philosophe de nos jours prétend la suivre & l'enseigner; mais lorsqu'il s'attache effectivement à détruire les préjugés qu'elle condamne, il déracine les vertus qu'elle prescrit.

C'est

C'est un débiteur qui s'acquitte mal de ce qu'il doit à la raison, qui cause tous les jours familièrement avec elle, sans lui payer ce qu'il lui doit, & qui apprend même aux autres à ne jamais s'acquitter avec ce créancier malheureusement trop facile. Ces Sages prétendus, ordinairement mieux élevés & plus instruits, devroient sans doute écouter la raison ; & toute leur attention est de la façonner au goût de leur siècle. Elle a beau vouloir les ramener à ces sentimens d'ordre, d'honneur & de décence, à ce respect pour les loix dont on a jetté les germes dans leur cœur ; ils prennent leurs passions pour leur raison même, & l'on ne la reconnoît en eux que par les efforts qu'ils font pour la combattre. Le reste des hommes en fait-il plus d'usage ? la plupart ne pensent ni ne sentent ; ils se chargent des idées qu'on leur fournit, bientôt même ils les perdent de vue pour d'autres qu'on leur suggere. Vils automates, ils n'ont de droit à l'Humanité que par leur figure. Faut-il donc s'étonner s'ils n'ont point aussi de droits au bonheur ? Leur tempérament, leur instinct, le pur mécanisme des sens le leur procurera-t-il ? Hélas ! lorsque les sens sont satisfaits, ils ne tardent pas à reconnoître le vuide & le néant des biens qu'ils avoient osé se promettre.

Non : s'il est quelque bonheur dans le Monde, ce bonheur doit être durable ; & où trou-

ver un bonheur qui subsiste toujours ? Si plus on en a joui, plus il cause de regrets quand on n'en jouit plus ; si de tous les biens, il n'en est point qui ne nous échappe, à quoi sert le souvenir qu'on en conserve ? Et n'est-il pas plus à désirer de n'avoir jamais été heureux, que d'éprouver le chagrin de ne pouvoir pas l'être toujours ? Ce n'est pas dans le tems qui passe qu'on peut goûter des plaisirs qui passent avec le tems ; malheureusement ce n'est qu'à la fin de la vie que la plupart des hommes reconnoissent la frivolité de ce qu'ils croyoient les flatter le plus. Alors l'ame humiliée & avilie à ses propres yeux, s'affaisse sous le poids des remords qui l'accablent ; ces remords la tourmentent sans la justifier ; & quels remords n'a-t-elle pas déjà sentis dans le cours de ses prospérités ? & quelles ont pu être des prospérités auxquelles ces remords ont dû la rendre presque insensible ? Au bonheur qui l'abandonne à la mort, nul autre ne peut succéder ; il n'en est qu'un seul immuable qu'elle a négligé : celui-ci n'est connu que des vrais Sages qui, pour en jouir, évitent les écueils les plus capables de les en priver.

Veut-on sçavoir quels sont ces écueils ? c'est la haute opinion de soi-même, & l'envie d'égaliser ou de surpasser les autres dans tout ce qui les distingue à nos yeux. Déjà, rien n'est tant opposé au bonheur de l'homme  
que

l'orgueil. Tout mortel, en effet, qui, dans son air & ses manières, s'attribue plus de génie & de prudence, plus de vertus ou de talens qu'il n'en a, court risque de se voir accablé de mépris par tous ceux qui le connoissent. L'homme modeste, au contraire, qui, lors même qu'il le pourroit, ne se donne ni tout l'honneur, ni toute la réputation qu'il auroit droit de prétendre, se procure des louanges qu'il n'attendoit pas, & qui le dédommagent avec usure des pertes que lui cause sa vertu. Ce bonheur est d'autant plus grand que, sans prévention pour soi-même, cet homme proportionne ses desirs à ses talens, & ne porte aucune envie aux talens des autres.

Ce vice, suite ordinaire de l'orgueil, nous suscite plus d'ennemis que l'orgueil même. Quelque grande que soit l'estime des talens des autres, qui fait naître l'envie & qui la nourrit, on n'en est pas plus considéré, on en devient même plus méprisable; mais pourquoi n'excite-t-elle pas plutôt l'émulation qui, loin d'abaisser le mérite, cherche à l'atteindre? Celle-ci porte sur le sentiment de nos forces que personne ne conteste, parce qu'elles sont l'effor du talent, & que ce talent s'occupe plus de lui-même que de ses rivaux; au lieu que l'envie nous occupe plus de nos rivaux que de nous-mêmes. De-là le calme intérieur de l'homme sage & modeste, qui,

sans de grands soins, ni de grands efforts, se trouve heureux, en cela du moins que, voyant avec plaisir le bonheur des autres, personne ne cherche à troubler celui dont il jouit. Mais que l'homme est aveugle ! c'est lui-même qui se précipite dans le malheur en voulant l'éviter. Il en souffre d'autant plus qu'il en est l'artisan. Il paroît en effet que le mal qui vient d'une cause étrangère & qu'on ne peut éviter, doit être plus supportable que celui qu'on se procure volontairement à soi-même. Eh quoi ! sans chercher un bonheur incertain, n'est-ce pas assez, pour être heureux, que de n'être pas aussi malheureux qu'on le pourroit être ?

Outre l'orgueil & l'envie, c'est encore l'ambition qui s'oppose à notre bonheur, & cette passion n'est pas moins difficile à se satisfaire qu'à se soutenir. Il est étonnant, sans doute, que l'homme qui ne peut ne pas sentir ses imperfections, soit si vivement touché de l'amour de la gloire ; mais il n'est pas étonnant aussi qu'il ne recueille que du mépris des efforts qu'il fait pour l'acquérir ; & qu'aveugle comme il est, il se traîne, il rampe pour s'élever, & n'emploie que les moyens les plus bas & les moins propres à la fin qu'il se propose. Celui-là seul peut y parvenir, qui, renfermé dans les bornes de l'état où la providence l'a fait naître, en remplit

plit fidèlement les devoirs; qui, sans lutter contre la fortune, se contente du fruit de ses talens; qui les consacre, dans le besoin, à l'avantage des autres; à qui les revers n'ôtent point le courage, ni les succès la modestie qui pare ses vertus; qui, digne des plus grands emplois, s'estime autant heureux de les mériter que de les posséder, & qui, cher enfin à la société, s'attire, sans le vouloir, une réputation d'autant plus précieuse qu'elle augmente à mesure qu'il est plus connu.

Peu de gens seront capables de l'imiter, sur-tout ceux qui, épris du violent desir de faire fortune, ne cherchent uniquement qu'à accumuler des biens; mais le bonheur se trouve-t-il parmi les soins, les travaux, les dangers qu'entraîne la passion d'acquérir des richesses? Elle conduit à deux extrémités également funestes à la paix de l'ame: ou l'on craint de jouir des biens acquis, & ils restent inutiles; ou l'on ne craint pas de les épuiser, en donnant dans le superflu. Combien d'exemples n'a-t-on pas vus de gens qui ont préféré à l'humiliation de passer pour avarés, le supplice d'être prodigues; ou qui, par pure vanité, n'osant se dédommager en secret de leur faste, s'en sont trouvés punis par un excès de pauvreté!

Parlerai-je ici du penchant aux plaisirs dont tant de gens se promettent un bonheur su-

prême? C'est le goût du siècle de se livrer avec fureur à toutes les sensations agréables. Elles préviennent à présent le desir naissant, & ce desir n'a qu'à se manifester pour être comblé sans obstacles. On ne cherche plus même à voiler l'indécence des mœurs. Avec une ame impétueuse & légère on essaye de tous les objets, & le passage de l'un à l'autre n'est marqué que par un moment de satiété, qui sert bien plus à réveiller les desirs qu'à les éteindre. Je le demande donc à tout homme raisonnable, est-ce de-là qu'on doit attendre une vraie & solide félicité? Peut-on en jouir dans une folle yvresse qui ne laisse aucun instant à la réflexion? Qui ne connoît le néant des plaisirs, & qu'ils ne peuvent rendre un homme heureux qu'autant qu'il a cessé d'être raisonnable!

Ce n'est pas toujours des satisfactions qu'on y trouve, que l'on a droit d'espérer le bonheur; il est des gens plus délicats qui le cherchent dans d'aimables sociétés, dans des liaisons agréables; ils croient augmenter leur être par une union qui leur semble les reproduire dans les autres & les aggrandir. L'amitié leur devient un besoin; mais ce besoin, peuvent-ils le remplir toujours avec succès? Ou, lorsqu'il est rempli, peut-il toujours les satisfaire? Trouve-t-on aisément de vrais amis, dans un siècle sur-tout où l'éducation

tion porte plus sur les manieres que sur les mœurs, où la prudence n'est que ruse, où les graces accréditent les vices, où les passions colorent tous les objets, où l'on ne trouve que des hommes bas & rampans dès qu'ils desirent, fiers dès qu'ils esperent, ingrats dès qu'ils obtiennent; des hommes enfin qui n'ont rien de commun entr'eux que l'esprit d'intérêt qui les anime? Ces sortes de gens méritent-ils qu'on renonce à soi-même pour ne vivre que pour eux, & qu'on sacrifie la liberté de ses sentimens au desir de leur plaire? Est-ce sur de tels amis qu'on peut fonder le bonheur de la vie, & sont-ce de tels amis qui méritent qu'on travaille à les conserver, & pour lesquels on doive se piquer de garder avec soin les regles d'une amitié sincere?

Mais, dira-t-on, où est donc le bonheur de la vie? Ce bonheur auquel tout le monde aspire, & que vous nous montrez si difficile à acquérir, en quoi donc consiste-t-il? Je réponds qu'on le trouve dans la tranquillité de l'esprit, qui vient d'une égalité d'ame, qui ne rebute les plaisirs, ni ne les recherche; qui réprime les desirs de crainte qu'ils ne se portent à ce qu'on ne peut obtenir, qui voit avec indifférence les bons & les mauvais succès. Notre vie est continuellement agitée par l'esperance & par la crainte; si l'on espe-



re avec trop de confiance, quel malheur n'est-ce pas de se voir trompé ! Mais, dans la crainte d'être trompé, prenons de si justes mesures, que nous ayons lieu d'espérer sans avoir rien à craindre ; ou plutôt craignons de desirer ; ou si nous desirons, desirons moins ce qui nous plaît que ce qui nous paroît, & qui est en effet le plus raisonnable. La simplicité, l'innocence, la tempérance doivent former en nous cette apathie heureuse. Ou plutôt, soyons bons & véritables Chrétiens, & soumis conséquemment à la volonté de Dieu ; nous n'aurons d'autres desirs que de voir ses desseins s'accomplir sur nous. Bons Citoyens en même tems, nous serons soumis aux Lois de nos Souverains ; nous les servirons avec autant de fidélité que de zèle. Nous ne courrons point après les faveurs des Grands. Nous ne mépriserons point nos inférieurs, nous abrègerons par bonté le chemin qui les sépare de nous, & nous descendrons jusqu'à eux pour les soulager dans leurs peines ; nous vivrons enfin sans reproche avec nos égaux ; nous louerons leurs vertus, nous excuserons leurs foiblesses ; & s'ils nous offensent, nous ne nous vengerons d'eux qu'en leur pardonnant.

Défions-nous surtout de notre esprit, il va presque toujours au mal sans détour. S'il est d'accord avec le cœur, nous sommes perdus

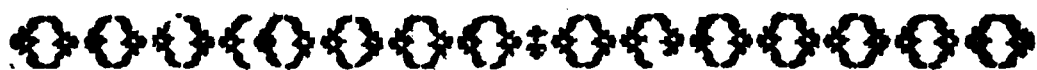
des fans ressource; la pensée & l'exécution ne souffrent alors aucun intervalle, & nous sommes plutôt plongés dans le vice que nous n'avons songé à nous y livrer.

Malgré ces précautions à nous rendre heureux, il n'est pas impossible que nous ne cessions de l'être. Il est tant d'évenemens dans la vie, & les choses humaines ont si peu de stabilité qu'elles changent sans cesse.

Mais ce n'est qu'en supportant le malheur avec courage qu'on le surmonte. Le rocher ne résiste à la tempête que parce qu'il est immobile au milieu des flots; & le vaisseau qui leur obéit, évite rarement de faire naufrage. La patience dans l'infortune donne plus d'éclat qu'on n'en perd; l'infortune passe, & cet éclat redouble, ainsi que le plaisir qu'on ressent de n'être plus malheureux. Le propre de ce nouvel état est de se rendre sensible aux peines des autres, & de croire n'avoir jamais fait assez de bien, dès qu'on sent qu'on peut en faire davantage. Cet état a ses délices, c'est la volupté d'une belle ame; mais il est peu d'ames capables de cette volupté.

Le vrai bonheur de la vie ne consiste donc point à être toujours heureux. Quelle que soit la modération de nos desirs, ne nous croyons jamais à l'abri de toutes sortes de revers: sur-tout ne faisons point consister  
notre

notre bonheur dans une suite de joies excessives. Tout plaisir vif est danger : puissions notre bonheur dans nos vertus, afin que, lorsqu'il faudra le quitter avec la vie, rien ne nous empêche d'aspirer à celui qui doit être éternel.



*LETTRE à Messieurs de la Société  
Royale de Nancy.*

✱ ✱ ✱  
 ✱ J'ai lu avec un extrême plaisir le discours que vient de prononcer votre nouveau Directeur. J'admire toujours en lui ce talent aisé de la parole que vous lui connoissez depuis long-tems, cette majestueuse simplicité de style qui lui est propre, & qui dans une seule idée offre le germe de plusieurs autres, dans un seul trait une image, dans un seul mot un sentiment. Je ne puis assez louer son éloquence vive & légère qui semble ne rien devoir au travail, & qui décelant en lui l'usage du grand monde, ôte au bel esprit sa forme naturelle, fait le contenir sans le captiver, & ne le montre malgré ses graces, que corrigé par la profondeur des connoissances & par la sagesse & l'utilité des projets. Ceux qu'il vous a proposés vont donner vraisemblablement à votre Société une nouvelle vie.

Ce

Ce n'est pas qu'elle n'ait marqué jusqu'à présent toute la chaleur d'une ame pleine de vigueur & de force ; mais le tems qui chaque jour doit ranimer votre zele, vous invite aussi d'une année à l'autre à de plus nobles efforts. Et combien devenus aujourd'hui plus heureux qu'autrefois, ces efforts deviendront-ils plus heureux encore, en vous amenant insensiblement au point de perfection où vous desirez d'atteindre, & où vous vous êtes engagés de parvenir ?

Je dis insensiblement. Je n'ignore pas en effet qu'il n'est rien en ce monde de si lent que la marche de l'esprit. Quelle n'est pas la *tardivité* dans chaque homme ! Quel tems ne lui faut-il pas pour se produire & se développer ! Mais combien n'est-il pas plus lent dans la masse entière de l'humanité ? Il ne faut là que des années ; il faut ici des siècles pour lui faire porter des fruits. Et quels fruits encore ! Je lui en connois depuis la naissance du monde ; mais il doit les uns au hasard, & nous attendons la parfaite maturité des autres.

Quoique faites pour dispenser la lumière au reste des hommes, il en est des Académies comme du soleil. Nous le jugeons dans notre façon de penser le plus rapide des astres, il ne répand néanmoins chaque jour que peu à peu sa clarté dans la plaine des airs. Peut-être

être même la lenteur, qu'on est souvent tenté de reprocher aux Sociétés littéraires, a-t-elle une utilité propre. Voudroit-on qu'elles fussent semblables à l'éclair qui perce en un instant la nue, & qui disparoissant dès sa naissance semble augmenter les ténèbres qu'il est venu dissiper? Ce n'est qu'à la fable qu'il appartient d'imaginer ces orgueilleux enfans de la terre, qui croissant par an de plusieurs condées, pouvoient ensuite entasser Ossa sur Pelion.

Tout ce qu'on peut exiger de vous, Messieurs, & que je suis en droit de vous demander; c'est une union intime, c'est un travail toujours assidu. Qu'êtes-vous en effet dans ce lycée où vous vous faites un plaisir & un devoir de vous rassembler? Il me sembleroit ainsi que dans un parterre des fleurs d'un divers émail ramassées avec soin, plantées à côté les unes des autres & assorties avec goût, elles entrelacent leurs feuilles, elles s'embellissent mutuellement & forment un mélange de couleurs & de parfums d'autant plus agréable, qu'on ne peut y distinguer la moins brillante d'avec celle qui l'est le plus, & qui seule & isolée auroit peut-être moins d'éclat, qu'elle n'en reçoit du voisinage de ses compagnes. Tel sera le vôtre, si vous vous tenez toujours étroitement unis, & qu'aucun de vous n'envie ni ne méprise des talens qui servent à relever les siens.

Mais

Mais c'est sur-tout le travail qui vous fera toujours avancer, quoique imperceptiblement, dans la carrière où vous êtes engagés de marcher. Le plus doux repos est toujours, celui qui s'achète par la fatigue & la peine. Tout autre anéantit l'ame, & la tient douloureusement suspendue entre l'inertie qui l'abrutit, & le néant dont elle est à peine échappée.

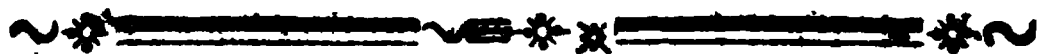
Et quelle honte pour un homme d'honneur, si une fois admis parmi des gens dévoués par devoir à l'étude, il se contentoit de traîner régulièrement chez eux une masse inutile, & de ne s'y faire regarder que comme une erreur & une méprise. Un tel homme effrontément oisif, je le regarderois comme une branche inutile, comme un rameau desséché, qui ne voulant point profiter d'un suc plein de vie, déshonoreroit le tronc qui le porte à regret, & feroit beaucoup mieux de s'en détacher insensiblement de lui-même.

C'est donc le travail, Messieurs; & ce n'est que le travail qui peut vous conduire au terme où vous aspirez, & vous aider à former ce fonds de lumières & de connoissances sur lequel chaque Lorrain a droit d'assigner quelque espérance pour le bien commun de l'Etat.

*Fin du Tome premier.*



TABLE



## T A B L E

pour les Oeuvres du Philosophe  
Bienfaisant.

### TOME PREMIER.

<i>P</i> réface de l'Editeur	page 3
<i>Avis du Roi à la Reine sa fille lors de son ma- riage</i>	39
<i>Lettre du Roi de Pologne Stanislas I.</i>	59
<i>Avis de l'Editeur</i>	61
<i>Lettre du Roi de Pologne</i>	73
<i>Lettre d'un Seigneur Polonois, &amp;c.</i>	140
<i>Lettre d'un Habitant de Dantzic, en répon- se à la précédente</i>	173
<i>Le vrai bonheur consiste à faire des heureux</i>	193
<i>L'espérance est un bien dont on ne connoît pas assez le prix</i>	202
<i>Pensées sur les dangers de l'esprit</i>	208
<i>Lettre sur l'éducation des enfans, &amp; parti- culièrement sur celle des Princes</i>	222
<i>Entretien d'un Souverain avec son Favori sur le bonheur apparent des conditions humai- nes</i>	239
<i>De l'amitié</i>	249
<i>Des desirs</i>	260
<i>Discours sur le bonheur de la vie</i>	273
<i>Lettre à Messieurs de la Société Royale de Nancy</i>	284







THE UNIVERSITY OF CHICAGO

VI

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

# A V I S

## DU TRADUCTEUR.

*et Ouvrage, originairement écrit en Polonois, m'étant tombé entre les mains, je me suis fait une sérieuse occupation de le traduire. La connoissance que j'avois puisée en Pologne, des Coutumes & des Loix de ce Pays, m'y fit remarquer une expression de vérité extrêmement rare dans toutes sortes d'Ecrivains, sur les défauts & les mauvais usages de leur Patrie. Celui-ci, libre de tout préjugé, n'examine ceux de ses Patriotes qu'au poids de la raison & du bon sens. Les abus les moins apperçus, parce qu'ils sont plus généralement répandus que les autres, il les dévoile pour en montrer le danger;*

A 2

#### 4 AVIS DU TRADUCTEUR.

*danger ; Et on voit en lui un zèle noble Et éclairé , qui , sans blesser la liberté des Polonois , voudroit la faire servir elle-même à les rendre heureux Et tranquilles.*

*J'ai conçu , Et l'on conviendra sans doute avec moi , que ce ne peut être l'ouvrage que d'un des premiers Sénateurs de cet Etat , qui accoutumé à en manier les ressorts , en connoît les moindres intérêts , Et qui ne pouvant lui seul y faire la loi , s'efforce du moins d'y répandre des leçons utiles.*

*Au reste , cet écrit contient des préceptes de politique , nécessaires sur-tout à tous les Etats Républicains. C'est aussi un des motifs qui m'a porté à le traduire. Heureux si j'ai réussi à en rendre toute la force avec cette naïveté élégante qui en fait le caractère distinctif !*

*Pour mieux entendre néanmoins tout ce qu'il renferme d'utile à la Pologne en particulier , il ne sera pas mal à propos de donner avant toutes choses une idée nette Et précise du gouvernement intérieur de ce Royaume. Nous en avons un détail simple Et concis , mais l'un des plus vrais Et des plus exacts qu'on en ait fait encore. On le trouve à la fin du troisième Volume de l'Histoire générale de Pologne , par M. le Chevalier de Solignac. Je vais en faire usage ici en faveur de ceux qui*

## AVIS DU TRADUCTEUR. 3

*qui n'ont point cette Histoire; Et sans doute l'on me pardonnera aisément cet emprunt auquel je ne pourrois substituer ni un examen plus judicieux, ni un coloris mieux assorti, plus naturel, plus gracieux, plus énergique. C'est ici un entr'acte absolument nécessaire, en attendant que l'Acteur qui nous intéresse le plus, paroisse sur la scène.*

### CARACTERE, MOEURS ET USAGES DES POLONOIS.

La générosité, la franchise, une noble fierté, font le caractère des Polonois. Ces trois qualités sont en eux une source de mérite, quand elles ne sont point portées à l'excès; & elles constituent leurs plus grands défauts, quand ils ne savent point les contenir dans un juste milieu, qui fait la perfection des vertus, & sans quoi elles dégènerent en vices.

*Leur Caractere.*

Epris autrefois de la seule gloire qui vient de la vertu, l'austérité de leurs mœurs faisoit leur plus grande richesse. Aujourd'hui amollis par le faste, ils donnent dans les superfluités; & malheureusement leurs ressources n'ont point augmenté avec leurs besoins. Le luxe perça chez eux sous les Règnes de Sigismond III. & de son Fils Uladislas VII. & l'irruption devint entière sous

## 6 AVIS DU TRADUCTEUR

Auguste II. un des Princes de notre siècle le plus magnifique. De là est venue l'avidité du gain, avec cette différence, que par un reste de mépris pour les richesses, les Polonois ne les recherchent que pour s'en faire honneur. Leur empressement à les acquérir n'est plus ou moins grand, qu'à proportion de leur penchant à les répandre. Ils connoissent si peu l'art de thésauriser, que plusieurs d'entr'eux ignorent même celui d'une sage économie. Ce qui caractérise davantage leur générosité, c'est l'accueil qu'ils font aux Etrangers, même les plus inconnus, dont ils préviennent les besoins, & qu'ils reçoivent chez eux avec une politesse & des égards dignes du tems de l'ancienne Rome, où les Maisons les plus illustres tiroient leur principale gloire de l'exercice de l'hospitalité.

Incapables de dissimuler, leur franchise est d'autant plus grande, qu'elle vient ou de leur fierté, ou de leur courage, ou de la liberté dont ils font gloire. La prudence peut les replier sur eux-mêmes dans les affaires d'intérêt; mais la crainte en fait rarement des politiques. Ils portent sans ménagement leurs chagrins & leur plaintes aux pieds du Trône; & l'on peut dire que chez eux le plaisir d'être  
d'être

## AVIS DU TRADUCTEUR 7

d'être loué & applaudi ne fait pas toujours le charme de la Royauté.

Leur fierté a fait naître & maintient chez eux l'amour de la liberté, qu'ils estiment le premier bien de l'homme ; & l'une & l'autre soutiennent leur courage & leur valeur. Naturellement braves & guerriers, ils seroient peut-être indomptables dans leurs expéditions militaires, si plus dociles à s'y laisser conduire ; ils ne s'imaginoient perdre leur liberté dans le tems même qu'ils ne sont assemblés que pour la défendre. Cette délicatesse néanmoins n'est d'ordinaire qu'un prétexte pour se retirer d'une Armée qui manque d'argent & de vivres, & qui ne subsiste qu'au hasard des dégâts qu'elle fait sur les propres Sujets du Royaume.

Il n'y a parmi eux que deux con-<sup>Deux sortes</sup> ditions également extrêmes : les <sup>États par-</sup> Nobles (a), dont la liberté n'a point de re-<sup>mi eux.</sup> gles ; & les Payfans, dont la servitude est presque sans bornes. Le seul bonheur de ces derniers, c'est que nés sous le joug, ils ne craignent pas de le porter, & ne se re-

A 4

pen-

---

(a) Un des grands Privilèges des Nobles, c'est qu'en matière criminelle aucun d'eux ne peut être arrêté & emprisonné, qu'il ne soit convaincu du crime dont on l'accuse.

## 8 AVIS DU TRADUCTEUR

peuvent point de vivre. Confondus avec les terres qu'ils cultivent, ils sont une partie des revenus de leurs Maîtres; mais ce qui surprend dans un Pays aussi Chrétien que la Pologne, leur vie dépend du caprice d'un homme, qui dans l'ordre de la nature n'a sur eux d'autre avantage que de n'être pas aussi malheureux qu'ils le sont. Il faut pourtant avouer que les cas sont bien rares, où un Seigneur use de ce droit sur ses sujets. Si les Loix n'ont point changé en Pologne, les mœurs n'y sont plus les mêmes, & les mœurs ont plus de force sur les hommes que les Loix.

*Privileges des Nobles.* Les Nobles sont des personnes libres, qui ne dépendent que d'eux seuls. Ils sont divisés en deux Ordres, dont l'un ne peut agir sans l'autre; l'Ordre des Sénateurs & l'Ordre Equestre; & ils font ensemble un corps puissant & redoutable, qu'ils appellent République, & qui l'est en effet, quoique unie à la Royauté.

Malgré la différence que les biens, les dignités, les services rendus à l'Etat, l'ancienneté ou l'illustration des Maisons peuvent mettre entr'eux, ils s'estiment chacun d'une égalité si parfaite, qu'ils se donnent mutuellement le nom de frères; comme si en effet ne faisant tous qu'une famille; ils étoient

## AVIS DU TRADUCTEUR.

Étoient tous sortis du même sang. Ainsi les petits respectent les Grands sans les craindre, & les Grands vivent avec les petits sans les mépriser.

Ils partagent le souverain pouvoir avec leur Roi; mais leur Roi est sujet aux Loix, & eux seuls ont le droit de les faire. Ils établissent des impôts, ils déclarent la guerre, ils font les Traités de Paix, ils réforment les mœurs, changent les coutumes, abrogent les constitutions, en créent de nouvelles.

Le Roi préside à leurs Conseils; *A. quoi ils ont restreint le Pouvoir de leurs Rois,* & comme il est, selon la façon de parler des Polonois, la bouche qui doit exprimer les pensées de tous les membres, & qui par cela même doit ne rien dire qui ne s'accorde avec leurs sentimens, c'est lui qui approuve leurs décrets, qui les publie en son nom, & qui les fait exécuter, autant qu'il se peut, dans un Pays où le droit de les faire suppose presque toujours celui de n'y point obéir. Ils ne laissent à leur Roi que ce qui lui convient uniquement; le pouvoir & les moyens de se faire aimer. Il distribue toutes les Charges, il confère tous les honneurs, il récompense à son gré le mérite. Rien ne lui manque,



## 40 AVIS DU TRADUCTEUR.

que ce qu'il doit le moins regretter; le droit de se venger & de nuire. Cette contrainte, si l'on peut l'appeler ainsi, vient des Loix qu'ils lui imposent dès qu'ils l'ont élu, & par lesquelles ils se réservent le droit de ne le plus reconnoître, s'il vient à les transgresser.

Par une politique qui leur est avantageuse, & qui, négligée ailleurs, a causé le malheur de beaucoup d'Etats, eux seuls peuvent prétendre aux graces de leur Roi. Tout Etranger en est exclus, à moins qu'il n'ait acquis parmi eux des Lettres de Noblesse, qui sont proprement ce que le droit de Bourgeoisie étoit chez les Romains; mais c'est le corps de l'Etat qui les donne, & il en est plus jaloux que les Romains ne l'étoient de leur privilège de Citoyen, qu'ils accordoient quelquefois à des Nations entieres.

*Leurs  
Diettes.*

Ils appellent Diettes leurs Comices, ou Assemblées générales. Elles sont composées de l'Ordre des Sénateurs & de celui des Gentilshommes, qui y sont députés des Diettes particulieres de chaque Palatinat. Ceux-ci sont les Protecteurs de la liberté, & comme les Tribuns du Peuple à Rome, chargés de la maintenir contre les entreprises du Sénat lui-même, s'il

## AVIS DU TRADUCTEUR. II

s'il venoit à résoudre des choses contraires aux intérêts de la Nation.

Un seul d'entr'eux peut rompre d'un mot seul les décisions unanimes de la Chambre des Sénateurs & de celle dont il est membre ; & par une imitation plus parfaite, ce mot est ce même VETO, dont se servoient les Tribuns Romains.

*Droit singulier de ceux qui y sont députés.*

Mais ce droit qui eut des suites funestes à Rome, est aussi l'unique cause du désordre qui regne dans presque toutes les parties du gouvernement des Polonois. Que peut-on attendre en effet de régulier dans un Etat, dont le sort dépend de l'ignorance, de la mauvaise humeur, de la vanité, de l'entêtement, de l'intérêt d'un seul particulier, qui abuse du pouvoir qu'il a d'être impunément méchant, ou ridicule, & qui n'ayant pas assez d'esprit pour bien penser, n'a point assez de jugement pour approuver & se taire ? C'est pourtant, de tous les Privilèges des Polonois, celui dont ils font le plus de cas ; c'est la marque distinctive de la liberté dont ils font gloire. Peut-être est-ce un effet de la politique de leurs Rois, ou du Sénat, qui en réglant qu'un seul suffrage, dans les délibérations

*Abus de ce droit.*

## 12 AVIS DU TRAEUCTEUR.

rations de ces Députés, pourroit balancer tous les autres, ont voulu se ménager un moyen presque assuré de faire avorter tous les desseins qui leur seroient contraires; car c'est ainsi que les Patriciens de Rome avoient mis un frein à l'autorité des Tribuns par cette unanimité de voix qu'ils en exigeoient, & par la facilité qu'ils avoient, en gagnant quelqu'un d'entr'eux, de l'engager à ne point être du sentiment de ses Collègues. Il est toujours vrai de dire de ce droit si extraordinaire, ce que les Historiens Romains ont dit de la même prérogative attachée à la personne de leurs Tribuns, que c'étoit de quoi faire des pestes publiques & des chefs de sédition dans un Etat. Plusieurs Polonois gémissent de ce malheureux usage; mais il leur seroit aussi dangereux de vouloir y apporter remède, qu'il le fut autrefois à Coriolan & à Camille, de s'élever contre la puissance des Tribuns. Il est à présumer que le bannissement, qui fut la peine de ces Grands Hommes, seroit estimé une punition trop légère pour ceux qui auroient le courage de les imiter.

*Marcchaux  
des Diettes :  
leurs fonctions.*

Ces Députés de la Noblesse, appelés Nonces, ne sont pas plutôt assemblés, qu'ils élisent un  
Maré-

## AVIS DU TRADUCTEUR. 13

Maréchal, dont la fonction est de présider à leurs délibérations, & d'en bannir la dissension & le désordre. C'est lui qui donne la permission de parler, & qui avec une civilité impérieuse & employée avec discernement, fait taire l'indiscrétion & arrête les faillies de la fierté & de l'indépendance. C'est toujours l'un d'entr'eux qu'ils choisissent pour cet emploi, & ils se sont fait une loi de le prendre alternativement entre ceux de la grande Pologne, de la petite Pologne & de la Lithuanie. Cette élection se fait rarement sans de vives contestations. Elles viennent de l'émulation qu'excitent l'autorité dont cette Charge est revêtue, & les moyens qu'elle donne de se faire aimer ou respecter du peuple, & de se faire craindre ou rechercher des Chefs de l'Etat.

C'est en effet au Maréchal de la Diète à résumer les plaintes de toutes les Provinces de la République & celles même des particuliers, & à les exposer au Roi & au Sénat, en demandant le redressement des griefs qui les ont fait naître. Aussi une des principales attentions de la Cour à l'ouverture des Diètes, c'est de se ménager un Maréchal qui sache allier ses intérêts à ceux de la République, qui ne parlant que de tranquillité, que d'union, que de paix, ait le talent

## 14 AVIS DU TRADUCTEUR

talent d'imposer au trop grand zèle, de réunir les foibles, de diviser les forts, de se roidir ou de se relâcher, de presser ou de temporiser, selon les vûes du Prince à qui il craint de déplaire, ou selon les besoins de l'Etat, auquel il voudroit ne pas nuire en effet; mais c'est particulièrement dans les Diettes d'élection, que ceux qui aspirent à la Couronne n'oublient rien pour le faire pencher en leur faveur.

*Qui sont  
ceux qui  
composent  
le Sénat.*

Les Evêques, les Palatins, les Castellans & les Grands Officiers de la Couronne forment le Sénat. Les Evêques y ont le premier rang, & cette prérogative n'est dans son origine qu'un effet de la piété des Polonois, qui ont cru, avec raison, qu'en leur donnant la primauté dans leurs Conseils, ils y établissoient pour toujours un soutien à la Religion, & une barrière au débordement des mœurs, souvent plus à craindre que l'irréligion même.

Les Palatins sont revêtus de la plus éminente dignité où l'on puisse parvenir en Pologne. Leurs fonctions ressembloient à celles des anciens Sénéchaux, ou grands Baillifs de France: Chefs d'Armes & Commandans après le Roi, ce sont eux qui président aux Assemblées de la Noblesse de leurs Provinces,

vinces, & qui la menent à la guerre lorsqu'elle marche pour les intérêts de la Nation.

Les Castellans sont les Lieutenans des Palatins & des Chefs subordonnés de la Noblesse dans leurs Châtellenies.

Les Grands Officiers <sup>b)</sup> sont proprement des Ministres d'Etat, chargés de divers détails du Gouvernement. Ils forment auprès du Roi comme une espèce de petite République, toujours prête à le seconder dans les bons desseins ; mais toujours disposée à s'opposer à tout ce qu'il pourroit entreprendre contre les intérêts de la Patrie. Du moins les Polonois ne cessent de souhaiter que ce soit - là l'esprit de ces Ministres ; mais ces derniers vivent dans un air contagieux, & il s'en trouve d'ordinaire qui ne savent que trop que la Cour est la source des graces, & qu'ils ne peuvent les mériter que par leur complaisance & par leur soumission.

Au-

---

a) Ceux-ci sont le Grand - Maréchal de la Couronne & le Grand - Maréchal du Duché de Lithuanie, les Grands - Chanceliers & Vice - Chanceliers de ces deux Etats ; les deux Grands - Trésoriers de l'un & de l'autre ; le petit Maréchal de la Cour du Royaume, & celui de la Cour du Duché.

## 16 AVIS DU TRADUCTEUR.

Aucune des Charges dont je viens de parler n'est héréditaire. Le Roi donne toutes celles de l'État, & ne peut les ôter que du consentement de la République, qui ne l'accorde que pour des crimes capitaux.

*Prérogative de l'Archevêque de Gnesne, Primat du Royaume.* Le premier des Sénateurs est l'Archevêque de Gnesne. C'est la première Personne après le Roi. Il est Primat du Royaume, & il y fait la fonction de Vicaire durant les interregnes. C'est lui qui envoie les Universaux, ou Lettres circulaires pour la convocation des Diètes, ou petites Diètes, qui doivent précéder la Diète d'élection. C'est lui qui indique le tems de celle-ci, & qui proclame le Roi après avoir pris les suffrages de la République. Les Polonois ne lui ont déferé tant d'autorité & de prérogatives, qu'à cause de l'incompatibilité de son état avec la Couronne, que tout autre envahiroit peut-être avec autant de ressources & de moyens de se la donner.

Nul autre que le Roi, durant le cours de son Règne, n'a droit d'annoncer les Diètes. Il en marque le tems & le lieu; mais elles se tiennent deux fois de suite à Varsovie, pour une fois seulement qu'on les indique à Grodno, dans le Duché de Lithuanie.

Ges

Ces Diettes sont ordinaires, ou <sup>Plusieurs</sup> extraordinaires. Les premières <sup>sortes de</sup> Diettes reviennent tous les deux ans, & les autres dans le cours même de ces deux années, si des événemens imprévus les font juger nécessaires au bien de l'Etat. La durée des Diettes ordinaires est fixée à six semaines ; mais on peut les prolonger du consentement des Ordres assemblés. Le tems des Diettes extraordinaires n'a pas toujours été le même. Le terme de trois semaines est celui qu'on leur donne à présent.

Outre ces Diettes, appelées en Latin *Comitia togata*, & dans lesquelles tout se passe sans beaucoup de désordre, ou du moins sans effusion de sang, il en est qu'on appelle *Comitia paludata*, ou Diettes à cheval. Dans celles-ci chacun est sous les armes au milieu d'une campagne ; & il est rare que quelque Nonce, ou quelque Sénateur même, n'y expie par sa mort son opiniâtreté à s'opposer aux vues de la multitude.

Il suffit de connoître les hom- <sup>Troubles</sup> mes pour juger qu'il n'est pas aisé <sup>ordinaires</sup> des Diettes. de réunir tant d'esprits différens ; aussi n'y apperçoit-on presque plus le caractère de la Nation. On diroit voir des hommes nouveaux tout opposés à ceux dont les mœurs ont



## 18 AVIS DU TRADUCTEUR;

paru si aisées & si douces. On brigue, on flatte, on promet, on se dément, on trahit, on dissimule; mais la fin des Diettes ramène l'ordre & la paix; l'orage cesse, & la surface de l'Etat redevient aussi tranquille qu'elle l'étoit auparavant.

*L'état n'est  
jamais sans  
deux Partis.* Ce qui empêche le plus l'aigreur, qui vraisemblablement dans tout autre Pays rendroit ces dissensions plus durables, c'est qu'il subsiste toujours dans le Royaume deux partis opposés, que chaque Polonois est bien aise d'entretenir autant pour le bien de la Patrie, que pour ses avantages particuliers. Un Roi n'y est presque jamais élu d'un consentement unanime; & si ceux qui lui accordent leur suffrage ne lui donnent pas leur affection, que doit-il attendre de ceux qui lui ont refusé l'un & l'autre? Le schisme de ces derniers n'est point heureux; mais il leur paroît raisonnable. Aussi, sous le voile spécieux des intérêts de la République, ils se concertent, se rapprochent de nouveau, & se rendent les surveillans du Prince, dont ils n'affectent de craindre la puissance, que parce qu'ils n'ont point concouru à la lui donner. C'est une digue toujours opposée à l'excès d'ambition qui pourroit engloutir l'Etat.

Rare.

Rarement nécessaire, si l'on veut, elle est du moins utile; & pour l'ordinaire elle ne manque pas d'être avantageuse à ceux qui osent la former. Le Roi a en main de quoi plier leur farouche roideur. Il cherche à les gagner, & ils ne se montrent point intraitables. Cependant des faveurs si peu méritées lui alienent l'esprit de ceux de son parti; plusieurs s'en détachent, irrités de ce qu'il n'a point encore commencé à remplir leurs espérances, ou voulant, par leur désertion, l'engager à achever de les remplir. De cette sorte, aucune des factions ne diminue. Un passage continuel de l'une à l'autre les entretient chacune dans leur force. Ce jeu est utile aux Sujets, & ne coûte qu'au Roi, qui, à proprement parler, dissipe & ne donne point, qui se trouve réduit à perdre autant de cœurs qu'il en gagne, & à n'être généreux que par intérêt & par faiblesse, lorsqu'il voudroit ne l'être que par penchant & par raison.

Ces divers partis dégénèrent <sup>Ce que c'est que Confédérations.</sup> quelquefois en confédérations. Ce sont des assemblées où l'on compte les voix sans égard aux protestations du petit nombre, & où l'on agit ordinairement au nom du Roi, quoique sans son agrément & contre ses intérêts mêmes.

On remarque en Pologne quatre sortes de confédérations. Les unes se forment du Sénat & de l'Ordre Equestre, & on les appelle générales. Celles-ci ne vont qu'au bien de l'Etat, & deviennent aussi utiles qu'elles étoient nécessaires. Les autres ne prennent leur source que dans la rébellion, ou dans l'excès de zèle de quelques membres de la République, & elles sont censés illégitimes jusqu'à ce qu'ayant prévalu & entraîné le plus grand nombre, une Diette générale confirme les actes qui y ont été faits. Dans un Pays aussi sujet aux révolutions que l'a toujours été la Pologne, il n'arrive que trop souvent qu'il s'élève deux confédérations à la fois, & que l'une & l'autre se traitent réciproquement de rebelles & d'ennemies de la Patrie, par le droit qu'elles s'arrogent de maintenir les Loix & de les faire observer.

*Comment  
elles se for-  
ment.*

C'est l'ordinaire de celles-ci d'inviter, par un manifeste, & avec une politesse tendre & affectueuse, tous les Membres de l'Ordre Equestre, de se joindre à elles, & d'épouser leurs intérêts, qu'elles exposent avec un pathétique vif & séduisant. Elles déclarent avoir déjà cassé toutes les délibérations des Diettes qui leur sont contraires, & mis au néant toutes les pro-

protestations déjà faites, ou que l'on pourroit faire désormais contre l'union qu'elles ont formée pour le maintien de la Dignité Royale & pour le soutien des droits de la Nation. Elles assignent ensuite un tems à chacun des invités pour venir reconnoître & appuyer la justice de leurs prétentions; & elles menacent de confiscation de biens & de dégradation de noblesse ceux qui n'auront point paru dans ce tems limité. Elles finissent enfin par donner la forme du serment que chaque Confédéré est obligé de faire, & par lequel ils s'engagent principalement de défendre jusqu'au dernier soupir l'honneur, les biens, la vie & des Chefs auxquels ils se soumettent, & de chacun d'eux en particulier. Ces sortes de sermens sont assez communs en Pologne, où l'on ne connoît point de plus sûr garant de la fidélité; mais si la passion est capable d'un serment, elle peut l'être aussi du parjure; & il seroit sans doute plus expédient & plus convenable que la justice qui est moins variable, fût le seul lien qui les unit.

La troisième espece de confédération est celle de l'Armée, lorsqu'elle se souleve contre ses Chefs & contre l'Etat. Celle-ci est la plus dangereuse de toutes, & c'est aussi contre de pareilles associations que les Loix

## 22 AVIS DU TRADUCTEUR.

sont plus expresse & plus rigoureuses. Elles déclarent traîtres & dignes des plus grands supplices tous qui les composent, qui les fomentent, qui les soutiennent; & les regardant comme infâmes, pros crits & retranchés du corps de l'Etat, elles promettent l'impunité & la confiscation de leurs biens à ceux qui, par zèle pour la Patrie, profiteront de l'occasion de leur faire expier leur crime par leur mort.

Il est enfin une autre sorte de confédération, que les Polonois appellent *Rakosk*, nom terrible parmi eux, & qui est le signal du plus affreux tumulte. Tous les Nobles, en effet, sont alors obligés de courir aux armes, & d'abandonner même tout service étranger pour venir au secours de la Patrie. Ce n'est que contre le Roi, ou contre le Sénat & dans des cas extrêmes, que l'Ordre Equestre forme une pareille confédération.

*Maréchaux  
des confédé-  
rations.*

Au reste, il n'en est point où l'on n'élise un Maréchal, dont le pouvoir est d'autant plus grand, qu'il réunit en soi tout celui qui est partagé entre les trois Ordres de la République.

*Leur pou-  
voir.*

Ce Maréchal reçoit les Ambassadeurs; il dispose des biens des particuliers, des revenus des Evêques, de ceux même

même du Roi. Il leve des troupes, il commande l'armée, & la fait marcher où il veut. Il menace, il impose des peines, il exerce le droit de vie & de mort, & ses jugemens sont sans lenteur, sans formalités, sans égard pour personne. C'est proprement, & à peu de chose près, le Dictateur des Romains, dont la suprême Magistrature enchaînoit toutes les autres Charges de l'Etat, & dont l'excès de puissance étoit si terrible, qu'un Edit émané de son Tribunal inspiroit aux Romains une crainte semblable à celle qu'ils avoient de leurs Dieux; aussi terrible, mais plus contraint dans ses fonctions & dans ses démarches, celui-ci a auprès de lui certain nombre de personnes qui lui sont données pour lui servir de conseil. Les Polonois, qui dans presque tous leurs usages se sont proposé pour modèles les usages des anciens Romains, au lieu d'un seul Lieutenant que ceux-ci donnoient à leur Dictateur, sous le nom de Général, ou Maître de la Cavalerie, *Magister Equitum*, en ont donné plusieurs à leur Maréchal, & au lieu qu'il n'étoit défendu aux Dictateurs que de sortir de l'Italie & de monter à cheval sans une permission expresse du Sénat & du Peuple, leur Maréchal ne peut aller nulle part, qu'il n'ait

## 24 AVIS DU TRADUCTEUR.

de ses Lieutenans avec lui, comme des surveillans chargés de rendre compte de sa conduite.

*Idee des forces de la Pologne.* Les Nobles sont le seul bouclier de l'Etat, & ils n'en veulent point d'autre, non pas même ces bastions redoutables qu'on élève ordinairement contre l'invasion des Ennemis. Asservis à des usages que l'habitude a consacrés, (défauts communs aux Peuples libres,) ils laissent leur Pays ouvert, tel qu'il l'étoit au tems de leurs Peres; & n'étant guères plus propres à défendre les Places qu'ils auroient construites qu'à reconquérir celles qu'on leur auroit enlevées, ils craignent d'être subjugués par les moyens mêmes qu'on prend ailleurs pour ne l'être pas.

*Façon de combattre des Polonois.* L'Armée qu'ils composent leur tient lieu de Forts & de Citadelles; & sans doute ce rempart leur suffiroit aujourd'hui comme autrefois, s'ils avoient changé leur façon de combattre, en même tems que leurs Voisins se sont défaits de la leur. A présent dans toute l'Europe les Armées ne sont plus qu'un seul corps, dont toutes les parties répondent exactement l'une à l'autre. L'ordre a été introduit où regnoit le plus la licence. Sous une discipline

plaine austère, des forces aisées à vaincre en détail deviennent invincibles par le seul lien qui les unit. Les Russes sont les derniers qui ont connu le prix de cette méthode. Les Turcs commencent à la goûter. Les Polonois seuls la négligent. Le même fond de courage subsiste pourtant toujours dans la Nation; mais depuis quelque tems ils passent pour moins valeureux, parce qu'ils peuvent moins résister aux efforts qu'on leur oppose. Ils volent confusément au combat, & ils devraient n'y aller qu'à pas mesurés. Les plus hardis d'entr'eux sont toujours les plus prompts à l'attaque, & il faudroit qu'ils fondissent tous ensemble sur l'Ennemi. Ainsi ils avancent, ils reculent, ils se mêlent, ils se dégagent, ils se battent en duel, & ne combattent pas.

Quelque avantage néanmoins qu'ayent sur eux leurs voisins déjà aguerris, il y a réellement une grande différence entre les uns & les autres. Ici c'est une Noblesse qui n'a d'autre profession que celle des armes, & qui, n'eût-elle pas autant de sentimens qu'elle en a, les retrouveroit dans les seuls motifs qui l'engagent à la guerre, puisqu'elle ne prend les armes que pour elle seule, pour ses biens, pour sa liberté. Les Nations qui les environnent n'ont au contraire qu'une



## 26 AVIS DU TRADUCTEUR.

Milice composée de ceux de leurs Sujets les moins distingués. Ce sont presque tous des hommes lourds & grossiers, qui préfèrent le soc à leurs armes, qui ne servent qu'à regret, que l'on façonne avec peine, à qui la crainte des châtimens tient lieu de courage, qui ne font tout au plus leur devoir qu'à l'appas d'une paye modique, & qui ne regardant ceux qu'ils doivent attaquer que comme les ennemis du Prince qui les commande, ou qui les conduit, ne peuvent se persuader qu'ils aient chacun un intérêt particulier de les combattre; mais leur discipline est exacte, & les rendra toujours vainqueurs des Polonois, jusqu'à ce que ceux-ci apprennent que de nos jours une Armée de Héros sans ordre ne sauroit valoir une Armée d'hommes ordinaires qui savent se soumettre & obéir.

Une preuve que les avantages que l'on remporte aujourd'hui sur les Polonois ne viennent que de la façon de les combattre; c'est que dans le tems qu'on ne faisoit la guerre que comme ils la font à présent, ils étoient presque toujours supérieurs en force à leurs voisins, dans les occasions même où ils leur étoient inférieurs en nombre.

*Comment  
est composée  
leur Armée.*

Leur Armée étoit autrefois composée d'autant de soldats qu'il y avoit

avoit de Sujets dans la Nation capables de la défendre. Un corps si énorme avoit de la peine à se remuer ; il plioit souvent sous son propre poids ; & dans l'impuissance de se soutenir, il étoit tous les jours exposé à commettre au hazard d'une seule action la destinée de tout le Royaume. Tant de forces réunies parurent enfin moins utiles à l'Etat que ne le seroit un certain nombre de Citoyens, qui, une fois engagés à son service, n'auroient d'autre profession que de le mettre à l'abri de tout danger. De-là vient que, sans ôter aux Polonois la liberté de prendre les armes, lorsqu'ils le jugent nécessaire, on ne veut plus dans l'Armée de la République que des Cavaliers Polonois stipendiés & des Dragons & des Fantassins, qui forment des Troupes réglées. Elle consiste proprement en deux Armées ; celle de la Pologne & celle de la Lithuanie. Les Corps des Troupes réglées sont mal entretenus, & par l'avarice des Officiers toujours moins nombreux qu'ils ne devroient l'être. L'Armée de la Pologne est fixée à dix-huit mille hommes, & celle de la Lithuanie à douze mille. La Cavalerie Polonoise fait toujours plus des deux tiers de l'une & de l'autre. Elle est de trois sortes, & distinguée par autant de noms différens. Cette

di-

diversité ne vient que de celle des armes & des habits. Les uns sont les Hussards qui sont cuirassés de pied en cap, & qui ont des sabres, des pistolets & des lances. Les autres sont des Pancernes, qui portent des cottes de maille & des lances plus courtes. Les derniers sont les Compagnies légères. Ceux-ci ne sont point du Corps de la Noblesse comme les autres; ils sont vêtus à la manière ordinaire du Pays, & quelques-uns ont pour armes des flèches, & les autres des sabres & des fusils. Deux Généraux indépendans l'un de l'autre, commandent ces deux Armées. Ils ne rendent compte de leurs opérations qu'à la République, & ils ont une autorité suprême dans leur Camp.

*Ce qu'ils appellent Pospolite.* Outre ces deux Armées, il y a celle qu'on appelle la Pospolite, qui n'est point soudoyée. Elle consiste toute en Cavalerie, & peut aller à environ deux cent mille hommes. C'est à peu près l'Armée des premiers tems de la République, lorsque chacun couroit aux armes pour la défendre. Elle ne s'assemble que par l'ordre des Diettes, ou même quelquefois sur le simple ordre du Roi, mais jamais que dans les dangers les plus pressans. Malheureusement c'est un corps difficile à mouvoir.

On

On consulte, on délibère long-tems avant que d'obéir, & par une coutume qui a prévalu, on ne monte à cheval qu'au troisieme ordre. C'est-là où éclate toute la magnificence des Polonois. La plupart n'y paroissent qu'avec plusieurs chevaux de main, aussi superbement enharnachés que s'il s'agissoit d'un Carrousel, ou d'une Entrée d'éclat dans une Ville. Les étriers d'argent massif, quantité de plaques de même, les housses brodées & trainantes à terre laissent voir à peine la beauté de ces chevaux, qui, naturellement ardents & légers, pourroient sans tous ces ornemens faire un des plus beaux spectacles de cette Armée.

Ce luxe militaire est fort ancien *Ancienneté des usages de la Pologne.* chez les Polonois; mais, à peu de chose près, tout est ancien parmi eux. Ce sont encore les mêmes Coutumes, les mêmes Privilèges, la même forme de Gouvernement, qu'au tems où ils s'érigerent en République. Immobiles dans un coin de l'Europe, ils n'ont senti le contre-coup d'aucune des révolutions qui y sont arrivées. Ils ont eu part à ses guerres, & ils n'ont pris les manieres ni des peuples qui les ont vaincus, ni de ceux qu'ils ont eu l'avantage de vaincre. Tout a changé autour d'eux;

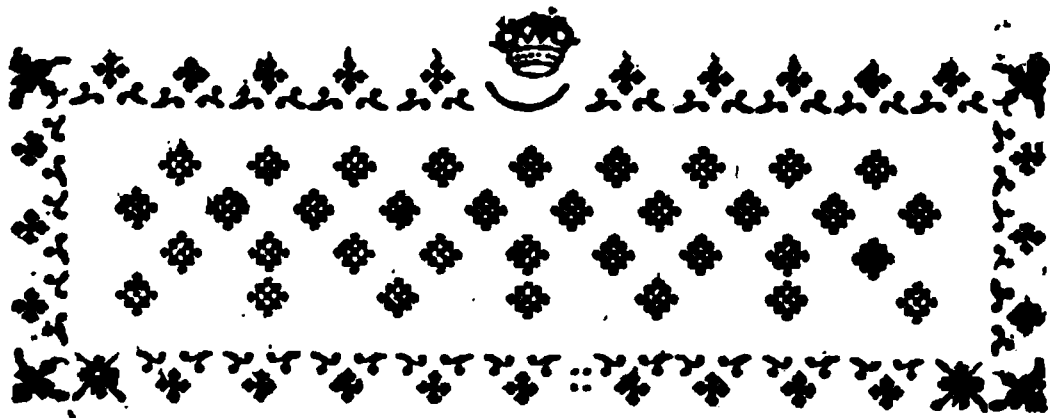
### 30. AVIS DU TRADUCTEUR.

d'eux, & ils se retrouvent les mêmes qu'ils étoient il y a près de quatre siècles.

Dès le Regne de Louis de Hongrie, ils s'arrogerent le droit de lui donner un successeur, & ils jouissent encore de ce droit qui leur est d'autant plus cher, que de tous les Peuples où il étoit en usage, ils sont les seuls qui ayent la gloire de l'avoir maintenu. Ces bornes que leurs Ancêtres ont cru devoir poser entre les Rois & le Peuple, & qui, de gré ou de force, ont été reculées partout ailleurs, sont toujours demeurées dans leur place, quoique souvent ébranlées; & ce qu'on doit admirer dans cette Nation, ces bornes n'ont jamais été cimentées du sang de ceux de leurs ROIS QUI ONT ESSAYÉ, DE LES ENLEVER.



PRE-



## PRÉFACE.

J' L me conviendrait sans doute de suivre ici la méthode ordinaire des Auteurs, qui cherchent à se procurer une approbation qu'ils puissent mettre à la tête de leurs Ouvrages. J'aimerois pourtant mieux ne l'obtenir qu'à la fin de celui-ci, quoique dans le fond je n'ose me flatter d'en mériter aucune. Je n'ai suivi dans cet écrit que l'amour que je dois à ma Patrie, sans avoir égard ni à la barbarie intéressée de ceux qui se plaisent à la voir dans le désordre, ni à la délicatesse pernicieuse de ceux qui s'imaginent qu'on ne peut toucher à ses maux sans les rendre incurables, ni à la paresse de ceux à qui tout déplaît, & à qui tout ce qui déplaît ne paroît presque plus possible.

Je sçais qu'un discours sur les abus qui se sont glissés dans notre Etat, est parmi nous  
une

une matiere proscrite: on diroit qu'il nous est aussi défendu d'entendre traiter ce sujet, qu'il l'est à un Musulman de laisser raisonner un Chrétien sur les faussetés de la Religion qu'il professe. Je sçais que c'est parler en vain que de vouloir faire entendre raison à ceux qui n'en connoissent point d'autre que leur volonté, & qui ne peuvent profiter des malheurs même trop souvent éprouvés; qu'il n'est pas aisé de donner de la consistance aux Loix les plus utiles, lorsqu'il est permis de les violer impunément; d'introduire des maximes avantageuses, quand l'on tient pour maxime de se gouverner comme on a toujours fait; d'établir le bon ordre dans un Royaume qui ne croit se soutenir que par le trouble & la confusion, & de fournir enfin des moyens de salut à un Etat qui fait même consister sa liberté dans le pouvoir de se perdre.

Il en est de nous comme d'un malade qui, se confiant en la force de son tempérament, méprise les symptômes mortels dont il est menacé, & néglige de les prévenir, par la seule répugnance qu'il a pour les remèdes. Nous pensons comme la plupart des Hérétiques, qui, après de longues controverses, convaincus de leurs erreurs, les suivent encore, ou par une triste ha-

habitude, ou par la honte de ne pas mourir dans la Religion où ils sont nés. Que dirai-je de plus? Nous ressemblons à ceux qui habitent des maisons qui leur sont échues en héritage, & qui, au risque d'en être écrasés, n'y veulent rien changer, pour ne pas toucher à l'ouvrage de leurs peres; comme si c'étoit manquer à la vénération qui leur est due, que de rétablir ou de perfectionner ce qu'ils ont fait.

Il est certain, en effet, que l'édifice de notre République s'affaisse par son propre poids; & rien peut-être ne sera comparable un jour à ses malheurs, s'il est vrai qu'il n'est rien de pire que la corruption de ce qui est excellent. Cet édifice auroit besoin d'une prompte réparation, & il ne peut durer long-tems, si l'on ne l'étaye. Cependant s'est-on jamais accordé à trouver les moyens d'empêcher la ruine? Et n'est-ce pas un axiôme parmi nous, que tout changement est dangereux? Il faut du moins affermir cet édifice, si l'on ne le change; & je ne prétends ici autre chose que de le réparer, de maniere qu'aucune révolution ne puisse le renverser. Je n'ai point en vue de toucher au fonds, je n'en veux qu'à la forme; & qu'on ne dise point que c'est risquer d'abat-



tre un vieux bâtiment, que de travailler à le soutenir ; cette crainte est vaine, & ce n'est point là non plus ce que nous devons appréhender : craignons plutôt de n'y donner que de foibles appuis , comme nous faisons ordinairement dans toutes nos Assemblées, où chacun juge à son gré de ce bel ouvrage, & de la manière de le rétablir.

Nous ne manquons pas pourtant d'excellens Ouvriers ; & je voudrois qu'on y employât tous les précieux matériaux que la Providence nous fournit abondamment.

En effet, rien ne nous manque de tout ce qui peut contribuer au bien & à la prospérité de notre Royaume. Notre Nation est, sans contredit, pleine de valeur ; elle a de l'esprit, des mœurs, des sentimens, un fond de Religion, de courage & de générosité qu'on ne trouve pas communément chez d'autres Peuples ; & tout semble concourir à nous élever le cœur ; les grands exemples de nos ancêtres, les statuts admirables qu'ils nous ont laissés, le vaste Empire qu'ils nous ont transmis ; notre liberté même suffiroit elle seule à nous inspirer cette noble ambition si convenable à des ames bien nées, & qui peut parvenir à tout, si au lieu de vouloir uniquement ce qui nous plaît, nous nous appliquions à ne vouloir que ce qui

qui peut nous être le plus salutaire. C'est la force qui contraint au bien les autres Nations, c'est l'autorité qui les y détermine : nous seuls nous pouvons avoir le mérite de ne le chercher que parce que nous le voulons : & certes nous devons d'autant plus nous y porter , que les usages introduits par-tout ailleurs, & l'expérience de notre siècle, nous éclairent suffisamment pour nous apprendre à choisir ce qui est utile, & à rejeter tout ce qui peut nuire à notre bonheur.

C'est par ces considérations que j'ose proposer le plan qui va suivre, & je le donne à examiner à tous nos bons Citoyens. Qu'ils voyent eux-mêmes, si j'y observe exactement les proportions requises. J'imite dans ce plan les Sculpteurs & les Peintres : les premiers ne s'occupent qu'à retrancher quelque chose de la matière qu'ils travaillent, & c'est ainsi que d'un tronc de bois informe ils tirent les figures qu'il leur plaît : les autres au contraire ne peuvent représenter leurs idées qu'en chargeant peu à peu leurs premières couleurs de diverses nuances : ceux-là ne font rien de fini, s'ils n'ôtent le superflu ; & ceux-ci, rien d'estimable, s'ils n'ajoutent à ce qui manque : c'est ainsi qu'ils

parviennent tous les deux à une symétrie parfaite.

C'est elle aussi , & presque elle seule, que nos ancêtres avoient en vue , lorsqu'en posant les fondemens de la République , ils établirent un juste équilibre entre la puissance de la Majesté , & les droits de la liberté. Ils prétendoient que nos Rois , par la majesté de leur caractère , pussent contenir la liberté pour l'empêcher d'aller jusqu'à la licence , & que la liberté , par l'autorité de nos constitutions , pût réprimer l'ambition de nos Rois , si jamais elle les portoit au despotisme.

Cet ordre si salutaire ne subsiste plus ; une si heureuse proportion est méconnue parmi nous. La Majesté lutte sans cesse contre la liberté pour la détruire , & la liberté veut secouer le joug de la Majesté qui la contraint : triste incompatibilité que l'on ne peut presque pas éviter dans un Gouvernement Monarchique & Démocratique tout ensemble , & dont les suites ordinaires sont les divisions , les confédérations , & ces guerres intestines où la force l'emporte sur la justice , & où souvent la justice même est à craindre par la violence qu'elle emploie pour se soutenir.

La source de ces défordres , c'est que parmi nous les mauvais Rois n'ont que trop de moyens de devenir Tyrans ; tandis qu'au contraire les bons Rois n'ont point assez de pouvoir pour être utilement bons : dans ce cas , la Noblesse , jalouse & méfiante , ne sçait autre chose que tourmenter les Rois par des vexations indignes , & elle ne fait que les irriter de plus en plus contre sa liberté ; de-là de part & d'autre , les brigues , les querelles , les factions , & de-là le triste usage de cette maxime dangereuse : *Divide & impera*. Mais nous sommes encore plus coupables que nos Rois , nous qui avons sur eux assez de supériorité pour les retenir dans de justes bornes. En effet , nos Rois ne montent sur le Trône que par une convention formelle avec l'Etat , & ils ne règnent légitimement qu'autant qu'ils y sont fidèles ; c'est notre faute , si au lieu de nous faire rendre justice par l'autorité que les Loix nous donnent , nous n'employons que les moyens séditieux qu'elles condamnent.

Il en est d'autres pour rendre nos Rois tels qu'ils doivent être : prenons si bien nos mesures , que le Roi le plus mal intentionné ne puisse jamais nous nuire ; nous pouvons aisément l'en empêcher par le pouvoir que nous avons de réprimer sa puissance , &

de ne lui en laisser qu'autant qu'il convient à notre sûreté.

Convenons néanmoins qu'il est encore plus mal-aisé de modérer l'excès de la liberté, que l'orgueil impérieux du Trône: trop attentifs aux dangers que nous craignons de la part de nos Rois, nous n'appréhendons, ni connoissons ceux où nous exposons nous-mêmes; semblables à celui qui, évitant la rencontre d'un ennemi qu'il croit supérieur en force, ou en adresse, fuit aveuglément, sans sçavoir où il va, & se jette dans un abyfme, croyant trouver son salut dans sa perte même.

Notre impétueuse liberté ressemble presque à un torrent qu'on ne peut arrêter dans sa course; mais nous avons trois digues à lui opposer; la conscience qui nous porte à l'union par l'amour du prochain, la raison qui nous prêche le bon ordre, ne fût-ce que pour notre propre conservation, & nos Loix enfin qu'on ne peut violer que la liberté ne s'éteigne.

Nous avons une passion extrême pour cette liberté, & elle en est vraiment digne; c'est un des plus précieux dons que Dieu ait fait à l'homme, c'est la plus ancienne prérogative des Nations, & il n'est point de liberté pareille à la nôtre. En effet, est-il  
rien

rien d'égal aux droits d'un Gentilhomme Polonois? Si on ne le regarde que comme un simple particulier, il est Souverain dans ses terres; il a le droit de glaive & de justice sur tous ses Sujets; il leur impose à son gré des tributs, & il regne sur eux plus despotiquement que le Roi ne regne sur tous ses semblables. Comme membre de la République, il a le droit de choisir ses Rois, il partage avec eux le gouvernement du Royaume; il peut s'opposer à leurs décisions, balancer lui seul les résolutions de l'Etat; il n'est soumis aux impôts qu'autant qu'il les approuve; il nomme les Juges suprêmes du Parlement; & pouvant par sa naissance être nommé aux plus grands emplois, il peut aussi parvenir au Trône.

Ces prérogatives sont telles, qu'elles peuvent pleinement satisfaire la plus grande ambition: mais il est peu de Nobles parmi nous qui n'en prétendent de plus grandes, & ils ne pensent point qu'il n'est pas possible d'aller au-delà sans donner dans une extrémité vicieuse. Ainsi, la plupart voulant indifféremment tout ce qui leur plaît, veulent tout assujettir à leurs idées, comme si l'usage qu'ils font de leur liberté ne nuisoit point à celle des autres, & que leur opinion dût prévaloir au sentiment de tous

leurs Concitoyens. Ce n'est pas ainsi que pensoit autrefois un vrai zélateur de la Patrie, lorsqu'il disoit qu'il ne prétendoit point avoir lui seul plus de pouvoir que tous les Ordres de l'Etat ensemble.

Il devroit en être de la liberté qui agit dans la République, comme de l'ame qui anime le corps, & qui distribue à tous les membres une activité si égale, qu'ils concourent tous unanimement à ce qu'elle désire.

Il est à craindre qu'un seul d'entre nous voulant asservir tous les autres à son sentiment, & se rendre le seul arbitre de nos destinées, nous ne concevions enfin de l'horreur pour une prérogative si contraire à nos intérêts, & que nous n'imitions la République Romaine, qui dans des cas à peu près semblables, ne connoissoit d'autre ressource que de créer un Dictateur, qui ramenoit à lui seul toute l'autorité des Magistrats & du Peuple : mais Dieu nous gardera de cette extrémité, pourvû que nous l'évitons, en nous gouvernant bien nous-mêmes. Il est un Dictateur parmi nous, toujours subsistant, & toujours le même : ce Dictateur, c'est la République, en qui seule réside le pouvoir de regner souverainement : notre liberté n'en est qu'une émanation ; & ce

ce foible ruisseau doit tarir, s'il ne tire de nouvelles eaux de sa source.

Ménageons la République, qui nous soutient: si elle cessoit d'être ce qu'elle est, nous ne serions plus ce que nous sommes. Aidons-la seulement de nos avis, de nos suffrages, & laissons-lui le droit de décision qui lui appartient. C'est à elle à prononcer les Décrets; c'est à nous à les suivre: alors nous pourrons distinguer ce qui est permis d'avec ce qui ne l'est pas; rien ne nous paroîtra bon, que ce qui le sera en effet; il n'en sera plus comme à présent, où tout paroît légitime par la seule raison qu'il est reçu: les mauvais citoyens ne chercheront point à se sauver dans la foule: alors les fondemens de la République seront vraiment solides, & comme presque tous nos maux ne viennent que du combat qui est sans cesse entre la Majesté & la liberté, on ne verra plus ces deux Puissances s'efforcer de l'emporter l'une sur l'autre; nos Rois reconnoîtront que le plus ferme appui de leur Trône, que leur gloire, leur prospérité, leur avantage & leur repos, ne consistent que dans le maintien de la liberté, & dans l'amour de leurs Peuples; & l'Ordre Equestre, délivré de toute crainte d'être opprimé par la Souveraineté, sera aussi jaloux



du respect & de la fidélité, qu'il doit à ses Rois, que des immunités qui lui sont propres.

Tels sont les fondemens que je voudrois donner à notre Etat ; mais il faut songer aussi à lui procurer la sûreté au dehors, & le mettre à l'abri de toute invasion à force armée.

Je ne pense qu'avec crainte à tout ce qui nous environne. Quelle force avons-nous pour résister à nos voisins, & sur quoi fondons-nous cette extrême confiance qui nous tient enchainés & comme endormis dans un lâche repos ? Nous reposons-nous sur la foi des traités ? Mais combien d'exemples avons-nous devant les yeux, de la fréquente inobservation des conventions même les plus solennelles.

Nous croyons que nos voisins par leur propre jalousie s'intéressent à notre conservation ; vain préjugé qui nous trompe : ridicule entêtement qui autrefois a fait perdre la liberté aux Hongrois & aux Bohêmes, & qui nous l'enlèvera sûrement, si nous appuyant sur une espérance aussi frivole, nous continuons à demeurer désarmés. Notre tour viendra sans doute, où nous serons la proie de quelque fameux Conquérant : peut-être même les Puissances voisines s'accorderont elles à se partager nos Etats. Il est

est vrai qu'elles sont les mêmes que nos pères ont connues, & qu'ils n'ont jamais appréhendées; mais ne sçavons-nous point que tout est changé dans les Nations? Elles ont à présent d'autres mœurs, d'autres loix, d'autres usages, d'autres systèmes de gouvernement, d'autres façons de faire la guerre, j'ose même dire, une plus grande ambition; cette ambition s'est augmentée avec les moyens de la satisfaire: sommes-nous en état de leur résister, si nous ne profitons, comme elles, des découvertes de ces derniers tems, si utiles à la grandeur, à la sûreté, à la prospérité des Royaumes?

Esclaves de nos usages, nous abhorrons tout ce qui peut nous en écarter. Je ne sçais par quelle malheureuse fatalité nous croyons notre façon de nous gouverner supérieure à celle de tous les autres Peuples. Cette fastueuse prévention nous retient dans notre ignorance. Nous ne sçavons, ni ne voulons rien sçavoir de ce qui se passe chez eux; & comment pourrions-nous profiter de leurs sages maximes? Il suffit qu'elles nous soient étrangères pour nous paroître étranges.

Nos sabres, disons-nous, ont seuls étendu nos limites; cela est vrai; mais nous ne faisons pas attention, que c'étoit dans un  
tems

tems où les autres Nations pensoient, agissoient, se défendoient, combattoient comme nous faisons aujourd'hui : alors la partie étoit égale ; & ce qui n'est point à présent, nos troupes vivoient dans une discipline exacte , & nos Rois avoient le pouvoir nécessaire pour la faire observer.

Mais depuis que notre liberté est montée au point de licence où elle est, la puissance du Royaume est tombée : chaque citoyen ne connoissant rien au - dessus de soi, fonde sa sûreté, ou sur cette même liberté dont il abuse, ou sur les privilèges de sa naissance, qu'il s'imagine que l'ennemi doit respecter. Il se fait une espece de retranchement de sa présomption ; & se croyant à l'abri de tout, il ne s'embarrasse pas que la République soit foible , épuisée , désarmée. Follement aveuglé, il ne voit pas que la conservation des particuliers dépend nécessairement de celle du Public , & qu'un membre ne peut vivre, qu'autant que le corps le soutient en vigueur.

Qui ne seroit touché de la triste situation de notre République ? Qui que ce soit de nos voisins qui veuille nous déclarer la guerre, il ne trouve aucune barrière qui puisse l'arrêter : rien ne l'empêche de pénétrer dans le cœur du Royaume ; il entre dans nos Provinces

vinces & s'en empare , il établit des contributions , il détruit , il ravage , il brûle ; le sang coule de toutes parts ; le citoyen gémit , & plie sous le joug qu'on lui impose ; le Conquérant commande en maître , & tout lui obéit.

Que faisons - nous pendant ce tems ? Quels secours tirons - nous de ces immunités qui devoient nous défendre ; de ces idées fastueuses qui causoient notre sécurité ? Nous n'avons ni troupes , ni artillerie , ni argent , ni provisions , non pas même le moindre rempart autour des villes , ou dans les campagnes , qui puisse arrêter la marche du vainqueur. On sonne le tocsin pour rassembler la Nation , on tient des Diettes , on fait des confédérations , on déclame , on écrit , on s'agite , on imagine des remèdes ; mais on les trouve lorsqu'il n'est plus tems d'en user , & il ne nous reste d'autre ressource qu'un traité de paix , où , pour sauver nos biens & nos vies , nous sommes contraints d'en passer par toutes les conditions qu'on s'avise de nous imposer. C'est alors , qu'accablés du poids de nos malheurs , nous sommes outrés , désespérés de ne les avoir pas prévenus : semblables à ceux qui , prêts à mourir , cherchent en vain à prolonger la vie ; ou à ces prodigues qui , ayant dissipé leur

leur patrimoine , ne commencent à devenir économes, que lorsqu'ils n'ont plus rien à ménager.

J'ai souvent ouï dire parmi nous, que le nom de *Pologne* vient d'un ancien mot de notre langue, qui signifie Campagne. On inféroit de - là que nous ne sommes point faits pour nous renfermer dans des villes: on croyoit les places fortes peu utiles ; peu s'en faut même qu'on ne les crût pernicieuses; & la raison qu'on en donnoit, c'est que ces places une fois entre les mains des ennemis, elles leur deviendroient un moyen de nous subjuguier avec plus d'avantage, & peut - être sans espérance de retour. Un paradoxe si étrange ne peut avoir lieu que parmi nous; du moins n'est - il point connu dans les autres pays, dont les frontieres sont comme hérissées de remparts & de bastions, où l'on entretient des garnisons proportionnées, & que des armées sont toujours prêtes à défendre, lorsqu'un ennemi entreprend de les assiéger. Je me rappelle encore un vieux axiome de notre Nation: c'est qu'il ne nous convient point de nous battre en bataille rangée, & que nous devons nous contenter de harceler & de fatiguer nos ennemis. Mais nous est-il défendu de hazarder un combat, ou nous seroit - il honteux d'essayer

fayer de gagner une bataille ? Laifſons aux Tartares, aux Valaques, aux Coſaques, cette façon de faire la guerre; qu'ils y emploient plus d'adreſſe que de fermeté, plus de célérité que de courage: ſuivons la méthode des autres Peuples, plus dignes ſans doute d'être imités, dans leur maniere de faire tête aux ennemis, & de les attaquer avec avantage, & ne penſons plus à nos vieilles coutumes, que pour nous rappeler le peu de bien qu'elles nous rapportent, le peu de fruit que nous devons en eſperer.

Mais ſ'il nous importe de nous faire craindre par tous les efforts d'une ſage valeur nous devons auffi nous procurer des ſoutiens par des alliances utiles & nous attacher ſurtout les Puiffances qui ont les mêmes intérêts que nous, & qui, par leur diverſion, peuvent contribuer au ſuccès de nos armes: rien ne ſera plus aisé, ſi nous nous mettons en état de leur prêter autant de ſecours qu'elles peuvent nous en rendre. Une fois reſpectables, par une heureuſe poſition, nous ſerons même recherchés avec emprefſement; on mettra à prix notre amitié, & nous nous ferons des biens infinis à nous-mêmes, par les ſeuls biens que nous procurerons à nos voiſins.

Que

Que cette situation seroit différente de celle où nous avons toujours été ! Tel est en effet notre malheur ; nous ne faisons des alliances que sur le bord du précipice, où la guerre est sur le point de nous anéantir ; le seul danger nous y force, & il nous en coûte autant d'être secourus par nos alliés, qu'il nous en a déjà coûté d'être pillés par les ennemis dont nous cherchons à nous défaire.

Pour contracter des alliances avantageuses, nous devons nous résoudre à entretenir des Ministres dans toutes les Cours. C'est une politique qui nous est inconnue, mais qui est indispensable. C'est par des Sujets de notre République sages & éprouvés, & non par des bruits vagues, incertains & toujours trop tardifs, quand même ils seroient véritables, que nous devons être instruits de ce qui se passe dans le reste de l'Europe, des négociations qui se concertent dans le secret des cabinets, des diverses combinaisons qui se font des intérêts des Princes, des conjonctures qu'il faut saisir, de mille choses enfin, souvent peu utiles, mais cependant nécessaires. Sans cette précaution, nous serons le jouet des Nations étrangères ; elles continueront à disposer de nous sans nous ; & , à leur ordinaire, elles nous gouverneront selon leurs  
intér-

intérêts , & à notre désavantage, sans même que nous doutions des manœuvres qu'elles mettront en usage pour nous tromper.

La protection de Dieu peut seule mettre parmi nous l'ordre & la sûreté qui nous manquent, & les y maintenir à l'abri de toute funeste révolution : tâchons de mériter cette protection si désirable, en nous corrigeant des vices qui sont si communs à notre Nation : tels sont les parjures, les divorces dans les mariages, le luxe, les haines invétérées & irréconciliables, les usures, & plusieurs autres excès qui deshonnorent, s'ils ne détruisent, ce fond de piété & de Religion, qui fait, en quelque sorte, le caractère distinctif de nos peuples.

D'un autre côté, établissons parmi nous tout ce qui fait le mérite des sociétés civiles : il nous faut de sages Conseils, des Magistrats qui ayent du zèle & de l'autorité, des Sujets dociles, & qui aiment les Loix : étudions-nous sur-tout à nous tenir liés & attachés les uns aux autres par cette union parfaite qui seule maintient la police & le bon ordre dans les Etats.

Nous ne manquons pas de bons Conseils; il ne nous reste qu'à faire en sorte que les intérêts particuliers, & les vues des mal-intentionnés ne les détruisent : nos Loix sont



justes & équitables ; mais quelle a été jusqu'à présent la maniere de les faire ? comment les a-t-on reçues ? s'est-on mis en peine de les exécuter ? C'est ici la source de notre douleur, & le plus triste sujet des plaintes de nos citoyens fideles.

L'autorité attachée à nos Magistratures & aux grandes Charges de l'Etat, est aussi grande qu'on peut la souhaiter ; mais on la porte à l'excès, & on s'en sert plutôt pour opprimer les innocens , que pour punir les coupables ; plutôt pour favoriser les puissans , que pour soutenir les foibles.

Que dirai-je enfin du bon ordre ? J'ose à peine me le promettre dans un Etat comme le nôtre, où les Tribunaux sont sans justice, les Conseils sans union, les Armées sans discipline , le trésor sans argent & où tout périt, tout se détache, tout se dissout au milieu des dissensions & des désordres.





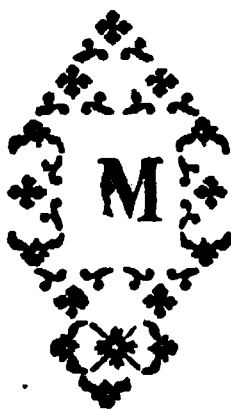
# OBSERVATIONS

SUR

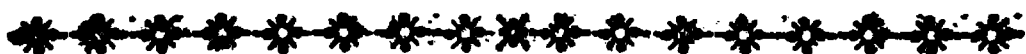
## LE GOUVERNEMENT DE POLOGNE.

---

### *AVANT-PROPOS.*

 **M**ON objet étant, comme on l'a vu dans la Préface, de proposer les moyens que je crois les plus convenables pour réformer les abus du Gouvernement de la Pologne, je dois commencer par exposer ce que je pense sur le Clergé. Notre sainte Religion, nous étant venue de Dieu, est inaltérable en elle-même; ainsi je ne parlerai point des Dogmes qu'elle enseigne. Mais une longue suite de siècles ayant produit parmi les Ministres un relâchement dégénéré en des abus qui paroissent autorisés par l'usage, c'est au Clergé, qui tient le premier rang dans la République, à donner l'exemple de la réforme.





## LE CLERGÉ.

**T**OUT le monde est convaincu que la Religion doit nous conduire dans la morale, & dans la politique, autant que dans tout ce qui concerne le culte de Dieu : il est même constant qu'on ne sçauroit être bon citoyen, sans être bon Chrétien.

Ce n'est pas à moi à recommander le respect & la vénération pour la Religion, dans un Royaume où, par la grace de Dieu, la Loi de l'Evangile est la Loi dominante de l'Etat ; mais qu'il me soit permis de dire, que tous nos soins temporels doivent se rapporter à cette Loi seule, comme à l'unique soutien des Sociétés civiles, soutien bien plus utile dans un Etat Républicain que dans une Monarchie. Un Souverain peut contenir ses Sujets dans le devoir, & par le seul poids de son autorité, réprimer leurs désordres ; mais par-tout où la liberté donne un libre cours à la dépravation des mœurs, & fait éclore des soulèvements, & des révolutions funestes, les principes de Religion sont seuls capables de contenir les esprits ; & ils peuvent plus aisément empêcher ou appaiser les révoltes, que ne le peut

peut la rigueur des Loix, ou l'amour de la Patrie.

C'est de la Religion qu'émane la supériorité & la puissance du Gouvernement; c'est d'elle que vient la nécessité de s'y soumettre: elle donne le prix à la vertu; elle inspire l'horreur des vices; elle nous recommande l'amour du prochain, unit les citoyens, bannit d'entre eux les dissensions & les haines, elle nous empêche de nous élever dans la prospérité, elle nous soutient dans les disgraces.

Rien n'est donc plus capable de nous ramener dans le bon chemin d'où la liberté peut nous écarter, qu'une piété vraie, solide & soutenue de la pratique des vertus chrétiennes; car c'est proprement de ces vertus que prennent naissance toutes celles qui contribuent au bonheur & à la sûreté d'un Etat. Estimons la liberté, elle est un don précieux de la Divinité même. Du moment qu'elle créa l'homme, elle lui donna le libre arbitre; mais elle lui prescrivit en même tems des loix, pour qu'il n'abusât point de ce présent, & qu'il n'employât point à sa perte le moyen qu'elle destinoit à son salut. La République des Israélites jouissoit de la liberté, avant le tems où Dieu, dans sa colere, se résolut enfin de lui don-

ner des Rois; mais alors même, elle avoit sous les yeux l'Arche d'Alliance, où étoit le dépôt sacré des préceptes qu'elle devoit observer; & ces préceptes lui montroient l'usage qu'elle devoit faire de sa liberté. On sçait que le premier Législateur n'eut le pouvoir de la gouverner que par son exactitude à observer les cérémonies qu'il lui avoit prescrites.

Nous ne pouvons donc éviter notre ruine, si nous ne suivons exactement l'Evangile que nous devons observer. Dieu nous ordonne de respecter les Puissances, qui sont ses images sur la terre: il nous ordonne d'aimer notre prochain, & nous recommande la charité, comme la perfection de tout mérite: il nous défend de faire aucun tort à nos inférieurs. C'est dans ces trois choses que consiste la force d'un Gouvernement, & son bonheur dépend de la manière dont on y est fidèle. Mais c'est par-là précisément que nous péchons. Notre licence ne connoît point de subordination; l'envie & la jalousie nous font haïr nos égaux; & notre arrogance nous porte à mépriser tout ce que nous estimons au-dessous de notre état, ou de notre naissance. Nous devons néanmoins respecter les ordres de Dieu, & ne pas faire consister notre liberté dans la désobéissance.

l'obéissance; notre honneur, à nous élever au-dessus du prochain; notre fortune, dans l'oppression des foibles. Mais si nous sommes convaincus que c'est dans la Religion & les loix de l'Evangile que nous devons puiser les vertus morales si nécessaires à un bon Gouvernement, le sacré Ministère du Clergé peut seul nous inspirer le culte religieux, & nous le faire pratiquer avec zèle.

Comme je désire passionnément le salut de tout le corps de la République, qu'il me soit permis de découvrir & d'examiner ici toutes ses plaies; & en commençant par celles qui la défigurent le plus, de dire hautement & sans feinte, que la gloire de Dieu & notre sainte Religion ne seront jamais portées parmi nous au point où elles doivent être, si les Ecclésiastiques, qui sont destinés à en être les Promoteurs, ne conforment leur conduite à leur caractère sacré. Ce sont eux en effet qui par leurs bons exemples doivent nous inspirer une profonde vénération pour la Religion, & animer notre zèle pour la défendre: ils doivent nous faire pratiquer, & ce que l'Evangile ordonne, & ce que notre propre conscience exige de nous; & plus par leurs mœurs, que par leurs discours, nous faire observer ce que

nous devons à Dieu, & ce à quoi nous sommes obligés envers la Patrie.

Parcourons l'histoire des différens Etats, nous trouverons que les révolutions qu'on y a vu naître, -ont pris leur source, ou dans l'ambition, ou dans l'avarice. Ces deux passions si naturelles à l'homme, paroissent encore plus particulières à une Nation qui se croit tout permis, parce qu'elle est libre : & c'est aussi ce que nous voyons plus communément parini nous, où la plupart ne s'étudient qu'à s'élever au - dessus de leur condition ; & croyant ne pouvoir se distinguer que par un luxe ruineux, amassent de toutes mains pour subvenir à leurs dépenses. Comment pouvons-nous mettre un frein à ces deux passions, si ce n'est par la Religion qui abhorre l'orgueil, & l'avidité des richesses ? Mais ce discours sera - t-il efficace, si les Docteurs de la Loi divine, par leurs bons exemples, ne nous animent à la pratique des vertus opposées à ces vices ? Ou plutôt, conduits par de pareils guides, dans lesquels on ne découvre que des marques fort légères de l'humilité, & de la pauvreté de Jésus - Christ, comment pouvons-nous ne pas nous égarer ? Il est naturel que nous étant donnés pour modèles, nous pensions comme les Payens, qui autorisoient leurs crimes & leurs désordres

dres par ceux de leurs fausses Divinités. Mais, dira-t-on, pourquoi, dans le dessein que je me propose de réformer notre République, commencer d'abord par les Ecclésiastiques qui n'y font point, comme en Suède & ailleurs, un état séparé? Je conviens de ce qu'on avance ici: cependant, quoique le Clergé ne constitue point chez nous un ordre distinct du reste de la République, il est pourtant vrai que les décisions des Diétines des Palatinats, que l'on appelle *Lauda*, commencent toutes par ces mots: *Nous Conseils spirituel & temporel, &c.* Ce qui prouve que l'Assemblée est composée de deux Corps différents, & il en est de même dans le Sénat, dans les Tribunaux & dans tous nos Congrès. Or puisque les gens d'Eglise ont la prééminence dans tous nos Conseils, c'est à eux à nous éclairer & à nous conduire dans la pratique des vertus chrétiennes si nécessaires au bien de la Société. Ils forment d'ailleurs un Corps puissant dans l'Etat par la vaste étendue des Domaines qu'ils y possèdent; & par cela seul ils doivent entrer nécessairement dans le projet que je me propose de faire connoître, & de corriger, s'il est possible, tous nos abus.

Ce n'est pas toutefois que je veuille prendre connoissance des affaires qui les regar-



dent uniquement : je n'ai garde de m'arroger un droit que la République n'a point elle-même. Je ne dois pas me mêler de ce qui se passe dans les Conciles provinciaux, dans les Synodes, dans les Chapitres. C'est à Dieu seul à gouverner son Eglise, comme c'est à l'Eglise à nous gouverner : bien loin de toucher à ses loix, les usages, à sa police, qui doivent nous être une chose sacrée, toutes les Puissances sont obligées de protéger, de défendre ses immunités & il n'appartient qu'à elle seule de régler les mœurs de ses Ministres, de corriger ou de maintenir la discipline qu'ils doivent observer. Ainsi, anathême à celui qui prétendrait que la Puissance temporelle eût quelque droit sur la Puissance spirituelle, & qu'une main séculière pût mettre la main à l'encensoir. Mais comme les biens des gens d'Eglise sont une portion des biens de l'Etat, je crois pouvoir soutenir que l'Etat a droit de remédier à l'abus qui s'en fait, & de les faire retourner à leur véritable usage. Légés par de pieux fondateurs pour la gloire de Dieu, & pour le soulagement des pauvres, doivent-ils n'être employés qu'à entretenir un luxe profane, un orgueil fastueux ? Destinés à l'honneur, au bien, au soutien, aux besoins de l'Eglise, doivent-ils ne servir qu'à

qu'à l'éclat, à la vanité, à la magnificence de ceux qui se sont dévoués à la servir? Il me paroît que, sans blesser leur caractère, on peut leur demander compte de l'administration de leurs revenus, & les obliger à n'en user que selon l'intention de ceux de qui ils les tiennent.

Ce que je vais dire à ce sujet ne sera pourtant que par manière de représentation. La profession Ecclesiastique exige absolument le mépris du monde, & une renonciation entière à ses pompes, à ses richesses, à tous ses biens, sans quoi on ne peut être un vrai disciple du Sauveur. Saint Paul nous fait connoître quels sont ceux qui méritent cette glorieuse qualité, en disant qu'ils usent de ce monde comme s'ils n'en usoient point. Pourroit-on ainsi définir les Ecclesiastiques de nos jours? Eux dont la vocation à suivre Jesus-Christ, n'est fondée, la plupart du tems, que sur le desir de faire une vie aisée & commode, d'obtenir de gros revenus, d'amasser des trésors, d'élever leur famille? Ces sortes de vocations, triste effet de l'ambition, de l'avidité, d'un attachement criminel aux biens de ce monde, peuvent-elles enfanter des vertus capables de nous édifier & de nous instruire? Par-tout ailleurs il peut se faire que les Ecclesiastiques nous  
en

en imposent par un air composé; par des manieres affectées; mais l'abus qu'ils font des biens temporels est un scandale qu'ils cherchent d'autant moins à éviter, qu'ils osent même s'en faire gloire. Ils ont trouvé cet usage établi; & ce que Dieu leur défend, ils le croient autorisé par la Coutume.

Je sçais que les Gens d'Eglise ne s'aperçoivent presque pas des tristes impressions que fait sur nous la cupidité qui les dévore; mais de quel œil regardons - nous leurs palais, plus vastes & plus magnifiques que nos Eglises, leurs ameublemens plus riches, plus somptueux que les ornemens de nos Sacrifices? & que pouvons-nous penser du grand nombre de leurs Officiers, & de leurs Domestiques, pendant que tant de pauvres, dont le soin leur est commis, languissent sur le fumier, victimes de leur vanité & de leur avarice?

Le mépris où ils tombent, l'avilissement de leur caractère, n'est pourtant pas ce qui les rend plus coupables : c'est l'usage profane & sacrilège qu'ils font de leurs biens, qui ne sont destinés qu'à la gloire de Dieu & au service de ses Autels, & qu'ils sécularisent d'une maniere peut-être moins odieuse, mais aussi criminelle & aussi peu permise que dans les pays hérétiques, où on  
leur

leur a fait changer de nature & d'objet : & n'est-ce pas en effet séculariser ces biens, que de les dissiper dans le faste & la mollesse, ou de ne les ménager que pour enrichir des parens qui n'y ont aucun droit ? A qui appartiennent en effet les trésors des Bénéficiers, sinon à l'Eglise qui les leur a confiés ? Et peuvent-ils en jouir, ou en disposer, tandis qu'ils n'en font que les Administrateurs, & non point les propriétaires ? La plus grande partie des richesses de notre Royaume est entre leurs mains : & quel compte n'auront-ils pas à rendre un jour, de ne les avoir employées, ni à la gloire de Dieu, ni au soutien de l'Etat, ni au soulagement des pauvres ?

Voulons-nous voir notre Etat florissant, que chacun de nous reste dans la place où la Providence l'a mis ; qu'il connoisse, qu'il aime, qu'il remplisse les devoirs de son état : alors ceux qui sont destinés à glorifier le nom de Dieu, ne travailleront point à étendre le regne du Prince des ténébres. Il me semble que cet ennemi de notre salut emploie, à l'égard des Ecclésiastiques pour les tenter, le même artifice à peu près dont il se servit à l'égard de Notre Seigneur ; il leur offre tous les biens de ce monde, pourvu que, se prosternant devant lui, ils veuillent l'ado-

l'adorer. Et que peut-on penser en les voyant épris des voluptés, des grandeurs, des richesses du siècle? Ne diroit-on pas qu'ils font à Satan plutôt qu'à Jesus-Christ? Et ne semblent-ils pas nous marquer eux-mêmes qu'il est le Maître qu'ils adorent?

Il n'en est pas aujourd'hui comme autrefois. Dans l'ancien Testament, Dieu ne récompensoit ses serviteurs que par des bénédictions temporelles : dans la nouvelle Loi au contraire, il avertit que son Royaume n'est point de ce monde, il met la pauvreté au nombre des béatitudes. Aussi les richesses, le luxe & le faste, ne sont point la marque des Disciples de Jesus-Christ : on ne reconnoît ceux qui le servent qu'à leur patience, à leur humilité, aux croix, aux souffrances, à leur renoncement à toutes choses. Les mêmes moyens qui ont servi à étendre l'Eglise de Dieu, doivent sans doute la maintenir : & quels sont ceux que son divin Fondateur a mis en usage? A-t-il employé la force, les richesses, la puissance du siècle pour l'établir?

Cette opposition qui est entre les maximes du monde, & celles de l'Evangile, me fait penser avec raison, qu'en autorisant le luxe des Ecclesiastiques, on ne feroit autre chose que fournir des Armes au Démon  
contre

contre l'Eglise. L'Eglise militante est l'armée du Seigneur ; & si ses armes n'étoient autres que l'ambition & l'avarice, quelle victoire pourroit - elle remporter sur ses ennemis, sur le Démon & le monde qui forgent eux-mêmes ces armes, & qui sont si habiles à s'en servir ? Elle en a de bien différentes & de plus utiles. C'est à elle à détruire l'ambition par l'humilité, à réformer le luxe par la pauvreté, à confondre la science par la simplicité, à triompher de la fourberie par la candeur, à désarmer la puissance par la foiblesse, à combattre les voluptés par la mortification, à laisser les persécutions par la patience.

Voulez-vous sçavoir où les Apôtres ont reçu cette récompense infinie que Jesus-Christ leur a promise ? Je vous dirai que c'est dans le séjour éternel de la gloire ; & si vous me demandez pourquoi ils ont reçu cette récompense, je vous répondrai que c'est uniquement parce qu'ils ont méprisé le monde & ses pompes. Mais comment, après cela, croira-t-on pouvoir servir deux Maîtres, *Deo & mammonæ* ? Voudra-t-on se procurer des récompenses temporelles ; & quel motif pourra permettre de s'y attacher, lorsque par le caractère du ministère Apostolique, on est obligé d'y renoncer ? Vouloir se

gar-

*gorger* <sup>a)</sup> de biens en affectant de ne les point aimer, c'est ressembler à ces Auteurs hypocrites qui en écrivant contre la vaine gloire, font tous leurs efforts pour la mériter, & emploient à l'acquérir l'horreur même qu'ils veulent en inspirer aux autres.

Mais, dira-t-on, n'est-il pas juste que qui sert l'Autel, vive de l'Autel? Oni sans doute, c'est l'expressiou de Saint Paul; mais je remarque que cet Apôtre, en établissant ce droit, l'infirmitoit lui-même par sa conduite, & qu'il travailloit de ses propres mains pour n'être point à charge, disoit il, aux Fidéles. Quoi qu'il en soit, vivre de l'Autel, c'est se contenter d'un entretien honnête. Je sçais qu'il n'est point d'ouvrier qui ne mérite son salaire, & je prétends qu'on ne sçauroit trop estimer les travaux d'un Ministre de Jesus-Christ. J'ajoute même que tous les biens de ce monde ne suffiroient pas pour compenser les choses saintes qu'il dispense aux Fidéles; mais par cela même je conçois qu'ayant entre les mains les trésors du Ciel, il doit ne faire aucun cas de ceux de la terre; & qu'ayant à prétendre une récompense éternelle, il ne peut sans honte,

---

a) Qu'on me permette cette façon de parler peu noble, mais expressive.

honte, sans bassesse, & sans injustice, ne se proposer qu'un bien fragile & passager. Un bon Pasteur ne fut jamais mercénaire, & quel a été le mérite des saints Evêques qui ont orné l'Eglise ? L'ont-ils fait consister dans le luxe & dans l'opulence ? N'est-ce pas plutôt dans le mépris des richesses, & dans une application assidue à procurer la gloire de Dieu, sans aucune vue d'intérêt personnel ? Qu'on juge par-là combien c'est profaner les revenus Ecclésiastiques, que de les employer à enrichir des gens qui, par leur profession doivent à peine en faire usage, ou doivent du moins n'en faire aucun cas. Que diroit-on d'un Prince qui donneroit pour récompense à des Guerriers, un amas de livres qu'ils ne pourroient ni ne voudroient lire, & à un Sçavaht des armes qu'il ne sçauroit pas manier ?

Si jamais l'égalité fut désirable dans un Etat, c'est sans doute dans le Clergé, où le caractère du Sacerdoce doit inspirer à tous ceux qui en sont revêtus, les sentimens de l'humilité la plus profonde, du désintéressement le plus parfait ; où l'on doit par conséquent retrouver par-tout le même fonds de sainteté, dans le Religieux comme dans le Prêtre, & dans l'Ordre Religieux le moins régulier, comme dans le plus austère ;



où le culte doit être uniforme dans la moindre Paroisse, comme dans la plus illustre Métropole, parce que tout est égal devant Dieu, à qui l'ame la plus pauvre est aussi précieuse que celle du Monarque le plus puissant: mais il n'en est pas ainsi dans l'Eglise, & l'on ne peut qu'être frappé de la différence de regle & de conduite qu'on y remarque.

Ici on comptera autant de Prêtres, peut-être même plus que d'habitans; là il faudra courir au loin dans les campagnes pour l'administration des Sacremens, & le malade mourra peut-être sans le secours qu'il attend du Pasteur, à qui Dieu a confié le soin de son ame. Quelques Prêtres regorgent de biens, la plupart des autres sont dans une indigence extrême: aussi l'on ne voit que trop communément dans le Sanctuaire, ce que S. Paul reprochoit aux Corinthiens assemblés pour leurs agapes: *Les uns n'ont rien à manger, pendant que les autres le font à l'excès.* Combien d'Eglises ont trop d'ornemens, & d'ornemens somptueux, tandis qu'une infinité d'autres ont à peine de quoi se parer aux jours de leurs plus grandes Fêtes! Peut-on ignorer d'où vient cette étrange disproportion? N'est-ce pas de l'injuste partage des biens.

Ecclé-

**Ecclésiastiques? Et quel scandale n'est-ce pas pour les Fidèles, de voir d'un côté l'excès jusques dans le superflu, & de l'autre le défaut des choses même les plus nécessaires?**

Il seroit aisé de remédier à ce désordre, si une fois chaque Ecclésiastique pouvoit se laisser convaincre que les biens qu'il possède ne lui appartiennent point; que ces biens sont consacrés aux besoins de l'Eglise, & qu'il ne peut retenir que ce qui est indispensablement nécessaire à l'entretien de sa personne. Ainsi dans la primitive Eglise, toutes les possessions des Fidèles étoient en commun, comme on le voit encore dans les Communautés Religieuses, où l'opulence de tout le corps s'il est riche, ne nuit point à la pauvreté des membres dont il est composé, puisqu'ils n'ont chacun que ce qu'il leur faut précisément pour vivre sans embarras & sans inquiétude.

J'ai toujours regretté le tems où l'Eglise n'avoit d'autre richesse que la pauvreté de notre divin Sauveur. Elle ne disconvient pas elle-même que ce ne fût là son âge d'or, celui de sa plus grande pureté, les vrais jours de son innocence. Les premières Donations de biens qu'on lui fit, furent l'époque du relâchement où elle est tombée; en sorte

qu'on peut dire , que les Tyrans les plus furieux ne lui avoient point fait jusqu'alors autant de mal , que lui en firent , contre leur intention , des Protécteurs trop zélés & trop magnanimes. Dès que la Croix fut arborée sur la tête des Empereurs , elle eut plus de Seclateurs & moins de vrais Disciples. Les plus fideles même de ses Disciples ne furent point ceux qui devoient lui en attirer le plus. On vit les premiers Pasteurs abandonner leurs troupeaux pour suivre la Cour des Maîtres de la terre. A mesure qu'ils en reçurent plus de faveurs , la cupidité tint lieu de vocation à ceux qui leur succéderent ; & c'est cette malheureuse cupidité qui s'ingère même à présent d'appeler au ministère ceux qui se dévouent à l'exercer. Il n'est pas jusqu'aux Cénobites les plus austères , qu'elle n'ait attirés du fond des Déserts au milieu de nos Villes , pour avoir part aux biens du Clergé , sous prétexte de l'aider dans ses fonctions ; mais en effet pour vivre dans une dévote langueur , plus à charge à l'Etat qu'ils refusent de servir , qu'au Clergé lui-même , qui devenu plus nombreux , qu'il ne convient peut-être , peut aisément se passer de leur secours. Ainsi les Scythes , nos Ancêtres , transportoient leurs tentes dans les meilleurs pâturages,

rages, & quoique avec des bras robustes, plus propres que leurs voisins à ouvrir le sein de la terre, ils abandonnoient leurs premiers établissemens, & couroient envahir les campagnes où ils trouvoient plus facilement à subsister.

Quelle indigne tradition de sentimens s'est donc perpétuée dans l'Eglise ! Et pourquoi, depuis tant de siècles qu'elle existe, la raison, l'honneur, la piété, n'en ont-ils pas inspiré de plus convenables ? Tout est changé en mieux sur la terre. Le génie long-temps affaibli sous les préjugés d'une ignorance barbare, s'est élancé dans le monde, & promenant ses regards autour de lui, a parcouru, éclairé, jugé tous les objets, & de leurs rapports jusqu'alors inconnus, tiré des vérités & des conséquences certaines. Séparant en quelque sorte l'âme d'avec les sens, & l'attachant délicieusement sur elle-même, il l'a portée aux méditations les plus sublimes. La raison, aidée de la culture de l'esprit, a banni du monde politique, l'imposture, la rébellion, le fanatisme ; les erreurs y sont moins communes, les mœurs plus épurées, les vices plus odieux, les sentimens d'honneur plus délicats, les âmes plus honnêtes, les Grands plus affables, les Rois plus humains, les Sujets plus dociles, les

Loix plus sages, les hommes plus unis, les Arts enfin plus encouragés.

Mais dans cette heureuse révolution quels progrès a fait la Religion, dont nous puissions nous applaudir pour sa gloire & pour la nôtre? La foi de ses mystères, au lieu de s'augmenter, s'est affoiblie, & la Morale qui apprenoit à vaincre les passions & qui ordonnoit de les vaincre, ne consiste plus que dans l'art de les définir avec méthode, d'en connoître la source & de n'en point craindre les effets. L'empire de la Religion n'est plus le même; mais sa décadence, dont les Gens d'Eglise nous accusent, & qui peut venir effectivement de notre indifférence, ou de notre incrédulité, ne vient-elle pas aussi & plus sûrement peut-être de ce qu'ils la détruisent eux-mêmes, en ne cherchant à la soutenir que pour les seuls biens qu'ils en retirent, & en n'employant ces biens qu'à des excès de luxe à peine supportables dans les Grands du monde qu'ils veulent imiter.

Il faudroit que les Ecclésiastiques eussent toujours en vue le bien général de l'Eglise, & non leurs intérêts particuliers: mais comme il seroit impossible de les amener tous à un usage raisonnable de leurs richesses, ne pourroit-on pas du moins les faire  
tous

tous consentir à une répartition équitable de leurs revenus, puisqu'il ne reste que ce moyen d'établir entr'eux une sage égalité, & de les éloigner autant d'un coupable excès, que d'une indigence indécente? Et certes est-il rien qui convienne mieux à leur état, à leurs fonctions, à leur caractère, que de n'être point distraits du service de Dieu par les tristes soins d'un temporel qui occupe?

Supposons, par exemple, que chacun de nos Evêques eût un revenu suffisant pour remplir son ministère dans l'Eglise, & pour soutenir sa dignité de Sénateur dans l'Etat; qu'un Abbé qui n'est obligé de figurer ni dans l'Etat, ni dans l'Eglise, eût assez pour subvenir aux besoins de la maison qu'il doit gouverner; qu'un Chanoine qui n'a d'autre emploi que de chanter les louanges de Dieu, eût honnêtement de quoi vivre; que les Communautés Religieuses destinées à la mortification & à la pénitence, trouvant chez elles le nécessaire, n'eussent point à mendier un superflu dont elles doivent se passer; & qu'enfin les Curés sans user de monopole, pussent subsister tranquillement dans les campagnes au milieu des fidèles qu'ils doivent édifier: alors ne pourroit-on pas faire une masse du superflu des biens qu'ils auroient infailliblement convertis à leurs usages,

je n'ose dire au luxe & à la mollesse, & le garder comme un dépôt utile à la Religion, toujours même nécessaire aux besoins de l'Eglise? On n'a que trop d'occasions, où Dieu peut être glorifié, où l'Eglise, où la Religion doivent être secourues.

Je ne demande ici que l'excédent, que le superflu d'un bien étranger à ceux qui le possèdent. Que ce bien serve à leur entretien, je le veux; qu'ils en soient même rassasiés comme la multitude que le Sauveur nourrit dans le désert; mais que ce qui reste au-delà, que les miettes qui tombent d'une table frugale soient ramassées soigneusement. Avec le tems, elles composeront, un trésor qui pourra être utilement employé à la gloire de Dieu, & à l'avantage de la République; celle-ci par ses armées défend ses Autels, & les Ministres des Autels peuvent-ils lui refuser de fournir à l'entretien de ses armées, & de soulager par-là le pauvre peuple qui porte presque lui seul tout le poids des impôts.

Qu'on réfléchisse un moment sur l'oppression où vivent les sujets des Ecclésiastiques. Notre usage est de mettre chez eux des troupes en quartier, & elles y vivent ordinairement comme en pays de conquêtes: une espèce de raison oblige d'en user ainsi. Les Ecclésiastiques donnant trop peu à l'Etat  
pour

pour soudoyer les troupes, l'Etat fait subsister le plus qu'il peut de ses troupes à leurs dépens; & ils perdent beaucoup plus par le pillage & la violence où ils sont exposés, qu'il ne leur en auroit coûté, si s'exécutant eux-mêmes, ils avoient offert de bonne grace ce qu'ils pourroient fournir à proportion de leurs revenus. Mais pour cela même la République se trouve étrangement lésée; les contributions du Clergé étant si modiques, elles lui sont d'un foible secours, & elle est contrainte de ravager des biens qui sont de son Domaine, & de ruiner des habitans qui sont ses Sujets. D'où vient d'ailleurs cette contribution des Gens d'Eglise, que j'appellerois volontaire, s'il ne falloit pas la leur arracher? Elle est le fruit de la sueur des Peuples qui cultivent leurs terres. Ils chargent ces misérables de tous les impôts qu'ils se font gloire de payer.

Tous ces désordres, tous ces malheurs disparoissent dans le plan que je me suis proposé. Le Clergé en abandonnant son superflu, mettroit ses Domaines à l'abri de toute vexation; l'Etat auroit suffisamment de quoi entretenir une partie de son armée; la Religion, de quoi soutenir sa gloire; l'Eglise, de quoi pourvoir à tous ses besoins: ici on bâtiroit de nouveaux Temples; là on



rétablirait les anciens. On verroit élever des Séminaires , où l'on apprendroit de bonne heure aux Ecclésiastiques à n'espérer que le nécessaire dans un état d'abnégation & de pauvreté; on fonderoit des Hôpitaux qui remédieroient au scandale de voir des mendiants parmi des Chrétiens; on formeroit des missions pour le rachat des Esclaves: que sçais-je? & que ne feroit-on pas d'utile, de nécessaire , d'honorable?

Un pareil trésor toujours subsistant augmenteroit encore. Ceux qui ont intention de faire du bien à l'Eglise, feroient d'autant plus portés à le grossir, qu'ils le verroient uniquement destiné à des œuvres saintes, & administré avec sagesse & fidélité; & cet établissement pourroit servir de modèle à toute la Chréienté, où le Clergé ne demande pas moins de réforme sur l'emploi de ses revenus, qu'il en a besoin dans toute l'étendue de notre République.

C'est alors véritablement qu'on pourroit se flatter que la vocation des Ecclésiastiques, ne venant point d'un intérêt temporel, n'auroit d'autre principe que l'amour de Dieu, ni d'autre fin que le salut des âmes. C'est alors que loin de mépriser le caractère à cause de la personne, on seroit forcé de le respecter autant pour la personne que pour l'excel-

l'excellence de ses fonctions. Alors les Pasteurs rendus à eux-mêmes, ne seroient occupés que du soin de leurs troupeaux. Alors la Patrie même seroit heureuse & tranquille : des Ministres saints élèveroient leurs mains pures vers le Ciel pour en attirer les bénédictions les plus précieuses. En un mot, moins décoré d'ornemens profanes, le Clergé seroit tel qu'il doit être, simple, modeste, vertueux ; nous le reconnoîtrions sans doute , & il se reconnoîtroit lui-même. Peut-on voir en effet le Prêtre & le Ministre sous les dehors orgueilleux d'un luxe emprunté ? Le caractère se perd sous cet appareil du siècle, & on le cherche en vain sous ce masque étranger.

Je sçais ce qu'on peut objecter ici contre l'arrangement que je propose. On le dira contraire à l'esprit des Fondateurs qui ont consacré leurs biens à certains usages, & les ont attribués à certains lieux. Mais tout au plus ce qu'on représente peut regarder des Bénéfices dont les revenus suffisoient à peine pour l'exécution des clauses de la fondation. Il en est d'opulens ; & de ceux-ci beaucoup plus que des autres, où il se trouve un superflu qui peut entrer dans le dépôt que je voudrois établir, & qu'on ne sçauroit mieux employer qu'aux pressans besoins

besoins de l'Eglise & des pauvres: certainement l'intention des Fondateurs sera toujours suivie, si les devoirs qu'ils ont prescrits étant remplis, on fait un saint usage de l'excès des biens qui ne servent plus à faire exécuter ce qu'ils ont eu en vue. Ce que je dis n'est point sans exemple. Plusieurs Princes Catholiques ont, avec la permission du Saint Siège, transporté des revenus d'une Eglise à une autre, & les ont appliqués où ils les croyoient plus nécessaires pour le bien de la Religion.

Je suis cependant persuadé que malgré toutes les raisons dont j'appuie mon système, il essuyera beaucoup de contradictions. L'usage invétéré prévaudra à cet égard sur les réglemens les plus sages; & jamais le Clergé ne pourra croire qu'il ne puisse user de ses biens, comme d'un héritage dont on peut disposer à son gré.

Il m'objectera, sans doute, que s'ingérer comme je le fais, dans les affaires des Gens d'Eglise, c'est attaquer la Religion même. Mais je demande à mon tour: *Si la Religion peut enfanter ces maux* <sup>b)</sup> Je n'ignore point que je n'ai ni le pouvoir ni la vocation

---

b) *Tantum Religio potuit suadere malorum.*  
*Lucrece Lib. I.*

tion de rien changer dans leurs mœurs, ni dans leurs usages; mais il m'est permis, sans doute, de mettre au jour une opinion fondée sur les maximes de l'Evangile, & sur les devoirs même de leur état: car il n'en est point qui n'ait ses loix. La profession du Soldat est de combattre; celle du Magistrat, de juger; celle du Laboureur, de cultiver la terre; la profession d'un Ecclesiastique c'est de servir Dieu & le prochain dans un entier détachement de tous les biens de ce monde.

Je sçais le respect qui est dû aux Ministres de Jesus-Christ. Je veux même respecter jusqu'à leurs revenus, en défendant expressément de les détourner à des emplois profanes: & il est juste que dans un Etat libre comme le nôtre, on les ménage au moins avec autant de soin que dans les Etats despotiques, où l'on ne demande rien aux Gens d'Eglise que sous le nom de don gratuit. Mais appuyé de la Loi de Dieu & de la discipline de l'Eglise, je ne puis encourir aucune censure, & bien moins encore être traité d'hérétique, en leur apprenant à user sagement de leurs biens. Plus zélé qu'ils ne le sont eux-mêmes pour l'immuité de leurs possessions, je les exhorte à la défendre aussi religieusement qu'elle est maintenue par les séculiers, à qui il n'est permis ni de  
les

les usurper, ni d'en disposer en aucune manière. Qu'ils sçachent qu'elles leur doivent être aussi sacrées, qu'elles nous le sont à nous-mêmes. Oseroient-ils avancer que nous pouvons nous approprier ce qui ne nous appartient pas ? Non sans doute : & il est vrai cependant que dans les revenus dont ils jouissent, rien n'est à eux au-delà du nécessaire dont ils ont besoin pour subsister.

Un pieux Fondateur touché du desir de son salut, ôte une portion de ses richesses à ses enfans pour la donner à l'Eglise : prétend-il donc qu'on en fasse un mauvais usage ; que par une sacrilège usurpation on s'approprie injustement ce qu'il destine à l'entretien des pauvres, & qu'on emploie à l'opprobre de la Religion, ce qu'il veut faire servir à en augmenter la gloire ? Un séculier ose-t-il toucher aux biens de l'Eglise ? cette même Eglise le foudroie, lance sur lui les anathêmes ; & s'il persiste à lui ravir son héritage, elle le retranche de son sein : & un Ecclésiastique, sans crainte d'excommunication, s'arrogera le droit de voler l'Eglise, en détournant de leur véritable destination, les revenus qu'elle lui a confiés ? Je le répète encore, en pourvoyant à la subsistance des Prêtres, les Fondateurs n'ont jamais eu dessein de leur fournir les moyens d'amasser des

des trésors , & de vivre dans l'opulence ; toutes les Fondations n'ont qu'un seul esprit , & il n'en est point qui n'aient eu en vûe ces deux choses , de faire honorer Dieu , & de soulager les pauvres : ce sont-là les obligations imposées aux Bénéficiers ; & ils doivent s'étudier à les remplir , s'ils veulent ne pas rebuter Jesus-Christ lui-même qui prend la figure du pauvre famélique pour qu'on le rassasie , qui a soif pour qu'on le désaltère , qui gémit dans les fers des infidèles pour qu'on le délivre , & qui plus il est outragé & blasphémé par les hérétiques , plus il veut être loué & glorifié par les Ministres de ses Autels.

J'ai toujours été frappé d'une expression de l'Ecriture , peut-être assez mal entendue jusqu'à présent. Le Seigneur parlant des Lévites , dit qu'ils mangeront les péchés du Peuple : *Peccata populi comedent*. On sçait que les Lévites vivoient des offrandes du Peuple : mais qu'étoient ces offrandes ? Rien autre que le prix du rachat pour les péchés. C'est donc à dire que les Lévites en recevant ces offrandes , se chargeoient des péchés de ceux qui les leur remettoient , & que par-là ils se trouvoient obligés de les expier par leurs prieres. D'après cette idée , je dis que les biens des Ecclésiastiques sont pareillement

lement le prix du rachat pour les péchés, & que ceux qui s'en nourrissent sont véritablement chargés des péchés des fideles. Ces péchés s'incorporent en eux, pour ainsi dire, & ils en sont réellement comptables & coupables même en quelque sorte aux yeux de Dieu. Pensée terrible pour tous ceux qui jouissent des biens de l'Eglise, sans lui rendre les services qu'elle en attend. C'est sur eux aussi que retombera toute la vengeance des péchés qui la deshonnorent, & qu'ils auroient dû effacer par toutes les œuvres saintes que leur prescrit leur état.

Il en est sans doute qui pratiquent sérieusement tous leurs devoirs : mais pourquoi ne pouvons-nous pas dire de tous les Prêtres en général : *Qu'ayant tout, ils ne possèdent rien* c) ? Quel exemple salutaire ne seroit-ce pas pour nous, qu'un trop grand attachement aux choses de ce monde n'éloigne que trop souvent des vertus chrétiennes, sans lesquelles nous ne pouvons rendre à Dieu la gloire qui lui est due, ni à la Patrie les services que nous lui devons ? Quels ne seroient même pas les avantages temporels que nous procureroit ce sage renoncement des Prêtres aux biens qu'ils croient leur appartenir ;

---

c) Omnia habentes, & nihil possidentes.

nir, & dont ils abusent? Plus l'Etat Ecclesiastique s'enrichit, plus les richesses des séculiers diminuent. Et sur quelles ressources pourrons-nous compter dans de certaines conjonctures, & pour notre propre sûreté. & pour la défense de l'Eglise, si les plus grands domaines de notre République passent dans les mains des Bénéficiers, pour n'en fortir jamais, ou pour fondre tout au plus dans quelques familles souvent les moins utiles à l'Etat?

Opposons-nous de toutes nos forces à un abus qui traîne après soi de si funestes désordres. Mais comme aucune puissance ne peut contraindre le Clergé à se dessaisir de ses richesses, persuadons-lui de s'assembler de son propre mouvement, de se faire des Loix pour l'administration de ses revenus, & de répartir sagement ses revenus entre l'Eglise en général & les particuliers qui la desservent. Engageons les Prêtres à remplir leur état, remplissons nous-mêmes le nôtre; concourons tous ensemble à maintenir le bien public par la Religion, à ne consulter que la Loi de Dieu dans nos Statuts, à respecter l'Eglise, à la purifier des taches qui la deshonnorent, & à nous sanctifier par un tendre attachement à notre Patrie, que



l'instinct, la raison, l'honneur, l'intérêt & la Religion même nous obligent d'aimer.



## LE ROI.

**T**ROIS Ordres différens composent notre République; le Roi lui seul forme le premier; cette prééminence exige nos respects; elle nous montre dans nos Rois les oints du Seigneur; & quels hommages ne doit-on pas à une qualité si éminente? Nous sommes obligés de concourir de tout notre pouvoir à soutenir leur honneur, à augmenter leur gloire, & par une générosité naturelle, à leur marquer le même attachement qu'un long esclavage inspire ailleurs pour des Princes plus absolus, ou plus redoutables. Mais afin que nos Rois connoissent aussi tout le prix de notre soumission, qu'il est l'effet d'un amour libre & désintéressé, plutôt que d'une soumission forcée, il faut qu'ils n'oublient jamais que leur naissance ne leur ayant donné aucun droit à notre Couronne, ils ne la doivent qu'à notre affection, & qu'ils s'appliquent à s'en rendre dignes par autant de vertus, si j'ose ainsi dire, qu'il y a eu de suffrages & de cœurs empressés à la leur déferer.

Il est vrai en effet que nous n'avons que trop souvent sujet de nous plaindre du choix que nous avons fait de nos Rois. Trop souvent nous ne trouvons point en eux la reconnaissance que nous avons droit d'en attendre. Je me représente ces exhalaisons qui s'élèvent de la terre, & dont se forment les foudres qui menacent de la consumer: à peine avons-nous élevé nos Rois sur nos têtes, qu'ils tâchent de nous écraser; ils voudroient anéantir tout ce qui a contribué à les mettre sur le trône; il ne part que des orages, d'où nous n'attendions que des pluies fécondes, ou une douce sérénité.

Ce n'est jamais à la possession d'une Couronne, que se borne l'ambition des Princes qui veulent l'obtenir. Le trône ne leur sert que d'un premier degré pour étendre leur puissance. Le despotisme même le moins limité, ne peut les satisfaire, & combien plus s'irrite leur vaine gloire dans le sein d'une République, où tout s'oppose à leur ambition. Plus soumis, nous serions plus tranquilles; moins libres, on feroit moins d'efforts pour nous assujettir. Mais nos Rois contraints par nos privilèges, se font un honneur frivole de mépriser nos droits; & comme l'air à qui la compression donne

F 2. plus

plus de force, ils éclatent contre nous avec d'autant plus de violence, qu'ils sont plus gênés dans l'exercice de leurs fonctions. De-là ces excès également nuisibles à la Majesté du Trône, & à l'indépendance des Sujets. Enforte que rien n'est si rare parmi nous, qu'un Prince qui content du pouvoir que les loix lui donnent, n'en affecte point de contraire à nos desirs.

Supposons néanmoins que nous puissions avoir des Rois assez justes pour ne vouloir que ce qui leur est permis; en serons-nous plus tranquilles, s'ils ne préfèrent l'amour de la Patrie à l'intérêt de leur Maison? Et en est-il qui pour l'intérêt de leur Maison, ne travaillent à y fixer la Couronne, dont il n'appartient qu'à nous seuls de disposer? Ce danger dont nous sommes continuellement menacés, deviendra à la fin inévitable, si de concert avec un bon Roi, nous ne prenons de justes mesures pour contenir tous nos Rois dans la sphere qui leur est prescrite, & d'où ils ne peuvent sortir sans manquer à leurs devoirs.

Deux moyens pourroient servir à ce dessein, & tous les deux me paroissent également propres à ôter à nos Princes toute occasion d'altérer le Gouvernement, & à nous  
tout

tout prétexte de nous soulever contre nos Princes.

Le premier, seroit de régler l'Etat de façon que le Roi ne fût pas moins obligé d'obéir aux loix, que de commander à son peuple, & que de cet arrangement il pût tirer une si grande gloire, qu'elle fût capable de satisfaire pleinement son ambition. Il faudroit réduire nos Rois à ne rien voir, à ne rien connoître de plus flatteur que de regner sur une Nation libre, & capable de rehausser l'éclat & le mérite de ses Souverains; il faudroit leur faire sentir par la sagesse de nos mœurs, qu'un peuple assujetti par la force, fait moins d'honneur au Roi qui le gouverne, que ne feroit celui qui n'est soumis que par amour, & pour tout dire en un mot, il faudroit leur persuader que n'aimant rien tant nous-mêmes que le bon ordre, nous ne respectons leur caractère qu'autant que nous estimons leurs vertus.

Le second moyen seroit d'établir dans l'Etat des loix si précises, que le Roi ne pût rien faire que de concert avec la République, qui s'est réservé le droit de se gouverner. Deux motifs peuvent engager nos Princes à ne rien entreprendre d'eux-mêmes. Ces motifs sont l'amour & la crainte: car à parler naturellement, nos Rois n'ont

guère sujet de nous aimer, & ils en ont encore moins de nous craindre. Peuvent-ils nous aimer, eux que notre liberté tient dans la servitude? Ce qu'ils proposent nous est toujours suspect; le bien même qu'ils voudroient nous procurer, ou nous le condamnons sans le connoître, ou nous le rebu-tons, même après l'avoir connu. Quelles raisons ont-ils de nous craindre? Notre désordre est à un tel excès, qu'ils peuvent impunement se jouer de nos desseins, de nos projets, de nos efforts; ils peuvent, j'ose presque dire, ils doivent ne nous pas respecter; convaincus de notre foiblesse, il ne tient qu'à eux de tourner contre nous-mêmes les armes dont nous nous servons pour réprimer leur autorité.

Ramenons-les à nos intérêts par les mêmes motifs qui les en éloignent. Que nos Rois s'attachent à nous par leur propre réputation. Qu'il en soit de notre Etat, comme des autres Royaumes: faisons des réglemens qui ayent pour but la prospérité de la Nation; n'en faisons point qui ne tendent à relever la gloire de nos Princes: dès ce moment ils s'appliqueront à les faire observer, & leur zèle, à cet égard, égalera le nôtre; tous les événemens heureux que le bon ordre produira, ils les croiront l'ou-  
vrage

vrage de leur règne , ils les regarderont comme autant de trophées élevés à leur honneur ; & leur amour - propre nous tiendra lieu de tout le tendre amour que nous leur souhaitons pour la Patrie.

D'un autre côté , faisons-nous considérer de manière que nos Rois craignent toujours de perdre la Couronne , s'ils osent rien entreprendre contre nos libertés. Sans cette précaution , vivant toujours dans une triste défiance envers nos maîtres , toute notre attention pour le bien public se bornera à être toujours sur nos gardes , tandis que nos Rois occupés de nos craintes , ne travailleront qu'à surprendre notre vigilance , & à étendre sourdement leur pouvoir.

Qu'un Roi de Pologne qui n'auroit point la triste ambition d'éteindre nos privilèges , de transgresser nos loix , de se procurer un pouvoir arbitraire , seroit heureux ! Qu'il seroit chéri , ce Prince , qui avant que de régner sur nous , se seroit étudié à régner sur lui-même ; qui au lieu de vaincre tout ce qui résiste à sa volonté , combattroit dans son cœur ce désir de vaincre. Un tel Prince seroit bientôt maître de nos cœurs ; il assureroit notre confiance , il regneroit souverainement dans nos Etats , & il pourroit dire aussi véritablement que ce Roi , a qui

un Courtisan flatteur persuadoit en vain le despotisme: *Je fais tout ce que je veux, parce que je ne veux rien qui ne soit juste.*

Qu'on nous donne un Prince avec ces sentimens, je lui réponds d'un pouvoir absolu dans la République: tout pliera sous ses ordres; les armées lui seront soumises, parce qu'il ne les emploiera qu'à la défense de l'Etat: il trouvera de l'union dans les Conseils, parce qu'il ne les troublera point par ses intrigues: la justice régnera dans les Tribunaux, parce qu'il veillera à l'y faire observer: le Sénat sage & tranquille, ne sera plus partagé dans ses sentimens: les Ministres attentifs à leurs devoirs, les rempliront avec zèle: tous les Sujets en un mot seront fidèles, parce qu'ils ne verront dans leur Prince, qu'un Pere de la Patrie, & un Pere moins occupé de ses intérêts, que de leurs avantages; moins jaloux de leur soumission, que de leur bonheur; plus attentif à leur bien, qu'il ne sera lui-même touché de son repos ou de sa gloire.

Est-il un Prince si absolu, qui pût prétendre à une autorité aussi étendue que le seroit celle dont je viens de parler? Mais tel en effet seroit le pouvoir de nos Rois, s'ils n'avoient en vûe que la prospérité de l'Etat; & non les projets odieux d'une ambition déme-

démefurée. Ils trouveroient dans les cœurs de leurs fujets un despotifme plus gracieux, plus durable, mieux établi, que ne le peut être celui qu'on arrache avec violence à la foibleffe d'un peuple craintif.

Mais où trouver des Rois d'un caractère fi aimable ? Il n'en eft presque point : & pussions-nous en trouver, conserveroient-ils long-tems leurs vertus dans un Gouvernement femblable au nôtre ? Il n'en fut jamais de plus propre à gâter les Princes même les mieux intentionés : du moins n'en eft-il point de plus capable de les mettre hors d'état de nous être utiles. Il en eft de nous comme d'un malade, qui par la corruption qui le domine, change les remédes même en poison, ou qui n'en tire aucun profit, par la défaillance d'un tempérament qui ne peut plus en faire ufage.

C'est à nous à changer, & à faire en forte que nos bons Rois puiffent employer à l'avantage de la République leurs talens & leurs vertus ; & que ceux qui n'ont ni vertus ni talens, ne puiffent nous faire aucun mal, quand même ils auroient la volonté de nous nuire. Ayons nos Rois en notre puiffance pour contenir la leur, & reconnoiffons la vérité de ces paroles échappées un jour à un Polonois. Un Etranger lui reprochoit le



pouvoir limité de nos Rois ; & lui disant : *Vos, Poloni, habetis Regem* ; celui-ci lui répondit sur le champ : *Imò nos habemus Regem, sed vos Rex habet*. C'est-là précisément la différence de notre Etat d'avec les autres ; nous mettons un frein à l'autorité de nos Rois quand ils passent les bornes qui leur sont prescrites. Nos loix sont expressees à cet égard ; il ne s'agit que de les faire respecter par ceux-même à qui elles sont le plus contraires, & d'engager nos Rois à les observer, en sorte qu'ils fassent le bonheur d'une Nation qui s'est donnée librement à eux, & qu'il ne leur soit pas libre de se donner l'esfor en opprimant les Peuples.

Pour rendre plus sûre & plus aisée la pratique de ces loix, je proposerai trois moyens salutaires aux bons Rois, nécessaires contre les mauvais, & si avantageux à notre liberté, que nous n'aurons plus ni crainte ni défiance ; car il s'agit particulièrement de rassurer les esprits, d'établir une confiance mutuelle entre nos Rois & nous ; sans quoi, au lieu d'un gouvernement tranquille, nous ne verrons jamais la fin de nos troubles & de nos dissensions.

1<sup>o</sup>. Je voudrois rappeler nos Ministres d'Etat au premier esprit de leur institution, & leur faire reprendre toute l'autorité que la

la République leur a confiée. Elle eut dessein en les créant de les opposer comme autant de barrières à l'ambition de nos Rois; ils sont les gardiens & les protecteurs de nos privilèges; les Rois ne doivent rien faire sans leur participation; & ces Ministres ont le droit de s'opposer à tout ce que nos Rois voudroient entreprendre contre le bien & la gloire de la Nation. Dans ce cas, nous pourrions non seulement demander raison au Roi de son mauvais gouvernement, nous pourrions même nous en prendre à ses Ministres qui auroient connivé à ses volontés. Mais que pourroient faire nos Rois sans le consentement de nos Ministres? Et quelle ne seroit point la sûreté de la République, si pouvant se confier à l'intégrité de ces dépositaires de sa puissance, elle n'avoit rien à craindre des desseins ambitieux de ses Rois? Quelle ne seroit même pas l'autorité d'un Roi sage & vertueux, si elle étoit soutenue de celle de nos Ministres, devenus dès-lors les plus sûrs instrumens de la gloire de son règne, & les fidèles coopérateurs de son zèle pour les intérêts de l'Etat? De cette manière, un Roi de Pologne pourroit se flatter de n'être pas vainement loué pour ses bonnes actions, lorsqu'elles ne seroient ap-  
prou-

prouvées que par ceux qui auroient le droit & le courage de blâmer les mauvaises.

2<sup>o</sup>. Je foudraierois qu'il y eût un gouvernement toujours subsistant dans la République. Sur quoi je renvoie le Lecteur à ce que j'en dirai plus au long dans l'endroit de cet Ouvrage, où je dois traiter de la forme des Conseils. Je me contente de représenter ici le peu de fruit que nous tirons de nos Diètes. Elles ne reviennent que tous les deux ans ; elles ne doivent point passer le terme de six semaines ; ce n'est que désordre & confusion pendant qu'elles durent ; & presque toujours ou elles se rompent sans raison, ou elles finissent d'elles-mêmes sans rien conclure : or quel bien peut-on espérer de cette forme de gouvernement ? Quelle consistance peut avoir la République dans le long intervalle d'une Diète à l'autre ?

Toute l'autorité réside alors dans la personne du Roi, qui ne doit pourtant rien décider, ni rien entreprendre de lui-même. Mais qu'arrive-t-il ? Pour nous fasciner les yeux, pour se mettre à l'abri de tout reproche, il forme un Conseil de quelques Sénateurs, gens devoués à ses intérêts ; & c'est avec eux qu'il résout les affaires qui intéressent le plus la gloire & la sûreté de l'Etat.

tat. Il est vrai que ces délibérations, fussent-elles émanées de tout le Sénat, n'ont point force de loi, & ne peuvent être mises à exécution, qu'une Diette ne les confirme; mais n'est-ce pas toujours donner occasion à nos Rois de gouverner selon leur bon plaisir, & sans le concours de la République, que de la laisser si long-tems sans conseil & sans appui? N'ont-ils pas une raison spécieuse de se charger de l'administration de ses affaires, du moment que personne n'est préposé pour veiller à ses intérêts? Et n'ont-ils pas même sujet de nous faire regarder comme un service, & la liberté qu'ils se donnent de la conduire, & le mal même qu'ils lui procurent en la dirigeant à leur gré.

Dans ces circonstances, la République flottant au milieu des dangers, comme un vaisseau sans pilote parmi les écueils, ne risque-t-elle pas de faire naufrage? Plus le Roi sera bien intentionné, plus il craindra de blesser les loix qui lui interdisent toute décision dans les affaires du Royaume: & n'est-ce pas pour nous le plus grand des malheurs, qu'un Roi, fût-il le meilleur de tous les Princes, & le plus capable de bien régner, ne puisse point dans les besoins les plus pressans secourir l'Etat, & l'arracher à  
ses

ses malheurs ; le peut - il même aisément & sans peine ? Devons-nous donc ressembler à ces Pharisiens qui faisoient un crime à Jesus-Christ de guérir les malades le jour du Sabbat ? N'est - il pas permis dans une urgente nécessité, de sauver la République sans sa participation, lorsqu'on ne peut l'assembler assez-tôt pour qu'elle puisse elle-même se garantir des maux qui la menacent ? Mais si nos Rois n'ont point à cœur ses avantages, s'ils ne cherchent qu'à empiéter sur ses droits, quel plus beau prétexte peuvent - ils avoir d'exécuter leurs mauvais desseins ? Et n'est - il pas de leur intérêt de dissoudre tous les Congrès de la République, pour profiter plus long - tems de l'interstice de deux années, durant lesquelles elle est sans chef, sans force & sans conseil ?

3°. Je considère ici le préjudice que porte à l'Etat le pouvoir qu'ont nos Rois de distribuer les charges de la Couronne, & les biens royaux. Ils captivent les uns par ces présens, ils corrompent les autres par l'espérance de pareilles graces ; & c'est ainsi qu'ils ôtent presque à tous nos citoyens la liberté de dire ce qu'ils pensent : il est du moins certain qu'il ne revient aucun avantage à la République, que le Roi ait beaucoup

coup de biens à distribuer; & que gagne-t-elle à l'avancement de quelques-uns de ses membres? Que lui importe le plus, ou le moins de richesses d'un particulier? D'ailleurs, est-ce une nécessité que nos Rois se fassent des créatures? Ceux d'entre nous qui aiment sincèrement la Patrie, ne leur seroient-ils pas plus attachés par la douceur & la félicité de leur règne, que par tous les bienfaits qu'ils pourroient en recevoir? Et nos Rois eux-mêmes, sur quoi doivent-ils plus compter, ou sur l'attachement vénal d'un sujet intéressé, ou sur un tendre amour qui n'auroit pour objet que leurs vertus & leur gloire?

Il est vrai qu'il est des charges qu'il convient à nos Rois de donner, tels sont les Bénéfices Ecclésiastiques & les emplois militaires; mais il seroit à propos de leur ôter la nomination de tout ce qui regarde le civil, & des charges sur-tout qui donnent le privilège d'entrer dans les Conseils, & d'avoir part au gouvernement de la République: & en effet, tous ceux qui la composent ne devroient dépendre que d'elle seule; il faudroit qu'ils fussent tous élus par les trois Ordres de la Nation, qui n'étant composés que de personnes libres, ne choisiroient que des sujets dignes de leurs suffrages, & n'agissant

n'agissant ni par faveur, ni par intérêt, ne se proposeroient que le bien & l'avantage du Royaume.

Ce que je dis des emplois civils, doit s'entendre également des biens d) royaux. Qu'il est triste de ne les voir passer qu'aux favoris de la Cour! Ces biens qui ne devroient être que la récompense du mérite, deviennent le prix de l'injustice & de la trahison; & on enrichit aux dépens de l'Etat, ceux qui l'immolent tous les jours aux passions de nos maîtres. Quelquefois les menaces, aussi heu-

---

d) Les biens Royaux en Pologne sont de trois sortes: *Les Starosties, les Tenutes & les Advocaties.* *Les Starosties* sont partie des anciens domaines des Rois de Pologne, cédés par ces Princes à des Gentilshommes, pour les aider à soutenir les frais des expéditions militaires, se réservant seulement le droit d'y nommer, en les chargeant de payer le quart de leur revenu, qui est plus ou moins considérable, pour servir à l'entretien d'un certain nombre de Cavaliers. De ces *Starosties*, les unes ont Jurisdiction, les autres n'en ont point. *Les Tenutes*, moindres que les *Starosties*, ne comprennent ni Villes ni Châteaux, mais seulement un ou deux Villages. *Les Advocaties* sont la dernière espèce de ces biens Royaux, que le Roi ne peut garder pour lui, & qu'il ne doit donner qu'à ceux qui ont bien servi l'Etat. *Note de l'Editeur.*

heureuses que la flatterie , arrachent ces biens , & s'en emparent ; & nos Rois n'osent les refuser , dans la crainte de s'attirer des ennemis redoutables. Trop souvent ils passent des maris aux femmes , & de celles-ci à des enfans aussi peu capables de servir l'Etat que leurs peres , qui ont consummé ces biens dans la mollesse ; & il n'est aucun de ceux qui ont exposé leur vie , & sacrifié leur patrimoine pour les intérêts de la Nation , qui puisse y avoir part , à moins que la Cour n'ait intérêt de soulager leur indigence , & d'employer des vertus qu'elle leur reconnoît.

Rien sans doute ne blesse tant l'égalité que ce malheureux usage de n'accorder qu'à la faveur , ce qui n'est dû qu'au mérite ; mais pour remédier à cet abus , mon avis seroit d'attribuer tous les biens royaux à la République , & de lui en faire autant de domaines , car ils le sont même originairement : elle en retireroit un revenu considérable , qui seroit mis entre les mains du Grand-Trésorier. Ce fonds pourroit servir aux appointemens des charges. Ceux qui les possèdent ne les exerceroient plus à leurs frais : & n'est-il pas juste qu'étant employés pour l'Etat , ils vivent des biens de l'Etat ; qu'ils ayent du moins de quoi soutenir leurs



dignités, & qu'ils jouissent d'une récompense réelle, au lieu des espérances dont la Cour les flatte toujours en vain? Ce seroit alors que le nom que nous avons donné à ces biens, en les appelant *Panis bene merentium*, leur seroit appliqué à juste titre; & à combien d'autres choses utiles ne pourroient-ils pas être employés? Ces biens sont considérables; ils pourroient encore servir à l'entretien des troupes; & manqueroit-on d'en faire usage, le trésor ne suffisant presque jamais pour tous les besoins de l'Etat?

Rien n'est plus important, dans quelque Gouvernement que ce soit, qu'un fonds toujours prêt dans les nécessités urgentes: & n'arrive-t-il pas tous les jours que des sommes employées à propos, y font plus d'effet que les succès de la guerre les plus heureux, ou que les sages négociations des Ministres les plus habiles?

Mais si nos Rois perdoient d'un côté, n'ayant plus à leur disposition ni les charges, ni les biens, dont ils se servent ordinairement pour payer la lâche connivence de nos peuples, combien ne gagneroient-ils pas d'ailleurs? Car enfin, s'ils s'attachent quelqu'un par leurs bienfaits, n'est-il pas vrai que des ce moment ils rebutent tous ceux qui aspireroient aux mêmes graces; &

pour

pour un ami qu'ils se font, combien s'attirent-ils d'ennemis, plus capables de nuire à leurs projets, que cet ami n'est propre à les soutenir par ses suffrages. Peuvent-ils même se reposer sur la bonne foi de ces amis? Et en est-il beaucoup, qui touchés de leurs bontés, s'empressent à leur en marquer de la reconnoissance? Prévenus que le Roi n'étant pas propriétaire des biens qu'il distribue, ne donne rien du sien, & qu'il n'a fait que dispenser des revenus qu'il ne lui étoit pas permis de garder pour lui-même, nous regardons les graces qu'il nous fait comme une dette dont il s'acquitte: & de lâches courtisans que nous étions, de sujets rampans, & qui demandoient avec bassesse, nous devenons tout d'un coup des maîtres orgueilleux qui croient n'avoir reçu que ce qui leur appartenoit; & peu s'en faut que nous ne regardions alors nos Rois comme des fermiers obligés de nous payer le produit de nos terres.

Ce seroit donc un avantage pour eux d'être dispensés de donner les biens royaux & les charges civiles; & combien nos citoyens n'en seroient-ils pas plus heureux? Ceux-là seroient revêtus des emplois publics avec un honnête revenu, qui les auroient mérités par leurs services; & quelle éma-

tion ne se répandroit point parmi nous ? Ce ne seroit plus par des soupleses mercénaires qu'on chercheroit à s'avancer ; le zèle pour l'Etat décideroit seul des honneurs & de la fortune ; nos Rois ne mettroient plus le salut public au prix d'une lâche complaisance. Le Nonce n'auroit plus occasion de sacrifier la Patrie à ses intérêts ; le Souverain n'auroit plus les moyens de nous corrompre ; les jalousies, les haines, les intrigues cesseroient entre les concurrens, ils n'appuieront leurs prétentions que sur l'éclat d'une vertu solide. On pardonneroit plus aisément à tout le corps de la République, la préférence d'un compétiteur dont on avoueroit le mérite, & nos Rois seroient délivrés du triste embarras de décider entre des sujets qui n'ont d'autre titre que l'égalité de leur naissance, pour disputer à tout autre, les dignités, ou les revenus qu'ils veulent acquérir.

Etant donc certain, comme il l'est en effet, que l'opulence des particuliers ne contribue en rien au bonheur d'un Royaume, il est juste, sans doute, que l'immense revenu des biens dont nous parlons, soit distribué à ceux qui servent la Nation dans le civil, à ceux même qu'elle emploie dans le Militaire. Alors les charges devenant aussi

aussi lucratives qu'honorables, chacun s'étudieroit à s'en rendre digne, & feroit ses efforts pour y parvenir; les talens seroient mis en honneur & tourneroient tous à l'avantage de la République.

Il n'en est pas ainsi dans le gouvernement présent. On se ruine souvent dans la plupart de nos charges; elles ne rapportent rien d'elles-mêmes, & il est rare que par quelque récompense on soit un jour dédommagé des dépenses où elles ont engagé: & de quelle source viendroient ces récompenses? Des fonds dont je parle? Ils deviennent presque tous héréditaires dans les maisons où ils sont entrés une fois; les enfans avec l'agrément du Roi, qui souvent ne peut on n'ose les refuser, les possèdent après la mort de leurs peres; ces biens passent comme un héritage d'une génération à l'autre, & se perpétuent dans une famille, qui ne brille d'ordinaire que par le luxe qu'ils lui donnent le moyen d'entretenir, pendant qu'un Sénateur qui aura bien mérité de la Nation, un Ministre d'Etat, un Nonce, un Commissaire, un Député, la plupart des Officiers, tant civils que Militaires, sont privés de ces biens comme s'ils étoient des enfans illégitimes. Aussi je ne vois pas qu'il y ait lieu de s'étonner que servant la Patrie

gratuitement, ils la servent mal; que souvent sa ruine même leur tiennent lieu des grâces qu'ils n'ont pu obtenir, & qu'ils cherchent dans un lâche désespoir ce qu'ils n'ont pu mériter par leur sagesse.

Je sçais ce qu'on peut m'objecter ici. Il ne s'agit point, me dira-t-on, de contester les avantages qui reviendroient à l'Etat, s'il disposoit lui-même des biens qui lui appartiennent; mais le moyen qu'il puisse en disposer? Est-il aisé de les arracher à ceux qui les possèdent? Et n'y a-t'il pas actuellement trop de gens intéressés à ne s'en pas dessaisir? Je réponds à cette difficulté, que tout Domaine de l'Etat étant inaliénable, la République est en droit de répéter toutes ses anciennes possessions. C'est le système de tous les Gouvernemens, c'est la maxime fondamentale de tous les Royaumes. Mais pour que personne n'ait sujet de se plaindre, il ne faut qu'un peu de tems pour faire rentrer dans la République tout ce qu'on en a démembré. C'est parmi nous un usage que quand on acquiert des biens royaux, on en estime la valeur par le revenu de six années. Ainsi du jour de la Constitution qui redonnera ces biens à la République, il faut laisser à ceux qui les possèdent la faculté d'en jouir pendant l'espace de six ans, pour

pour qu'ils en tirent le prix selon la taxe ordinaire; & ce tems révolu, le trésor de la Couronne aura le pouvoir de les retirer, ainsi que tous ceux qui viendront à vacquer dans cet intervalle: bien entendu que de la date de cette Constitution, le Roi n'aura plus le droit de ce que nous appellons, *Consensus ad cedendum*, non plus que le droit de disposer d'aucun de ces biens, lorsqu'ils viendront à vacquer durant cet interstice.

Je voudrois aussi que nos économies royales, qui sont les revenus affectés à nos Rois, fussent toutes administrées par le Trésorier de la Couronne, & que ce Ministre fournît au Roi ce qui lui seroit assigné par la République pour soutenir d'une façon convenable la majesté de son Trône, & les dépenses ordinaires de sa Maison. Trois motifs m'engagent à penser de la sorte.

- 1°. Nos Rois seroient toujours & plus que jamais dans la dépendance de la République.
- 2°. Dégagés de toute affaire d'intérêt, ils pourroient plus aisément ne s'appliquer qu'au gouvernement du Royaume.
- 3°. Ils ne pourroient plus rien démembrer de ces biens, comme ils ne font que trop souvent par les portions qu'ils en retranchent, & qu'ils accordent à la faveur, ou que l'importunité leur arrache, ce qui à la fin peut

réduire ces biens à un très-modique revenu.

Après avoir pris toutes les mesures convenables pour établir notre sûreté, il faut convenir que la plus essentielle dépend de nous-mêmes, & d'une sérieuse attention à mettre le Royaume en état de ne rien craindre des ennemis du dehors, & de se conserver à l'abri de toute dissension domestique. Il faut pour cela que le bon ordre & l'union soient l'ame de nos Conseils, & qu'on observe nos Statuts avec une rigueur inflexible. Alors un Roi mal intentionné se feroit à lui-même plus de tort qu'il ne pourroit nous en faire : un Roi sage au contraire feroit consister sa gloire dans la prospérité de l'Etat. En effet, toute la République concourant au bonheur de ses Rois, tous les Rois jouiroient des prérogatives de la Souveraineté, sans être obligés d'opprimer la République ; & celle-ci confondant ses intérêts avec ceux de ses Rois, il n'en est point qui pût sans son concours exercer la moindre autorité sur elle.

Je crains qu'on ne me reproche que de pareils arrangemens tendent à affoiblir & à diminuer le pouvoir de nos Rois : mais je prétends au contraire que c'est un des moyens les plus sûrs de l'affermir & de l'étendre.

dre. Et certes , lorsqu'on leur ôtera toutes les occasions d'irriter & de révolter l'Etat; lorsqu'ils n'auront plus le moyen de satisfaire leur pernicieuse ambition , notre confiance peut-elle manquer de s'établir, & la leur ne se fortifiera-t-elle pas davantage ? tous les soupçons cesseront de leur part , dès que nous n'aurons plus nous-mêmes aucun sujet d'alarmes , & dans ce concours réciproque pour le bien public , on pourra dire avec raison de chacun de nos Rois : *Meruitque timeri nil metuens*; c'est-à-dire , que regnant avec sûreté , & n'ayant rien à craindre , ils se feront aimer , & qu'ils se rendront plus respectables en mettant des bornes à leur autorité , que par l'abus qu'ils pourroient en faire.

Il faut d'ailleurs faire comprendre à nos Rois , qu'ils ne sont que le premier des trois Etats qui composent la Nation ; & que ces trois Etats distincts ne constituent qu'une seule & même République ; que c'est dans celle-ci que réside la totalité de la puissance indivisible , & qu'ils ne sçauroient prétendre , ou s'arroger aucun pouvoir particulier ; qu'ils ne peuvent même avoir aucun véritable intérêt , qui ne soit commun à tous les membres qui le composent.



Cela étant ainsi, ont-ils rien tant à souhaiter, sinon qu'elle jouisse de toute l'étendue de son autorité? Quoiqu'en qualité de Chefs ils aient une grande part à cette autorité, ils ne peuvent pourtant pas l'exercer par eux-mêmes. Tout ce qu'ils décident seuls est illégitime; mais ce qu'ils statuent avec les Ordres du Royaume a toujours force de loi, n'y ayant aucune puissance suprême & irrévocable dans le Gouvernement, qu'en vertu de cette union indissoluble; ce qui fait aussi qu'aucun prétexte de gloire, ni d'intérêt personnel n'en doit détacher nos Rois; & sûrement aucun d'eux ne faussera cette union, si nous sçavons nous arranger de manière qu'ils y trouvent les moyens d'illustrer leur regne.

Notre principal objet doit donc être d'établir ce juste rapport des trois Etats dans lequel réside la force de notre Empire. Car enfin, nous ne sommes que trop convaincus que tout pouvoir particulier du Roi, renverse l'ordre essentiel de la Nation. C'est ce qui se voit évidemment lorsque le Roi décide de son chef, comme s'il n'avoit aucune liaison avec elle; au lieu qu'en ne séparant point les droits de la royauté d'avec les nôtres, l'autorité générale de l'Etat rendra celle du Roi d'autant plus grande, qu'elle

le fera légitime ; & il est à présumer que nos Rois seront les premiers à cimenter cette union , puisqu'ils ne peuvent espérer d'autre prospérité que celle qui leur sera commune avec la République.



## LES MINISTRES D'ETAT.

**P**ERSONNE n'ignore que le Gouvernement de tous les Empires tant Monarchiques que Républicains , se partage en quatre classes , qui sont la Justice , la Guerre , les Finances , & la Police. En effet , tout ce qui concerne le maniement des affaires publiques , se rapporte nécessairement à l'un de ces quatre Chefs. Mais il est certain , que comme les quatre élémens , quoique opposés entr'eux , concourent à la vie de chaque créature , & à la conservation de tout l'univers ; de même , les quatre parties dont je parle , étant administrées avec un parfait accord , elles sont l'ame de tous les Etats , & méritent par - là toute l'attention de la politique. Ainsi une armée ne se soutient que par les finances qui la font subsister , & les finances risqueroient de s'épuiser , si l'armée ne leur donnoit le moyen de s'entretenir par la sûreté du commerce. Ainsi le bon ordre de la Police influe dans l'adminis-

nistration de la Justice qui regle les mœurs ; & la Justice à son tour autorise les reglemens d'une sage Police.

C'est ce que l'on voit sur-tout parmi nous ; où quatre sortes de Ministres sont chargés de regler l'Etat , chacun dans un département qui lui est propre. Les Ministres sont, le Grand - Général , qui est le Chef de la Guerre ; le Grand - Chancelier , qui préside à la Justice : le Grand - Trésorier , qui a soin des Finances , & le Grand - Maréchal qui a la direction de la Police. Ces quatre branches du Gouvernement qui consistent à bien conduire les Armées , à rendre à chacun dans les Tribunaux la justice qui lui est due , à dispenser fidèlement les revenus publics , à entretenir l'abondance & la paix parmi les Peuples , étoient sans doute originairement des droits attachés à la Royauté ; mais la République les a sagement attribués à quatre de ses Ministres , pour resserrer d'autant plus le pouvoir de nos Rois , & pour qu'aucas que ces Chefs vinssent à concevoir quelque projet funeste , ils n'eussent point de bras pour l'exécuter ; car c'est ainsi qu'on appelle communément les Ministres dont je parle *Brachia Regalia*.

C'est sur l'autorité qui est annexée à leurs charges , que la République a voulu poser  
comme

comme sur un pivot inébranlable, un juste équilibre entre la Majesté & la liberté, afin que l'une ne prévalût jamais sur l'autre: je veux dire, afin qu'un Roi juste & modéré n'eût jamais rien à souffrir de notre indépendance, & que notre indépendance n'eût point à craindre d'être opprimée par l'ambition de nos Rois. Telle est en effet la fonction de nos Ministres d'Etat: ils doivent user de leur pouvoir de manière que le Roi le plus hardi à attaquer nos Privilèges, échoue toujours dans ses mauvais desseins, & que la liberté la plus immodérée rentre au plutôt dans les bornes où elle doit se contenir.

C'est aussi ce qui arriveroit sûrement, si ces Ministres jaloux de leurs devoirs, ne se prêtoient ni aux caprices de nos Rois, ni à l'insolence de nos Peuples. Mais ces Gardiens de nos Loix, ressemblerent presque tous à une sentinelle qui seroit sans armes à la vue de l'ennemi, ou à ces idoles inanimées qui ne voyent ni n'entendent, & qui ne parlent ni n'agissent: *Os habent & non loquuntur.*

A quoi servent les meilleures Loix, si l'on n'y est fidèle? Et le moyen qu'on les observe, lorsque ceux qui sont préposés pour y faire obéir, n'ont pas le pouvoir d'en-

d'empêcher qu'on ne les transgresse ? Si nous considérons nos Ministres comme les colonnes de l'Etat, il faut qu'ils puissent le soutenir contre les secousses qui l'ébranlent, résister aux attaques de nos Rois, & rompre tous les efforts d'un Peuple trop souvent indocile. C'est ce qu'on ne peut point espérer, tant qu'il sera permis à chaque particulier de s'ingérer dans les fonctions des Ministres, lorsque, par exemple, on levera des troupes sans l'aveu du Grand-Général, & qu'on les entretiendra indépendamment de ses ordres : lorsque non content de prévariquer à l'égard des Finances, on s'attribuera le droit de donner aux Commercans des Passeports sans l'attache du Grand-Trésorier ; lorsqu'on présentera au Roi des Privilèges à signer sans les faire passer par les mains du Grand-Chancelier ; & lorsqu'enfin chacun faisant ce qui lui plaît, troublera le bon ordre de la Police, & sera réfractaire aux ordonnances du Grand-Maréchal.

Je passe sous silence plusieurs autres inconvéniens, qui mettent le désordre dans la République, & qui viennent de ce que négligeant ses propres devoirs, chacun veutempiéter sur les devoirs des autres. Il est donc nécessaire d'établir si bien ceux des Ministres,

stres, qu'il en résulte ces trois avantages essentiels, qu'ils puissent servir de salutaires instrumens aux Rois pour le bien de l'Etat, à la République pour maintenir sa pleine autorité, aux Particuliers pour leur conserver tous leurs Privilèges. Mais comme rien n'est plus dangereux que leur complaisance, presque toujours asservie aux volontés de nos Rois, il n'est rien aussi de plus funeste que leur trop grande autorité sujette à devenir rivale de celle des Souverains, & souvent même du pouvoir de la République. C'est ce qu'on a vu quelquefois parmi nous; des Ministres qui devoient servir l'Etat, s'en sont rendus les maîtres par l'abus qu'ils ont fait des prérogatives attachées à leurs emplois.

Le moyen le plus efficace pour obvier à ces deux extrémités, seroit de donner à nos Ministres une autorité plus raisonnable & mieux entendue, en érigeant des Conseils ministériels, non tels qu'ils sont déjà établis, insuffisans & presque inutiles, mais tels que je vais les proposer.

Dans les Conseils on tiendrait continuellement la main à une rigoureuse & exacte observation de ce qui auroit été prononcé en forme de Loi, ou touchant la Guerre, ou par rapport à la Justice, ou dans ce qui concerne

concerne les Finances, ou dans ce qui touche la Police : chaque Bureau seroit distingué des autres, & ils auroient chacun un de ces quatre départemens ; mais tous ensemble veilleroient non-seulement à l'exécution de leurs ordonnances, mais encore à la punition de ceux qui oseroient y contrevenir.

Il faudroit que ces Conseils, que l'on pourroit appeller Comités secrets, ne cessassent jamais, tant pendant les Diettes, que dans les intervalles d'une Diette à l'autre : il faudroit qu'ils se tinssent en la présence du Roi, du Primat du Royaume, du Maréchal de la Diette, de quelques Sénateurs, & d'un certain nombre de Députés, ou Nonces de l'Ordre de la Noblesse, distribués suivant leurs talens dans chacun des quatre Comités. Dans ces assemblées, les Ministres en qualité de Plénipotentiaires de la République, & comme Procureurs de l'Etat, donneroient toute leur attention à proposer avec sagesse, & à faire discuter avec prudence toutes les matières concernant les intérêts de l'Etat dans le département qui leur est propre. Je parlerai plus au long de cet utile établissement dans le chapitre des Diettes ; je donne seulement ici une idée de la juridiction de ces Conseils, qui ne devroient

vroient pourtant avoir pour les affaires nouvellement proposées qu'un pouvoir délibératif, & soumis à la décision de toute la République assemblée ; mais néanmoins un pouvoir *exécutif* dans toutes les choses déjà décidées en forme de jugement par les Loix du Royaume.

Comme je me suis fait une loi d'observer une symmétrie & un ordre que rien ne puisse déranger, je me propose ici à moi-même une difficulté qui semble contredire mes idées. Comment allier des prérogatives aussi étendues que celles que j'attribue à nos Ministres pour augmenter l'autorité de tout le Corps de l'Etat, avec la sûreté de ce même Etat, qui se dépouilleroit en leur faveur d'une aussi grande partie de sa puissance ? Qui est-ce qui gardera ceux à qui nous prétendons confier si absolument la garde de nos Loix ? Et si nous prenons tant de précautions contre nos Souverains, pour les contraindre à n'user de leurs privilèges que selon les Loix de l'Etat, ne devons-nous pas craindre que nos Ministres déjà si puissans, n'abusent du pouvoir que nous voulons encore leur attribuer, & que sous prétexte de contenir mieux la puissance de nos Rois, ils ne passent à notre préjudice



ce les bornes de celle que nous leur aurons déferée?

- Je réponds à cela que nos craintes sont vaines, si nos Ministres ont chacun l'une des principales vertus, dont dépend le bonheur de la République; je veux dire, si l'expérience & la valeur se rencontrent dans les Généraux d'armée, pour défendre la liberté de la Nation; si nos Chanceliers ont la prudence & la probité nécessaires; les Grands-Trésoriers, du désintéressement & de la fidélité; & le Grand-Maréchal, la vigilance & la fermeté dont il a besoin pour le maintien du bon ordre.

: Je pourrois rappeler ici plusieurs tristes exemples tirés de nos Histoires; & qui ne prouvent que trop, que les calamités de la République sont presque toujours venues, ou de l'incapacité de nos Ministres, ou du défaut de leur pouvoir, ou de l'abus qu'ils en ont osé faire. Mais comme la principale cause de nos maux, vient toujours originairement, de ce que personne parmi nous ne s'acquitte de ses devoirs, & qu'on ne s'attache qu'à tirer de son emploi tout le profit qu'on peut, pendant que le Public n'en souffre que du dommage; je continue à répondre à la question que je me suis faite, & je soutiens qu'il faudroit seulement régler

régler le grand pouvoir dont il s'agit, en le faisant résider essentiellement, entièrement, & indistinctement dans le ministère, & non personnellement, & individuellement dans les Ministres.

Si l'on me demande comment je prétends mettre une distinction entre les Ministres & le Ministère, je répondrai qu'il n'est rien de plus aisé, pourvu que les Ministres se servent de leur autorité, non selon leur caprice, mais selon le bon plaisir de la République, représentée par ceux qui composeroient chaque Comité.

Pour faciliter l'exécution de ce que je propose, on doit faire attention aux cinq moyens suivans.

1°. La République étant composée de trois Provinces, à sçavoir de la Grande-Pologne, de la Petite-Pologne, & du Grand-Duché de Lithuanie, je voudrois que chacune de ces Provinces eût ses quatre Ministres: il ne s'agiroit que d'en donner à la Petite-Pologne, afin qu'elle fût à cet égard dans une parfaite égalité avec les deux autres qui ont chacune les leurs. De cette sorte les intérêts de toutes les trois seroient mieux ménagés, le pouvoir de nos Ministres diminueroit par cette augmentation, & leurs

fonctions étant partagées , leur travail en deviendrait plus léger.

2<sup>o</sup>. Il importeroit que les Ministres ne fussent point à vie, comme ils le sont. La République Romaine avoit des Consuls : on sçait quel étoit leur pouvoir dans les Armées, dans le Sénat, dans les Tribunaux, dans les Assemblées du Peuple ; mais ce pouvoir expiroit au bout d'un an, & de Maîtres qu'étoient ces Consuls, ils redevenoient simples Citoyens, soumis aux Loix qu'ils avoient faites. Il est pourtant vrai que des mutations si fréquentes pourroient causer bien des révolutions parmi nous : ainsi je souhaiterois que nos Ministres fussent au moins six ans en charge ; c'en seroit assez pour ceux qui voudroient se distinguer par leur zèle dans l'exercice de leur emploi. Ils se hâteroient même de mettre le tems à profit, & ils en seroient plus appliqués à se faire un mérite de leur administration, pour laisser à leurs successeurs un exemple éclatant de leur intégrité & de leur sagesse. Ceux au contraire qui voudroient abuser de leur autorité, ou qui n'auroient pas l'heureux talent de l'employer pour le bien de la Patrie, seroient du moins remplacés après le terme révolu ; & quel autre moyen pourroit avoir la République de se débarrasser d'un mauvais

mauvais Ministre, ou d'un Ministre qui se trouvant incapable de remplir ses fonctions, seroit aussi dangereux par son ignorance ou par sa foiblesse, que celui qui ne cherche qu'à satisfaire son avarice ou son ambition?

Quant aux premiers, la République par son autorité suprême pourroit bien les déposer; mais ce seroit une occasion de révolutions intestines, les crimes d'Etat les plus énormes ne trouvant que trop de protecteurs parmi nous. Il n'en seroit pas de même dans le système que je propose; qui est-ce en effet qui n'ayant qu'un tems limité pour exercer son pouvoir, voudroit ne le signaler que par des malversations? Et supposé que cette considération ne pût le retenir, & que l'impunité même l'enhardît au crime, la République n'auroit-elle pas au moins la consolation de prévoir la fin de ses maux? Et les maux qui ne sont que passagers ne sont-ils pas bien supportables?

Quant aux seconds, l'incapacité n'étant pas un crime, on ne sçauroit la punir; & quel malheur ne seroit-ce pas d'être obligé de souffrir durant toute la vie d'un Ministre sans génie, tous les dommages qu'il pourroit causer à l'Etat?

Il y a encore une attention à faire touchant la perpétuité des Charges dont nous

parlons ; c'est qu'un Ministre , quelque sage & habile qu'il soit , venant à vieillir , tombe enfin nécessairement dans un état d'impuissance & de langueur , où malgré toute sa bonne volonté , il ne peut plus utilement exercer sa charge. Que faire dans un cas pareil , s'il veut la conserver ? Le contraindre à s'en défaire ? Mais ne seroit - ce pas le deshonorar injustement ? Et devroit-on ainsi reconnoître ses longs services ? Sans doute la valeur d'un Général se soutiendra encore dans un âge avancé ; mais son activité & sa vigilance aussi nécessaires que le courage , vieilliront avec lui. Il ne se doutera même pas de sa foiblesse , & l'habitude de commander ne lui permettra pas de se dessaisir d'une autorité flatteuse : il faut donc à de semblables emplois un tems limité qui borne la malice ou l'incapacité de ceux qui les occupent.

Je prévois encore une objection qu'on pourroit me faire ; c'est que lorsqu'il se trouvera un Ministre en place , qui aura rempli ses fonctions avec dignité , & avec tout l'avantage que le Public en pouvoit attendre , il ne seroit pas prudent de le déplacer , d'autant moins qu'il seroit difficile de lui donner un successeur qui eût ce fond  
d'ex-

d'expérience qu'il auroit acquise , & qui pour l'ordinaire est plus utile que les talens.

Je réponds qu'alors rien n'empêche que l'on ne continue ce Ministre dans son emploi durant six années. Il suffit pour qu'il ait toujours à cœur le bien public, qu'il sçache que son tems expiré, il ne sera plus en charge: ce terme qu'il aura toujours devant les yeux, redoublera ses soins pour en mériter la prolongation, ou pour l'engager à laisser à la postérité un heureux souvenir de son zèle pour la Patrie.

3°. Je voudrois que les Ministres ne fussent point à la seule nomination du Roi; car comme le salut public dépend de la fidélité de leur conduite, il est juste que la République, qui auroit le plus à souffrir de leur mauvaise administration, concoure dans les Diettes à les choisir avec le Roi, afin que la faveur, les intrigues, le hasard, aucun intérêt particulier ne contribuent à les mettre au-dessus de leurs semblables. Mais pour éviter la jalousie des concurrens, il seroit à propos que les suffrages qui se donneroient à la pluralité des voix, fussent aussi secrets qu'ils le sont dans la République de Venise. Alors chacun pourroit librement & sans respect humain se régler sur ses lumières, & sur sa conscience.

Ces suffrages devroient se donner dans une certaine proportion , en sorte que le Nonce en eût un , le Sénateur deux , & le Roi dix , autant pour faire honneur à sa dignité , que pour le dédommager d'un droit dont la perte lui seroit sensible.

Il seroit juste aussi que des charges si importantes ne pussent être conférées qu'à des Sénateurs. On doit présumer en effet plus de sçavoir & d'expérience dans un Sénateur , que dans un simple Citoyen qui connoît à peine les intérêts du Royaume. Il n'est point de Sénateurs habiles qui ne pussent espérer d'être élus à leur tour : au lieu que le Ministère étant perpétuel , ils n'auroient presque aucun sujet de se flatter de ce précieux avantage. Je ne vois que de pareilles charges qui pussent contenter leurs desirs ; car comme le Citoyen n'a d'autre ambition que d'entrer dans le Sénat , ceux qui y sont déjà ne peuvent aspirer qu'à devenir Ministres. Mais l'ayant été durant le tems prescrit , & étant rentrés dans le Sénat , ils devroient y prendre la place de celui qui leur succéderoit , & celui-ci , & tous les autres devroient être de la même Province dont seroit le Ministère auquel ils seroient appelés.

Une pareille circulation feroit avec le tems, d'un Sénateur un bon Ministre, & d'un bon Ministre un excellent Sénateur; sur-tout si chaque Ministre en quittant son emploi, avoit soin de déposer dans les Archives un Journal de son administration, dans lequel il marqueroit exactement la situation où il auroit trouvé les affaires, la manière dont il les auroit réglées, & l'état où elles seroient actuellement, avec des notes sur les avantages que son Gouvernement auroit produits, & des ressources qu'il croiroit nécessaires à certains besoins de la République. Ainsi le Ministre qui le remplaceroit ne seroit point novice dans ses fonctions; il seroit guidé & éclairé par une suite d'événemens & d'instructions utiles: ces instructions & ces événemens lui inspireroient la noble émulation, ou d'imiter ses prédécesseurs, si la conduite en étoit louable, ou de s'ouvrir d'autres chemins, si la route qu'ils avoient tenue ne méritoit pas d'être suivie.

4°. Comme le Roi ne peut rien entreprendre à l'insçu des Ministres, il faudroit également défendre aux Ministres d'agir sans le concours & l'approbation du Roi; c'est la grande règle de notre Etat, dont le bonheur & la sûreté demandent nécessaire-



ment l'union du Roi avec les deux Ordres de la République. Ainsi le devoir des Ministres seroit nécessairement d'exécuter ce qu'auroient décidé les trois Ordres, dont le Roi constitue le premier. Sans cela, tout ce qu'un Ministre feroit de son chef, devoit être regardé comme une transgression de la Loi qui n'établit la validité de nos résolutions, que dans l'accord, & pour ainsi dire, dans l'indivisibilité des sentimens de la République.

Le Roi devenu fidèle aux loix, n'en feroit que plus exact à veiller sur la conduite des Ministres, si par malice ou par lâcheté ils refusoient de se prêter à ses idées. Ce seroit un des meilleurs surveillans pour les contenir dans leur devoir, & les empêcher d'abuser de l'autorité qui leur est confiée; & ceux-ci de leur côté, semblables à ce Ministre sage & éclairé, qui avoit pris un échiquier pour devise avec ces mots: *Attende Regi*, s'appliqueroient également & sans prévention, & à faire échouer les mauvais desseins des Rois, & à faire réussir leurs sages entreprises; en sorte que les Ministres nous rassureroient contre les projets ambitieux d'un mauvais Roi, & un bon Roi nous garantiroit des prévarications d'un mauvais Ministre.

Ce seroit ainsi qu'on pourroit espérer de voir naître chez nous une louable émulation, & une union salutaire pour le bien de la République. Et de-là suit naturellement le cinquième moyen qui me reste à proposer sur le sujet que je traite.

5°. Après avoir exposé la nécessité où nous sommes de remédier aux deux inconvéniens auxquels nous sommes sujets; le premier, lorsque le Roi voulant exécuter quelque dessein contraire à nos intérêts, cherche à gagner les Ministres, & appuyé de leur autorité, pousse aussi loin qu'il peut celle qu'il s'arroe; le second, lorsque désirant profiter de quelque conjoncture favorable au bien de l'Etat, il trouve les Ministres opposés à ses vûes, & prêts à sacrifier le bonheur public, aux tristes sentimens d'une basse jalousie: je dis que dans ces deux cas, un Comité secret devient indispensable.

C'est-là uniquement que la République pourroit juger si ce que les Rois veulent entreprendre est conforme à son bien, à ses usages, à ses loix. C'est dans ce tribunal que les Rois feroient, avec les Chanceliers, les expéditions, tant pour le dedans que pour le dehors du Royaume. C'est-là qu'on discuteroit les affaires de la guerre avec

avec les Généraux; qu'on traiteroit des Finances avec les Grands - Trésoriers; qu'on veilleroit à la police avec les Grands-Maréchaux; en un mot, ce n'est que par ce moyen, que la République conserveroit son autorité, en cessant de la transporter, comme elle fait actuellement, au Roi & aux Ministres, & qu'elle auroit seule la suprématie sur toutes les Puissances à qui elle a confié le soin de l'administrer.

Alors les Ministres n'étant établis qu'avec un pouvoir convenable, deviendroient les instrumens salutaires d'un bon gouvernement; ils serviroient d'une forte barrière à la République contre les entreprises violentes d'un regne ambitieux; & par un nœud indissoluble, ils formeroient l'union des trois Ordres de l'Etat. Ces précautions ne seroient point sans doute de la nature de ces remèdes, qui deviennent pires que le mal, & sûrement elles nous garantiroient de tous les abus qui se glissent dans notre gouvernement au préjudice de la République.



## LE SÉNAT.

**I**L ne fut jamais de République sans Sénat, & les Républiques qui subsistent de nos jours,

jours, ainsi que celles qui furent jadis, ne nous représentent leur Sénat que sous l'idée d'un Gouvernement libre. Nous sçavons même que parmi nous, le Sénat composé de douze Palatins, a long-tems lui seul gouverné tout le Royaume. A présent il en constitue le second Ordre. Sa prééminence sur l'Ordre Equestre, & les autres prérogatives dont il est en possession, doivent nous le rendre extrêmement respectable.

Ceux qui le composent, nous les appelons ordinairement, à la maniere des Romains, *Patres Conscripti*, & c'est à juste titre; leur devoir les engage à nous traiter en pères, & à nous donner de bons exemples, qui soient autant de leçons qui nous apprennent à bien servir l'Etat. Plus éclairés par l'expérience que le reste de la Nation, c'est à eux à la porter au bien qu'elle doit suivre, & à la détourner du mal qu'elle doit éviter.

On leur donne aussi le nom de *Fidèle Conseil*; ce qui marque qu'ils ne sont établis que pour nous conduire, pour gagner notre confiance, & pour faire de telles impressions sur nos esprits, qu'ils ne nous parlent jamais en vain, & que nous ne puissions pas dire d'eux & de leurs discours, que ce n'est qu'un son qui frappe nos oreilles.

*Inter-*

*Interpretes de nos loix*, car nous les appelons souvent de la sorte, ils doivent les connoître pour nous les faire observer; & comme ils sont aussi nommés, *Ordre intermédiaire* entre la Majesté & la liberté, ils sont obligés de pacifier nos troubles, de corriger nos abus, de nous porter à la paix, & de nous faire aimer le bon ordre.

Mais afin que leurs fonctions soient aussi utiles à l'Etat qu'elles lui sont nécessaires, il faut que nous ayions pour eux une déférence filiale, dont rien ne puisse nous dispenser, non pas même l'égalité de naissance que nous affectons parmi nous; car quoique cette même égalité se rencontre entre un pere & son fils, ils different pourtant dans l'ordre de la génération, qui met l'un fort au dessus de l'autre. Nous devons du respect au Sénat pour sa dignité; ses conseils demandent notre confiance, & nous devons l'aimer parce qu'il nous défend & qu'il nous protège: c'est à quoi chaque Sénateur s'engage par le serment qu'il fait, *Quidquid nocivi videro avertam*. Son intérêt même l'y oblige, puisqu'il ne peut exercer sa charge, qu'à la faveur de la liberté de la Nation.

Voyons plus en détail en quoi consiste la dignité de nos Sénateurs, & comment elle peut être avantageuse à la République.

Quant

Quant à la distinction attachée à leur charge, ils n'en ont d'autre que celle d'être assis dans un fauteuil aux Assemblées publiques; & hors de-là, d'avoir à table chez les particuliers le rang au-dessus des autres. Mais il arrive souvent que l'Ordre Equestre les regarde avec jalousie, & j'ose presque dire, avec indignation. Il semble même qu'il suffit d'être Sénateur, pour passer dans la plûpart des esprits pour un traître à la Patrie: nous avons une infinité d'exemples des persécutions qu'on leur a fait souffrir. Des Métellus illustres par leurs triomphes, des Cicérons distingués par leur zèle pour le bien public, ont souvent éprouvé parmi nous l'odieuse fureur d'un peuple qui s'emporte jusqu'à la férocité, dès qu'on lui résiste. Ces excès font horreur, & ils seront éternellement à la Nation un sujet de honte, & d'ignominie; d'autant mieux que c'est presque toujours une injuste vengeance qui leur a donné lieu, comme si la République, qui s'énonce par la bouche de ces Chefs de l'Etat, n'avoit pas le pouvoir de punir les coupables, & que ceux-ci fussent en droit de demander raison des jugemens qui ont été prononcés contre eux.

Je dirai au sujet des fonctions des Sénateurs, & du bien qu'ils procurent à la République.

publique, qu'ils sont libres d'exercer leurs emplois, & que personne ne peut les contraindre d'en remplir les devoirs. L'Etat ne fournit rien à leur entretien; & plusieurs d'entr'eux n'ayant ni émolumens ni récompenses à espérer, ne se font point de scrupule de ne pas s'acquitter de leurs fonctions: ils commettent des concussions d'autant plus librement, qu'ils ne craignent point d'en être punis comme ils le méritent.

Il faut donc nécessairement pourvoir au soutien de leur dignité, & leur ôter le prétexte qui leur fait dire quelquefois, qu'ils servent comme on les paye; il faut faire en sorte que l'indigence ne leur soit pas un motif qui les porte à trahir les intérêts de l'Etat. C'est alors qu'on seroit en droit de les punir de leurs prévarications. Un honnête revenu qu'on leur assigneroit nous assureroit de leur fidélité. L'espérance de la récompense, la crainte des châtimens, nous seroient caution de leur sagesse, & les engageroient à devenir tels qu'ils doivent être, à servir d'appui à la puissance de l'Empire, & à ménager la douceur de la liberté. Je conçois pour cela deux moyens qui me paroissent efficaces.

1°. Pour que le Sénat assemblé à la Diète, où il représente le second Ordre de

la

la République, puisse nous aider de ses conseils, il est absolument nécessaire que ceux d'entre nous qui peuvent espérer d'y avoir place, s'appliquent de bonne heure à la connoissance de nos loix & de nos usages; qu'ils étudient nos intérêts & ceux des Princes voisins: leur capacité les rendra propres à servir l'Etat, & ils ne seront redevables de leur emploi qu'à leur mérite.

Il n'en sera plus comme aujourd'hui, où l'on admet indifféremment dans le Sénat, de jeunes gens sans lumière & sans expérience. On ne se souvient plus même de l'étymologie du nom de Sénateur, qui venant du mot *Senior*, marque lui seul de quelle maturité d'âge & de jugement devroient être ceux qui sont revêtus de ce titre. Aussi ne vient-on plus dans le Sénat pour y prononcer des Oracles; on vient y étudier comme dans une école, les premiers principes du gouvernement.

2<sup>e</sup>. Il importe qu'après la Diette, chaque Sénateur exécute ce qu'elle aura décidé. Je m'explique; le second Ordre, dont il est membre, ayant fait des loix conjointement avec les deux autres, il faut que chaque Sénateur, comme Ministre de la République, ait le pouvoir de maintenir ces loix dans son Palatinat, & d'empêcher qu'on n'y soit ré-



fractaire. Et de quelle utilité seroit un Sénateur dans la Province, s'il se contentoit d'y être le premier entre ses égaux? Seroit-ce pour lui une assez grande prérogative, s'il n'y avoit d'ailleurs aucun crédit, s'il ne pouvoit y faire usage de ses talens, & servir utilement sa Patrie?

J'en appelle ici à l'expérience. Quelle opposition un Sénateur zélé ne trouve-t-il pas dans les Diétines? Quels moyens n'est-il pas obligé de mettre en œuvre pour vaincre une inflexible opiniâtreté? Quels égards ne doit-il pas avoir? A quelles lâches complaisances n'est-il pas obligé de s'abaisser, & combien d'argent même ne faut-il pas qu'il repande, pour racheter le bien public, prêt à être sacrifié aux caprices de l'opinion, à l'injustice des préjugés, à la malignité d'une politique intéressée?

C'est pour prévenir ces inconvéniens, que je voudrois donner plus d'autorité au Sénat, & telle, qu'il pût pourvoir au maintien des loix, & y soumettre indifféremment tous les sujets de la République. Et en effet, ne doit-il être occupé, ce Sénat, qu'à faire des loix; & ne nous importe-t-il pas à nous-mêmes, que les loix soient fidèlement & constamment observées? N'est-ce pas de leur exécution que dépend leur utilité?

Nous

Nous parviendrons à, y rendre tous nos Peuples dociles, si nous établissons un gouvernement dans chaque Province sur le modèle du gouvernement général de tout l'Etat; avec cette différence néanmoins, que ce gouvernement particulier étant toujours subordonné à celui de la République, il n'ait précisément qu'à faire exécuter ce que le Conseil suprême aura ordonné.

Mais comme ce même Conseil tenu en présence du Roi, du Primat, des Ministres, du Maréchal, & de quelques Députés de la République, seroit partagé selon les quatre départemens du Ministère, il faudroit aussi que dans chaque Palatinat, quatre Conseillers ou Députés formassent un Conseil perpétuel avec le Sénateur qui y présideroit, & avec le Maréchal de la Diétine de la Province, qui y feroit la fonction de Tribun du Peuple; bien entendu néanmoins, comme je l'ai déjà insinué, qu'il n'y seroit rien agité de ce qui n'auroit point été proposé dans l'Assemblée générale, encore moins de ce qu'elle n'auroit point décidé, & que purement & simplement on se contentât d'y faire exécuter les Ordonances qu'elle auroit faites.

Ces quatre Députés ou Conseillers, auroient chacun leur département séparé, non

avec le pouvoir d'innover, je le répète encore, mais seulement avec l'autorité nécessaire pour empêcher les contraventions à la loi.

Celui, par exemple, qui auroit le département de la Justice, ne se mêleroit point de l'exercer; ce seroit assez qu'il veillât à la faire observer dans les Tribunaux, & à rendre compte au Chancelier de la manière dont elle seroit administrée.

Celui qui seroit chargé de la Police, en maintiendrait le bon ordre, sous la direction du Grand-Maréchal.

Celui qui auroit l'inspection sur les troupes, dont la subsistance seroit assignée sur la Province, ou qui y auroient leurs quartiers d'hyver, il les feroit payer régulièrement, il les contiendrait dans une exacte discipline, & les empêcheroit de vexer les Citoyens. Il feroit rapport au Grand-Général, & des motifs qui le feroient agir, & des moyens qu'il prendroit pour bien exécuter ses ordres. En un mot, celui qui seroit préposé pour les Finances, seroit attentif à faire lever les impôts, avec sagesse & fidélité; il s'appliqueroit à faire fleurir le commerce; & n'ayant aucune part au maniement des deniers, il les feroit remettre au Grand-Trésorier, & l'instruiroit avec soin de tout ce qui auroit rapport à une sage écono-

économie du Palatinat, ou du besoin qu'auroit ce Palatinat d'une diminution des taxes ordinaires.

Mon avis seroit aussi de transporter à ce gouvernement particulier, les jugemens que nous appellons *Terrestria & Castrensia*, & de les attribuer aux Palatins, comme cela se pratique en Prusse & en Lithuanie. Là les Députés de la Diette observeroient scrupuleusement si les procédures de la Justice sont régulières. Là se tiendrait la commission déjà établie pour le paiement des Armées; & le Député pour les Finances, conjointement avec les autres, préviendrait tous les abus, toutes les prévarications, toutes les injustices que commettent d'ordinaire les Collecteurs des sommes destinées à leur entretien.

Je laisse à juger si un pareil arrangement, qui mettroit un si grand ordre dans l'Etat, n'en rendroit pas la liberté plus douce & plus aimable, s'il ne la rendroit pas même plus réelle & plus solide: car si nous ne la faisons consister qu'en ce qu'il nous est permis dans nos Assemblées de proposer nos opinions, sans espérance de les faire prévaloir sur la multitude, nous sommes tout semblables à celui qui sème sans espoir de recueillir, ou à celui qui meurt de faim au

million de ses trésors; dont il ne fait point faire usage.

Et certes, si nous ne pouvons mettre en œuvre ce que nous avons conçu d'utile pour l'Etat, quel avantage prétendons-nous tirer de notre liberté ? elle ne peut être à notre égard que comme la lumière qui est inutile aux aveugles, que comme les sons agréables d'une musique, qui frappent en vain les oreilles d'un sourd.

Ce n'est donc que par une intelligence réciproque du Conseil général de la République avec les Conseils particuliers de chaque Palatinat, que nous pouvons nous flatter de voir réussir les bonnes intentions que nous avons presque tous, lorsque nous envoyons nos Députés à la Diète. En effet, lorsque caractérisés par la République, elle nous les renverra à gouvernement de reviendront auprès teront les Jugement tion, nous les regard m'exprimer ainsi, nous aurons fermé aurons droit d'en cieux.

Mais pour mie l'intelligence qui de

général du Royaume & les Conseils particuliers, dont je fais mention, il seroit important,

1°. Qu'il y eût deux Palatins dans chaque Province, & qu'ils eussent tous les deux les mêmes prérogatives, & le même pouvoir. L'un seroit présent aux Diettes pour y compléter le nombre des Sénateurs, & l'autre résidant dans la Province, seroit à la tête de ses Conseils : celui-là rapporteroit une pleine connoissance de la situation de l'Etat, des intentions de la République, & celui-ci lui cédant la présidence des Conseils, iroit à son tour à la Diette, s'instruire des nouveaux desseins de la Nation.

2°. Il n'est pas moins important, comme je le ferai voir dans la suite de cet Ouvrage, qu'il y ait dans l'Etat un Gouvernement toujours subsistant. Le bon sens nous fait assez connoître que nos Provinces ne doivent pas être, comme elles le sont maintenant, sans Conseil & sans ordre, & sans que personne veille à leur sûreté. De-là viennent en effet les fréquentes transgressions des Loix, & la plupart des crimes que l'impunité fourente, & dont l'habitude diminue l'horreur. Mais ce Gouvernement ne peut s'établir qu'en doublant les Sénateurs, en sorte qu'il y en ait toujours un de

chaque Palatinat présent à la Diette, & que son Collègue reste dans la province, pour y régler les affaires ordinaires, ou pour la conduire dans des événemens critiques & imprévus.

3°. Rien n'est plus nécessaire que de détruire la méfiance qui regne parmi nous, & qui entretient nos divisions, si elle ne les enfante. Or dans la situation où je voudrois mettre l'Etat, rarement aurions-nous sujet de soupçonner la conduite de ceux qui le gouvernent ; car enfin, si un Sénateur nous donnoit quelque ombrage, si nous venions à le croire capable d'abuser de son pouvoir & des prérogatives de sa Charge, ces prérogatives & ce pouvoir se trouvant partagés, pourrions-nous lui attribuer de mauvais desseins ou de fausses démarches ? L'un voulant par émulation l'emporter sur l'autre, ne s'appliqueroient-ils pas tous les deux à servir la Patrie ? Et chacun d'eux jouissant des mêmes droits, & dans le Sénat & dans la Province, qui est celui qui voudroit s'exposer aux reproches d'un ennemi, toujours attentif à le déprimer & à paraître ou plus zélé ou plus habile ?

Dans le cas d'une augmentation de Sénateurs, on pourroit & l'on devroit abolir les Castellans, à mesure que leurs emplois viendroient

droient à vaquer. Je ne vois aucun avantage dans ce nombre excessif de gens, qui ayant place au Sénat, ont droit de gouverner la République. Nous sçavons par expérience ce qu'on peut se promettre d'une trop grande multitude de suffrages, & combien l'unanimité en devient plus difficile. Je regarde toutes les charges superflues d'un Etat, comme les membres perclus d'un corps qui ne servent qu'à l'incommoder davantage.

D'ailleurs, cette foule de Sénateurs devient préjudiciable à l'Ordre Equestre; car lorsque tous les Castellans se trouvent à la Diette, leur nombre excède de beaucoup celui des Députés. Et comme dans notre projet il s'agit d'attribuer des honoraires aux divers emplois de l'Etat, il faut user d'économie, & les restreindre aux personnes seules occupées à le servir.

Je pourrois encore faire observer que la conservation des Castellans troubleroit l'ordre que nous voulons établir en donnant deux Sénateurs à chaque Palatinat, & que dès-lors même ils seroient absolument inutiles. A la vérité ils sont institués pour commander l'arrière-ban; mais ce pernicieux moyen de faire la guerre cesseroit, du moment que la République se mettroit



en état d'avoir des troupes réglées; & ce nouveau dessein que je dois proposer, l'obligeroit à réformer les conducteurs de cette espèce de Milice.

Au reste, je ne voudrois point que les deux Sénateurs de chaque Palatinat, revêtus du pouvoir que je leur attribue, fussent nommés par le Roi : ils ne devroient aucunement dépendre des faveurs ou des graces de la Cour : ils devroient n'être choisis que par la Noblesse de chaque Province; & leur élection devroit se faire à la pluralité des voix, & par des suffrages secrets, pour éviter les cabales qui précèdent & les jalousies qui accompagnent d'ordinaire des élections. Celle-ci devroit se terminer dans un jour, & avec la précaution de ne parler dans l'Assemblée convoquée à ce sujet, d'aucune autre affaire qui pût retarder le choix du sujet qu'on veut nommer.

Ce seroit ici le lieu de récapituler tous les avantages qui doivent naturellement arriver à notre Patrie de l'arrangement que j'ai proposé. Je garde ici, comme l'on voit, un juste milieu, en modérant le pouvoir de toutes les Juridictions; condition essentielle & indispensable dans une République libre, & bien ordonnée. En effet, je supprime d'un côté le droit qui est déve-  
lu

lu à nos Rois de créer nos Magistrats selon leur bon plaisir. Il convient à l'Etat & à la nature de sa liberté, d'examiner, de connoître, de choisir lui-même les sujets à qui il confie ses intérêts; seul Maître & Souverain, c'est à l'Etat à revêtir de son autorité ceux qu'il juge dignes de l'exercer sous ses ordres; par-là même il renforceroit encore plus le droit qu'il a de les déponer de cette autorité, s'ils venoient à en faire un mauvais usage. C'est à lui à se soutenir, à se renouveler lui-même dans les diverses mutations de ses Officiers; il doit naître de lui-même, & ne devoir qu'à lui seul les avantages dont il jouit, & les maux même qu'il endure. Les délicates fonctions de ses Régens exigent absolument toute indépendance de nos Princes; & nous n'avons que trop souvent éprouvé, que ceux d'entre nous qui ne tiennent leurs emplois que de la faveur de la Cour, lui sacrifient lâchement les intérêts de la Nation: ils cessent d'être Citoyens pour devenir les instrumens de la tyrannie; & pour ne pas paroître ingrats, ils perdent la liberté d'opiner selon leur conscience.

D'un autre côté, je prétends que nos Rois ne perdent rien en cessant de nommer aux Charges. Je dis bien plus, en suivant le

le plan que je me suis fait, il arriveroit qu'à lieu de n'obliger qu'un Gentilhomme qu'ils font Sénateur, ils en obligeroient quatre en même tems: car voici la suite de mon idée; il faudroit accorder à nos Rois le droit de proposer quatre Candidats à la Province: celui d'entr'eux qu'elle choisiroit leur seroit toujours redevable de son emploi & de leur estime; & sans doute il auroit tous les talens & toutes les vertus nécessaires, les Rois n'ayant plus d'autre intérêt que de choisir les plus zélés pour le bien public. Cependant la Noblesse donneroit sa voix au plus capable, sur-tout si elle ne la donnoit que par des suffrages secrets, seul moyen de ne pas gêner les opinions par aucune considération humaine.

Dois-je ajouter ici que l'Ordre Equestre acquérant le droit d'élire ses Sénateurs, il les aimeroit désormais comme son ouvrage. La confiance s'établiroit entre les deux Ordres; on ne verroit entre l'un & l'autre aucun venin d'aversion; l'autorité même deviendrait commune entr'eux: les Nobles aspireroient à devenir Sénateurs; ils s'appliqueroient à mériter cette dignité par leurs services, soit dans le Militaire, soit dans le Civil; ils la rechercheroient même avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle seroit accom-

com-

compagnée de plus d'honneur, de plus de pouvoir qu'elle ne l'est à présent, & qu'on y auroit attaché des revenus honnêtes.

Enfin quels avantages la Patrie ne peut-elle pas attendre d'un Sénateur préposé pour faire exécuter dans son Palatinat les décrets qu'il aura faits dans l'Assemblée de la République? Le salut public dépend presque de cette double fonction des Sénateurs, & du soin qu'ils auront à faire exécuter comme Ministres, ce qu'ils auront établi comme membres de l'Etat.

Ces dispositions si salutaires, nous mettroient d'ailleurs en état de nous passer des *Senatus - concilia*, qu'il faudroit abolir à cause des dangereuses conséquences qui en résultent presque toujours. Le Roi en abuse pour parvenir plus sûrement à ses fins; & quelle opposition peut-il trouver de la part de ceux qui les composent, gens pour l'ordinaire servilement dévoués à ses volontés, & pour qui les biens où ils aspirent sont des appas éblouissans & de malheureux écueils où ne manque jamais de se briser leur vertu mal affermié? C'est ce qui fait aussi que nos Rois négligent si constamment d'assembler des Diettes. Ces Congrès particuliers de Sénateurs, ne sçauroient être censés légitimes, parce qu'ils détruisent  
la

la forme essentielle de la République, qui est composée des trois Ordres: or la Noblesse n'y étant point admise, de quel œil doit-on regarder des Assemblées, d'où l'on exclut une des parties du corps de l'Etat?



## L'ORDRE ÉQUESTRE.

**O**N n'a jamais douté que le Corps de la Noblesse, que nous appellons l'Ordre Equestre, ne soit le plus ferme appui de notre Etat, la gloire de notre Nation, le rempart le plus assuré de la République.

Il est certain aussi, que si les sujets qui le composent avoient autant d'application à cultiver leurs talens, qu'ils ont naturellement de génie, il y auroit peu de Nations pareilles à la nôtre. Il n'en est point où l'on voye plus de zèle pour la Religion, plus de piété, plus de candeur, un esprit plus mâle & plus généreux, plus d'adresse & d'habileté pour toutes les sciences: rien ne le prouve mieux que nos troubles & nos agitations; ce qui fait notre honte peut servir de témoignage à nos vertus, & nos dangers même déposent en faveur de notre mérite.

**Malgré**

Malgré le peu d'ordre & de police qui regne dans nos Etats, (car nous vivons précisément comme si nous étions sous la loi de nature,) voit-on éclore des monstres parmi nous? Y voit-on de ces crimes affreux qui deshonnorent l'humanité? Des parricides, des empoisonnemens, des impiétés énormes? Tels néanmoins devraient être les fruits de notre désordre. Et à quoi ne devraient pas nous porter nos funestes révolutions, si la Nation ne se soutenoit par sa bonté naturelle?

Mais à quoi nous sert ce sage & heureux tempérament, si l'amour de l'indépendance, & l'esprit de contrariété, si la discorde que nous aimons, étouffe en nous dès nos premiers ans, tous les sentimens d'honneur, toutes les bonnes qualités que le luxe & les délices, la mollesse & la volupté, n'ont pas encore eu le tems de corrompre? Qu'une plante de la meilleure espèce soit mise dans un mauvais terrain, ou qu'elle manque de culture, bien-tôt elle dégénérera, & elle ne nous donnera que des fruits sauvages; ainsi un arbre porte en vain des fleurs, si le moindre orage l'empêche de venir à une maturité parfaite; & la pierre la plus précieuse n'aura jamais aucun éclat si elle n'est bien taillée.

C'est.

C'est-là précisément l'état de notre Nation. Nous ne travaillons point à perfectionner les dons que nous avons reçus de la nature, & comme si nous n'avions pas le loisir nécessaire pour nous rendre meilleurs, nous n'employons aucun tems à nous avancer dans la route que la fortune nous ouvre, & où la seule ambition devoit nous faire marcher à grands pas.

Ce qui cause en nous cette indolence fanelle, c'est qu'étant tous Gentilshommes, & nous croyant égaux en naissance à tous ceux qui nous sont supérieurs en dignité, nous prétendons parvenir à notre tour par le seul titre de la Noblesse, & nous ne voulons rien mériter par nos actions.

On ne s'étudie même pas à se faire un genre de vie plus commode par des services rendus à l'Etat, sur-tout lorsque le patrimoine fournit abondamment de quoi soutenir l'éclat de la condition; il en est beaucoup qui peuvent porter cet éclat jusqu'à l'excès même du luxe; on ne veut point, dans la vue d'amasser du bien, se gêner à acquérir des vertus utiles, parce qu'il n'en est point ordinairement qui aient servi à établir ceux qui vivent dans l'opulence, & que ceux qui ont le plus de richesses, ne les doivent ni à leur application à s'instruire  
des

des intérêts de la Patrie, ni à leur zèle pour la servir.

Remplis de ces préjugés que nous nous inspirons d'ailleurs mutuellement, à peine avons-nous fini le cours de nos premières classes, que nous prétendons à tout, ce qu'il y a de plus élevé parmi nous. Nous nous imaginons qu'il suffit d'être Rhéteurs, pour être de grands hommes d'Etat. C'est ce qui paroît par nos harangues dans les Assemblées publiques: elles ne sont que des ouvrages sans génie, de misérables puérilités de Collèges, où l'on remarque plus de vaine élocution que de bon sens. Rien ne va au grand & au solide; nul choix, nul ordre, nulle simplicité: on ne voit dans ces discours que figures entassées, & puisées dans d'insipides recueils, & l'on n'y traite rien moins que le sujet qui oblige à les faire: tout y est pûtré, louanges, ou invectives; mais on n'est touché ni des unes, ni des autres; & quelque motif qui nous fasse parler, nous ne disons rien qui ait rapport au bien de la République; nous faisons d'ennuyeuses déclamations, & nous négligeons de faire des réglemens utiles.

Malgré ce défaut & tous ceux qu'il suppose, nous présumons tellement de notre capacité, qu'ils nous suffit d'avoir assisté une



fois à une Diétine, pour nous croire capables d'être nommés à la Diette. Nous brigions une place de Député au Tribunal, c'est-à-dire, d'Assesseur, ou Conseiller au Parlement du Royaume, sans nous être mis en peine d'acquérir aucune connoissance des Constitutions de l'Etat : nous obtenons un Régiment, sans avoir jamais fait de campagne ; & par-tout nous portons un esprit d'orgueil & de domination, sans réfléchir que l'art de commander a son apprentissage comme les autres, & que pour l'apprendre il faut commencer par sçavoir obéir. Enfin, selon ce que je disois à l'instant, il semble que dans notre Nation pour parvenir aux premières dignités, il ne faut ni mérite, ni sçavoir, ni connoissance des affaires, & qu'il suffit d'être né Gentilhomme pour ne rien ignorer.

Il y a parmi nous deux états dans lesquels on peut s'avancer, le Civil & le Militaire. On doit parvenir par degrés dans l'un & dans l'autre : ce seroit une ridicule ambition, de vouloir tout d'un coup franchir ces degrés, & une folle témérité de prétendre embrasser tout à la fois deux états si contraires. Ils doivent être distingués, parce qu'il est rare que le même sujet ait des talens pour tous les deux, & parce qu'en  
sup-

supposant même les talens, il est difficile de remplir en même tems les différens devoirs qu'ils exigent.

Que voyons-nous en effet parmi nous, où ces deux états se trouvent confondus dans les mêmes personnes? A la guerre où il est question de combattre, & non de raisonner, nous trouvons plus de Ministres d'Etat que de Soldats; & dans nos Assemblées où l'esprit de paix & de modération doit regner, il ne se rencontre que des Orateurs armés, on n'y entend que des bruits de guerre; ce n'est souvent que le sabre levé qu'on y dit son sentiment; & trop souvent elles ne finissent, ces Assemblées, que par des combats où le nombre & la force l'emportent sur la justice & sur le bon sens.

Il seroit donc raisonnable que chacun de nous étudiant ses penchans, ne s'adonnât précisément qu'à la profession qui lui est propre; il travailleroit avec autant d'utilité pour la Patrie, que de succès pour sa propre réputation; & capable de bien remplir ses fonctions, il s'avanceroit dans son état, il en occuperoit bien-tôt les premiers postes. Ainsi les uns se formeroient dans l'étude de la jurisprudence & deviendroient de célèbres Magistrats; tandis que les autres s'ap-

pliquant tout entiers au métier des armes, deviendroient de grands Capitaines.

Il ne nous reste qu'à réformer nos idées, à diminuer l'opinion que nous avons de nous-mêmes, à croire que, comme le reste des hommes, nous ne sommes point propres à tout. Etudions nos inclinations, & attachons-nous à les suivre; notre ardeur en fera plus vive pour tout ce qu'il nous convient d'entreprendre & d'exécuter.

Quelle que soit cependant la distinction que je voudrois mettre entre le Civil & le Militaire, ce n'est pas mon dessein d'exclure les gens de guerre des emplois civils, & sur-tout de l'entrée au Sénat. Je prétends au contraire que tout Gentilhomme, quelque profession qu'il ait embrassée, puisse parvenir à être Sénateur, une pareille dignité devant être un motif qui excite à bien servir la Patrie, & une récompense pour ceux qui l'auront servie avec distinction. Mais je veux en même tems qu'un Militaire qui obtiendra une Magistrature quitte l'armée; car prétendre exercer à la fois deux professions qui ont si peu de rapport entr'elles, c'est vouloir n'en remplir aucune. Je n'excepte de cette règle que le Grand-Général de la Couronne, qui, comme Ministre d'Etat, appartient au Corps de la République

que, & doit avoir part à son gouvernement civil.

Je sçais que ces changemens révolteront la plupart de nos Citoyens accoutumés à suivre sans réflexion tout ce que le tems a consacré par un long usage; mais rien ne doit prescrire contre le bien de la Nation.

On est sans doute surpris qu'avec tous les talens qu'on y trouve, elle n'ait ni force, ni ressource, ni crédit, ni presque rien de ce qui rend les autres Etats si florissans, si heureux, si tranquilles. La défiance de plusieurs d'entre nous en est cause; ils aiment mieux que nos désordres continuent que de rien innover, & ils tiennent pour suspects & les avantages qu'ils méconnoissent, & ceux mêmes qu'ils sont forcés d'approuver. D'ailleurs, je ne sçais quelle confiance nous éloigne de toutes sortes de nouveautés: nous voyons que la Providence nous conserve encore malgré le débordement de nos passions, malgré nos partis, nos divisions, nos discordes, malgré les chocs qui ont si souvent ébranlé les fondemens de notre Etat; & croyant qu'il en sera toujours de même, nous vivons tranquillement sans rien craindre, & nous nous imaginons que nos troubles mêmes soutiennent la Nation, qu'elle risqueroit de se corrompre si elle étoit moins

agitée, & que le mal que nous y condamnons est plus capable de la raffermir que de la détruire,

Telle est parmi nous la force de l'habitude; aussi le plus grand malheur que les Crétois souhaitoient à leurs ennemis, c'étoit que les Dieux les fissent tomber dans quelque mauvaise habitude; ils les y auroient cru enchaînés pour toujours. Je ne connois que le seul Mithridate, à qui l'usage habituel du poison n'étoit point funeste; mais ne nous fions point à un pareil exemple. Nous vivons d'un poison qui nous ruine peu à peu: cessons d'en user, rompons nos dangereuses habitudes, faisons usage de nos talens, & rendons-les utiles à la République.

C'est ainsi que notre zèle pour la Religion nous procurera de grands avantages, si nous employons ce zèle à défendre la Loi de Dieu, & la pureté de la Foi contre les Infidèles & les Hérétiques; ainsi notre piété ne sera point oisive, si mettant fin à nos désordres, nous ne suivons désormais que les règles de la justice; si nous aimons l'union & la paix; si nous n'avons d'autres ennemis que ceux de la Patrie: ainsi notre valeur ne sera plus une aveugle témérité, si par des forces proportionnées à nos besoins, nous mettons nos Etats à l'abri de toute insulte;

notre

notre candeur nous sera utile, lorsqu'elle calmera nos intrigues, & lorsqu'une fausse politique ne sera plus l'ame de nos actions; notre générosité sera telle qu'elle doit être, si au lieu d'opprimer les foibles nous les soutenons; & pour tout dire enfin, c'est ainsi que nous ferons un usage convenable de notre esprit & de nos talens, si libres de passions, nous nous appliquons sérieusement à avancer le bien de l'Etat; si son salut est notre suprême loi, & si nous n'avons rien tant à cœur que son bonheur & notre gloire.

Ce sont là nos devoirs, & des devoirs d'autant plus indispensables, & sur-tout à l'Ordre Equestre, que c'est lui d'ordinaire qui le premier se révolte contre les loix, qui par sa véhémence dans les Conseils, y détruit l'unanimité des suffrages, qui par ses intrigues fait naître les divisions, qui démembre & déchire l'Etat par les confédérations qu'il forme: souvent par des discours injurieux il insulte nos Rois, les Ministres, le Sénat; il fait passer sa fureur pour zèle, son opiniâtreté invincible pour fermeté; il croit ne travailler que pour le maintien de la liberté quand il se livre à tous les excès de la licence, & il se détruit par ses débordemens, ainsi que le feu par sa propre violence.

Aussi, plus son pouvoir est étendu, plus il doit en user avec modération & sagesse. Un Gentilhomme, par exemple, a le droit de proposer ses avis; mais s'il ne fait usage de ce droit que pour faire taire d'autres Gentilshommes, qui ayant la même liberté que lui de dire leur sentiment, montrent plus de capacité & du discernement dans les affaires; ce Gentilhomme ne risque-t-il pas de perdre son droit, & même ne mérite-t-il pas qu'on le contraigne lui-même à garder le silence?

Ce même Noble jouit de toutes sortes d'immunités dans ses terres; mais peut-il se flatter d'y être sûr & tranquille, si par des contradictions déraisonnables, il suspend, comme il lui est permis, les mesures qu'on veut prendre pour assurer le calme & le repos de l'Etat?

Maître de tous les Sujets de ses Domaines, il peut leur commander en Souverain; mais ne peut-il pas lui-même devenir esclave, s'il ne s'affujettit volontairement aux loix de l'Etat, qui le protègent, qui le défendent, qui lui donnent le pouvoir même qu'il exerce sur ses vassaux?

La liberté portée à l'excès, peut dégénérer en servitude, de même que les meilleurs remèdes se changent en venin, si l'on n'en use

use modérément, & dans une juste proportion aux maux qui les demandent : mais le moyen de régler l'indépendance dont nous sommes si jaloux ? Qu'arrive-t-il en effet ? C'est que la liberté toujours excessive, introduit & maintient autant le désordre, que le désordre autorisé par l'habitude, donne occasion à de plus grands excès de la liberté. Ainsi nous flottons perpétuellement dans cette circulation vicieuse ; & avec toutes nos bonnes qualités, avec tous les desirs que nous avons de bien administrer la République, il ne nous est pas possible de parvenir à ce juste tempérament qui doit constituer son bonheur & le nôtre.

Supposons qu'un des Députés de nos Diètes veuille s'y rendre utile par sa droiture & son intégrité ; & que plein de zèle il ait d'ailleurs un sens raffiné, un esprit éclairé, un jugement solide, que fera-t-il pour servir la Patrie ? Il verra dans la Diète une si horrible confusion, un si grand désordre, un combat si affreux de passions & de préjugés, qu'il n'osera rien entreprendre ; il laissera l'Assemblée se gouverner à son gré, s'il n'est même entraîné par la foule ; & si malgré ses bons dessein, il n'est obligé



d'épouser les caprices des autres. e) Qu'un de nos Généraux d'armée veuille se signaler contre nos ennemis; qu'il soit aussi intrépide que ce Romain qui se précipita dans un gouffre pour sauver sa Patrie, que pourra-t-il faire avec des troupes aussi mal aguerries, aussi peu nombreuses, aussi mal disciplinées, aussi mal payées que les nôtres?

Le plus habile Médecin ne sçauroit guérir une maladie mortelle; mais un Médecin ignorant peut détruire la meilleure santé. Voulons-nous donc apporter du remède à nos maux, n'attendons point qu'ils soient incurables; mais nous étudiant à acquérir tous les jours plus de connoissance & plus d'habileté, donnons à notre gouvernement une telle consistance, qu'il soit désormais à l'abri de toutes les secousses qui pourroient l'ébranler: nous le mettrons sûrement dans cet heureux état, si nous empêchons la liberté d'aller au-delà des loix & du bon ordre, & chacun de nous de passer les bornes que lui prescrit son devoir; & qui est-ce qui seroit assez imprudent pour vouloir se jeter dans un précipice qu'il trou-

---

e) Dum spectant læsos, oculi læduntur & ipsi.

trouveroit environné de barrières qui lui défendroient même d'en approcher?

Les orages les plus violens, les vents les plus impétueux, ne dérangent point le cours ordinaire des astres; de même les révolutions les plus dangereuses, ne sçauroient nuire à la Nation, si nous lui donnons un mouvement régulier & uniforme. Alors l'avantage du public deviendroit celui de chaque particulier; alors unis d'intérêt, nous entrerions tous dans les mêmes vûes; alors la droite raison, l'expérience, l'amour de la Patrie, régleroit nos délibérations, & nous ne suivrions plus la fougue & l'emportement de nos passions, sur lesquelles nous avons fondé jusqu'à présent tout le système de notre politique.

Que nous manque-t-il pour ce grand ouvrage? Outre nos talens naturels, nous avons ce qui importe le plus, la volonté & le desir de nous rendre heureux. Une plaie est bien sensible, quand une main étrangère y touche pour la guérir; mais lorsque nous pouvons nous-mêmes y appliquer les remèdes convenables, nous sentons beaucoup moins la force de la douleur: seroit-ce donc une peine pour nous de guérir ce qui nous blesse, puisque nous pouvons n'y employer d'autres secours que celui qui est  
dans

dans nos mains; & que nous avons le pouvoir & la volonté de nous rétablir dans l'état où nous devons être?

Qu'on ne croie pas cependant qu'en attaquant les excès, ou les inconvéniens de la liberté, je veuille en diminuer les prérogatives; je ne cherche qu'à l'augmenter en la réglant: & n'est-ce pas l'augmenter en effet, que de l'épurer de tout ce qui l'affoiblit & la dégrade? Ce n'est pas la renforcer que de l'étendre; resserrée dans ses bornes, elle en fera plus parfaite & plus durable, & telle que du tems de nos peres, où bien loin d'exciter des divisions & des troubles, elle réunissoit tous les esprits dans les mêmes sentimens, & raffermissoit l'autorité de la République en rendant le pouvoir des Chefs moins équivoque & plus sûr; & l'obéissance des Sujets d'autant plus consolante, qu'elle étoit plus volontaire.

Au reste, je crois devoir rappeler ici ce qui m'est échappé dès le commencement de ce Chapitre, où avant toutes choses, j'aurois dû donner la définition de l'Ordre Equestre: il est encore tems de dire que c'est proprement l'Ordre des Chevaliers, ou l'Ordre Militaire. On sçait que les Chevaliers Romains ne furent créés que pour servir à l'armée, & qu'ils en composèrent d'abord toute  
la

la Cavalerie; telle est aussi la fonction des nôtres: ils sont tous obligés de monter à cheval, lorsque le Roi convoque l'arrière-ban de la Noblesse. Mais je voudrois qu'on ne les y forçât point, & qu'il fût libre à chacun de s'exempter de la guerre, si son penchant ne l'y porte point; on en trouveroit encore assez pour qui ce métier auroit des charmes: & que ne devoit-on pas attendre de ces soldats d'inclination, préférablement à ceux qui ne le feroient que par contrainte?

Rien n'est plus pernicieux pour l'Etat, que l'obligation où l'on met toute la Noblesse de marcher aux ennemis; c'est l'exposer à une ruine totale, & il ne faudroit qu'un événement malheureux pour la voir ensevelir dans un même champ de bataille. Il nous importe de ménager ce troisième Ordre de la République. Si la liberté subsiste encore parmi nous, c'est à lui que nous en sommes redevables, il en est le plus ferme rempart, non pas tant néanmoins parce qu'il est capable de se réunir tout d'un coup pour la défendre, qu'à cause du grand nombre de sujets qu'il renferme, & qu'on ne peut ni surprendre, ni séduire, ni corrompre tous à la fois; mais que deviendrait la liberté, si tous les Nobles ayant  
pris

pris les armes, ils venoient tous à périr sous le glaive de nos ennemis?

L'arrière-ban, que nous appellons *Pospolite*, ne fut institué par nos ancêtres que parce qu'ils n'avoient point de troupes qu'ils pussent soudoyer. Une honteuse avarice n'avoit pas encore appris aux hommes à se dévouer à la mort pour une paye modique: il falloit alors que tous les citoyens fussent soldats; ils n'avoient d'autres demeures que leurs tentes, ni d'autres possessions que celles qu'ils acquéroient l'épée à la main. C'est ainsi que les premières Nations conquièrent les Provinces où elles s'établirent. C'est ainsi que les Romains, qui n'étoient d'abord qu'une poignée de pâtres ou d'esclaves fugitifs, étendirent leur empire sur leurs voisins, & se rendirent insensiblement les maîtres de toute la terre.

Cet usage ne dura point; on lona des affranchis, ou des étrangers, à la place des citoyens légionnaires; le besoin de conserver les établissemens déjà faits, donna naissance aux troupes mercénaires, & les citoyens s'obligerent de fournir à leur entretien: c'est ce qui oblige les soldats de veiller à la sûreté du citoyen qui les nourrit, & les citoyens, de pourvoir à la subsistance du soldat qui les défend & qui les protège.

Déjà

Déjà depuis long-temps notre République a suivi en cela la méthode des autres Nations, & forme une armée d'hommes empruntés & gagés pour soutenir ses querelles; elle a seulement réservé l'arrière-ban pour des cas extrêmes; mais je le dis encore, rien n'est plus dangereux que cette réserve qui met l'Etat en risque de périr en un seul jour.

D'ailleurs, à quoi peut servir une convocation de toute la Noblesse? Est-ce pour délibérer sur les intérêts du Royaume? Eh! qui ne connoît par l'expérience de tous les tems, l'étrange confusion de ces Assemblées, & les divisions qui les accompagnent, & les guerres civiles qu'enfantent ces divisions? Est-ce pour faire la guerre? Eh! que peut-on attendre d'une semblable milice, que plus d'embarras dans nos armées, plus de danger pour l'Etat, plus d'occasions à l'ennemi de triompher du reste de nos forces? Quelle dépense pour entrer en campagne! Quel dérangement dans les familles! Quelle désolation dans tous les Palatinats! Ces premiers malheurs semblent annoncer ceux qui doivent suivre, & nous font assez connoître combien il importe dans un Royaume, que chacun s'attache à sa profession, & n'en passe jamais les bornes

nes. Que les citoyens ne s'avisent point de manier les armes, non plus que le soldat de traiter les affaires d'Etat.

Il faut espérer que la Providence nous préservera désormais de ces dangers imminens, qui requierent le prompt assemblage de toutes nos forces; que nous mettrons ordre à notre sûreté, autant par la sagesse de nos conseils, que par la levée d'un nombre suffisant de troupes disciplinées, & que par ce moyen nous pourrons nous passer du secours de la *Pospolite*; secours trop dangereux pour un Etat comme le nôtre, qui pourroit enfin épuiser ses ressources, & perdre même tout d'un coup par l'entière extinction de la Noblesse, le soutien de sa gloire, & le plus ferme appui de sa liberté.

Cependant, comme l'Ordre Equestre est obligé de faire la guerre, autant par l'usage établi, que parce que les biens qu'il possède ne lui ont été donnés par nos Souverains, qu'à condition qu'il seroit toujours prêt à monter à cheval pour la défense de la Patrie, je ne voudrois pas tout-à-fait anéantir cette obligation; mais je serois d'avis qu'un Gentilhomme possesseur contribuât à la solde d'une milice qui ne seroit composée que de ceux de son état.

que

que l'indigence mettroit dans la nécessité de prendre ce parti.

La taxe qu'on lui imposeroit seroit évaluée sur les avantages qu'il retireroit de cet échange, sur la dépense, les peines, les embarras, le dérangement de son économie rurale, sur les dangers même où il auroit mis sa personne, s'il avoit été contraint de prendre les armes pour le service de l'Etat.

Cependant de ces Gentilshommes substitués à la place des autres, & payés exactement, on pourroit composer des Régimens de Hussards, tels qu'ils sont parmi nous. On n'ignore point que ces Hussards font un corps de Cavalerie, le plus lesté & le plus beau qui soit dans l'Europe.

On fourniroit à la subsistance de ceux-ci d'aurant plus volontiers, que chacun des Nobles qui seroient obligés de les entretenir, ne verroit en eux que ses semblables, souvent des amis, des alliés, des parens, & qu'ils occuperoient noblement des sujets, qui dépourvus de biens, seroient contraints sans cela de déroger en quelque sorte, & comme on le voit tous les jours, de servir leurs égaux dans de vils emplois, & de vivre dans une lâche oisiveté, faute d'occasions de mieux faire.



Ces Hussards une fois établis, on en mettroit un escadron, ou même davantage dans chaque Palatinat, & ces divers corps seroient toujours prêts à servir l'Etat, sans attendre les cas extrêmes pour lesquels l'arrière-ban a été institué. Le soin de les payer seroit une charge très-légère pour le reste de la Noblesse, qui les verroit avec plaisir veiller à sa défense ; ils seroient d'ailleurs aisés à recruter ; & de ce qu'il en coûte actuellement à la République pour l'entretien de nos Hussards, on pourroit lever & entretenir de nouvelles troupes sur le pied étranger.

Finissons ce Chapitre par une réflexion générale que j'ai peut-être rappelée ailleurs, & que je ne sçaurois trop souvent inculquer, c'est que la République, par un sage arrangement, doit faciliter à l'Ordre Equestre les moyens de la servir dignement & fidèlement, & que l'Ordre Equestre ne doit mettre aucun obstacle au bien que la République voudra se procurer. Il faut pour cela mettre de l'union, & éteindre toute défiance entre le Roi, les Ministres, le Sénat, & tous les membres de l'Etat. Il faut être convaincu que la liberté se détruit par l'excès même des précautions que nous prenons pour la conserver ; que ses charmes & sa

sa douceur ne sont point faits pour qui en abuse; qu'elle n'est utile & agréable qu'autant qu'elle est conforme aux loix; que le bon ordre seul peut la rendre inébranlable, & que chacun de nous ne peut se distinguer dans sa profession, & y acquérir des biens, ou de la gloire, qu'autant que s'y tenant attaché & remplissant ses devoirs avec zèle, il n'aura en vûe que le bien de la Patrie, au préjudice même de ses intérêts particuliers.



## LA FORME DES CONSEILS.

**A** ne juger de nos Assemblées publiques, que par le tumulte & la confusion qui y regnent, on diroit que c'est le hasard seul qui gouverne notre Etat. Il ne doit pourtant qu'à la Providence le bonheur qu'il a de subsister malgré nos troubles, & d'échapper à tous les désordres de nos passions.

Mais seroit-ce manquer à cette Providence, si attentive à nos besoins, que d'ajouter à ses faveurs toutes les sages précautions que fournit la prudence humaine? Non sans doute. Jamais les secours du Ciel n'ont été plus marqués que dans le gouver-

nement des Israélites; & Dieu ne laissa pas de leur donner des loix, autant pour leur faciliter les moyens de le servir avec zèle, que pour régler la police qu'il vouloit établir parmi eux.

C'est par le ministère de Moïse qu'il leur intima ses ordres; & il leur donna tour-à-tour des Juges & des Rois pour les y rendre plus soumis. Ce peuple ne fut heureux *qu'aussi long-tems qu'il fut docile à la voix de ses Maîtres.* Il ne jouit de la protection de Dieu qu'autant qu'il la mérita par sa sagesse, & qu'il mit en usage tout ce qui l'aideroit à la mériter.

Cet exemple doit nous servir de règle, & nous apprendre à ne pas abuser de la Providence qui nous conduit: nous devons nous rendre dignes de ses graces en coopérant fidèlement à ses desseins, en nous acquittant, chacun dans notre état, des devoirs qu'il prescrit, & en nous servant pour les mieux remplir, de tous les moyens que la raison inspire.

Nos Congrès prendroient alors une nouvelle forme; ils nous deviendroient plus utiles & plus honorables qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent. Rien n'est plus juste que l'idée que je vais en donner.

Ces Assemblées, qui par un air de majesté devroient imprimer du respect à ceux même qui les composent, ne respirent d'ordinaire que de l'horreur & de la confusion. Chacun se croyant en droit d'opiner le premier, ou de contredire du moins les premiers qui opinent; un bruit confus de voix s'y élève tout-à-coup, & ceux qui tâchent de l'étouffer ne font que l'augmenter par des clameurs nouvelles. C'est dans ce trouble affreux qu'on propose les matières d'Etat; c'est au milieu de ce désordre qu'on délibère, & c'est à force de débats & de querelles qu'à peine réunis, nous sommes contraints de nous séparer sans rien conclure.

Voilà une image naturelle de nos Diétines & de nos Diettes. On y voit notre malheureuse Patrie s'y présenter à nous, & nous montrer toutes ses plaies; mais en vain elle implore notre secours: insensibles à ses maux, nous n'y apportons aucun remède; & par nos haines, nos animosités, nos emportemens, nous les empirons au point de les rendre presque incurables; ainsi elle pourroit dire avec raison: *Heu patior telis vulnera facta meis.*

En effet, à quoi employons-nous le tems destiné à prévenir les dangers qui nous me-

nacent? Souvent nous les voyons, nous les connoissons, ces dangers, & nous estimons que c'est assez de les voir & de les connoître; mais presque toujours nous affectons de les ignorer, & nous croyons n'en avoir plus rien à craindre, quand nous avons fermé les yeux pour ne les pas appercevoir.

Qu'un orage imprévu nous surprenne, nous nous rassemblons à la hâte, pleins d'ardeur pour le détourner; mais presque aussi-tôt notre zélé s'éteint, nos frayeurs se dissipent; & quel est, disons-nous, ce nouveau malheur? peut-on le comparer à tant d'autres, ou qui nous menaçoient en vain, ou dont nous sommes échappés, sans beaucoup de perte? C'est un mal passager dont la violence même annonce la fin. Ainsi nous croyons déjà voir le nuage s'éloigner; l'obscurité dure encore, que le Ciel nous paroît s'éclaircir, & nous restons exposés à tout l'effort de la tempête sans prendre aucune mesure pour nous en garantir.

Nous nous soucions d'autant moins de calmer la violence de cet orage, que nous en excitons un autre parmi nous, qui plus furieux encore, achève de mettre le comble à nos maux; à peine rassemblés, nos humeurs fermentent, les esprits s'alterent, se troublent; les cœurs s'aigrirent & se soulèvent.

vent. On s'agite, on s'emporte, on menace; c'est une mer en courroux dont les flots se choquent & se brisent les unes les autres; & quelle tranquillité si heureuse pourrions-nous espérer d'une Assemblée, où d'ordinaire l'ignorance & l'incapacité veulent l'emporter sur le sçavoir & sur l'expérience?

De-là ces opinions violentes, ces conseils pernicioeux, ces jugemens précipités, qui mettant un frein à la liberté des plus habiles, excitent leur colere, & sont cause qu'ils décréditent eux-mêmes leurs sentimens par l'empportement dont ils les accompagnent.

Les matieres les plus graves se traitent sans ordre, ce qui en empêche la décision. On couvre les intérêts particuliers du voile spécieux de l'intérêt public; ce qui conduit l'Etat à sa ruïne. On met au jour tous les secrets de notre politique, ce qui donne moyen aux mal-intentionnés de nous trahir plus sûrement. Pour tout dire enfin, on transgresse les plus importantes Constitutions, ce qui autorise généralement à contrevenir aux loix les plus sacrées; & n'est-ce pas assez pour prouver la nécessité d'une réforme dans nos Conseils, & pour nous porter à les rendre tels qu'on n'ait pas

lieu de dire: *Malum consilium, consultori pessimum?*

J'avoue qu'on y trouve souvent des sujets qui ont du bon sens, de la raison & de la dextérité, tous les talens requis dans des hommes préposés à la conduite des autres; mais ces membres sages & éclairés, quel bien procurent-ils à la République? Leurs voix peuvent-elles percer à travers celles de tant de factieux qui les environnent; & qui ne cherchant qu'à répandre le trouble & la discorde, veulent les entraîner à leurs opinions, & leur faire approuver leurs coupables desseins?

Tel est l'abus que nous faisons de la liberté, le plus grand de nos biens, la plus précieuse de nos prérogatives: nous l'estimons sans doute, cette liberté, & avec raison; mais pouvons-nous nous flatter d'en connaître le prix, du moment que nous ne savons point nous en ménager tous les avantages? On peut dire de notre Royaume avec tous ses privilèges, ce que l'Evangile dit du Royaume des Cieux, *Qu'il est semblable à un trésor caché*. L'indépendance dont nous jouissons est un trésor, mais un trésor enfoui dont nous ne savons point faire usage.

C'est

C'est ce qui paroît sur-tout dans nos Diétines; mais comme c'est là qu'éclatent d'abord les desirs de la Nation, & que les loix s'y ébauchent en quelque sorte, il importe sans doute d'y donner des règles pour en tirer tout le fruit qu'on a droit d'en attendre.

Quels sont les sujets qui composent ordinairement ces sortes de Congrès? C'est la jeune Noblesse de nos Palatinats; & voilà un des premiers abus qu'il faut corriger pour remettre le bon ordre dans ces Assemblées. La République Romaine pensoit à cet égard plus sainement que nous; on n'y exerçoit la Magistrature qu'après avoir servi dix ans dans les Légions; & comme on ne pouvoit être enrôlé qu'à dix-sept ans, personne n'étoit admis à aucune Charge, qu'il n'eût atteint la vingt-septième année de son âge. Eh! comment un jeune homme peut-il opiner dans des matieres qu'il ne connoît point? Comment se comportera-t-il dans une commission dont il ignore toutes les conséquences, & dans laquelle il n'appergoit que le frivole honneur qu'il en reçoit? Plein d'ambition & de suffisance, entêté d'une égalité de naissance, qu'il croira emporter avec elle une égalité de mérite, il ne voudra céder à personne; & par sa pétu-



lante vivacité, il essayera d'en imposer; & sur-  
 rement il en imposera à la modeste gravité  
 de quiconque moins jeune & moins bouil-  
 lant, voudra proposer un avis sage & rai-  
 sonnable.

Que ne suivons-nous l'exemple des Ro-  
 mains: & certes il seroit bien naturel qu'un  
 Gentilhomme employât sa jeunesse à fré-  
 quenter les Assemblées publiques, pour se  
 former aux affaires d'Etat, ou qu'il servît  
 dans les armées jusqu'à un certain âge qui  
 lui donneroit entrée dans les Conseils: alors  
 il pourroit y assister avec cette maturité de  
 jugement, cette tranquillité d'esprit, ce  
 sens rassis, cet entier dépoillement de pré-  
 jugés & de passions si nécessaires à qui veut  
 servir utilement sa Patrie.

N'est-il pas étonnant que les loix civiles  
 ne permettent qu'à un certain âge de dispo-  
 ser de ses biens, & qu'avant cet âge on  
 puisse décider des intérêts d'une Républi-  
 que? Un mineur qui ne peut se conduire  
 lui-même, pourra donc gouverner toute  
 une Nation; & celui qui est encore en tu-  
 tele, sera jugé capable d'être le tuteur d'un  
 peuple d'autant plus difficile à gouverner,  
 qu'il n'en est point de plus ennemi de toute  
 contrainte? Il faudra donc pour régir un  
 Etat, moins de lumières, moins d'expé-  
 rience

rience & de capacité, que pour administrer un revenu médiocre? & sans doute il importera plus de conserver ce revenu, que de ménager à un Etat toutes les ressources dont il a besoin pour se soutenir avec gloire? Ainsi des enfans manieront à leur gré les ressorts de notre politique, décideront de la paix ou de la guerre, seront les maîtres de la vie & des biens de nos sujets! qui ne voit les tristes suites d'un pareil gouvernement? & si nous aimons sincèrement la Patrie, devons-nous la laisser plus long-tems sous la direction de ceux d'entre nous que nous jugeons les moins propres à la conduire?

Mais s'il nous est de la dernière conséquence de ne choisir pour Députés à nos Diettes que des personnes dont l'âge & l'expérience ayent mûri la raison, il n'est pas moins important que tous ceux qui sont au timon de nos affaires, suivent l'usage ordinaire des autres Royaumes, où le civil & le militaire sont deux états entièrement distingués.

J'ai déjà touché cette matiere, & je dois encore la rappeler ici. Je ne puis assez appuyer sur la nécessité où nous sommes d'exclure de nos Conseils tout Officier d'armée, & de ne souffrir dans le service militaire aucune

cune des personnes qui ont droit d'entrer dans nos Conseils. Il faut que chacun s'attache uniquement à sa profession & n'en exerce point d'autre ; car enfin, tout est confondu parmi nous, jusqu'à être permis à des Officiers Civils, aux Sénateurs comme aux Evêques, d'avoir des Compagnies ou des Régimens.

L'habitude nous empêche de sentir le ridicule d'un accord aussi monstrueux que celui de la Robe & de l'Epée. Un Sénateur qui comme Ministre de la République doit en soutenir les loix, ne peut qu'être déplacé parmi des Soldats, dont aucune loi ne peut arrêter la licence : & à quoi peut servir parmi des Sénateurs occupés à gouverner avec douceur un Peuple libre, la présence d'un Guerrier qui n'a jamais connu d'autre moyen de se faire obéir que la violence & l'emportement d'une autorité despotique ? Rien n'est plus incompatible que ces deux fonctions ; on ne sçauroit les unir ensemble sans causer du préjudice à l'Etat, puisque l'une ou l'autre demande séparément toute l'application de quiconque voudra la remplir avec zèle ; & qu'il y a une extrême différence entre gouverner l'Etat dans les Conseils, & être subordonné dans le service militaire.

Est-il juste d'ailleurs, que des gens dont la vanité doit être satisfaite des premiers postes qu'ils ont dans le Civil, & qui connoissent à peine les premiers élémens de l'art de la guerre, viennent dans nos armées interrompre le cours des avancemens, & enlever à de vieux Officiers des emplois mérités par de longs services?

Que le Sénateur reste donc dans son stalle où il trouvera suffisamment de quoi s'occuper, & que le Guerrier commande à la tête de ses troupes, à moins que celui-ci, par le privilège de sa naissance, ne veuille entrer dans les Conseils : mais en ce cas, qu'il renonce absolument au métier des armes; autrement je craindrois, ce qui n'arrive que trop souvent, qu'il ne vînt dans nos Congrès, escorté d'une nombreuse suite de gens de guerre, ou pour y appuyer ses desfeins par la force, ou pour les y faire exécuter sur le champ avec violence; & qu'il ne fît dire avec raison, que les loix ne se font chez nous que les armes à la main.

Dépouillé du pouvoir que donnent les armes, un Militaire pourroit encore plus aisément devenir un bon Sénateur, qu'un Sénateur ne pourroit devenir un bon Militaire. Eh! de quel avantage seroit à une armée un homme élevé dans le calme de  
nos

nos Cités où dans l'ennuyeuse uniformité d'une vie champêtre? Amolli par le luxe & l'oïveté, effuyera-t-il volontiers les fatigues inséparables de son nouvel état? Montera-t-il à l'assaut? Que sçais-je? Remplira-t-il avec zèle toutes les pénibles fonctions d'un métier qui lasse & ennuie souvent ceux-mêmes qui le font par nécessité, & qui s'y sont appliqués dès leur plus tendre jeunesse?

Il peut se faire que semblable à Scipion & à Lucullus, que la seule lecture de Xenophon avoit rendus grands Capitaines, cet homme d'Etat ait de la valeur & de la fermeté, des vûes, du sang-froid, des ressources; ainsi qu'un homme de guerre peut avoir naturellement, le sçavoir & la prudence qu'exige l'Etat Civil: inais quels que soient les talens des uns & des autres, ces talens ne peuvent être si propres à chacune de ces professions, qu'ils puissent servir également à l'une & à l'autre, & qu'ils ne se détruisent mutuellement; d'où il arrive qu'on ne s'acquitte dignement d'aucun de ces deux emplois, quelque envie qu'on ait de les remplir avec exactitude.

Il faut donc n'admettre dans nos Conseils aucun des membres de l'Etat dont les soins seroient partagés par des fonctions différentes; il faut n'y recevoir que des sujets  
d'un

d'un âge mûr & raisonnable: j'ajoute qu'on en doit rejeter tous ceux qu'une triste indigence oblige de servir dans les maisons des riches particuliers.

C'est un proverbe parmi nous, que qui sert, perd la liberté. La plupart de nos Seigneurs ne connoissent que trop la vérité de ces paroles: dès qu'ils veulent primer dans nos Congrès, ils ne manquent point d'y mener une nombreuse suite de ces hommes mercenaires. La hauteur & l'impudence de ces citoyens, qui ne tiennent à l'Etat que par le hazard de la naissance, l'emporte presque toujours sur la timide circonspection des citoyens possessionnés; & tout réussit au gré de ceux dont ils sont prêts à soutenir les querelles.

Il n'est presque point d'Etat où le plus pauvre Gentilhomme ne se crût deshonoré, s'il servoit tout autre que son Souverain; & chez nous un Noble n'a point de honte de servir son égal. Mais lorsque les intérêts du Maître à qui il s'est dévoué, ne s'accordent pas avec ceux du public, peut-on espérer que cet homme qui a vendu sa liberté, & qui jouit cependant des prérogatives de l'Ordre Equestre, préférera sa Patrie, de qui il n'attend aucun bien, aux avantages du Maître qui le nourrit & qui le paye? Sa patrie

patrie est la maison où il vit : il ne connoît d'autres loix que les volontés de ce Maître, quel qu'il soit, qui lui tient compte de son esclavage, & à qui il ne peut plaire que par la plus indigne soumission.

De tels personnages toujours asservis aux passions des Grands, doivent sans doute être exclus de nos Assemblées ; mais l'on devroit pareillement n'y point souffrir ceux de nos citoyens qui n'ont ni domaines ni possessions dans l'Etat : les conseils de ces derniers ne peuvent qu'être suspects : n'ayant rien à perdre, ils peuvent tout risquer, & l'amour du gain peut les rendre aisés à corrompre. Mais exclus de nos Congrès, n'ont-ils pas une ressource honorable dans le service militaire ? Ils peuvent en obéissant y être autant utiles à la Patrie, qu'ils lui causeroient de dommage en affectant de la gouverner. Car l'expérience nous apprend que ce sont ceux-là particulièrement qui veulent dominer dans nos Diettes, & qui y causent le plus de bruit & de désordre, puisqu'ils n'ont que ce seul moyen de s'y faire remarquer.

Nous n'avons à ce sujet qu'à nous rappeler l'usage établi chez les anciens Romains, qui voulant pour l'ordre des suffrages diviser leurs citoyens en diverses classes exclu-

exclurent des Centuries qu'ils en formerent, tous ceux qui n'avoient point un certain revenu. On appelloit *Proletaires* ceux de la dernière classe, & dont les biens étoient au-dessous de douze cens cinquante dragmes; mais encore falloit-il avoir quelque fonds de terre pour être compris même dans le dernier rang, & pour donner sa voix au Champ de Mars durant la tenue des Comices.

Il est une autre espèce de citoyens qui doivent naturellement être bannis de nos Congrès; ce sont les pros crits: il n'est pas juste que ceux qui sont rebelles aux loix, ayent le pouvoir de les faire; c'est à quoi nos Statuts ont suffisamment pourvu, en privant de voix active ces membres retranchés du Corps de la République; il ne s'agit que de maintenir ces loix contre la force & la violence, trop ordinaires dans une Nation où l'on croiroit ne pas être libre, si l'on n'avoit le courage de tout oser.

Qu'on ne pense pourtant pas que ce soit assez pour rendre nos Comices tels qu'ils doivent être, que d'en fermer l'entrée à ces diverses sortes de gens, dont je viens de parler: il est de plus grands obstacles au bonheur qu'ils devroient nous procurer: ils portent tous en eux je ne sçais quel germe



malheureux qui nous les rend plus dommageables qu'utiles, & qui nuit d'autant plus au bien public, qu'il fait échouer nos bons desseins, & nous ôte même les moyens d'en concevoir de nouveaux pour réparer cet avortement funeste. Ainsi, avant que de songer à donner une meilleure forme à nos Congrès, il faut en assurer la possibilité & l'existence; je veux dire, trouver un remède à leur dissolution ou à leur rupture, sans quoi nous ne pourrions jamais en attendre un succès avantageux.

A Dieu ne plaise qu'en touchant ici un article aussi délicat que celui du *Libetum veto* f), je veuille donner atteinte à cette auguste prérogative de notre liberté; je prétends seulement faire en sorte qu'elle ne soit point préjudicable à la République, comme elle

---

f) C'est le Droit qu'a chaque Nonce dans les Diètes de s'opposer à ce dont on y est convenu. Un seul mot suffit à cela, & ce mot est le même *Veto*, dont se servoient les Tribuns de Rome. Ce mot prononcé, la Diète perd son activité, & elle est contrainte de se séparer sans rien conclure. Les Polonois tiennent ce Droit aussi cher, que la prunelle de leurs yeux; ce sont leurs propres termes. Ils croient qu'une fois aboli, toute leur liberté seroit bien-tôt détruite. *Christ. Hartknoch de Rep. Pol. Lib. II. Cap. VI. pag. 683.*

elle ne l'est que trop souvent; car je pense à ce sujet comme un des grands hommes qui prononça un jour ces belles paroles dans le Sénat: *Malo periculosam libertatem quam quietum servitium* &).

Nous avons parmi nous trois especes de Diétines: l'une qui précède la grande Diète, & que nous appellons *Ante-comitialis*. Elle se tient pour choisir les Nonces qui doivent composer la grande Assemblée de l'Etat.

L'autre est celle qui se tient après la Diète pour informer la Noblesse des Palatinats, des nouvelles Constitutions qui ont été faites, & pour délibérer sur les moyens de les faire exécuter; nous appellons ce Congrès, *Post-comitialis* ou *relationis*. La troisième ne se propose que d'élire des Députés qui doivent former le Parlement où la Justice s'exerce en dernier ressort, & que nous appellons communément le Tribunal du Royaume. Mais de toutes ces Diétines, il en est peu qui aient un heureux succès; un grand nombre se séparent sans rien conclure.

M 2

Dans

---

g) *J'aime encore mieux une liberté douteuse qu'un esclavage tranquille.* Ces paroles sont de Raphaël Leszczyński, Grand-Général de la Grande-Pologne, Pere du Roi Stanislas.

Dans ce cas, je demande quelle est la validité d'une Diette, dès qu'il ne s'y rencontre qu'une partie des Nonces qui doivent la former, dès que toutes Provinces n'y interviennent point par quelques-uns de leurs Sujets? Peut-elle faire des loix sans le consentement de tous ceux qui doivent concourir à les faire? Où est alors cette unanimité de suffrages, où est l'intégrité de la République elle-même, qui ne sçauroit faire un Corps, si elle n'est composée de tous ses membres?

Il en est de même du Tribunal du Royaume; quelle en peut être l'autorité, & quelle déférence doit-on à ses Décrets, si tous les Députés de la Nation n'y sont rassemblés pour discuter les intérêts des particuliers? C'est la Nation qui doit prononcer sur leurs différends, & la Nation n'est point où il manque quelques-uns de ceux qu'elle a chargés de la représenter. Ce n'est plus elle qui juge, ce sont des personnes sans crédit qu'elle est en droit de méconnoître, parce que ce n'est à aucun d'eux individuellement qu'elle a confié ses pouvoirs, & qu'elle ne les a donnés en général, qu'à un certain nombre de Sujets qui lui ont paru mériter sa confiance.

Il suit de-là que la plupart des Diétines, par un défaut de consentement unanime, n'en-

n'envoyant point de Députés aux Diettes, une portion de l'Etat perd sa liberté, & une partie de la Noblesse ses plus brillantes prérogatives.

Car enfin, ces Diettes où l'on décide du sort de la République, & par conséquent de celui des Palatinats qui n'y assistent point, ne réduisent-elles pas ces mêmes Palatinats à une espèce de servitude, puisqu'ils sont contraints d'accepter toutes les loix qu'il a plu aux autres Provinces de leur imposer. Ainsi on règle l'état d'un grand nombre de nos citoyens sans les avoir consultés, sans avoir égard au droit qu'ils ont d'opiner sur ce qui les regarde. Ce droit que ma naissance me donne, & qui me rend libre & indépendant; ce droit qui me met dans une parfaite égalité avec tout autre Sujet du Royaume, ce droit m'est donc enlevé, ou me devient inutile, par la triste conjoncture d'une Assemblée de ma Province qui n'a point réussi; & mes semblables me soumettent forcément à leurs idées; moi qui dans la Diette même aurois pu contredire ces idées, & les empêcher de faire une loi dans l'Etat.

L'unique cause de ce malheur, c'est que nous croyons retirer de grands avantages du privilège que nous avons de rompre nos Congrès, & que nous nous imaginons ne

pouvoir abolir ce privilège, sans blesser mutuellement la liberté; c'est - à - dire, que nous sommes assez aveugles pour ne pas voir que nous nous privons de la liberté, par la démarche même que nous estimons la plus propre à nous empêcher de la perdre.

En effet, si celui qui fait usage de sa liberté peut rompre un Congrès, n'est-il pas précisément le seul qui jouit d'un pouvoir qui doit nous être commun? Il arrête tout d'un coup l'activité de l'Assemblée, suspend toutes les affaires de la République, interdit tous les suffrages; il enchaîne tout l'Etat. Que pourroit faire de plus un Souverain, qui la force à la main voudroit montrer jusqu'où va son pouvoir sur des peuples soumis à ses ordres?

Je fais avec quel ménagement on doit traiter le sujet qui s'offre ici sous ma plume mais je vais m'expliquer avec tant de circonspection, qu'on n'aura pas lieu de s'offenser de ce que je vais dire.

Bien loin de détruire le *Liberum veto*, je prétends le défendre & le soutenir, aussi bien que la décision des affaires *nemine contradicente*: l'un & l'autre sont, sans contre-dit, le fondement le plus assuré de notre République, & le plus ferme appui de notre Gouvernement: mais il faut prendre garde  
à la

à la manière dont il nous est permis d'user de ces droits , & ne pas nous en servir indistinctement sans règle & sans mesure.

Il est certain que dans les matières qu'on propose pour être mises en délibération, nous pouvons employer le *Liberum veto*; il est juste qu'il ait alors toute sa force. C'est-là sa vraie destination, si je puis parler ainsi, c'est dans cette vûe qu'il fut établi, & ce seroit nous dégrader, souvent même trahir la République, que de négliger ce privilège, lorsque dans des occasions critiques l'honneur & la conscience nous portent à y avoir recours; c'est alors qu'il suffit de contredire un projet équivoque, pour ouvrir les yeux à toute l'Assemblée, ou pour la forcer du moins à ne le point exécuter.

Il n'en est pas de même pour les sentimens déjà approuvés par tout le Corps de l'Etat; ici aucune opposition ne peut ni ne doit avoir lieu, puisqu'il n'y a que la République qui puisse annuler ce qu'elle a fait elle-même. Eh! seroit-il naturel que l'un d'entre nous qui ne voulant pas se soumettre à quelqu'une de nos loix, y deviendrait par-là même rébelle, eût le pouvoir de l'abroger & de perpétuer parmi nous tous les abus qu'elle devoit détruire?

Le *Liberum veto*, ce droit si respectable, ne nous a point été donné à cette intention; & nous devons encore moins l'étendre jusqu'à l'entière dissolution de nos Congrès, par ces mots pernicioeux & abusifs: *Sisto activitatem*; ce seroit le comble des outrages qu'on pourroit faire à la liberté. Que deviendrait-elle en effet, cette liberté que nous devons défendre au péril de notre vie, si nous consentions tous ensemble à la livrer au caprice, à l'entêtement, à la malignité d'un citoyen qui seul voudroit régler la Patrie, dût-elle périr sous le poids de ses malheurs?

C'est à nous à sentir la différence qu'il y a entre refuser son consentement, à un dessein que l'on propose, & rompre absolument un Congrès pour ne pas donner les mains à une matière déjà décidée: l'un peut être salutaire au Royaume, & l'autre le mettroit tous les jours dans les plus grands dangers; ce ne seroit plus une liberté, ce seroit l'excès de la licence, & une tyrannie d'autant plus insupportable, qu'étant fondée sur nos loix même, nous n'aurions aucun moyen pour nous en garantir.

Eh! que deviendroient tous les soins que nos peres se sont donnés pour nous rendre indépendans, & seuls maîtres de nous-mêmes?

mes? Pourquoi nous auroient-ils fustraités à la puissance de nos Rois, s'ils avoient prétendu nous rendre esclaves de quiconque d'entre nous auroit la hardiesse de s'élever contre nos décisions? Et peut-on s'imaginer qu'en lui donnant ce pouvoir, ils eussent même voulu nous obliger à nous y soumettre, & à haïser, pour ainsi dire, les fers dont il se serviroit pour nous enchaîner?

C'est donc violer la liberté, que de la faire servir à rompre des Décrets déjà arrêtés: c'est ne pas assez respecter le *Liberum veto*, que de le pousser au-delà des bornes que nos ancêtres ont cru lui devoir donner; & pour tout dire enfin, c'est le respecter encore moins, que de ne pas le souffrir assez patiemment dans les rencontres où ils ont cru qu'il devoit être permis d'en faire usage; car voilà presque toujours ce qu'il fait porter ce droit jusqu'aux derniers excès.

Je ne dis rien ici que je ne puisse prouver par une foule d'exemples. Un Gentilhomme se croit obligé de s'opposer à une délibération prête à éclore, & que par ignorance ou par malice il ne peut approuver; au lieu de le ramener à la raison avec douceur, on le méprise, on l'insulte. Ces airs durs & hautains l'irritent! il reconnoît peut-être son erreur, mais il n'ose en revenir; un faux



honneur l'y retient; l'orgueil, le dépit, le roidissent; il sort de l'Assemblée, il proteste contre tout ce qu'on y a fait : dès le moment le Congrès est rompu, & les réglemens dont on y étoit convenu, ne peuvent s'exécuter non plus que s'ils étoient annulés par ceux même qui les avoient jugés utiles à la Patrie.

Nous devons donc avoir de grands égards pour le *Liberum veto*, si nous voulons éviter la dissolution de nos Diettes; & lorsqu'un Gentilhomme forme une opposition sur quelque matière que l'on offre à examiner, n'employer que la persuasion pour le rappeler aux idées du plus grand nombre, & se détourner sur d'autres sujets, s'il n'est pas possible de l'éclairer sur celui qu'il conteste.

En agir de la sorte, n'est-ce pas donner une assez grande étendue à la liberté de contredire; & ne seroit-ce pas au contraire la rendre funeste à l'Etat, que de souffrir que pour un article qu'un seul d'entre nous n'approuve pas, cet homme lui seul eût le pouvoir d'annuller tous ceux que la multitude a approuvés, & auxquels il a peut-être déjà consenti lui-même?

On me dira sans doute, que le bien du Royaume peut exiger en certains cas la rupture d'une Assemblée. Quelque peine que  
j'aye

J'ayé à concevoir une pareille nécessité, je la suppose néanmoins; mais je demande s'il convient à un seul particulier de dissoudre cette Assemblée, & si ce n'est pas plutôt à elle-même à se séparer, s'il faut absolument qu'elle se sépare? Car si nos loix fondamentales veulent que tout se décide *nemine contradicente*, est-il juste qu'un Acte aussi solenniel que la dissolution d'un Congrès, se fasse *uno persistente Et tota Republica contradicente*? Un pareil remède seroit pire que le mal; ce seroit s'ôter la vie pour se soustraire à la douleur, ou comme ces vils reptiles, se tuer de son propre venin.

Il ne me suffit pourtant pas d'avoir fait voir dans ce Chapitre, combien il nous importe d'abolir le pernicieux usage de rompre les Congrès; il me reste à proposer les moyens qu'il faudroit employer pour nous ôter tout prétexte d'en venir à une pareille extrémité: je commence d'abord par la Dietine *Ante - Comitiale*, dont le grand objet est d'élire les Nonces pour la Diette, & de leur donner des instructions convenables, tant pour le bien général de l'Etat, que pour le bien particulier de la Province; & je demande pourquoi il est permis de faire des oppositions sur ces deux articles, au risque de rompre l'Assemblée qui doit en décider? Car puisque l'élection des Nonces se fait

fait à la pluralité des suffrages, elle devroit n'être sujette à aucune contradiction. Je dirai à ce propos, que le Maréchal de la Diétine devroit être élu comme celui de la Diette, pour empêcher qu'à l'occasion de ce choix, elle ne prenne fin presque aussitôt qu'elle est commencée.

Il n'en est pas des instructions à donner aux Députés, comme de la nomination qu'on doit en faire: celles-ci ont rapport à plusieurs sortes d'affaires qui peuvent faire naître divers sentimens, si difficiles à accorder, qu'ils pourroient donner lieu à se séparer sans rien conclure; mais il seroit aisé de prévenir les tristes suites de ces différends, en établissant pour règle, que les matieres dont on conviendrait unanimement, seroient insérées dans les instructions des Nonces, & que celles qu'on auroit contredites seroient portées dans un mémoire dont ces Nonces feroient tel usage qu'ils pourroient.

On éviteroit par-là, sinon les contestations, du moins les dangers qui les accompagnent, & l'on contenteroit ceux qui proposent de bonne foi leurs avis, & qui les croyant salutaires à l'Etat, ne demandent pas mieux que de les faire examiner par toute la République assemblée. Car dans l'égalité dont jouit la Noblesse, pourquoi

m.

mépriser des opinions qu'un sentiment contraire fait échouer? Et pourquoi celui qui les rejette s'emporteroit-il sur celui qui les met au jour? La liberté seroit donc plus favorable à celui qui contredit qu'à celui qui propose; ce qui ne peut ni ne doit être dans un Etat comme le nôtre, dont tous les Sujets doivent jouir indistinctement des mêmes droits.

Il n'y a point d'Etat, fût-ce un Etat despotique, où il ne soit permis de représenter ce qui paroît le plus utile au bien public; & quel préjudice peuvent nous causer des avis qui n'auront pu passer une Diétine? Est-ce qu'ils peuvent faire loi, quoiqu'inserés dans les instructions de la Province qui par elles-mêmes n'ont aucun poids? C'est à la Diète à examiner tout ce qu'elles contiennent; elles ne font qu'exposer les desirs des Palatinats; & le mémoire où seroient ces avis, a quoi serviroit-il, qu'à rendre compte de la façon de penser de quelques membres de l'Etat, ou trop ignorans, ou trop indiscrets, ou quelquefois même plus clairvoyans & plus zélés que tous ceux qui ont osé les contredire? Ainsi s'aboliroient les disputes de nos Congrès; ainsi du moins ne seroient-ils plus en danger de finir sans avoir rien décidé  
pour

pour le bien de la République: car enfin, si toutes les Diétines perdoient leur activité, il s'ensuivroit nécessairement qu'il n'y auroit point de Diette, & par conséquent aucune forme de gouvernement.

Mais quand même dans nos Congrès particuliers on ne pourroit convenir d'aucun des articles qu'on y propose, pourquoi rompre ces Congrès & ne pas envoyer à la Diette les Nonces qui doivent former le Corps de l'Etat & veiller aux intérêts de la Province? Mais qu'on les rompe, à la bonne heure, pourvu que ce ne soit qu'après la nomination de ces Députés. C'est par là en effet que les Diétines dont je parle devroient commencer, afin que si dans la suite elles n'avoient pas lieu, ce ne fût point au préjudice d'un choix si nécessaire à la police & au bon ordre de la Nation.

Il est encore parmi nous un usage aussi pernicieux, & que je ne puis passer sous silence; c'est que souvent la Diette, sous différens prétextes, refuse d'admettre les Nonces de divers Palatinats, & je ne vois aucune raison d'Etat qui puisse autoriser ces sortes d'exclusions. Doit-on supposer toute une Province si méprisable, ou si corrompue, qu'il faille la retrancher comme un membre inutile ou dangereux? & où est  
dans

dans ce cas cette intégrité qui constitue la République, & sans quoi elle ne seroit qu'un corps informe & sans pouvoir ?

Les Diétines où l'on nomme les Députés pour le Tribunal, ne devraient point non plus être exposées à aucun danger de rupture ; il en est d'elles comme des Diétines pour l'élection des Nonces , l'un & l'autre choix se fait à la pluralité des voix : & ce qu'on décide de la sorte peut-il rester indécis, que dans le cas d'une égalité de suffrages ? Mais quelle loi, quelle raison, quel prétexte peut alléguer un citoyen qui ose arrêter le cours de la Justice ? Ne lui importe-t-il pas à lui-même qu'il y ait des gens proposés pour l'administrer ? Et quelle est sa hardiesse, de vouloir dans un Etat libre s'arroger plus de pouvoir qu'un Souverain n'en a dans le pays où il commande en maître ? Quel est en effet le Prince si absolu, qui oseroit abolir tout d'un coup tous les divers Tribunaux établis dans son Royaume ?

Quant aux Diétines *Post-Comitiales*, elles devraient toujours avoir un succès heureux : on ne les tient que pour souscrire à ce que les Diètes ont décidé, & pour exécuter les loix qui y ont été faites ; & convient-il à une Province d'impugner les Edits, ou de réclamer contre les Réglemens  
de

de la République? Quel bouleversement ne feroit-ce pas dans un Etat, qui ne peut subsister que par une sage & libre coopération de tous les membres, si un seul peut s'opposer à ce qui a été jugé par les Commissaires que ces mêmes membres ont choisis pour veiller à leur sûreté?

Qu'il me soit permis de rappeler ici un abus qui s'est glissé dans presque toutes nos Diétines. Il en est peu où l'on ne s'arroge le droit de connoître des causes des particuliers, & ce droit n'appartient qu'aux Tribunaux où l'on rend la Justice. Il arrive de-là que sur une affaire qui ne touche ni n'intéresse l'Assemblée, & qui excède même son pouvoir, il s'élève des différends qui en arrêtent l'activité, & font remettre à un autre tems la décision des affaires publiques.

Au reste, par tout le détail que je viens de faire, on aura vu sans doute que je cherche à maintenir la voix libre pour la contradiction, & que je ne veux abolir que l'usage qu'on en fait pour rompre les Congrès, & ne proscrire que ces termes si ordinaires, mais si pernicious: *Sisto activitatem*. Qui ne sent en effet que ces termes sont trop impérieux pour une Nation libre, & que

que son indépendance ne lui permet pas d'obéir servilement à un seul de ses citoyens?

Mais ce que j'ai dit qui devoit s'observer dans les Diétines, devoit également se pratiquer dans les Assemblées pour les Ordonnances de la Province que nous appellons *Lauda*. Comme ces Statuts doivent se faire *nemine contradicente*, on doit prendre garde qu'avec la liberté qu'on a de s'opposer à chaque article en particulier, on n'annule en général par une indigne protestation, tous ceux dont on est convenu pour le bien de la chose publique.

Je conclus ce Chapitre par un raisonnement simple, mais démonstratif. Comme l'essence de la liberté consiste en ce que je suis maître de moi-même & de mes opinions, il s'ensuit nécessairement que la rupture d'un Congrès m'ôtant ma liberté, elle ne subsiste plus que dans mon idée, & qu'avec elle & malgré elle, je suis plus malheureux que si j'étois né sous une domination despotique. Car du moins le Souverain qui regneroit sur moi seroit intéressé à ma conservation & à ma sûreté; au lieu que dans une République je ne puis espérer d'elle aucun secours, puisque par la privation de l'autorité qui lui



est propre & qui lui ôte le défaut d'intégrité, il ne lui reste aucun moyen de me rendre heureux & tranquille.



## LA GRANDE DIETTE.

Tous les membres de l'Etat ne pouvant le gouverner par eux-mêmes, il nous convient d'en remettre l'administration à quelques-uns d'entre nous. C'est de-là que nos Diettes tirent leur origine. Elles sont composées de tous les Commissaires de la Nation qui leur confie ses intérêts, & qui les revêt de tout le pouvoir dont ils ont besoin pour la soutenir ou pour la défendre.

Mais cela étant, il est juste que chacun de nos trois Etats & chaque Province du Royaume ayent part à ces Congrès, & puisque les Edits qui en émanent n'ont de force qu'autant qu'ils sont faits *nemine contradicente*, il est raisonnable aussi qu'ils soient faits *nemine absente*, & que tous ceux-là y concourent qui doivent aider à les composer; autrement ce seroit faire brèche à l'égalité qui fait l'essence de la République, & priver une partie de l'Etat de la liberté qui en est l'ame.

Il faut, dès l'ouverture d'une Diette, commencer par lui donner la forme qui lui est propre, & d'où dépend sa validité.

Je n'en dirai pas davantage là-dessus. Je viens de traiter ce sujet dans l'article précédent, où j'ai donné les moyens pour que la République assemblée soit toujours composée de toutes les parties qui doivent la former: je passe d'abord à l'examen de tout ce qui se passe dans l'intérieur de nos Comices. <sup>h)</sup>

N 2

On

---

<sup>h)</sup> Tout ce que l'Auteur va dire des désordres des Diettes est d'autant plus sûr, qu'il n'en parle que d'après ce qu'il y a éprouvé lui-même. Raphaël Leszczynski, son pere, Palatin de Lencici, dès la mort du Roi Jean Sobieski, avoit épousé les intérêts de la Reine & des Princes ses enfans. L'Armée de la Couronne s'étoit confédérée & soustraite au commandement de son Général Stanislas Jablonowski, beau-pere de Raphaël. L'Abbé de Polignac, Ambassadeur de France, du fond de son cabinet, avoit fomenté cette révolte en faveur du Prince de Conti, qu'il vouloit faire élire; les Nonces de Posnanie, de Lencici & plusieurs autres, vouloient d'ailleurs pour Maréchal de la Diette d'élection, Stanislas Leszczynski, quoiqu'il n'eût alors que dix-neuf ans. Livré par son pen-

On y procède d'abord par l'élection d'un Maréchal ; c'est le premier pas pour leur donner l'activité nécessaire, mais c'en est aussi le plus souvent le premier écueil : les antri-

---

penchant au parti de la Reine, qu'il suivoit par déférence aux sentimens du Palatin son pere, il pouvoit, étant Maréchal, y entraîner toute la multitude. Ses talens répondoient du succès ; mais à peine mis au jour, ils n'étoient pas assez connus pour donner prise à l'envie, & ils l'étoient déjà assez pour s'être fait une réputation qui les mettoit à l'abri de tout reproche. Pour l'empêcher de parvenir au poste qu'on lui destinoit, les Partisans de la France s'aviserent de porter sur son pere tous les efforts qu'on auroit vainement essayé contre lui. Un nommé Gruszezynski, Nonce du Palatinat de Kalisz, prétendit qu'il falloit exclure de la charge de Maréchal, toute personne que l'on pourroit convaincre d'une liaison trop étroite avec celui qui avoit soulevé l'armée contre l'Etat. Ce Nonce attaquoit indirectement le pere de Stanislas, & offroit d'appuyer ses insolens discours par des copies de Lettres qu'il disoit contenir tout l'affreux mystère de la confédération. Dès ce moment on n'entendit que des cris de rage & de fureur contre l'auteur de la révolte. Les uns croyoient toucher au moment de le voir déchirer par la multitude, & se faisoient peut-être d'avance une gloire de le porter

intrigues de ceux qui aspirent à cette Charge, y répandent le désordre & la confusion, & leur donnent un ébranlement dont ils se ressentent tout le tems de leur durée, si tou-

N 3                      tefois

---

porter les premiers coups. Dans le tems de ce violent orage, le père de Stanislas se trouvoit retenu chez lui par une maladie dangereuse ; mais les Nonces de Posnanie & de Lencici, firent pour lui dans cette rencontre, tout ce qu'il auroit dû en attendre, si étant à leur tête, il eût pû les animer par ses discours. Presque tout le Camp ignoroit encore sur qui devoit tomber la vengeance qu'il méditoit, lorsqu'un Nonce, dans le fort de ses investives contre l'auteur de la confédération de l'armée, s'avisa de nommer le père de Stanislas. De nouvelles clameurs s'éleverent dans toute l'Assemblée & engagerent enfin Stanislas à rompre le silence. Une sage politique le lui avoit fait garder jusqu'alors. Il craignoit que l'intérêt qu'on lui verroit prendre dans cette affaire, ne fît tomber tout d'un coup sur son père les soupçons que ses ennemis même n'osoient encore fixer sur lui ; mais du moment qu'il s'aperçut qu'on ne le ménageoit plus, il crut ne devoir plus rien ménager lui-même ; & malgré le danger qu'il couroit en s'exposant à la féroce brutalité d'une multitude effrénée, il s'élança au milieu de la foule, & avec une fermeté qui auroit fait honneur à un Romain, il entreprit de défendre  
l'in-

tesfois ces mêmes troubles ne les font avorter : on faillit avidement ces conjonctures, & l'on en prend sujet d'arracher à la Chambre des Nonces le consentement à quelques projets

---

l'innocence de son pere. Il fit voir que la confédération n'ayant été qu'un soulèvement de l'armée contre son Général, il n'étoit pas possible que le Palatin son pere l'eût excité, puisqu'il étoit Gendre de ce même Général, & attaché à lui par un concert & une intelligence qui passoient pour un modèle parfait de la plus tendre amitié. Il rappella les sentimens que son pere avoit toujours marqués pour la République ; & après un détail vif, rapide, intéressant, de tout ce qu'il avoit fait de plus utile pour la liberté, il demanda si à ces traits, on reconnoissoit celui que l'on accusoit de l'avoir voulu détruire. . . . Il alla plus loin encore, & pour achever d'opposer une entière conviction à des conjectures frivoles, il en appella aux Universaux que son pere avoit donnés comme Général de la Grande Pologne, pour défendre de payer les quartiers d'hyver aux troupes confédérées, & ordonner qu'on ne les remit qu'aux mains de ceux que le Castellan de Cracovie, son beau-pere, enveloppoit pour les recevoir. Il ne lui restoit qu'à justifier l'attachement de son pere pour la Maison Royale, & il demanda ce qu'on entendoit par cet attachement. *Prétend-on blâmer, s'écria-t-il, cette*

projets équivoques qu'on veut faire passer. Rien n'est plus ordinaire que d'entendre dire à un Député, qu'il ne consent point à l'élection d'un Maréchal, à moins qu'on ne

N 4

donne

cette inclination généreuse & bienfaisante, qu'une juste reconnoissance inspire, & qui fait la gloire des grands cœurs? Si cela est, mon pere est coupable, & je le suis aussi; & ce qui paroîtra plus criminel encbre, nous nous faisons une gloire de l'être. Vous tous, cependant, qui conspirez notre perte, gardez-vous de confondre une des vertus les plus louables avec la plus honteuse lâcheté. Il en est qu'une affection vénale & fordide attache au parti que nous soutenons; ceux-là ont été corrompus par l'argent de la Reine. Distinguez-les d'avec nous, & jugez lequel est plus digne de votre haine, ou d'une ame mercénaire qui vend ses suffrages, ou d'un cœur noble qui les donne à l'amitié. C'est à peu près dans ces termes que parla Stanislas. Les Auteurs Polonois ont conservé tout le sens de ses paroles; mais je suis assuré qu'ils n'ont pu rencontrer cette simplicité passionnée, que sa tendresse employa à la hâte dans le premier sentiment de la crainte dont il étoit saisi. On croiroit que la vue d'un fils, plaidant la cause de son pere, devant un Tribunal qui juge ses Rois même, émut la plupart des Nonces. On se trompe. Gruszczyński parla le lendemain pour la seconde fois; mais

Sta-

donne les mains aux avis qu'il propose. C'est une espèce de marché, & un trafic d'autant plus injuste, qu'il n'est point permis de rien proposer avant l'élection du Maréchal; car ce n'est que du moment qu'il entre en fonction que la Diète prend sa forme, & qu'elle jouit de son activité.

Il importe d'abolir cet usage: & avant qu'il soit question d'aucune affaire concernant l'Etat, nous devons ne nous attacher simplement qu'à recueillir les voix pour le choix de celui qui doit présider à la Diète. Or ce choix devant se faire à la pluralité des suffrages, il doit n'être sujet à aucune contradiction.

Le

---

Stanislas le prenant à partie, le traita de calomniateur, le déféra en cette qualité à la République, s'engagea à démontrer toutes ses noirceurs, & somma la Diète de le punir, & dès ce moment de ne le plus regarder que comme un misérable qui prostituoit son caractère de Nonce, & abusoit des sages privilèges de la liberté, &c. Histoire manuscrite par Solignac, où l'on pourra voir la suite de ces troubles, dont Stanislas triompha par l'ardeur de son zèle, en forçant les ennemis de son pere à se retracter.

Le Maréchal élu, on va dans la salle du Sénat saluer le Roi, qui se trouve à la tête de tous ceux qui composent ce Corps auguste: de-là tous les Nonces qui sont tirés de l'Ordre Equestre & qui le représentent, retournent dans leur chambre, où l'on commence provisionnellement les projets des Constitutions que toute la République doit agréer lors de la jonction du Sénat avec les Nonces. Ceux qui voyent pour la première fois la manière dont on y traite les affaires, ne croiroient jamais qu'on pût parvenir à les décider, non pas même à les connoître. Tout Citoyen, tout Etranger peut se mêler dans l'Assemblée, pénétrer dans tous les mystères de la République, qu'on y dévoile sans précaution, & augmenter par une conversation bruyante, le bruit tumultueux d'une foule de voix qui éclatent toutes à la fois: nulle attention, nul ordre, nul concert parmi les Nonces, nul rapport dans leurs sentimens; chacun ne pense que selon ses intérêts.

De-là cette diversité d'idées si difficiles à concilier pour le bien de la Patrie: de-là cette foule de préjugés qui se heurtent sans cesse; les uns combattus par l'ignorance qui les déprime avec orgueil; les autres contestés par la rivalité qui les rabaisse avec mé-



pris: les autres rejetés par le seul plaisir de ne rien approuver.

Car combien n'est-il pas dans nos Assemblées de ces hommes vains & méchans, qui, comme des reptiles, semblent n'assister à nos Congrès que pour y causer du dommage, & qu'on n'y appercevrait peut-être pas, s'ils ne s'y faisoient sentir par leurs piquures, & ne s'y déclaroient ennemis de tout conseil qu'ils ne donnent pas?

Cependant jamais rien ne dut être plus respectable que le lieu de nos Assemblées: elles devroient être l'école de la modestie & de la docilité, le centre de la bonne foi & de la politesse, l'asyle du savoir & de l'expérience, le sanctuaire de la vérité, la source de la paix & de la félicité du Royaume; & elles ne font au contraire que le théâtre de l'envie & de l'animosité, du faste, de l'orgueil, le siège de la tyrannie & le tombeau de l'indépendance dont nous sommes si jaloux.

Un suffrage n'y paroît bon qu'autant qu'on le soutient avec opiniâtreté, & avec tous les violens efforts d'une poitrine robuste; & celui-là croit mieux faire valoir la liberté, qui se montre le plus inflexible dans ses idées, ou qui se fait le plus remarquer par la force de ses poulmons.

C'est

C'est dans ce tumulte affreux que s'écoulent les six semaines qui sont le tems prescrit pour la tenue du Congrès : & seroit-il naturel d'attendre une bonne issue d'un commencement si vicieux ?

Cependant, pour ne pas laisser passer en vain les derniers jours du terme marqué, on va se joindre au Sénat. Là se trouvent de nouveaux intérêts particuliers qui veulent prévaloir sur tous les autres ; le choc augmente, les images crévent & s'enflamment, les éclairs brillent de toutes parts ; mais on se lasse de l'orage, on forme précipitamment quelques loix, où l'on n'a aucun égard aux intérêts de la République ; on n'établit ces loix sur aucun raisonnement solide qui puisse du moins en marquer les vûes & les motifs ; on n'écoute ni remontrances ni oppositions, jusqu'à ce que quelqu'un de ceux qui osent les contredire, sorte de l'Assemblée, en protestant contre tout ce qu'elle a décidé, & la force à se séparer sans avoir rien conclu qui puisse subsister pour le bien du Royaume.

Ce portrait de nos Diettes n'est point chargé, & celui d'entre nous qui n'y verra point la peinture de nos malheurs, doit sans doute être comparé à ce fou de Stoïcien, qui accablé de maux ne laissoit pas de

de soutenir qu'il n'en étoit point qui pût affecter l'ame du sage.

Je n'ai au reste dépeint nos Diettes si naturellement, que pour nous engager à recourir aux moyens qui peuvent leur redonner la consistance & la force qu'elles doivent avoir; & dans ce dessein voici quatre articles que je propose, & où il me paroît que nous pouvons imiter la nature dans l'une de ses productions.

Le premier regarde les propositions qu'on fait dans nos Assemblées, & qui doivent être appuyées sur le fond solide de la loi, ou sur un besoin pressant de la République, tout ainsi qu'il faut planter un arbre dans une terre capable de lui donner un juste accroissement.

Le second concerne les délibérations qui demandent de la réflexion & du travail, de même que l'arbre qui ne peut réussir que par les soins d'une main sage & habile.

Le troisième a rapport aux décisions, qui par la maturité des conseils qui les ont fait naître, doivent ressembler en quelque sorte aux fruits de l'arbre quand ils ont atteint leur degré de perfection.

Le quatrième est l'exécution, qui met seule le public en état de profiter de nos Assemblées, qu'on peut comparer à la récolte  
que

que donne l'arbre, & qui étoit la seule fin qu'on se propofoit en le cultivant.

Je vais parcourir ces articles, dont chacun demande un plus grand détail. Je commence par le premier, & j'expose d'abord un des inconvéniens le plus ordinaire de nos Diettes. Comme nous n'avons aucune règle établie pour y proposer les matières, il n'arrive que trop souvent que la première que le hazard amène, excite tant de disputes & d'altercations, qu'elle consume elle seule tout le tems du Congrès, & ne permet point d'en agiter aucune autre. Or voici l'ordre qu'il faudroit établir à ce sujet, & qui ne donne aucune atteinte à la liberté, comme on le verra dans la suite.

Je voudrois qu'après l'élection du Maréchal, & lorsque la Chambre des Nonces vient au Sénat saluer le Roi, les Sénateurs donnaient leurs opinions que nous appellons *Vota*. Ce seroit aux Ministres à ouvrir la séance, comme les plus capables par la connoissance des affaires de leur département, & à indiquer à la République quelles sont les matières qu'il importe le plus de traiter. Les Sénateurs éclairés par le rapport des Ministres, seroient plus en état de donner leurs avis, & ils les remettroient  
par

par écrit en forme de mémoire au Maréchal des Nonces. Cette circonstance est nécessaire; il ne seroit pas possible autrement de se ressouvenir des différens sentimens d'un si grand nombre de Sénateurs & des divers sujets qui les auroient fait naître; d'ailleurs, les Nonces pourroient les examiner, les peser à loisir, les étudier & s' instruire, s'ils étoient tels en effet, qu'on auroit lieu de les croire venant de gens consommés dans les affaires d'Etat. Cette application nécessaire les dispenseroit de la ridicule attention de préparer des harangues vagues & insipides, que la plûpart estiment la partie la plus essentielle d'un Nonce qui veut travailler au bien public.

Revenus avec ces mémoires dans leur Chambre, que nous appellons *Officina Legum*, le premier de chaque Palatinat, après avoir conféré en particulier avec ses Collègues, pourroit présenter au Maréchal de la Diète un mémoire relatif à ce qui auroit été proposé à la Diétine de la part du Roi selon l'usage ordinaire; à ce qu'il auroit entendu dire par les Sénateurs; à ce qu'il seroit obligé de déclarer suivant les intentions de sa Province, & enfin à tout ce qu'il jugeroit lui-même de plus avantageux à l'Etat.

Mais

Mais durant qu'on seroit occupé à fournir & à arranger ces opinions que le Maréchal de la Diette recueilleroit avec soin, il devroit ne s'élever dans la Chambre aucune dispute qui pût en troubler la paix, puisqu'il ne s'y agiroit que de proposer & non de délibérer; car pour délibérer prudemment il faut commencer par sçavoir ce qu'on propose, & de-là passer à la délibération qui est le second article dont je me suis engagé à parler.

Je ne m'arrêteroispas point ici à dire ce que c'est que délibérer, si je ne sçavois qu'on n'en a point chez nous une notion assez claire: Délibérer, c'est discuter attentivement & sans prévention le bien & le mal, s'appliquer à distinguer le douteux du certain; ce qui est permis de ce qui ne l'est pas; ce qui est nuisible de ce qui est avantageux; c'est s'efforcer de démêler le faux du vrai, l'injustice de l'équité, les intérêts particuliers des intérêts publics, & la roideur de l'opiniâtreté, des devoirs qu'impose la loi & la conscience. Délibérer, n'est point exciter des bruits & des querelles; rien ne demande plus de calme & de repos, plus d'égards & plus d'union; c'est écouter, examiner à loisir, reprendre à propos, goûter la raison, lui obéir & la suivre sans émotion, sans aigreur

greur & sans contrainte; c'est ainsi qu'on délibéreroit dans nos Assemblées, si l'on y suivoit la méthode que je vais proposer.

Il conviendrait que tous les mémoires étant remis par les principaux de chaque Palatinat, & joints à ceux qu'on auroit rapportés du Sénat, le Maréchal de la Diette, assisté de quatre Sénateurs, en fit une révision exacte, qu'il les séparât en quatre classes, suivant les quatre principales parties du Gouvernement, je veux dire la Justice, la Guerre, la Police & les Finances; & qu'au lieu des Députés qu'on nomme ordinairement pour former les Constitutions, le Roi en choisît dans le Sénat, & le Maréchal de la Diette parmi les Nonces, pour former quatre Comités; l'un pour la Guerre, où assisteroient les Grands - Généraux des trois Provinces: l'autre pour la Justice, où seroient les trois Grands - Chanceliers: le troisième pour la Police, où l'on admettroit les Grands-Maréchaux, & le quatrième pour les Finances, où entreroient les Grands-Trésoriers. Le Roi présideroit à ces Comités accompagné du Primat & du Maréchal de la Diette, & il y auroit dans chacun deux Nonces des huit que chaque Province auroit dû envoyer.

De cette sorte, la République divisé en quatre parties, ne s'éloigneroit pas beaucoup de l'ancien usage qu'elle a de se partager en divers Corps pour en former ce que nous appellons les *Sessions Provinciales*.

Le Maréchal de la Diette remettroit à chaque Comité les mémoires concernant les matieres qu'on devoit y traiter, & ces mémoires ne seroient autre chose que le recueil des opinions des Ministres, des Sénateurs & des Nonces: ils renfermeroient les vûes, les projets, les desirs du Sénat, des Provinces, de tous les membres de l'Etat, & ils serviroient de règle & de plan pour tout ce qu'on auroit à décider dans la suite.

On ouvreroit les Séances de ces Comités par la récapitulation des Edits de la dernière Diette, en commençant par où la précédente auroit fini. On examineroit si tous ces Décrets ont été exécutés, comme ils le devoient être; on en viendrait ensuite aux délibérations en discutant chaque point l'un après l'autre, mais à loisir, avec ordre & sans confusion; il seroit nécessaire d'assigner à chaque Comité certains jours de la semaine, afin que le Roi, le Primat, & le Maréchal de la Diette, pussent assister à chacun d'eux successivement.



Après de mûres réflexions sur ce qui convient au bien de l'Etat, sur ce qui est conforme à la loi, sur ce qui peut mettre le meilleur ordre dans chacun des quatre départemens du Royaume, le Maréchal de la Diette pourroit entamer les projets des Constitutions; mais je voudrois qu'il y observât trois choses :

La première, que s'il étoit des articles sur lesquels le Comité se fût accordé unanimement, il marquât les motifs qui les auroient fait approuver avec une distinction si marquée.

La seconde, que s'il en étoit qui n'eussent pas passé tout d'une voix, il mît au jour les raisons de ceux qui auroient persisté à n'y pas donner leurs suffrages.

La troisième, qu'à l'égard même de ceux qui auroient été rejetés, ou comme opposés aux loix, ou comme préjudiciables à la chose publique, il déduisît les causes qui les auroient fait désapprouver, & les fit insérer dans le Protocole, afin que tout le Corps de la République, quant il s'agiroit de prononcer, trouvât les affaires si bien digérées, que les ayant devant les yeux comme un plaidoyer, avec les raisons pour & contre, il pût d'autant plus sûrement en juger.

Mais

Mais, dira-t-on, n'est-ce pas priver les Sénateurs & les Nonces du droit qu'ils ont de s'entremettre dans toutes les affaires du Royaume, que de ne leur permettre que la connoissance de celles qui ne regardent qu'un seul département? D'ailleurs, ne doit-on pas traiter en commun des affaires d'Etat, qui ont tant de rapport & de connexion les unes avec les autres?

Je réponds à cela que les Comités, quoiqu'établis pour délibérer sur différentes matières, pourront aisément communiquer les uns avec les autres, rien n'empêchant le Maréchal de la Diette de faire passer successivement à tous les Colléges les opinions de chacun d'entr'eux; sans parler des lumières qu'ils pourroient se prêter mutuellement, on en retireroit cet avantage, qu'ils en seroient plus disposés à l'unanimité, lorsque réunis au Corps de la Diette, il s'agiroit de prononcer sur chacun des articles qui auroient été agités dans chaque Comité.

A l'égard des affaires du Royaume qui ayant de la relation entr'elles, doivent n'être point traitées séparément, je dis que le Roi étant toujours présent à chaque Assemblée, pourroit aisément rapprocher les matières & entretenir leur liaison & leur dépendance; enforte que dans un Comité il

ne se prendroit aucun avis qui ne se référât à tous les sentimens qu'on auroit dans les autres.

Mais quant au pouvoir qu'ont les Sénateurs & les Nonces de connoître indifféremment de toutes les affaires qui concernent la Nation, ne jouiroient-ils pas de ce pouvoir pleinement & sans réserve, lorsque les quatre Comités viendroient à se joindre pour former le Corps entier de l'Etat? C'est alors que toutes les matieres exactement discutées, & mises dans un bon ordre, seroient ratifiées unanimement, sans aucune de ces oppositions qui font la honte & le malheur de la République; c'est alors qu'on procédroit à la décision, qui est le troisième article que je me suis proposé de traiter.

Il n'en est pas ici comme des délibérations que j'ai dit pouvoir se faire séparément sans aucun préjudice. Les décisions, pour être valables & avoir force dans l'Etat, doivent se prononcer à la face de la République: ainsi il conviendrait que les Comités étant finis, le Maréchal de la Diette, en plein Congrès, article par article, tire les avis des divers Députés de ces Collèges, pour les remettre au jugement de toute la Nation.

Alors s'il se trouvoit quelque matière encore sujette à contradiction, on pourroit employer la loi, ou des raisonnemens solides pour éclairer l'esprit des opposans; mais s'ils persisteroient dans leurs idées, il faudroit absolument rayer cette matière du Protocole pour ne donner aucune atteinte à la liberté des opinions: bien entendu néanmoins que le pouvoir d'arrêter l'activité de la Diette sur ce sujet contesté, ne pourroit point s'étendre sur aucun de ceux qui seroient déjà approuvés, ou qui devroient l'être dans la suite; car vouloir user de ce droit pour rompre l'Assemblée, ce seroit précisément ne vouloir ni loi, ni police dans l'Etat, & le regarder comme un vaisseau qu'on auroit dessein de faire périr & qu'on abandonneroit au gré des vents & de l'orage.

Qu'il me soit permis d'ajouter ici une idée qui rendra peut-être plus sensible ce qu'il importe de dire à ce sujet. Je soutiens qu'on ne sçauroit alléguer des prétextes assez plausibles pour rompre un de nos Congrès: en effet, rien n'est plus contraire au bien public, qui est de tous les prétextes le plus spécieux & le plus capable d'en imposer à la multitude: je ne vois qu'une seule occasion où l'intérêt de l'Etat pourroit exiger une démarche aussi hardie: ce seroit, en cas que

la République par une perversité , ou par un aveuglement inoui, venant à conjurer contre elle-même , fit des Décrets qui causeroient sa perte , & que dans ce débordement imprévu un seul citoyen plus sage ou plus éclairé se prévalût de ses droits pour l'arrêter sur le penchant de sa ruine : mais il n'est pas possible que la République se trouve jamais dans un pareil état de folie, de foiblesse , d'insensibilité. Ce seroit une extravagance de se l'imaginer, & il n'est par conséquent aucun prétexte , même celui de la sauver de quelque malheur ou de lui procurer quelque avantage, qui puisse autoriser la rupture de ces Congrès.

Ce qui est réel & ce qui n'arrive que trop souvent, c'est qu'alors même que la République employe les moyens les plus propres à prévenir un danger, il ne se trouve que trop de citoyens mal-intentionnés, qui lui ôtent les moyens de s'en garantir, & semblent vouloir hâter le moment de sa chute.

Une des choses qui arrête le plus nos délibérations, ce sont les Tréquentes invectives contre le Roi, qu'on flatte peut-être trop dans le particulier, & qu'on ne ménage pas assez dans le public : ce sont les emportemens de ceux qui piqués de la résistance qu'ils trouvent à leurs opinions, aiment  
mieux

mieux bouleverser la République, que de céder aux divers partis qui leur sont opposés : ce sont les reproches, les injures personnelles qui éclatent dans nos Diettes : ce sont les anciennes animosités qu'on y fait revivre, des querelles mal éteintes qu'on y rallume, des imputations odieuses qu'on ose s'y faire mutuellement : ce sont enfin ces désordres & beaucoup d'autres semblables qu'il est encore plus honteux de tolérer, que de susciter. Car enfin, si quelque particulier a droit de se plaindre des outrages qu'on lui a faits, pourquoi, sans troubler les Conseils, n'a-t-il pas recours au Maréchal de la Diette, qui comme Tribun du peuple, demanderoit raison de l'injure au Ministre d'Etat, ce Ministre comme gardien des loix, en informeroit sur l'heure ; & si ce n'étoit qu'une cause particulière, il en défendrait les poursuites jusqu'à ce qu'on pût la déférer au Tribunal.

Mais ces divisions, ces disputes trop ordinaires dans nos Congrès, y consomment un tems précieux. Aussi l'espace de six semaines n'y suffit point : on ne sçauroit traiter en si peu de tems les matieres mêmes qui ne concernent que le besoin de la Patrie ; il faudroit donc convertir les semaines en mois, & fixant l'ouverture des Diettes au premier Octobre, les faire durer jusqu'à la fin de Mars.

Ce terme de six mois qu'il ne seroit permis ni d'abrèger, ni de prolonger, ne seroit point trop long pour résoudre toutes les affaires qui donnent lieu aux Congrès, & celles que les contestations pourroient y faire naître. Leur terme étant fixé une fois, il n'y auroit que l'expiration du tems déterminé qui pourroit les dissoudre. Et en supposant même que malgré cette prolongation on ne pût y réunir les esprits sur certains articles, ces Congrès subsistant toujours, on pourroit espérer d'éclaircir les difficultés, de dissiper peu à peu les doutes, de faire expirer insensiblement les préjugés, & sans nuire à la liberté, de prévenir les inconvéniens d'une orgueilleuse opiniâtreté, source ordinaire du mauvais succès de nos Diettes. C'est ainsi qu'il seroit plus aisé d'y décider les matieres qu'on y agite, & de les faire exécuter par tous les membres de l'Etat; c'est ce dont il me reste à parler avant que de finir ce Chapitre.

Je ne rappelle point ce que tout le monde sent & que personne n'ignore, qu'il seroit inutile de faire des loix si l'on n'y étoit fidèle; mais je puis dire avec vérité, qu'il n'est ni Royaume ni République où les loix soient moins observées qu'elles le sont parmi nous. Les uns exécutent de leur propre  
auto-

autorité ce qui n'est point décidé: les autres décident ce qui n'a pas été même proposé; mais il n'en est presque point qui se soumettent volontairement à ce qui est ordonné par tout le Corps de la République.

Pour faciliter l'exécution de nos Décrets, il faudroit que chacun se mît dans l'esprit, que comme ils se font *nemine contradicente*, ils devroient aussi s'exécuter *nemine renitente*. Mais venons à un détail précis & méthodique qui nous enseigne les moyens de mettre en pratique ce que nous avons jugé nous-mêmes de plus convenable aux intérêts de la Nation.

La Diette étant finie le dernier jour de Mars, il faudroit que les autres six mois de l'année fussent employés à maintenir les Edits en vigueur, en commençant du premier Avril jusqu'à la fin de Septembre, & que la République durant ce tems érigée en forme de Tribunal, empêchât par la rigueur de ses Arrêts, qu'on ne contrevînt à rien de ce qu'elle auroit établi précédemment par la sagesse de ses lumieres. Ainsi toujours attentive à ses intérêts, elle se soutiendrait dans son autorité, & ne cesseroit pas un seul moment de tenir le limon des affaires.



Avons-nous jusqu'à présent trouvé le secret de faire plier sous nos loix l'indocilité, ou pour mieux dire, la rébellion de nos peuples? Combien de fois avons-nous travaillé dans nos Diettes à chercher les moyens de les y assujettir? Nous n'avons fait qu'accumuler de nouvelles loix sur les anciennes; mais le peuple incapable de voir dans les unes le vrai bien de l'Etat, comment auroit-il pû faire cas des autres où il ne découvroit que des ordres déjà négligés & presque abolis par un usage contraire? Rien ne marque plus la décadence d'un Etat, que le trop grand nombre de loix, & nous sommes presque accablés sous la multitude des nôtres.

Ce n'est pas en les multipliant qu'on parvient à les faire garder: il faut juger & punir ceux qui y contreviennent, & c'est pour cela même que les Comités établis durant la Diette, devroient, dès qu'elle est finie, prendre la forme d'un Tribunal; & le glaive de la Justice à la main, faire regner dans tous les Palatinats jusqu'au moindre des Réglemens que l'Etat auroit cru nécessaires. Je suppose du moins que le Roi & tout le Corps de la République, leur donnât le pouvoir nécessaire pour imposer des châtimens & pour prononcer en dernier ressort sur  
tous

tous les délits qui viendroient à leur connoissance.

Pour mieux faire sentir les avantages d'un pareil établissement, je n'ai qu'à rapporter ici ce qui se passe parmi nous après la séparation de nos Diettes: le soin du Gouvernement reste tout entier entre les mains du Roi & des Ministres; mais le Roi a les mains liées & les Ministres ne peuvent rien entreprendre de leur chef: à la vérité on députe encore des membres du Sénat pour résider auprès du Roi & pour l'assister dans la discussion des affaires; mais leurs soins sont infructueux, & il n'en résulte rien d'utile, puisque dans les événemens même les plus imprévus & les plus critiques, ils ne peuvent rien décider légitimement & sans le concours de tous les Députés de la République.

Il n'en est pas de même des quatre Comités qu'on pourroit appeller Conseils ministériels, ils suppléeroient au défaut de l'autorité du Roi & des Ministres, ils auroient plus de force & d'activité, & ils contribueroient plus au bien de l'Etat que les *Senatus Consilia*; mais il faudroit aussi que la juridiction de ces Conseils se bornât purement & simplement à l'exécution des loix, & qu'aucun d'eux ne se hasardât de pro-  
non-

noncer sur des matières jusqu'alors inconnues à la République, ou qu'elle n'auroit point décidées dans ses Congrès.

Ces Comités seroient composés des mêmes Sénateurs & des mêmes Nonces qui y auroient assisté durant la Diette; mais à l'égard des huit Nonces de chaque Palatinat, il en resteroit quatre, dont on en mettroit un dans chaque Comité, & les quatre autres retourneroient dans leur Province; de cette façon chaque Palatinat ayant un Député de sa part dans chacun des quatre Départemens, il auroit autant de part à l'exécution des Décrets de la Diette, qu'il en auroit eu à la décision de ces mêmes Décrets & de-là il résulteroit des avantages qu'on ne sçauroit assez priser.

Dans les affaires de Guerre, les jugemens ne dépendroient plus des seuls Grands-Généraux, dont la trop vaste autorité seroit restreinte par le pouvoir accordé à ces nouveaux Conseils. Dans les Comités des Grands-Maréchaux, on joindroit aux Arrêts qu'ils ont droit de prononcer sur la Police, la connoissance de tous les crimes d'Etat. Dans les Bureaux des Grands-Chanceliers on traiteroit tout ce qui a rapport à la Justice & aux Dépêches pour les Pays Etrangers: & dans les Assises des Grands-Trésoriers,

riers, tout ce qui regarde l'administration des Finances. On pourroit y attribuer la Commission de *Radom*, qui se tient pour le payement des troupes.

Je rappelle ici ce que j'ai dit dans l'article du Sénat, que les Conseils particuliers des Palatinats devoient avoir une relation continue avec les Conseils ministériels; un Sénateur assistant à ceux-ci, & son Collègue présidant à ceux de la Province. Ainsi les Nonces eux-mêmes jouiroient toute l'année, & d'une Diette à l'autre, de leur pleine autorité, parce qu'ils formeroient aussi & les Conseils des Ministres, & ceux de leurs Palatinats.

C'est par ce rapport & cette harmonie que la République toujours présente à tout, veilleroit à tout, & qu'on ne la chercheroit jamais en vain dans les occasions où il lui importe le plus de paroître. Eh! où est-elle en effet hors le tems des Diettes? quelle est alors sa forme & sa puissance? Que fait-elle en ces momens qu'aucun danger ne puisse l'émouvoir? Peut-on s'assurer qu'elle existe encore? on n'en voit que des membres épars. Mais quels membres & quelle idée peuvent-ils donner du Corps respectable qu'ils doivent former par leur réunion?

Ici,

Ici, au contraire, le Roi étant à la tête de quatre Conseils ministériels érigés pour juger les peuples, représenteroit la majesté du Royaume, & cette puissance toujours active par laquelle seule on peut reconnoître la force & la grandeur d'un Etat.

Par cet arrangement, la direction des affaires seroit commise au Roi, l'observation des loix aux Ministres, & le souverain pouvoir à la République, toujours présente à tout par ses Députés: mais sans cet heureux rapport de toutes les parties de la Nation les unies avec les autres, il en sera toujours comme à présent. Chaque Province formera une République à part, chaque particulier s'érigera en souverain & se croira supérieur à toutes les loix du Royaume, & les Edits des Diétines détruiront tous les Réglemens de nos Congrès Généraux.

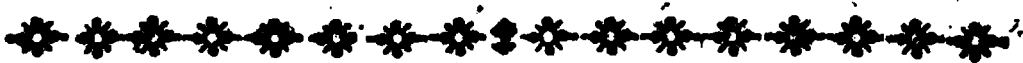
Concluons ce Chapitre, & disons qu'il est du moins juste que la République ait dans les Diettes la même autorité dont on jouit dans ses Tribunaux: dans ceux-ci on agit les causes des particuliers, & dans les Diettes il est question des intérêts de la Patrie: & cependant la puissance du Tribunal ne cesse point, & celle des Diettes dépend de la protestation d'un capricieux, d'un ignorant ou d'un imbécille; un Conseiller du Tribunal

bunal ne peut point infirmer les jugemens qu'on y prononce, & un seul Nonce peut rompre une Diette dont les Décrets ne lui plaisent point. Là chacun peut dire son sentiment avec liberté; ici un seul peut imposer silence à tous ses Confreres. Là on expédie les affaires par ordre, ici elles se traitent confusément. Là les Décrets sont sans appel, & ils s'exécutent, ici on reclame contre les Constitutions & on les méprise. S'il est vrai cependant que la liberté de la Nation n'est point blessé par ces grandes prérogatives du Tribunal, pourquoi n'en accordons-nous pas de pareilles à nos Congrès, où doit principalement éclater tout le pouvoir de la République?

Au reste, comme le Royaume est divisé en trois grandes Provinces, & que chacune doit avoir ses Ministres, il conviendrait que les Diettes générales se tinssent alternativement dans la Grande-Pologne; dans la Petite-Pologne & dans la Lithuanie. Je finis enfin en résumant tout ce que j'ai dit. Je prie mes Lecteurs de considérer que selon la méthode que j'ai proposée pour nos Comices, tout y seroit désormais tranquille; rien ne pourroit en annuler les décisions; leur autorité prévaudroit à l'ignorance ou à la malice des mauvais citoyens: on n'y délibé-  
roit

roit plus qu'avec sagesse : on n'y décideroit plus qu'avec discernement ; on n'y contrediroit plus qu'avec crainte & modestie, & l'on n'auroit d'autre passion que d'exécuter ce qu'ils auroient ordonné. En un mot, chacun de nous procéderoit dans nos Conseils comme il fait en soi-même, par les lumieres de sa raison & en vertu de son libre arbitre. On se propose un dessein, on délibere, on décide & on exécute suivant son penchant, ou selon l'avantage qu'on espere. Eh ! pourquoi l'amour de la Patrie, ce tendre & puissant amour qui est si naturel à tous les hommes, n'agiroit-il pas dans nos Diètes avec le même ordre, le même zèle & le même succès ?





## L'INTERSTICE ENTRE LES DIETTES.

**A**vant que de parler du long intervalle de tems que les loix nous obligent de garder d'une Diette à l'autre, je ne puis m'empêcher de demander s'il est quelque Etat policé dans le monde, où l'on se relâche de tems en tems des soins utiles d'une sage administration. Je compare le bien public à un enfant chéri qu'on ne doit jamais perdre de vue, si l'on ne veut l'exposer à toutes sortes d'accidens. C'est en vain que la prudence humaine se croit à l'abri des plus funestes révolutions; il en est que les mesures les plus justes ne peuvent empêcher; & la prévoyance la plus raffinée est souvent mise en déroute par de fatales conjonctures qui ne dépendent que du hazard.

C'est ce qu'on voit particulièrement dans les Etats Républicains, où il est rare que la confusion & le désordre n'amènent des événemens qu'on n'a pu pressentir; c'est aussi ce qui les oblige à redoubler d'attention & à ne rien laisser à la fortune de ce qu'on peut lui ôter par de sages précautions. Vouloir y vivre dans le trouble, & ne pas y avoir un Conseil constant & sans interruption, ou pour prévenir les maux, ou pour y apporter du re-



mède, ce seroit à peu près comme si-on vouloit licencier les troupes dans le fort de la guerre; voguer sans gouvernail & sans voiles sur une mer pleine d'écueils, & au péril de s'égarer dans des routes inconnues, entreprendre seul & sans guides un voyage dangereux. C'est pourtant là précisément ce qui nous arrive au sortir d'une Diette; où je suppose même que les affaires de l'Etat prudemment discutées, auroient été terminées avec succès. On croit y avoir suffisamment pourvu aux besoins de la Patrie; on se tranquillise & on se livre à l'indolence, comme si on avoit conjuré tous les orages qui peuvent survenir. Ainsi on peut dire que dans notre Gouvernement: (*Magna pars vitæ elabitur malè agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliad agentibus.*)

On a vu dans les articles précédens, la forme que j'ai proposée pour les Conseils; je la rappelle dans celui-ci comme un établissement indispensable qui doit remplir le vuide dangereux que forme l'intervalle d'une Diette à l'autre.

J'ai dit que la Diette finie le dernier jour de Mars, le Sénateur député pour le Conseil ministériel devroit tenir assidument ce Conseil jusqu'au premier Octobre suivant, où se feroit l'ouverture de la nouvelle Diette; qu'alors son Collègue qui présidoit au Conseil

feil particulier de la Province, viendrait le relever avec les Nonces récemment élus, & que quatre des anciens Nonces retourneroient dans leurs Provinces pour former le Conseil du Palatinat, pendant qu'un pareil nombre d'entre les nouveaux prendroit leurs places & continueroit leurs fonctions dans les Conseils ministériels, afin que chaque Province eût toujours un de ses Députés dans chacun des quatre Départemens du Royaume.

Ce Sénateur & les quatre Nonces qui retourneroient dans la Province, se trouveroient à la Diétine *Post-Comitiale* : ils y feroient rapport à la Noblesse de tout ce qui auroit été agité dans l'Assemblée générale des Etats. Cette connoissance donneroit plus de facilité d'arranger les affaires du Palatinat, relativement aux décisions de la Diétine avec laquelle la Province doit avoir un intime rapport, puisqu'enfin ces Diétines de relation, comme leur nom même le porte, n'ont été établies que pour y concerter les moyens de faire exécuter ce qui a été résolu par tout le Corps de l'Etat. Ce seroit-là principalement le soin du Conseil particulier que j'ai proposé dans un des articles précédens, formé sur le modèle du Conseil ministériel. Il seroit composé d'un Maréchal de la Diétine & des quatre Nonces qui y assisteroient en qualité de Commissaires de la Nation. Ces

quatre Nonces, selon la destination qu'on en auroit faite précédemment dans les divers Comités de la Diette, seroient chargés des départemens de la Guerre, de la Justice, de la Police & des Finances; & tout ce Conseil seroit soumis à la direction du Sénateur qui veilleroit à l'exécution des nouvelles loix, & au bon ordre de la Province.

J'ai déjà fait voir la nécessité d'avoir deux Sénateurs dans chaque Palatinat; & j'insiste de nouveau sur cet article, afin qu'il n'y ait jamais aucun intervalle dans les Conseils; ce qui ne sçauroit arriver, si l'un des deux Sénateurs étoit toujours présent à la Diette, & ensuite au Conseil ministériel durant l'interstice, & si durant ce tems son Collègue présidoit au Conseil particulier du Palatinat.

J'ai marqué expressément qu'aucun de ces Conseils n'auroit le pouvoir de juger des affaires qui n'auroient point été portées à la Diette, & qu'ils se borneraient à la seule exécution de ce qu'elle auroit décidé, à moins qu'il n'arrivât de ces cas imprévus qui demandent un prompt remède. Il n'est pas naturel en effet de laisser périr la Province en attendant une Diétine qui pût la sauver du danger. Cet usage trop commun parini nous, met le comble à nos maux, & il est rare que nous ne soyons écrasés de la foudre, quand nous nous mettons

en

en devoir de dissiper l'orage dont nous étions menacés.

Pour éviter toute anarchie , le Conseil Palatinal devoit durer jusqu' à la nouvelle Diétine *Ante-Comitiale*, dans laquelle il conviendrait que le Maréchal de la précédente Diétine qui auroit assisté à ce Conseil & le Sénateur qui en auroit été le Chef, rendissent compte à la Noblesse de leur administration par un Mémoire qui contiendrait non-seulement tout ce qu'ils auroient fait jusqu' alors, mais encore tout ce qu'ils jugeroient de plus avantageux à la chose publique, afin que la Noblesse pleinement instruite & en état de comparer l'avenir avec le passé, pût insérer dans les instructions des nouveaux Nonces, les matières les plus importantes au bien de la Province & au bonheur de tout l'Etat.

Je répète encore ce que j'ai dit ailleurs, que l'on devoit attribuer aux Conseils des Palatinats les Jugemens que nous appelons *Castrensis & Terrestria*, aussi bien que la Commission Trésoriale, & en un mot tout ce qui a rapport à l'économie intérieure de la Province & à l'exécution des loix, en observant que cette Jurisdiction particulière fût toujours subordonnée à celle des Conseils ministériels; ce qui est absolument nécessaire, pour entretenir l'union des par-

tics de la République avec tout le Corps de la Nation.

Ceux qui composeroient ces Conseils particullers se trouvant munis de l'autorité suprême & instruits à fond de tout ce qui se passeroit dans la Province, seroient en état de rendre exactement la Justice, & de maintenir sans cesse le bon ordre dans le Gouvernement.

Mais comme le train ordinaire des affaires pourroit être interrompu ou par la mort ou par la maladie de quelque Nonce, je voudrois, pour que rien n'empêchât la durée de ces Conseils, qu'en même tems qu'on procéderoit à l'élection des huit Nonces caractérisés, on en éluît quatre surnuméraires qui seroient comme leurs Substituts, & qui n'entreroient en exercice que pour suppléer au défaut de ceux qui ne pourroient point remplir leurs fonctions. Pareillement, un Sénateur venant à mourir, le Roi devoit sur le champ convoquer la Noblesse de la Province & lui proposer quatre sujets : la Noblesse en choisiroit un, & dans son Assemblée elle auroit attention à ne traiter d'autre chose que de cette élection.

Au reste, je n'ai recueilli tant de choses dans un même point de vue, que pour mieux faire sentir la nécessité où nous sommes de réunir toutes les affaires de la Nation

tion sous l'autorité de la République. On ne peut qu'approuver les moyens que je propose pour réussir dans ce dessein; ils peuvent seuls bannir de notre Etat cette diversité qui se trouve entre les trois Ordres qui le composent; diversité toujours fatale par la désunion, la mésintelligence, l'antipathie qui regnent entr'eux. Le malheur qu'elle cause à l'Etat est aisé à prouver par les réflexions suivantes.

1°. On ne peut nier que notre Etat ne soit un Etat Monarchique, puisque nous avons un Roi. Or ce Roi malgré les loix qui gênent sa puissance, malgré le desir même qu'il auroit de les observer, est souvent obligé de regner en Souverain, & c'est particulièrement dans l'interstice des Diettes où le maniement des affaires lui est entièrement dévolu: car enfin que doit-il faire durant ce tems? Assemblera-t-il les Etats autant de fois que la nécessité le demande? ou abandonnera-t-il aux caprices du hasard les intérêts du Royaume, en attendant que deux ans expirés lui ramènent du fond de nos Provinces, les bruyans avis d'une foule de Députés? S'il est permis à chacun de nous de sonner le tocsin à la moindre alarme, le Roi sera-t-il contraint de rester dans l'inaction, s'il arrive un embrâsement

général pui menace son Trône & la Patrie?

Ce n'est pas tout, notre Etat est encore Démocratique, puisque le Sénat & l'Ordre Equestre le gouvernent indépendamment du Roi: or rien n'est plus opposé à la Monarchie qu'une souveraineté qui réside dans le peuple, ou pour mieux dire, cette union si peu sortable est un assemblage monstrueux; mais cela même nous prouve invinciblement que rien n'étant plus difficile que de maintenir entre le Roi, le Sénat & l'Ordre Equestre, ce mutuel accord qui fait l'essence & la nature de notre gouvernement, & de le maintenir surtout durant l'interstice des Diettes, il faut nécessairement qu'alors & dans tous les tems, aucune Jurisdiction particulière ne s'exerce que dépendamment de la République; que tout se rapporte uniquement à elle seule; qu'aucune partie ne s'en sépare, & qu'elles concourent toutes à ne rien faire entr'elles qu'un tout indivisible sans distinction de forces, de prééminence, d'autorité.

Il en doit être de notre République comme de l'ame qui agit dans notre corps: il nous a plu de supposer dans l'ame trois qualités, qui sont, l'entendement, la mémoire, la volonté. Mais quand ces trois facultés n'ont point de liaison entr'elles, & ne s'étayent pas mutuellement quel-

le n'est point la foiblesse de l'ame, & de quel secours est-elle au corps qu'elle doit animer ?

2<sup>o</sup>. Le partage de la Souveraineté, dont une partie reste dans les mains du Roi, & l'autre se divise entre les Etats du Royaume, ne peut subsister comme il est, qu'il ne produise une infinité de désordres. Le Roi, par exemple, crée de plein droit les Magistrats & confère les grandes Charges; le Grand - Général se trouve revêtu des droits royaux dans le commandement des Armées; le Grand - Trésorier dans l'administration des revenus de la Nation. Le Tribunal juge sans appel : le Sénat dans les *Senatus - Consulta*, décide des plus importantes affaires sans l'Ordre Equestre, & celui-ci dans les élections des Nonces & des Députés pour le Tribunal, ainsi que dans les Diettes, donne des loix & régle l'Etat à son gré: enfin chaque particulier jouit des droits régaliens dans ses Terres; il y commande en Souverain; & la seule République qui devoit réunir en elle tous ces droits, n'en a presque aucun; chacun affecte le pouvoir, l'indépendance, la liberté qui ne devoit appartenir qu'à elle seule; & de ce conflit perpétuel de juridiction & de puissance, naissent des troubles, & une confusion que l'on ne peut éviter que par l'union non interrompue des trois Etats, tant pendant la



Diette, que durant l'intervalle d'une Diette à l'autre ; enforte que la République agisse par-tout & sans interruption, par des Officiers toujours dépendans de ses ordres.

3°. Telle qu'est la Constitution de notre Etat, où doit-on en chercher le pouvoir suprême ? C'est sans doute dans la République, me dira-t-on ? Mais où est cette République ? où paroît-elle ? Dans la Diette qui s'assemble tous les deux ans ? Mais quand la Diette ne subsiste plus, que devient la République ? Où est-elle ? Et dans quel lieu du Royaume peut-on la trouver ? Il faut du moins convenir qu'il n'y a alors ni suprême pouvoir dans la République, ni République pour exercer le suprême pouvoir. L'autorité qu'elle devoit avoir se trouve partagée en plusieurs autorités également souveraines. Le Roi transfère la sienne au Conseil du Sénat, & les Nobles faisant éclater la leur dans les Diétines, chaque Province forme à sa façon différens Conseils, & établit des loix nouvelles.

Ce n'est point la République, c'est la Providence seule qui nous gouverne. Il est juste de s'abandonner à cette Providence ; mais comme elle agit ordinairement par les causes secondes, il faut les disposer à la servir, nous prêter à ses vues, & coopérer

pérer au bon ordre qu'elle se propose d'établir. Il faut considérer la République comme le cœur humain qui anime toutes les parties du corps, & qui est ranimé lui-même par les esprits vitaux que le corps lui fournit. Une pareille circulation ne doit jamais cesser dans notre Etat, si nous ne voulons qu'il expire de langueur & de faiblesse. La République ne doit avoir à cœur que les intérêts des particuliers, & chaque particulier ne doit s'occuper que du bien de la République. C'est par des soins empressés que chaque membre profitera du bonheur public, & que le bonheur public se maintiendra par l'application & les services de chaque membre.

Ce concours mutuel ne peut avoir lieu qu'autant que chaque Province aura continuellement des Nonces auprès du Roi, & des Ministres, pour veiller avec eux à la sûreté de la République & au repos de chaque citoyen; qu'autant que le Roi & ses Ministres, par le moyen des Conseils Palatinaux, auront une perpétuelle communication avec toutes les Provinces, & presque avec chacun des Nobles qui les composent; & qu'autant que ni le Roi, ni les Ministres, ni le Sénat, ni l'Ordre Equestre ne pouvant rien statuer de leur chef, tout pouvoir sera dévolu à la République; qu'il n'y aura plus  
entre

entre les trois Etats ni divisions, ni défiances; que l'un d'entre eux ne pourra rien sans les deux autres: & qu'enfin la République regnera seule sur elle-même, & que nous tous, quels que nous soyons, nous ne règnerons que par elle & avec elle.

Ainsi s'abolira ce dangereux interstice que nos Constitutions ont établi: ainsi nous employerons utilement un tems précieux que nous laissons perdre, & dont pour l'ordinaire nous ne connoissons le prix, que lorsqu'accablés des maux qu'il importoit d'éviter, il ne nous sert plus de rien de le connoître. J'ai donc suffisamment démontré la nécessité d'un Conseil toujours permanent dans l'Etat, toujours attentif à ses besoins, toujours prêt à le soutenir dans les occasions pressantes. Il ne me reste qu'à proposer un usage que je voudrois introduire parmi nous: c'est qu'après chaque Diette, on fit camper, dans la belle saison, l'armée de la Province dans laquelle cette même Diette auroit été assemblée.

On se souviendra sans doute de ce que j'ai dit, que nos Diettes devroient se tenir alternativement dans la Grande-Pologne, dans la Petite-Pologne, & en Lithuanie, & qu'on devoit donner à chacune de ces Provinces ses quatre Ministres, & par conséquent, un Grand-Général,

ral, & une armée qui lui feroit propre & qu'elle auroit soin d'entretenir.

La Diette terminée, cette armée camperoit, & le Roi en feroit la revue avec son Conseil Ministériel de guerre: ce seroit le tems de l'exercer dans les évolutions militaires, & de la montrer toujours prête à tout événement imprévu. C'est alors qu'on remédieroit aux abus qui pourroient s'être glissés dans la discipline; on écouterait les plaintes des mécontents; on feroit des promotions, ou des réformes utiles; on récompenseroit la valeur; on ranimeroit le zèle pour le service; on apprendroit à nos voisins à nous respecter; peut-être même pourrions-nous les réduire à nous craindre.

Le Roi ayant fait cette espee de campagne, il pourroit, le reste de l'Interstice, vaquer plus aisément aux affaires des trois autres Départemens. Trois points principaux devroient servir de regle invariable aux Conseils établis pour chacun d'eux. Le premier seroit de tenir la main à l'exécution de ce qui auroit été décidé; le second, de pourvoir aux accidens inopinés; & le troisieme, de prévoir tout ce qui devroit s'agiter à la premiere Diette, non par forme de décision, mais pour arranger les matieres, & pour annoncer les plus pressantes aux Diétines *Ante-Comitia-*  
*les;*

les; afin que la Diette, du moment qu'elle s'ouvreroit, se trouvât instruite des affaires qu'elle devoit traiter, & qu'elle pût en juger avec moins de confusion & de désordre.

On trouvera sans doute fort onéreuse cette forme de gouvernement où l'on seroit occupé sans cesse. C'est une suite de la mauvaise habitude que nous avons contractée. Ne pouvant servir la Patrie avec succès, nous l'abandonnons à son sort, & nous tombons dans l'indolence, comme si nous étions incapables de nous appliquer. Mais si nous pouvions nous résoudre à suivre les regles que j'ai proposées, nous deviendrions laborieux, & nous nous ferions un plaisir de l'être. Rien n'est plus vrai que le proverbe qui dit: *In libertate labor, in servitute dolor*. Il faut opter; ceux qui ne pourront soutenir le travail, n'ont qu'à chercher leur repos dans la servitude.

J'avoue qu'un Etat Républicain occupe plus un Citoyen que le Monarchique. Cependant, si l'on veut examiner avec attention l'ordre que j'établis; on verra que rien n'est moins pénible: car en bannissant une fois, & pour toujours, le désordre qui suit nécessairement de notre façon de gouverner, & qui accumule les affaires sans les résoudre, il ne nous restera d'autres soins que de l'empêcher de s'introduire encore parmi nous. Nos Con-

seils

faits; toujours appliqués à un détail journalier, auront peut-être plus souvent à se plaindre de leur inaction, que de l'excès de leurs fatigues. Une matière expédiée laisse plus de liberté à la discussion de celles qui restent à terminer; & ce n'est que par un travail léger, mais assidu, qu'on diminue le travail qu'on croyoit au dessus de ses forces.

Prenons pour exemple la belle structure de l'Univers: elle ne se maintient que par le cours mesuré du Soleil qui anime toute la Nature. Quelle est en effet la cause de cette infinité de productions de la terre, si belles, si utiles, si variées, sinon la régularité avec laquelle cet astre répand sa lumière & sa chaleur? Qu'il s'arrête un moment, tout languit, tout périt, tout s'anéantit dans le Monde. Ainsi les affaires qui concernent le bien public, ne peuvent souffrir ni relâchement, ni repos; il faut que l'ame qui les dirige leur donne un train ordinaire & réglé, que rien ne puisse interrompre, qu'aucun accident ne puisse troubler.

Pour tout dire enfin, imitons les Pilotes, qui, du moment qu'ils ont mis à la voile & arrangé tout ce qui peut aider à la navigation, se reposent & demeurent tranquilles, parce qu'ils ont le gouvernail à la main &

la

boussole devant les yeux, & que de cette façon dirigeant leur navire, ils gagnent heureusement le Port, l'objet de leurs desirs & la récompense de leurs peines.

*Fin du Tome second.*

## T A B L E

D U

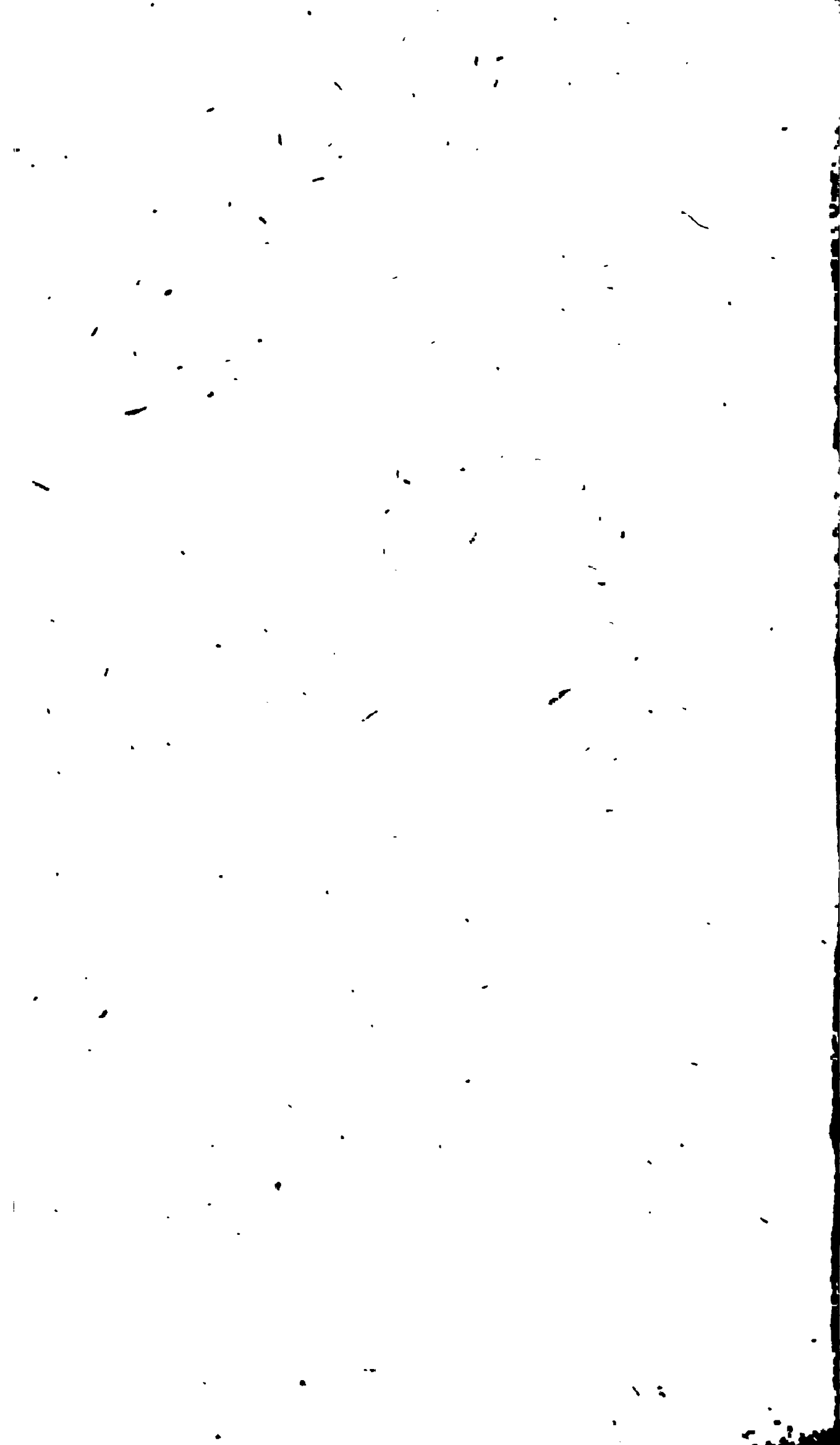
### TOME SECOND.

<i>Avis du Traducteur.</i>	pag. 3
<i>Préface,</i>	31
<i>Observations sur le gouvernement de Pologne. Première Partie.</i>	
<i>Avant-propos,</i>	51
<i>Le Clergé,</i>	52
<i>Le Roi,</i>	82
<i>Les Ministres d'Etat,</i>	107
<i>Le Senat,</i>	124
<i>L'Ordre Equestre</i>	142
<i>La forme des Conseils,</i>	163
<i>La grande Diète,</i>	194
<i>L'interstice entre les Diètes,</i>	225









34

James L. Lundy

2.

